PICOUNOC LE MAUDIT

P. LeMay.

PICOUNOC

LE MAUDIT

TOME I

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne.

1878

PICOUNOC LE MAUDIT

—

PROLOGUE

—

LE MEURTRE

I

OU LE BOUT DE L'OREILLE SE MONTRE.

—*Salve, domine*, dit l'ex-élève.

—Bonjour ! bonjour ! répondit Picounoc.

—Tu jardines ?

—Je sarcle mes allées.

—*Quid novi* ? quelles nouvelles ?

—Je me marie.

—Tu te maries ? *Tu quoque !*

—Oui, répliqua Picounoc en s'appuyant sur sa gratte.

—Avec qui ?

—Avec Aglaé Larose.

—*Rosa*, *Rosæ*, Larose de la Rose.....quand ?

—Vers la Toussaint.

—Je t'en souhaite !

—Merci.

—Elle est bien !

—Pas mal : blanche, fraîche.....

—Je veux dire qu'elle est riche.

—Riche ? non ; mais elle a une terre et un bon *roulant*.

—Il paraît que tu ne l'aimes pas ?

—Elle m'aime, elle, et veut devenir ma femme : je me laisse faire.....

Tu comprends qu'il n'est pas facile de résister au désir de posséder une belle..... ferme.

—Tu es bien toujours le même, Picounoc.

—Ecoute un peu, Paul, je n'ai pas de secret pour toi. J'ai aimé, j'aime et j'aimerai toujours. Celle que j'aime, tu la connais, c'est Noémie... Elle est la femme d'un autre.... Eh bien! puisque de ce côté le bonheur m'est ravi, je n'estime plus les femmes que d'après leur dot, et je voudrais devenir veuf tous les ans pour me remarier toujours avec des filles avantageuses.

—Si tu parlais sérieusement je te mépriserais, et j'irais de suite avertir ta fiancée.

—Mais je suis sérieux ..... Je suis un maudit, tu sais, et le fils d'un maudit..... donc il faut que je fasse mon œuvre.

En parlant ainsi Picounoc s'animait, sa voix devenait aigre et ses yeux s'injectaient de sang. L'ex-élève s'éloigna lentement, la tête basse, et prit le chemin de la concession de St. Eustache. Aux premières maisons du village il rencontra Aglaé Larose vêtue de sa robe des dimanches. Elle s'en allait à confesse.

—Bonjour, la mariée! dit-il avec un sourire triste.

Une rougeur subite monta au front de la jeune fille, et sa démarche parut plus gauche.

—Arrête-donc, reprit l'ex-élève, j'ai quelque chose à te dire.

Se doutant bien qu'il allait lui parler de son bien-aimé, elle se retourna et un sourire éclaira ses yeux.

—Qu'est-ce donc? dit-elle, dépêche-toi; je veux me rendre à l'église avant qu'il fasse noir.

Il était cinq heures et demie du soir, alors, et elle avait une lieue à faire pour atteindre l'église, car elle se trouvait près du calvaire, à Lotbinière — C'est à Lotbinière que nous sommes toujours.

—Voudrais-tu épouser un homme qui ne t'aimerait pas sincèrement? dit brusquement l'ex-élève.

Aglaé parut surprise de cette question.

—Pourquoi me demandes-tu cela? répondit-elle après un moment.

—Parceque je m'intéresse à toi.

—Est-ce que l'on peut se marier sans aimer profondément?

—Je viens de rencontrer un garçon sur le point de prendre femme, et qui ne cache pas

du tout son indifférence à l'égard de sa future.

—Qui donc ? fit Aglaé légèrement anxieuse.

—Je ne le dis pas, cela te chagrinerait.

La jeune fille pâlit et pencha la tête. L'ex-élève reprit :

—Aglaé, tu es une bonne fille ; ta mère est à l'aise ; tu aurais pu.....tu pourrais trouver un autre parti que Picounoc.....

—Il me semble que l'on ne peut dire grand'-chose contre lui. S'il fallait écouter tous les propos.....

—Picounoc ne t'aime pas ; il vient de me le dire.

—Il n'est pas obligé de dire qu'il m'aime.

—Tu ne seras pas heureuse avec lui.

—Quand on aime on est toujours heureux.

—Il t'épouse pour ton bien.

—Qui m'assure qu'un autre aura de meilleurs motifs ?

—Sais-tu que ce garçon-là est maudit ?

—Tais-toi donc, Paul, tu me fais peur.

—Je voudrais t'effrayer assez pour t'em-

pêcher de l'épouser. Il a été maudit de son père..... Et tu sais qu'un enfant maudit de son père est maudit de Dieu.....

—Tu plaisantes, Paul; qui t'a raconté ces histoires? As-tu jamais connu son père? Personne dans la paroisse n'a jamais su son nom!

—Aglaé, te souviens-tu de ce vieillard qui fut trouvé mort, l'an dernier, sous les décombres de la cave à patates de Joseph Letellier, et qui fut enterré, comme un chien, dans le ruisseau?

—Eh bien?

—Eh bien! ce vieillard, un chef de voleurs, un assassin, un maudit lui-même—ce vieillard était le père de Picounoc.

—Mon Dieu! est-ce vrai? s'écria la jeune fille en joignant les mains.

—Dieu m'entend: je dis la vérité. Et tu sais qu'une femme qui n'a jamais laissé ses habits de deuil, est morte quelques mois après, d'une maladie étrange que le médecin n'a pas connue. Cette femme, c'était la veuve du chef des voleurs, la mère de Picounoc, la maladie, c'était la honte et la douleur.

—C'est affreux ce que tu me dis là ; mais toi, tu vas bien épouser la fille et la sœur d'un maudit, pourquoi ne crains-tu pas pour toi même le malheur que tu m'annonces ?

—Non, Aglaé ; c'est fini entre Emmélie et moi.

—Vraiment?

—Elle va mourir la pauvre enfant, car le mal qui a tué sa mère l'emporte elle aussi. Avant six mois, peut-être, elle sera dans la tombe. Pauvre Emmélie !

Et une larme roula dans les yeux de l'ex-élève.

—Ce n'est donc pas à cause de la malédiction qui pèse sur elle que tu ne la prends pas pour femme ? reprit Aglaé, contente d'affaiblir l'argument de son ami.

—J'avoue que je l'aime tant..... Et puis c'est une fille vertueuse que la malédiction de son père n'a pas voulu atteindre, tandis que son frère.....Si tu l'avais connu comme moi alors qu'il était dans les chantiers !

—J'aime aussi moi, murmura la jeune fille. Et, comme honteuse de cet aveu, elle reprit :

J'en parlerai à mon confesseur. Adieu, Paul, merci de tes conseils.

Paul Hamel venait de Deschambeault pour voir Djos son ami de chantier. Joseph Letellier s'appelait toujours Djos pour les intimes. Quelquefois encore on l'appelait le pèlerin.

Aglaé descendait la route jetée comme un trait d'union entre la concession et le bord de l'eau. Elle était pensive, car les paroles de l'ex-élève l'avaient troublée. Elle aimait Picounoc de toute son âme, et l'idée de renoncer à son amour la jetait dans une véritable prostration. Bonne enfant, simple un peu, elle croyait tout ce qu'on lui disait, et passait facilement du plaisir à la peine, du désespoir à l'espérance. Comme une terre facile à pétrir, elle recevait toute espèced 'impressions en un moment. Elle n'avait pas d'énergie et ne luttait que faiblement contre elle même et contre les autres. L'astucieux Picounoc exerçait un grand ascendant sur son esprit, et il était le maître de son cœur. Il le savait bien, et voilà pourquoi il ne se gênait nullement de se démasquer devant ses amis. Depuis son arrivée dans la paroisse il avait demeuré avec

sa mère ; mais à la mort de celle-ci, il se trouva seul avec sa sœur. Il eut vite fait de s'établir maître dans la maison, et de tout conduire à sa guise : au reste, il se sentit tout à coup pris du désir d'amasser et se montra fort économe. Emmélie ne le contrariait jamais, et ne paraissait pas savoir qu'elle avait droit à la moitié du petit héritage. La mort de sa mère l'avait laissée bien seule au monde,— car ce frère, à peine connu et si mal élevé, n'était encore qu'un étranger pour elle. N'eut été son amour pour l'ex-élève, elle aurait désiré mourir. Les amis et les voisins, remarquant avec inquiétude les ravages de la peine sur son front candide, s'efforcèrent de la distraire ; mais elle ne voulut pas être consolée, et elle se complut dans son amertume. Les personnes qui aiment et souffrent, refusent souvent les consolations. On dirait que la souffrance et l'amour sont inséparables, et se plaisent ensemble. Une dernière goutte de fiel vint faire déborder la coupe. Un jour elle apprit que les parents de l'ex-élève ne se souciaient pas de la recevoir dans leur famille, à cause de l'ignominie de son père. Car le mystère qui avait plané sur le chef des brigands

s'était dévoilé pour plusieurs; et, bien que, par respect pour la femme et la fille de ce bandit, l'on eut généralement gardé le secret, cependant quelques langues furent indiscrètes. Emmélie se sentit mortellement blessée. J'en mourrai, pensa-t-elle, mais jamais je ne l'exposerai à rougir de moi.....ou de l'aïeul de ses enfants..... J'en mourrai, qu'importe?..... Et en effet, elle inclinait vers la tombe. Picounoc la voyait s'éteindre rapidement, et supputait ce que sa mort lui rapporterait. Il était déjà mordu de l'avarice. C'est en songeant à ces choses et à la dot d'Aglaé, qu'il sarclait les allées du jardin attenant à la maison de sa défunte mère. L'ex-élève, qui avait passé par là tout à l'heure, l'arracha un instant à ses rêves d'envie. Il se remit au travail, puis, s'arrêta de nouveau.

—J'ai fait une bêtise, pensa-t-il: je n'aurais pas dû parler ainsi à Paul. Il est capable de répéter mes paroles à Aglaé, et qui sait?..... Les femmes sont si capricieuses!.... Prévenons les coups : allons voir notre futur. Devant moi, Paul sera muet comme une carpe..... Pourtant, qu'ai-je à craindre? Aglaé croit tout ce que je lui dis..... La chère enfant, comme

elle est bête !..... Si j'allais perdre la terre !..... et les chevaux ! et les bêtes à cornes !..... Vite, un brin de toilette et filons !

Après ce monologue, Picounoc laisse tomber sa gratte dans l'allée, entre, se passe un linge trempé sur la figure, un peigne dans les cheveux, met un col blanc, une cravate rouge et tout ce qu'il faut pour être faraud, puis il part à pied. Il marchait vite. Quand il fut au bas de la route, il vit se dessiner, sur le coteau, vers le milieu, la silhouette d'une femme qui descendait. Bientôt la distance entre cette femme et lui fut courte, et il reconnut Aglaé. De son côté la jeune fille avait vite reconnu le grand et sec gaillard qu'elle adorait. Elle baissa la tête et simula une tristesse profonde.

—J'allais au devant de toi, Aglaé, dit Picounoc en souriant.

La bonne fille leva sur lui un regard plein de reproches.

—Allons ! tu n'es pas gaie, ce soir ; conte moi ton chagrin, ma belle, tu sais que j'aime à te consoler, continua le cynique garçon.

—As-tu vu Paul Hamel ? demanda Aglaé.

Picounoc, malgré son effronterie, demeura un moment sans répondre.

—As-tu vu l'ex-élève ? réitéra la jeune fille.

—Pourquoi cette demande ?

—Tu le sais bien.

—Comme te voilà mystérieuse, Aglaé, où vas-tu ? je t'accompagne.....

—Je m'envais à l'église.

—Alors je m'en retourne avec toi.

—Rends-toi donc au village..... Tu vas voir ta terre sans doute....

—Ma terre ?.... Je ne te comprends pas..... J'allais te voir.

—Me voir ?..... Je sais tout, va ! l'ex-élève m'a tout dit.

—L'ex-élève ! l'ex-élève ! ne le connais-tu pas encore ? Tu sais bien que c'est un farceur qui dit tout ce qui lui passe par la tête.

—Il m'a rapporté ce que tu lui as confié il y a un instant. Tu ne m'aimes point, Picounoc.....

La pauvre enfant avait des larmes dans la voix.

—Voilà qui est drôle. Je l'ai à peine vu, et

ne lui ai dit qu'un mot en passant. Je l'ai prié de m'attendre pour monter au village, je voulais achever de sarcler mon jardin. Il m'a répondu qu'il était trop pressé. Je comprends ses motifs maintenant. Il voulait te voir avant mon arrivée..... Il avait une mauvaise action à faire : calomnier son meilleur ami. Sais-tu pourquoi ? Il est jaloux, il t'aime et veut faire manquer notre mariage. Le misérable !... Ma sœur l'a remercié, tu sais, et.....

—Emmélie lui a donné *la pelle ?*

—Oui, vrai comme tu es là !.... et il veut se venger sur moi.

—Il m'a dit en effet, que tout est fini entre elle et lui.

—Tu vois bien, ma chère Aglaé, que je te dis la vérité, et que lui, le traître, il me calomnie. Viens ! marchons ensemble ; conte-moi tout ; je ne crains rien et nos ennemis travaillent en pure perte. Ils ne réussiront jamais à m'éloigner de toi, Aglaé, car je t'aime.

—Tu m'aimes ! Ah ! si c'était vrai ! Il dit, lui, que c'est pour avoir ma terre que tu m'épouses et que tu ne te soucies que fort peu de moi.

En parlant ainsi les deux fiancés suivirent, côte à côte, le bord du chemin qui conduit à l'église.

—Il dit cela, le misérable ! il ose parler ainsi? Il me le paiera, je le jure ! S'il a le malheur de remettre les pieds à la maison, gare à lui !

—Il avait bien l'air d'un homme qui ne ment pas.

— L'hypocrite ! Les hypocrites, Aglaé, ce sont les plus dangereux de tous les méchants, parcequ'ils ont l'air bon et que l'on ne se défie pas d'eux..... Dire que je t'épouse pour ton bien, quel mensonge ! Tiens ! renonce à ta dot; je veux t'épouser pauvre afin que tu saches bien comme je t'aime. Moi, passer pour un avare, pour un garçon trompeur et malhonnête !.....ah ! tu me causes de la peine, Aglaé ! Je n'ai donc plus ta confiance? Tu crois donc que l'ex-élève est plus franc que moi?.....Aglaé, si quelque jeune fille venait me dire du mal de toi, je les..... Ah ! c'est affreux.....

Et la voix nasillarde de Picounoc était devenue sifflante comme une voix de vipère.

Aglaé renaissait à la confiance, et se trouvait heureuse de pouvoir douter de la bonne foi de l'ex-élève. Les larmes qui avaient voilé ses yeux se desséchèrent vite, et, quand elle arriva à l'église, elle était toute joyeuse.

Picounoc revint chez lui fier de son nouveau succès. Il alla s'asseoir sur le bord de la côte afin de n'être pas dérangé dans sa rêverie, car il voulait rêver. Parfois, dans son ardeur, il parlait seul, et des oreilles indiscrètes auraient pu recueillir ces lambeaux de phrases.

—La simple qu'elle est!.....comme elle se laisse prendre !.....

—C'est une affaire magnifique !... une terre de quatre arpents... .

—Si je pouvais me débarrasser de la bête après !.....

—Noémie ! Noémie ! C'est toi que j'aime !...

Sa voix devenait ardente. Elle était plus sombre quand elle prononçait :

—Si Djos pouvait mourir !..... .. Djos et Aglaé !.....

II

DES REGARDS INDISCRETS.

On était à la fin de septembre 1850, et les récoltes, commencées depuis longtemps, puis interrompues par les pluies, venaient d'être reprises partout, grâce au retour d'un radieux soleil. Dans quelques endroits bas le grain avait germé, mais, en général, le dommage n'était pas grand. Joseph Letellier, ou Djos, comme nous l'appellerons encore assez souvent, n'avait pas murmuré contre la pluie— car il n'y a que les mauvais chrétiens qui s'impatientent ou s'irritent lorsque tout ne va pas à leur gré. Il n'avait pas, non plus, perdu son temps à dormir, dans son grenier, comme font plusieurs, mais, laborieux et vigilant, il avait commencé des voitures de travail, *affilé* des chevilles pour les clôtures, réparé les meubles éclopés, et fait cent autres ouvrages que les habitants de bonne conduite et adroits ne négligent pas de faire, lorsqu'ils ne

peuvent aller au champ. Quand vint le beau temps avec le soleil, il partit, la faucille sur l'épaule, pour aller *couper*. La jeune femme ne le suivit pas à la moisson, car ses devoirs de mère la retenaient au logis. Un chérubin d'un mois environ, reposait, rose et frais, dans le berceau neuf. Et la mère dévouée ne laissait pas de loin le petit amour. La journée finie, Djos revint vers sa femme et son enfant, le cœur débordant d'ivresse ; car, outre la satisfaction du devoir accompli, il ressentait toutes les délices d'une passion profonde, que la vertu protégeait comme d'une égide. Le soir où commence ce récit, il trouva, fumant sa pipe sur le seuil de la porte, son ami l'ex-élève.

—Viens-tu m'aider à engerber ? dit-il, en lui tendant la main.

—Je viens fumer une pipe avec toi, avant de monter dans les chantiers.

—Pars-tu encore ?

—*Eo ad*.....*forestam*..... Je m'envais dans les bois.

—Tu devais n'y plus retourner ?

—J'ai changé d'idée.....*changeavi*.....

—Entrons, nous causerons de cela en mangeant la soupe.

Ils entrèrent. Noémie déposa un baiser sur le front de son mari, qui lui en rendit deux, et l'un et l'autre se penchèrent sur le berceau de l'enfant qui souriait en dormant, parceque, sans doute, son jeune esprit jouait avec les anges gardiens de la maison.

Le feu pétillait dans l'âtre et la flamme enveloppait la marmite pleine de soupe au lard. L'ex-élève s'approcha de la cheminée, comme s'il eut eu froid, et regarda, d'un œil pensif, les étincelles du foyer.

—Vous paraissez triste, Paul, dit la jeune femme, à quoi pensez-vous donc ?

—Que vous êtes heureux, vous autres ! répondit l'ex-élève.

—Marie-toi, reprit Djos, prends une gentille petite femme comme la mienne, et tu seras heureux.

— Emmélie vous apportera le bonheur, qu'attendez-vous ? ajouta Noémie.

— Emmélie ! Emmélie !..... exclama l'ex-élève en branlant la tête.....

—Comment ? ne l'aimes-tu plus ? repartit Djos.....

—Je l'adore ! .....mais elle se meurt.....ne voyez-vous pas qu'elle va mourir ?..... Et quand même.....

—Elle est jeune et forte, Paul, vous vous effrayez à tort.

—Eh oui ! tu te livres au chagrin pour rien, ajouta Djos ; viens ! viens prendre un petit verre de jamaïque, cela va te remettre sur le ton.

—Je dresse la soupe, dit Noémie : Tu dois avoir faim, mon bonhomme, ajouta-t-elle en entourant, de son bras, le cou de son mari..... et vous aussi, Paul, car vous avez marché beaucoup.

Le souper fut servi et les trois amis s'assirent à la table, causant avec verve et mangeant avec appétit.

—Vois-tu Picounoc bien souvent ? demanda l'ex-élève à son ami.

—Oh ! il vient faire *son tour* plusieurs fois la semaine, et tous les dimanches sans y manquer.

—Il arrête chaque fois qu'il va voir sa *blonde*, repartit Noémie.

—Je crois qu'il aime mieux ma femme que sa future, dit Djos en riant.

—Cela se pourrait, ajoute la jeune femme, aussi je lui fais les yeux doux.

L'ex-élève essaya de rire, mais ce fut d'un rire amer. Il se souvint de l'aveu de Picounoc au sujet de Noémie ; il savait combien cet homme était dangereux, et la vue de l'innocence qui se jouait ainsi avec le danger, et ne se doutait de rien, lui causa une peine sérieuse. Cependant ses deux amis ne remarquèrent point cette perplexité, tout disposés qu'ils étaient à s'amuser.

—Il va se marier, reprit l'ex-élève après un moment.

—Avec Aglaé Larose, une bonne fille, pas bien fine, peut-être, mais travaillante, douce et honnête.....dit Noémie.

—Et avantageuse, ajouta, Djos.....

—C'est pour cela qu'il la prend, continua l'ex-élève, et, si elle n'avait pas de dot, je suis sûr qu'il ne l'épouserait jamais.

—Il n'a pas l'air de l'aimer beaucoup en effet.

—Il ne l'aime pas, il me l'a dit, tout à l'heure.

—Il dit souvent le contraire de ce qu'il pense ; vous ne le connaissez pas comme nous, reprit la jeune femme.

—Défiez-vous de lui, Noémie, c'est peut-être un mauvais ami.

—Tu te trompes, mon cher Paul, reprit vivement Djos, il n'y a pas d'ami plus dévoué, plus complaisant. Il est toujours prêt. Il a changé, va, depuis un an : il n'est plus le même. Je t'assure qu'il m'a rendu bien des petits services, et je lui dois beaucoup.

—Il a peut-être quelque intérêt à se rendre aimable auprès de vous autres.....

—Quel intérêt veux-tu qu'il ait ?

—Je le crois un garçon dangereux..... un homme qui, pour arriver à ses fins, peut détruire la paix et le bonheur des meilleurs ménages.....et de ses plus chers amis.

—Prends-garde, Paul, car si tu parles trop mal de Picounoc, on croira que le bruit qui court au sujet de tes amours avec Emmélie

est fondé, et que c'est le dépit qui te fait parler.....

—Que veux-tu dire, Djos ?

—Le bruit court que tu as reçu *la pelle*, et et que tu es *en diable* contre Emmélie et Picounoc.....

L'ex-élève pencha la tête. Il comprit que ses amis étaient prévenus et que tout avertissement serait inutile.

—Tu ne réponds rien, Paul, on a touché juste à ce qu'il paraît.

—Que Dieu sauve mon Emmélie, et vous verrez..... En attendant je vous conseille une chose : Défiez-vous de Picounoc.

—Bah ! que peut-il nous faire ?

—Bien du mal.

—Parle donc latin, Paul, tu nous amuseras bien mieux qu'avec tes avertissements de grand père.

—*Abyssus abyssum invocat*—Es-tu content ? Cela veut dire que si l'on commet une première faute on en commettra une seconde—cela veut dire, surtout, qu'un malheur en appelle un autre. Ton premier malheur, ta

première faute, c'est la confiance que tu reposes dans un garçon méprisable.

—Parlons d'autres choses, dit Djos un peu froidement.

—C'est bien.

—Je fais une épluchette de blé d'Inde, demain soir, tu vas rester avec nous, n'est-ce pas ? nous nous amuserons bien.

—Si je ne *traverse* pas demain, je veillerai avec ma pauvre Emmélie, car ce sera probablement pour la dernière fois. Il me serait agréable de me joindre aux amis, mais la gaîté n'habite plus guère mon âme, et l'on me trouverait maussade.

Le repas s'acheva au milieu d'une causerie assez sérieuse.

L'ex-élève retournait dans les chantiers pour chercher, dans l'éloignement et le travail rude des bois, une distraction à sa douleur. Il s'était bercé de suaves espérances, et jamais, avant les tristes événements de l'automne dernier, il n'avait pensé que son amour pût devenir une source d'amertume, et son bonheur, une illusion regrettée. La mort seule, il le savait bien, pouvait le séparer de sa tendre

amie, mais la mort nous semble si éloignée quand on est jeune, plein de vigueur et débordant d'amour ! Une fois pourtant, sa jeune bien-aimée n'eut pas l'enjouement ordinaire, l'éclat de ses yeux fut moins vif, elle fut moins expansive et comme plus concentrée en elle-même. C'était la sensitive qui se repliait sous une haleine glacée. L'ex-élève crut d'abord qu'elle l'aimait moins ; on est sensible, soupçonneux, jaloux quand on aime beaucoup. Les protestations de la jeune fille le rassurèrent. Madame Saint-Pierre mourut. Alors l'ex-élève comprit la cause de la tristesse d'Emmélie, et il mêla ses larmes aux larmes de la chaste enfant. Il se disait : l'orage passera, les vents se tairont, les nuages disparaîtront, et le calme et la sérénité planeront encore dans le ciel. Mais le ciel demeura couvert ; le soleil ne parut qu'à de rares intervalles, et l'espoir s'éteignit dans le cœur du brave garçon : la maladie qui avait tué la mère emportait la fille.

A l'époque des *travaux* on ne se couche pas tard, à la campagne, et on se lève de bonne heure. Djos et l'ex-élève fumèrent la pipe après le souper, en parlant de diverses choses,

puis se mirent au lit. La jeune ménagère veilla jusque vers les onze heures, ravaudant des bas en berçant, du pied, l'enfant mignon. Pendant qu'assise auprès de la table où brûlait une chandelle de suif, elle passait et repassait, dans les mailles usées, son aiguillée de laine, une tête curieuse se penchait vers la fenêtre, et la regardait avec des yeux de feu. On eut dit qu'un courant magnétique s'établit aussitôt entre la personne du dehors et Noémie, car celle-ci se retourna soudain vers la fenêtre ; mais la tête curieuse avait disparu déjà. Il est singulier que souvent nous sommes avertis par un messager merveilleux—est-ce le magnétisme ?—qu'un regard se fixe sur nous.

Noémie déposa son ouvrage et se mit à genoux près du berceau de son enfant pour faire sa prière du soir. La tête reparut dans la fenêtre, et l'on eut pu voir une singulière expression de trouble passer sur le visage de l'indiscret qui regardait ainsi. Un souvenir vint à sa mémoire : il se rappela une parole terrible, prononcée dans une horrible circonstance par son père—alors son compagnon de débauches—et cette parole, la voici : *On va*

voir si le chapelet les sauvera !—(Pèlerin de Sainte-Anne.)

Picounoc,—car c'était lui—venait souvent le soir, épier les actions de Noémie, et s'enivrer, en secret, de sa grâce et de sa beauté. Il choisissait, d'ordinaire, les nuits sombres ; mais quelquefois il s'exposait, par des soirées de lune, tenant en réserve quelque adroit mensonge pour le cas où il serait surpris. Il allait faire la cour à sa *blonde*, la bonne Aglaé ; mais souvent il n'y allait que pour voir, en passant, Noémie ; et la comparaison qu'il faisait entre les deux, le rendait de plus en plus jaloux et pervers. Le soir où nous le voyons, il avait eu l'intention de fumer la pipe avec Djos et l'ex-élève, mais il s'était attardé trop longtemps avec Aglaé, et quand il arriva ses deux amis venaient de se coucher. Il n'en fut pas fâché, car il put regarder sans contrainte, de ses yeux de flamme, la femme de son heureux ami.

III

L'ÉPLUCHETTE

Le lendemain Djos amena, du champ à la maison, une charretée d'épis de blé d'Inde qu'il entassa dans un coin de la cuisine. C'est la coutume de faire des corvées pour peler le blé d'Inde, comme pour broyer le lin et fouler l'étoffe. Ces corvées sont toutes agréables et joyeuses, mais la plus joyeuse et la plus agréable, c'est l'*épluchette*. Et d'abord on y va dans ses beaux habits, car la besogne est propre ; on y va avec plaisir, car le travail n'est pas rude et se fait à la soirée ; on y va souvent avec bonheur, en songeant d'avance aux douces faveurs attachées au blé d'Inde rouge. Et qui n'a pas l'espoir de déterrer, sous ces feuilles crépitantes, dans ces aigrettes de soie moelleuses, le précieux épi aux grains de pourpre ? Et puis il y a, pour ceux qui sont un peu gloutons, la perspective de mordre à belles dents dans le blé d'Inde qui rôtit à la braise, ou bout

dans les profondeurs de la chaudière. Et que d'autres perspectives encore !

Noémie balaya la *place*, épousseta les meubles, rechangea le bébé et le revêtit de sa robe de baptême, la plus belle que l'on porte... après celle de l'innocence. Elle souriait à la pensée de toutes les choses aimables que ses amies allaient dire de son enfant ; elle croyait volontiers que jamais enfant né de la femme n'avait réuni tant de grâce et de finesse. Oh ! si tous les enfants étaient ce que pensent leurs mères, comme il y aurait des hommes d'esprit sur la terre, et que la laideur deviendrait vite une chose introuvable ! Pauvres mères ! après tout, c'est peut-être notre faute si nous devenons laids, disgracieux et méchants.

Le soir arriva ; les invités arrivèrent aussi. Ils étaient quinze. Je ne déclinerai pas les noms et prénoms de chacun—à quoi bon ? puisque la plupart ne seront pas mêlés aux événements qui vont suivre. Je nommerai pourtant Picounoc et Aglaé, l'ex-élève et Emmélie. Vous êtes surpris de voir Emmélie ? Nous le sommes tous : nous ne l'attendions point. Elle est un peu mieux aujourd'hui,

et l'ex-élève lui a fait comprendre qu'une petite distraction, sous forme *d'épluchette*, lui serait très-favorable. Elle s'est laissée persuader.

Assis en cercle autour de l'amas de blé d'Inde, les jeunes gens commencent leur tâche. Sous les doigts vigoureux des garçons et sous les doigts mignons des filles, les épis se dépouillent de leur multiple enveloppe, et les grains couleur d'ambre apparaissent, au milieu d'un froissement de feuilles presque assourdissant. Les épis s'amoncellent d'un côté, les feuilles, de l'autre. On laisse cependant aux épis que l'on veut garder en tresse trois ou quatre feuilles, que l'on nouera avec habileté aux feuilles des autres épis. Les aigrettes, fines et douces comme des glands de soie, tombent sur le plancher ou s'accrochent comme des guirlandes, aux habits des travailleurs. C'est une lutte entre tous, lutte agréable et sans aigreur, que l'envie ou la jalousie ne troublent ni n'excitent. Emmélie seule travaille avec nonchalance. On la croirait paresseuse, si l'on ne savait à quel état de faiblesse l'a réduite un mal mystérieux. L'ex-élève la regarde avec amour et douleur. Il

craint qu'elle ne se fatigue et n'ose lui dire de se reposer.

Djos et Noémie se sont joints à leurs convives. Picounoc est assis auprès d'Aglaé, mais ses yeux et sa pensée se tournent souvent vers la femme de Joseph. Noémie s'aperçoit bien que ce garçon la regarde d'une singulière manière, et qu'il se plaît auprès d'elle; mais la vertu est simple et sans défiance.

—Un *blé d'Inde* rouge ! crie tout à coup l'un des *éplucheurs*, et vif, il se lève tenant comme un trophée l'heureuse trouvaille.

—Prête-le moi donc, dit Picounoc.

—Nenni ! mon bel ami, je m'en sers pour moi-même....., tu vois ! Il avait embrassé sa voisine, une belle grosse brune. Ce que j'ai représenté par des points. La grosse brune s'essuya la joue en disant d'un ton provocateur.

—Reviens-y !

—Bientôt ! répond le galant. Et il glisse adroitement l'épi dans la poche de son habit. C'était de la prévoyance, car, après tout, il pouvait bien n'y avoir pas d'autre épi rouge, et il y avait encore des bouches avides de donner un baiser. Il est vrai que l'épi n'est pas de

rigueur ; mais il est un bon prétexte. Cependant il y en avait encore des *blé d'Indes* d'amour, comme on les appelle quelquefois chez nous. Emmélie en trouva un. Dès qu'elle aperçut les premiers grains, elle rougit et les recouvrit de leurs feuilles, comme s'il se fut agi de quelque nudité. Mais l'ex-élève l'avait vu. Il devina tout.

—Changeons, dit-il ! le mien est plus facile à *éplucher*..... L'échange se fit donnant donnant. En un clin d'œil l'épi fut mis à nu. Il était rouge—pas d'être mis à nu—rouge et luisant comme si une larme eut mouillé ses perles.

—C'est tricher ! dit Picounoc.

—La loi n'y pourvoit pas— *Non est lex*, répliqua l'ex-élève.

—Pour ta peine, tu n'embrasseras que la personne qui te sera désignée, ajoute un autre.

—C'est juste ! c'est juste ! dirent tous les jeunes gens.....sauf Emmélie qui pencha la tête en tâchant de sourire.

—*Durum est*, dit l'ex-élève.

—Du rum ? repart Djos, je vais t'en verser dans l'instant.

—Embrasse Aglaé, dit Picounoc.

—Embrasse Angélique, dit un autre—Il y avait une Angélique.

—Pendant que vous allez vous entendre, j'embrasse..... Emmélie — Quand il avait dit : " Emmélie," le baiser était rendu. Emmélie rougit jusqu'aux oreilles et sourit jusqu'au fond de l'âme.

Cependant on allume le feu, et l'on fait bouillir, dans un chaudron bien propre, les épis que l'on mangera au réveillon, avec le sel et le beurre. Quelques uns des convives ne veulent pas attendre et préfèrent le blé d'Inde rôti. On ne discute pas les goûts, et les hommes sont libres de manger des *blé d'indes* de toutes sortes. La tâche allait se terminer et Picounoc n'avait pas eu la chance de quelques uns. Cela ne le troublait guère. Il était homme à commander la fortune, et quand elle ne lui apportait point ce qu'il lui demandait, il allait le chercher. Déjà l'on avait porté dehors plusieurs brassées de feuilles.

—A mon tour ! dit-il, et, triomphant, il montre un épi de pourpre qu'il vient de tirer de la poche de son voisin.

—Embrasse qui te plaira ! lui crie-t-on.

Aglaé qui s'attend d'être choisie, se détourne en riant, et se voile la figure avec sa main, d'une façon coquette, découvrant la joue pour ne rien perdre de la sensation. Picounoc se penche de l'autre côté et embrasse Noémie. La pauvre Aglaé eut presque honte.

Noémie dit :

—*Je t'en fais passer*, Aglaé.

—Je ne tiens pas à ses baisers, répond la jeune fille en se donnant de la contenance.

—Tu sais que tu en auras de reste bientôt, ajoute l'ex-élève avec un grain de malice.

—S'il n'aime pas à l'embrasser maintenant, observe une des *épluchеuses* à sa voisine, que sera-ce plus tard ?.....

—Après le mariage ?.....répond en souriant la voisine.

Les *épluchettes* de blé d'Inde se terminent toujours, comme le foulage d'étoffe et le *brayage*, par les jeux et les danses. Mais les jeux sont honnêtes et les danses, décentes. L'on joue à "Madame demande sa toilette," à "La mer agitée" aux homonymes quelquefois.

lorsque les veilleux sont un peu éduqués; on "loge les gens du roi", ou plutôt, on cherche à les loger, car personne ne se soucie de se déranger pour si peu; on joue à Colin-maillard—au bout d'un bâton—et à la paroisse—un jeu fort amusant, et bien simple celui-ci; l'on vend le corbillon—toujours en "on", ou l'on passe le gant, en rimant; l'on fait circuler un petit bâton allumé en disant: petit bonhomme vit encore. Il paraît que le petit bonhomme vit tant qu'il a du feu, ou qu'il a du feu tant qu'il vit. Malheur au joueur entre les mains duquel le petit bonhomme expire! il donne un gage. Les gages, voilà la grande affaire. Et, comme le curé qui veut accomplir son devoir a besoin d'écouter tout ce qui se dit, de voir tout ce qui se passe!.....Heureusement qu'il se trouve alors aussi des commères empressées de lui rapporter les faits et gestes qu'il n'a pu apercevoir.—Le curé, c'est lui qui recueille les gages, car ces gages sont la preuve tangible des péchés que les joueurs ont commis.....contre les lois du jeu. A chaque gage est attachée une peine.....peine bien douce souvent, et qui tourne à l'avantage du pénitent. Voilà pourquoi sans doute il y a tant de pécheurs.

Lorsque tous les gages sont retirés, que celui-ci a cueilli des cerises—celui-là, mesuré du ruban—cet autre, fait trois pas d'amour, et cet autre encore, le pont de Paris, on change de jeu, jusqu'à ce qu'enfin le violonneux se décide à passer de l'arcanson sur le crin de son archet pour le rendre mordant, à tourner les clefs de son violon, pour mettre d'accord la chanterelle éveillée et la grosse corde grondeuse. Alors, aux premiers résonnements des cordes harmonieuses que touche de son doigt l'artiste improvisé qui veut s'assurer de la fidélité de l'instrument, les pieds froissent le plancher avec impatience, un murmure joyeux court dans la salle; les uns se lèvent, comme mus par un ressort, et font, en cadence, les pas les plus difficiles; les autres, sans bouger de place, battent d'avance la mesure avec le talon sonore de leur bottes françaises. Rien de gai, rien d'entraînant comme la danse, mais la danse mesurée, rapide, animée de la gigue et du *reel*. Et puis, c'est un excellent exercice hygiénique. En ce temps-là, à la campagne, on ne connaissait ni le lancier, ni le quadrille, ni le caledonia. Aussi, l'on ne voyait dans la *place* que ceux qui savaient danser; et les

autres—les jeunes—avaient du plaisir à voir ces mouvements capricieux, multiples, élégants des pieds, qui étaient inspirés par le rhythme de la musique. Et tout cela paraissait facile, tant c'était naturel; il semblait que tout dépendait de la musique, et que le joueur de violon n'avait qu'à promener ainsi l'archet sur les cordes pour faire danser tout l'univers.

L'*épluchette* se termina donc par les jeux et la danse. Noémie, plus gaie que jamais, dansa beaucoup et avec chacun, même avec Picounoc. Elle dansait comme une poupée, tant elle était légère et souple. Picounoc avait, lui aussi, la jambe déliée et l'oreille sûre. Il battait les ailes de pigeon comme pas un, et ne perdait jamais une mesure quelque pas difficile, qu'il exécutât. Ils commencèrent une gigue tous deux. Jamais le gaillard ne dansa mieux de sa vie. Il n'y avait pas que le violon qui l'animât; son cœur obéissait à une force mystérieuse plus entraînante et plus redoutable que les voluptueuses effluves de la musique; et, pendant que ses pieds faisaient retentir la salle de leur bruit cadencé, ses regards luxurieux dévoraient l'innocente jeune femme,

qui n'avait d'autre souci que de ne pas perdre une mesure.

L'ex-élève remarqua Picounoc, car il savait quelle passion ce malheureux nourrissait dans son âme. Pour le distraire de son idée, et sauver de son œil de convoitise la femme chaste qu'il obsédait, il alla le saluer et prendre place. La gigue devenait gigue voleuse. Picounoc n'osa pas refuser, mais il lança un regard de colère à son ami. Joseph le vint trouver :

—Que tu danses bien ! lui dit-il.....

—Ce n'est pas malaisé, répondit le grand gars, il suffit de s'y mettre. Je ne suis pas fatigué et je danserais bien toute la nuit..... mais l'ex-élève n'aime pas à me voir avec ta femme, paraît-il..... On dirait qu'il est jaloux..... Défie-toi de ce gaillard-là..... Avec son latin il peut enjôler le diable.

—Bah ! ma femme est un ange.

—Sans doute,.....mais il y a des anges qui ont tombé déjà, paraît-il.

—Si je m'apercevais de la moindre chose ! ..

—Veille.....fais attention, c'est ton affaire.

Une jeune fille vint remplacer madame Joseph Letellier et la gigue continua. Le violonneux était infatigable, et ses talons retombaient de plus en plus fort, et toujours en mesure, sur le plancher retentissant. Un garçon salua l'ex-élève et dansa à son tour. L'ex-élève alla s'asseoir près de Noémie et de l'air le plus indifférent du monde, se mit à lui parler de mille riens. Joseph le regardait d'un œil soupçonneux. Picounoc regardait Joseph. Si Noémie souriait, ou jetait un regard sur son jovial compagnon.

—Vois-tu ? disait Picounoc... Vois-tu ?

—Je vois...répondait Djos d'un ton morne.

Après quelques instants, l'ex élève s'éloigna de la maîtresse de la maison et prit, auprès d'Emmélie, une place que venait de laisser l'un des convives.

—As-tu remarqué quels regards ils ont échangés en se quittant ? insinua le traître Picounoc à son trop crédule ami.

Joseph ne répondit rien. Il n'avait rien remarqué, et pour cause, mais il était triste.

Souvent une parole perverse, dite à dessein, détruit pour jamais la paix et la félicité d'un

cœur plein d'amour. C'est le poison qui transforme en une boisson mortelle l'eau fraîche et limpide de la fontaine. Malheur à la langue venimeuse qui empoisonne l'existence, comme à la main criminelle qui la détruit! Joseph s'efforça de paraître gai, et tout le monde, sauf Picounoc, le crut véritablement heureux. Picounoc, lui, devina bien le ver rongeur qui commençait son œuvre de destruction, et il s'applaudit. La soirée terminée, chacun se retira ; mais, avant de partir, l'un des convives invita tous les amis à venir chez lui, le mardi suivant, pour une autre *épluchette*. Tous promirent d'y aller. Djos promit comme les autres, mais il se disait à part soi: Non, je n'irai point!

III

LE DÉMON DE LA JALOUSIE.

Djos n'avait pas offert l'hospitalité à son ancien compagnon l'ex-élève. Surpris de ce manque d'égard, celui-ci crut que son ami lui

gardait rancune à cause qu'il avait mal parlé de Picounoc ; et, en sortant, il lui dit :

—Djos, tu as tort de m'en vouloir.

—Je sais ce que j'ai à faire, avait répondu Djos.

—Si tu le sais, éloigne Picounoc.....

—Il y en a d'autres qui devraient être éloignés avant lui. Cette dernière parole surprit tellement l'ex-élève qu'il ne répliqua rien. Noémie était à côté de son mari, dans la porte, et prenait ces paroles pour une plaisanterie. L'ex-élève lui tendit la main.

—Bon soir, madame, dit-il.

—Bon soir ! Vous reviendrez bientôt n'est-ce pas ?.....

—Quand je pourrai vous être utile.

Il rejoignit Emmélie.

Picounoc, qui avait entendu, riait sous cape.

....

—Allons-nous à *l'épluchette* ce soir ? dit Noémie à son mari, quelques jours après la petite soirée que nous venons de raconter.

—Je ne suis pas bien ; je suis un peu fatigué, répondit Joseph.

—Cela te remettra :.....allons ! ne fais pas le vieux sitôt..... ton bon ami l'ex-élève y sera.

Un nuage passa sur la figure de Djos.

—L'ex-élève, l'ex-élève !.... . tu tiens peut-être plus que moi à le voir, répondit-il d'une voix sourde.

—Comment ! est-ce qu'il n'est plus ton ami ?..

—Depuis qu'il est le tien.....

—Que veux-tu dire ? je ne te comprends, pas.....

—Tu me comprends, Noémie.....

—Mon Dieu ! quel est cet air mystérieux ?...

Pourquoi parles-tu ainsi ? tu m'effraies ! tu n'est plus le même depuis quelques jours ! dit la jeune femme d'une voix émue !

En effet, depuis l'*épluchette*, Djos n'avait pas eu les franches et plaisantes manières de son accoutumée : il était resté morose, sortait le matin sans embrasser sa femme, et le soir, à son retour du travail, paraissait lui laisser prendre à regret le baiser qu'elle avait l'habitude de prendre. Noémie avait bien remarqué cette froideur subite, car les femmes sont sen-

sibles et rien n'échappe à leur esprit d'observation,—mais elle n'avait pas interrogé son mari, croyant que chaque minute de ce petit contretemps était la dernière, sachant qu'elle n'avait rien fait qui put le chagriner. Elle avait souffert en secret et s'était rapprochée davantage de son enfant. Les mères qui ont des afflictions ne se lassent point de les confier à ces divines petites créatures que Dieu leur a données dans sa miséricorde, et elles épanchent leurs regrets sur les berceaux qui devaient être les confidents de leurs espérances.

La nouvelle *épluchette* de blé d'Inde eut lieu le mardi suivant, et elle fut joyeuse comme la première. On regretta cependant l'absence de Joseph et de Noémie, car tous deux étaient estimés, d'un entretien agréable et bien éveillés.

—C'est curieux que Djos ne soit pas encore revenu de St. Jean, dit le maître de la maison.

—En effet, il devait être chez lui à six heures, le plus tard.

—Et il passe huit heures.

—Je vais voir s'il est arrivé, dit Picounoc.

Et il laissa ses compagnons dépouiller de leurs robes les épis entassés dans le coin de la salle.

Il pensait bien que Noémie était seule encore, et que c'était à dessein que Djos s'attardait. Il connaissait les moyens ingénieux qu'ont les jaloux de captiver leurs femmes. Il courut d'une haleine à la maison de Joseph Letellier, et, suivant sa grossière habitude, regarda à la fenêtre avant d'entrer. Noémie filait en chantant. Mais le bruit du fuseau était monotone et la chanson, mélancolique..... De temps en temps elle détournait un peu la tête et regardait avec amour le berceau où dormait son petit enfant. La chandelle, versant une pâle lumière sur les murs blanchis à la chaux, se consumait lentement. A cette lueur terne la figure de la jeune femme semblait presque livide, et ses doigts effilés qui tenaient la laine et la laissaient peu à peu s'allonger, se tordre et se rouler sur le fuseau, paraissaient amaigris.

La pauvre créature souffrait, car ce changement singulier, survenu dans l'humeur de son mari, était pour elle une source d'inquiétudes et de tourments. Elle avait beau chercher, elle ne trouvait pas la cause de ce

changement, et rien ne pouvait la lui expliquer. Nul souvenir, nulle parole, nulle action, ne revenait à sa mémoire qui put jeter quelque lumière sur ce mystère. Et elle souffrait en silence.

N'osant parler, elle redoublait d'attentions pour son mari. Lui, il demeurait impassible. Il s'efforçait de le paraître plutôt, mais il ne l'était point ; car, en face de tant d'amour, son cœur se fondait, ses résolutions se trouvaient ébranlées, sa fermeté chancelait, et, plus d'une fois, il fut sur le point d'ouvrir ses bras et de serrer sur son âme trop soupçonneuse, cette femme aimante et douce qu'il avait juré d'aimer et de protéger toujours. Mais qui peut imaginer tout ce qui vient à l'idée d'un homme jaloux ? Et qui peut délivrer une âme qui s'est donnée au démon de la jalousie ? Joseph pensait : C'est peut-être pour mieux me tromper qu'elle feint de m'aimer davantage..... attendons. Et il attendait. Et chaque jour Picounoc ravive à dessein la blessure mortelle qu'il a faite au cœur de son ami. Et déjà il a ourdi une trame horrible : le crime ne lui répugne point : le mal semble son élément. Il arrange les fils de sa trame, en fumant tranquillement sa

pipe, et il sourit à l'idée du succès qui ne manquera pas de couronner son œuvre. Il se trouve habile et se félicite d'avoir été maudit de son père, car il attribue à la malédiction cette heureuse disposition au crime qu'il sent se réveiller en lui-même. Mais le crime qu'il aime, ce n'est point le crime vulgaire que tout homme mal-né peut commettre, et pour lequel tout imbécile se fait pendre ; c'est le forfait caché qui rapporte, à celui qui l'imagine, des biens ou des plaisirs, et qui reste un secret pour tous ; le forfait qui ne laisse jamais planer un soupçon sur son auteur, mais souvent le protége comme d'une égide.

Picounoc s'était donc mis à l'œuvre, et toutes ses paroles toutes ses démarches étaient calculées et tendaient à un même but. Le succès pouvait longtemps se faire attendre : mais quand on est jeune on peut espérer : et Picounoc était jeune encore. Il ne voulait pas risquer son jeu ; encore moins sa vie : c'est pourquoi il prenait le chemin le plus long ; c'était aussi le plus sûr.

Après avoir regardé, par la fenêtre, la fileuse qui chantait son triste refrain, il entra.

—Djos n'est pas de retour ? dit-il.

—Non, pas encore, répondit la femme.

—Vous ne viendrez donc pas à l'*épluchette* ?

—Il sera trop tard, bien sûr..... et je crois que Djos aime autant rester ici.

—Peut-être, mais il a tort. On s'amuse à merveille.....Il y a deux joueurs de violon : le petit Jean Lafripe et le gros Zaïe..... On va danser.

—J'aimerais bien à y aller, mais.....

Elle pesa d'un pied vigoureux sur la *marchette* du rouet, et le fuseau bourdonna plus fort, comme pour dissimuler le soupir qu'elle allait pousser du fond de son cœur malade.

—Vous n'êtes pas la même, Noémie, depuis quelques jours. Vous paraissez triste.....

—C'est *lui* qui n'est plus le même.

Et une larme roula sur ses joues pâles.

—Il ne faut pas faire attention à ce petit caprice, ni se laisser attrister pour cela..... ajouta l'hypocrite garçon ; vous savez ce qu'il a contre vous ? il vous l'a dit ?.....

—Non.....Je ne sais rien ; il ne m'a rien dit.

—Le fou ! je me suis moqué de lui..... Il est jaloux !.....imaginez donc un peu où il a pêché cette idée absurde..... il est jaloux, il me l'a avoué.

—Jaloux ! s'écria Noémie étonnée.

—Jaloux, vous dis-je, ou en voie de le devenir.

—Mais de qui ? Mon Dieu ! je ne vois personne.....

—De tout le monde..... excepté de moi ; peut-être parceque je vous aime plus que ne peuvent vous aimer tous les autres ensemble. Cet aveu n'était pas dans le programme diabolique de Picounoc, et il le regretta ; mais la jeune femme n'y fît pas attention, tant elle était surprise.

—Mon Dieu ! qui a pu le porter à me soupçonner ainsi ? ah ! non, ce n'est pas possible !...

—N'allez pas prendre au sérieux cette boutade de votre mari, continua Picounoc— et guérissez-le en vous moquant de lui. Il dit que vous aimez les autres, dites comme lui ; il prend ombrage d'un regard, d'une parole, regardez, parlez davantage ; mais avertissez-le

que vous n'agissez de la sorte que pour le rendre raisonnable. C'est le seul moyen de guérir cette espèce de folie—la pire de toutes—qu'on appelle "jalousie."

Noémie était trop profondément blessée pour répondre de cette façon à l'outrage de son mari. Elle ne dit qu'une parole:

—Moi en aimer d'autres?

Son bonheur venait de recevoir un coup fatal. Elle apprenait que son Joseph qu'elle aimait tant manquait de confiance en elle, et la jugeait capable de le tromper. Rien comme l'honneur n'est cher à la femme, et la plus amère injure que l'on fasse à la vertu, c'est de la soupçonner.

Joseph Letellier ne souffrait pas moins que sa femme, car les tourments de la jalousie sont impitoyables. Il n'était pas entièrement dans les serres du monstre moral; il faisait des efforts pour s'échapper et conquérir sa liberté de pensée; mais le doute l'empoignait et le rejetait dans la désolation.

—Je suis fou, pensait-il, elle m'aime toujours et elle n'aime que moi.....L'ex-élève est un ami...un ami dangereux peut-être.....pourquoi

est-il resté près d'elle aussi longtemps ?....Il ne se tient pas ainsi auprès des autres femmes..... Et pourquoi parlaient-ils assez bas pour ne pas être entendus ?....Et ces regards ? Non ! ce n'est pas comme cela que l'on se regarde quand on éprouve de l'indifférence..... Allons ! je veux me convaincre que je rêve et voilà que, sans le vouloir, je cherche à me prouver le contraire... Mon Dieu ! serais-je jaloux ! jaloux !..On dit que c'est une chose terrible que la jalousie..... et que les hommes mordus de ce vice deviennent de véritables bourreaux..... Mais non, je ne suis pas jaloux..... j'aime ma femme, ma Noémie ; je l'aime de tout mon cœur, voilà tout..... je l'entoure de tous les soins, je ne travaille et ne vis que pour elle et pour notre enfant..... Elle le sait bien..... Et jamais je n'ai de plaisir à causer avec les autres femmes. Nulle n'a la voix harmonieuse de ma Noémie ; nulle n'a son regard doux et chaud ; nulle ne sourit agréablement comme elle..... Oh ! oui je l'aime.....Et, c'est parceque je l'aime que je la trouve plus belle et plus aimable que toutes les autres..... et que je ne me plais qu'en sa compagnie..... Oui la vie et toute la vie avec elle seule, loin du monde, au milieu de la

solitude..... et je serai le plus heureux des hommes ! ..... Mais elle !..... O mon Dieu ! elle ne m'aime donc pas autant que cela, puisqu'elle se plaît en la présence des autres hommes ? puisqu'elle leur sourit avec tant de grâce et les regarde d'un œil si plein de douceur !..... Non, elle ne m'aime point comme je l'aime..... Je ne suis pas jaloux, mais je vois bien ce qui se passe.....et les femmes ont parfois de si singuliers caprices..... On en voit de bien sages qui oublient leurs devoirs..... L'occasion, le dépit, la vanité, l'amour des parures ..... Et pour éviter de paraître jaloux, vais-je fermer les yeux et devenir peut-être la risée de mes amis ? Si quelque jour l'on apprenait que je suis un mari joué et content ?..... Comme je passerais pour bête !..... Par exemple ! moi en arriver-là ? Jamais ! Ah ! j'en briserai bien des intrigues, j'en ferai bien manquer des rendez-vous ! j'en fustigerai des chercheurs de bonnes fortunes et des femmes complaisantes, avant de souffrir une pareille honte !..... Qu'on y prenne garde !.....

Telles étaient les pensées folles qui assaillaient sans cesse le malheureux Joseph. Tout

le long de son chemin, en allant à St. Jean et en revenant à Lotbinière, il n'eut que pareilles absurdités dans la tête. Il espérait que l'ex-élève ne reviendrait plus, et cela le calmait un peu. Mais il pensait aussi que Noémie pourrait bien se laisser attendrir par les soupirs d'un autre, puisqu'elle aimait celui-là, et qu'elle n'oublierait probablement l'ex-élève que pour se consoler ailleurs. Oh ! les jaloux comme ils sont ingénieux à se tourmenter ! Il avait mis sa confiance en Picounoc, et il se promettait qu'avec le secours de cet habile garçon, il déjouerait toutes les ruses de sa femme, et finirait par désespérer les amoureux. Il arriva chez lui comme Picounoc venait de partir, et trouva Noémie toute en pleurs à genoux contre son lit. Il éprouva un sentiment de joie, car il pensa qu'une femme qui prie ne fait jamais de grosse peine à son époux. Noémie se leva et courut à lui :

—Petit méchant, va, comme tu me fais de la peine !..... dit-elle en l'enveloppant de ses deux bras.

—Tu pleures ? pourquoi ?.....

—Tu le sais bien pourquoi.....penser que

je puis en aimer un autre que toi!.....et elle l'embrassa avec effusion.

—Si je savais!.....

—Quoi? si tu savais?..... Mais doutes-tu de ma sincérité? quand t'ai-je donné le droit de me soupçonner?

—Je veux bien croire que je suis fou, que j'ai tort.....mais aussi, tu me mets un peu à l'épreuve.....

—Comment? explique-toi.....tiens! en attendant. Et elle lui donne un nouveau baiser...

—Tu sembles t'amuser mieux avec les autres qu'avec moi...Plusieurs—c'était un mensonge—ont remarqué, à notre *épluchette*, que tu restais trop longtemps en la compagnie d'un garçon étranger, de l'ex-élève.....

—Mon Dieu! il est venu s'asseoir près de moi, et nous avons parlé de mille choses bien indifférentes.....je ne pouvais pas le planter-là à propos de rien... ..et m'en aller.

—Les prétextes pour t'éloigner de lui, ne t'auraient pas manqué, si tu l'eusses voulu.

—Tiens! ne pense donc plus à cela, tu te

rends malheureux pour rien, et tu me causes de la peine.

—Je le veux, mais c'est à toi à faire attention...tu sais que je t'aime et que tout mon bonheur est d'être auprès de toi...fais de même...

—Et je ne t'aime pas! moi? petit méchant, va!.....

Djos se retourna et vit un papier sur la table.

—Quel est donc ce papier, dit-il, une lettre?

Noémie se détacha de lui, courut à la table et saisit la missive :

—C'est pour moi seule ; il faut que tu ne voies pas cela.....

—Ah ! fit Djos un peu surpris.

—N'aie pas de soupçon, cher ami ; tu sauras tout plus tard..... aujourd'hui, impossible.

—Quelque billet doux, je suppose..... c'est bon ! garde tes secrets, je suis simple et naïf, je croirai tout..... pendant ce temps-là.....

—Chasse donc ces mauvaises pensées..... Tu n'étais pas comme cela autrefois, et nous étions si contents, si heureux !.....

—Montre-moi cette lettre.

—Non, cher, impossible..... cela détruirait

tout le charme de l'affaire. Plus tard..... dans quelques semaines.....

—C'est bien, garde-la.

Il sortit et se dirigea vers sa grange, d'où il ne revint que deux heures après.

Noémie s'était mise au lit, mais ne dormait point ; elle priait.

La prière est la consolation des âmes chrétiennes, le baume divin qui guérit les blessures. La créature qui prie ne tombe jamais dans le désespoir et peut supporter les peines les plus profondes. Car l'âme s'élève vers le ciel et contemple d'avance le prix de la souffrance humblement acceptée. Elle s'appuie sur Dieu quand les hommes lui manquent, et elle sait que les jours de la désolation passent vite et se changent à la mort, en des jours de gloire et de délices. Malheureuses les âmes qui ne croient point, ou ne veulent pas s'attacher à Dieu ! elles se replient sur elles-mêmes comme des ailes blessées, et s'abîment dans le découragement.

A quelque temps de là Picounoc mit les bans à l'église. Chacun fit les commentaires que lui inspira la malice ou la charité. Il faut

s'attendre à être un peu maltraité quand on se marie—pas toujours par la partie conjointe—mais par les langues envieuses ; et pour faire dire du bien de soi, il faut mourir. En vérité, j'aime autant que l'on me déchire à belles dents, —et diantre ! il en est qui font joliment cette besogne—que d'acheter à ce prix la louange des hommes.

Mina Lamotte disait : J'aime mieux que ce soit elle que moi.

Elle faisait allusion à Aglaé Larose, la mariée.

—Moi aussi, ajoutait Catherine Dugré, et j'aimerais mieux coiffer Ste. Catherine ma patronne que de prendre un tel mari.

—Un ivrogne.

—Un effronté.

—Un *coureux*.....

—Tout de même il est chanceux ce Picounoc, observait, d'autre part, un gros garçon à l'air un peu décontenancé.

—Je crois bien ! Une belle terre..... un établissement complet, rien de moins, ajoutait un autre gaillard non moins penaud.

C'étaient deux pauvres cavaliers éconduits depuis peu, braves garçons, du reste, qui n'avaient eu que le tort de ne pas se vanter assez, et de manquer de toupet; mais c'est un tort impardonnable, je le sais, au temps où nous vivons. Aglaé voulut un homme qui eut de la façon et qui fut capable de riposter à propos. Allez donc présenter une emplâtre, sous forme de mari, à vos compagnes moqueuses. Aglaé prit donc pour fidèle et légitime époux Pierre Enoch Saint Pierre, surnommé Picounoc, et elle se crut heureuse; donc elle l'était. Ses parents ne l'en dissuadèrent point. D'abord son père était mort, ses frères et sœurs n'étaient jamais venus au monde, et sa mère n'avait d'autre volonté que la volonté de son unique Aglaé. Le seul ami qui osa risquer un conseil, fut l'ex-élève. Il réussit à empêcher le sourire de s'étendre une fois de plus sur la figure béate de la fiancée, et ce fut tout. Le moment d'angoisse passa vite, et l'amour reprit en tyran sa place dans le cœur de la jeune fille.

Picounoc ne fit pas de noces. Mais comme il lui fallait quelques témoins, il invita ses principaux amis, Djos et l'ex-élève.

Quelques jours avant son mariage, il vint chez Letellier. Celui-ci était sorti : cela simplifiait l'affaire. Il dit à Noémie qu'Emmélie se sentant mieux désirait assister au mariage, et même avoir pour compagnon, son ami l'ex-élève.

—Elle m'envoie exprès pour vous demander conseil, dit-il, et un mot de votre part lui fera grand plaisir.

Noémie ne vit rien que de naturel en cela : elle dit qu'elle serait heureuse de voir Emmélie sortir un peu de sa solitude, respirer l'air, voir le soleil. Elle lui écrivit quelques mots que le faux commissionnaire garda soigneusement dans sa poche. Le jour du mariage arriva. Djos servit de père à son ancien camarade de chantiers. En allant à l'église il lui dit :

— Pourquoi as-tu invité l'ex-élève ? On n'avait pas besoin de lui.

—Un caprice de ma sœur, répondit Picounoc. Elle y tenait, et tu sais que je ne veux pas la contrarier, la pauvre enfant.

C'était un mensonge, on le sait. Mais Picounoc voulait que l'ex-élève et Noémie

eussent une occasion de se rencontrer. Il se doutait bien que Djos en prendrait de l'ombrage et que, peu à peu, il en viendrait à ne plus aimer autant sa femme.....il en viendrait, peut-être, à la haïr. Quel succès que celui-là et comme il faut être rusé pour y atteindre!

—Mais Emmélie n'est pas ici, comment expliques-tu cela? observa Djos.

Picounoc songea une minute :

—Tiens ! répondit-il, je vais tout avouer ; j'ai manqué envers toi, mais sans le savoir ; oui, quand j'ai découvert la ruse, il était trop tard, l'ex-élève était ici.

—Explique-toi, que veux-tu dire avec ton trop tard.

—Emmélie parlait pour une autre..... et ce n'était pas pour elle qu'elle faisait inviter l'ex-élève.....

—Pour qui ? parle ! mais parle donc !

—Si j'avais su !.... Vois-tu, je suis un bon frère et je ne veux rien refuser à ma sœur..... pauvre Emmélie qui va me laisser bientôt !.....

Djos était sombre et ses yeux se fixaient sur le sol.

—Pour qui l'a-t-elle fait venir? parle! répéta-t-il avec terreur.

—Ce n'est que ce matin que j'ai surpris le secret; j'aurais mieux fait de ne rien révéler; mais enfin tu vas voir que je suis un ami sincère, et que je sais ce que je dis quand je dis quelque chose.

—Djos rageait comme un cheval enchainé qui ronge son frein.

Picounoc tira de la poche de sa veste un petit billet soigneusement plié et le remit à Joseph.

—Lis ceci, dit-il connais-tu cette écriture ?... ce nom ?

—C'est l'écriture de ma femme .... Noémie! voilà son nom.

Et il tremblait comme un vieillard, car il s'attendait à quelque terrible révélation. Il lut:

Ma chère Emmélie.

Votre frère se marie. La noce ne sera pas forte, mais j'espère que le bonheur des époux sera grand. Essayez la distraction une fois encore. Il faut le revoir, cela vous est si doux. Mon Dieu! on ne voit jamais trop ceux que

l'on aime. Dites-lui qu'il vienne : nous serons tous heureux.

Votre amie,

NOÉMIE.

Djos lut plusieurs fois..... et plus il lut, moins il comprit : son regard était troublé comme son cœur. Il ne lui vint pas à l'idée qu'il était le jouet d'un misérable. L'absence d'Emmélie lui prouvait bien, d'un autre côté, qu'elle ne connaissait rien de ce complot, et qu'une femme coquette l'avait ourdi toute seule. Il fut d'une tristesse mortelle et ne pria point dans l'église, pendant la messe. Il prenait en aversion son ancien ami, et ne pouvait détourner ses yeux de sa personne. L'ex-élève priait avec ferveur.

—C'est de l'hypocrisie, pensait Joseph. Il songe à toute autre chose qu'au bon Dieu.....

Parfois il avait envié de pleurer, et d'aller, en suppliant, se jeter aux genoux de sa femme. Mais l'amour propre reprenait le dessus et la colère grondait soudain. Mon Dieu, se disait-il, est-ce donc que vous ne m'avez pas assez châtié?..... faut-il que vous m'atteigniez dans ce que j'ai de plus cher au monde!.....

L'ex-élève, ignorant tout le trouble qu'il causait, avait retrouvé sa verve d'autrefois. De retour à la maison il aborda la jeune femme, et entama avec elle la conversation. Noémie jeta d'abord un coup d'œil craintif autour d'elle et ne vit pas son mari ; cela la rassura. Elle se mit à causer, mais avec une certaine gêne. L'ex-élève était en verve et, devant sa gaité, elle dut céder. Elle oublia la jalousie de son mari et goûta sans contrainte les charmes du babil de son compagnon. Malheureusement Djos l'épiait. Les jaloux ont cent yeux et voient partout, découvrant même des choses qui n'existent point. Il se mordit les lèvres, regarda sourire Noémie, mais la regarda d'un œil sanglant. La pauvre jeune femme ne songeait pas à mal, et demeurait bien sage assurément.

Un peu plus tard, dans une autre circonstance, elle se souvint de la susceptibilité de son mari,—car il n'était pas loin d'elle—répondit avec assez de froideur à l'ex-élève qui lui adressait la parole, et s'éloigna.

—L'hypocrite ! pensa Joseph Letellier...elle sait que j'ai les yeux sur elle.

Il fut tenté de lui dire ironiquement qu'elle était d'une réserve admirable, et qu'il comprenait la sottise qu'il avait faite en la soupçonnant ; mais il eut peur de ne pouvoir assez bien dissimuler son ressentiment aux yeux des amis, et de se laisser emporter par la colère, il demeura silencieux et sortit. Noémie qui avait jusqu'alors partagé l'enjouement général, devint pensive tout à coup, car elle devina le mécontentement de Joseph. Elle fut tentée de voler sur ses pas pour le ramener à la noce, ou s'en aller avec lui, mais, elle aussi eut peur d'éveiller l'attention. Le plaisir qu'elle goûta ensuite fut mêlé d'amertumes, et elle se fit violence pour ne pas laisser voir les larmes qui se cachaient dans ses sourires. Picounoc fut joyeux. Il faisait semblant d'adorer sa nouvelle épouse, ne la laissait point, se montrait empressé auprès d'elle et la comblait d'attentions. Aglaé ne comprenait guère son bonheur, tant il était grand. Elle se croyait aimée pardessus toute chose, et ne trouvait rien au monde de comparable à Picounoc. Elle en voulait à l'ex-élève qui l'avait conseillée de renoncer à son amour, disant que Picounoc n'était ni franc, ni sincère.

Jamais jeune épousée n'a vu la vie lui apparaître plus riante et plus belle, pensait-elle, et je n'échangerais pas ma destinée contre celle d'une reine. Le bonheur d'un roi ou d'une reine—aux yeux du vulgaire—est l'idéal du bonheur ici-bas. Erreur grossière, car le bonheur ne consiste ni dans la gloire, ni dans la puissance, ni dans la richesse, mais seulement dans la paix de la conscience et la soumission à Dieu. Entrez dans les palais, approchez des trônes, et vous verrez presque toujours des fronts soucieux, des regards inquiets, des âmes troublées, qui s'affublent d'un masque joyeux pour se montrer au monde. Ouvrez la porte de la chaumière, souvent vous serez étonnés du calme et de la paix qui rayonnent sur la figure des pauvres de la terre, qui s'empresseront de vous offrir une part de ce pain de chaque jour qu'ils ont demandé à Dieu dans leurs prières. Le soir de la noce Joseph ne parla pas à sa femme; il la boudait. Il ne fit pas sa prière aussi longue, ni aussi bien que de coutume, car on prie mal quand on se laisse dominer par une passion. Noémie pria longtemps et fut agréable au Seigneur. Mais Dieu ne détourna point de sa

tête les épreuves terribles qu'il réserve souvent à ceux qu'il aime et prédestine à l'éternelle félicité.

L'ex-élève partit pour Deschambeault, mais voulant revoir Emmélie une fois encore, il entra chez elle, en passant. Il la trouva faible et souffrante. Picounoc et sa femme venaient d'arriver aussi. Ils s'efforçaient tous deux de l'encouger et de lui rendre l'espérance. Aglaé surtout, qui se trouvait si heureuse et aimait tant la vie, ne pouvait pas se faire à l'idée qu'une fille jeune et belle comme Emmélie pût renoncer à jouir et à vivre. Les nouveaux mariés devaient rester avec Emmélie jusqu'à sa mort ou à son rétablissement, ensuite ils iraient avec la belle mère sur la terre du village.

Emmélie sourit tristement en voyant l'ex-élève.

—C'est fini, dit-elle. Je sens que je m'en vais.....Tu penseras à moi quelquefois.....

—Toujours! toujours répondit avec feu, le malheureux garçon. Mais il faut espérer encore, chère amie..... reprit-il après un moment de silence.

—Je n'espère plus..... n'espérons plus. Je voudrais avoir le prêtre.

—Tu as communié ces jours derniers, dit Picounoc.

—Encore une fois avant que je meure, ajouta-t-elle.....le médecin m'a avoué que je peux trépasser subitement à cause de ma maladie de cœur.....

L'ex-élève courut à l'église et revint avec le prêtre. Le ministre du Seigneur portait le viatique et l'ex-élève, en avant, agitait la petite sonnette pour avertir les chrétiens que le Seigneur de miséricorde allait consoler une créature mourante. Tout le monde sortait des maisons pour s'agenouiller sur le passage du bon Dieu. Un grand nombre de personnes se rendit chez Picounoc pour faire escorte à la Sainte Eucharistie et prier pour la malade.

Près du lit d'Emmélie, sur une table garnie d'un drap blanc, était un crucifix, deux chandelles allumées et une soucoupe remplie d'eau bénite, dans laquelle trempait un petit rameau de cèdre bénit. Le prêtre entra, la foule se tint prosternée. Emmélie reçut la sainte communion avec une foi touchante et les assistants

étaient dans l'admiration. Le prêtre allait sortir quand une plainte légère s'éleva. Il se retourna et vit la malade retomber sur son oreiller, les yeux levés vers le ciel et les mains jointes comme pour prier. Il s'approche et voit qu'elle rend l'âme. Alors il lui donne le sacrement des mourants, au milieu des pleurs de l'assistance. Il prononce les paroles sublimes qui effacent les péchés commis par nos sens corrompus. Puis élevant la voix, il dit :

—Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout puissant, qui vous a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui vous a été donné ; au nom des Anges et des Archanges ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puissances ; au nom des Chérubins et des Séraphins ; au nom des Patriarches et des Prophètes ; au nom des Saints Apôtres et Evangélistes ; au nom des Saints Martyrs et Confesseurs ; au nom des Saints Moines et Solitaires ; au nom des Saintes Vierges et de tous les saints et saintes de Dieu. Qu'aujourd'hui votre séjour soit dans la paix,

et votre demeure, dans la Sainte Sion ! Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il !

A ces mots, un dernier souffle s'échappa des lèvres blêmes de la jeune fille ; un sourire d'une infinie douceur se répandit sur sa figure, et ses yeux d'azur demeurèrent fixes comme s'ils eussent contemplé une céleste apparition. Chacun, tour à tour, vint déposer un baiser sur le front de la morte. L'ex-élève la regarda longtemps, et des larmes roulaient sur ses joues. Il sortit et s'éloigna en silence.

Picounoc ferma sa maison et s'en alla avec sa jeune femme demeurer au village chez sa belle mère.

Alors commença pour lui une existence nouvelle. Il se vit, d'un coup, selon qu'il l'avait rêvé, à la tête d'une ferme superbe. Son ambition satisfaite, il eut vécu dans l'aisance entouré du respect et de l'amitié de ses concitoyens, s'il eut eu le courage d'imposer silence à ses appétits sensuels. Mais le succès le grisa au lieu de le rendre sage. Il se dit qu'il réussirait dans une autre affaire comme il avait réussi dans la première. Les obstacles ne l'arrêtaient point ; bien au contraire, ils aiguillon-

naient ses désirs. La religion ne pouvait mettre de frein à ses passions, car il la méprisait, et se moquait de ses préceptes, non ouvertement —il était trop habile pour agir ainsi—mais dans le fond de son cœur. Il était à lui-même son Dieu, et se dressait des autels en son âme. Il venait de sacrifier à l'avarice; maintenant il offrait ses hommages au dieu de la volupté. Il allait à la messe chaque dimanche, et entendait aussi les vêpres, comme les autres habitants, et nul n'aurait osé dire qu'il n'était pas rempli de bons sentiments et d'une vraie piété. Cependant il n'avait qu'un but : inspirer de la confiance aux hommes en les trompant.

IV

DEUX BAISERS.

Les derniers jours de l'automne viennent de finir. Les feuilles mortes qui tapissaient les bois et roulaient au souffle de la brise, le long des chemins pleins d'ornières, sont disparues sous la première couche de neige ; sur les

coteaux, les arbres dépouillés tremblent, frileux, dans leur nudité, et paraissent comme des panaches de deuil sur des catafalques blancs.

Les jours sont courts et les nuits, bien longues, car le soleil paresseux ne sort de sa couche de nuages, à l'horizon, que vers les huit heures du matin, et disparaît, dès les quatre heures de l'après-midi, derrières les Laurentides couvertes de sapins.

Les bordées de neige se succèdent rapidement, et, bientôt, les champs ressemblent à une mer tranquille. De temps à autres on entend le tintement des sonnettes et des grelots que secouent, en trottant, les chevaux des charroyeurs ; et l'on entend aussi, dans les granges voisines, les coups rapides et cadencés des fléaux qui tombent sans cesse sur les épis étendus sur l'aire. Il y a quelque chose de gai dans ces bruits qui s'élèvent au milieu du calme de la nature ; mais il y a quelque chose d'une indéfinissable mélancolie dans ce calme universel qui vous entoure, s'il n'est troublé que par le fléau d'un batteur de grain, ou la plainte aigue d'une *lisse* d'acier sur la neige. Joseph Letellier se hâtait de charroyer son bois de chauffage avant la *hauteur des neiges*, car

il n'est pas facile d'entrer dans les bois quand la neige est bien épaisse. Un soir, à son arrivée, il trouva plusieurs voitures à sa porte, et autant de chevaux dans l'écurie. Il fut surpris, examina et reconnut les carrioles et les chevaux. Tout cela appartenait à des amis. Il dételа, soigna sa bête et revint à la maison.

—Diable! dit-il en entrant, vous me surprenez. Pourquoi ne pas m'avoir averti? je n'aurais pas été au bois cet après-midi, et nous aurions joué aux cartes.

—Nous jouerons ce soir, dit l'un des nouveaux arrivés.

—Vous n'avez pas soupé, je suppose, et vous êtes altérés?

—Pardon pour la première partie de votre phrase, nous avons soupé, repartit le plus pimpant et le plus jovial de la bande—un médecin, s'il vous plaît! le nouveau médecin de la paroisse—quant à la seconde partie, nous sommes altérés, mais de mille choses que nous n'avalerons jamais.

On convint de trouver cela drôle et l'on rit.

—De quoi donc? demanda Djos.

—De quoi ? hélas ! de bonheur, de richesses, de plaisirs, d'amour.

—Plusieurs verres de rhum donnent tout cela, dit Picounoc.

—Je me rechange, dit Joseph, et je suis à vous.

Au bout d'une demi-heure il revint fort bien mis et de belle humeur.

Alors le jeune médecin, s'approchant de lui, lui présenta un énorme paquet ; c'était un casque et des mitaines de vison.

—Voici, dit-il, un léger cadeau que vos amis vous offrent à l'occasion de votre anniversaire. Ils vous offrent, en même temps, à vous, à votre femme bien-aimée et à votre enfant, les hommages de la plus sûre amitié, et les vœux les plus ardents pour votre bonheur.

—La jolie surprise, en vérité, que vous me faites là !..... J'en suis tout attendri. Je ne sais pas faire de discours, moi, mais, au moins, je puis toujours bien vous assurer que je suis heureux de compter des amis aussi dévoués que vous. J'ai presque envie de dire que ce casque est le plus beau jour de ma vie.....

Des bravos couvrirent la voix de Joseph et l'empêchèrent de continuer.

—Je ne songeais pas, reprit-il après un moment, que j'avais aujourd'hui vingt deux ans...

—J'y songeais depuis longtemps, moi, dit une voix vive et joyeuse—c'était la voix de Noémie—et, te souviens-tu de ce billet que tu vis sur la table et voulus prendre, un soir ? eh bien ! c'était une lettre du docteur au sujet de cette petite fête.

—Oui, oui, je m'en souviens, répliqua machinalement Joseph.

La soirée fut des plus amusantes; le réveillon, servi à point, faisait honneur à la cuisinière—et à la basse-cour du jeune cultivateur.

Quand tout le monde fut parti, Joseph dit à sa femme :

—Montre-moi donc, maintenant, ce petit billet du docteur.

Noémie répondit avec une certaine inquiétude.

—Je ne l'ai plus, cher ami, je ne sais ce qu'il est devenu ; c'était de si peu d'importance.....

—De si peu d'importance aujourd'hui, et alors c'était d'une grande importance ?

—Sans doute ; si tu l'avais vu, la surprise eut été en moins..... et c'est quelque chose qu'une agréable surprise.....

—Mais, si tu voulais le cacher, comment se fait-il que tu n'en aies pris aucun soin, et que tu l'aies laissé traîner, au risque de le voir tomber sous ma main ?

Oh ! les jaloux, ils sont parfois d'une logique désespérante.

Elle avait brulé l'inoffensif billet, et n'avait osé le dire, de crainte d'éveiller les soupçons de Djos ; et, c'était justement en cachant cet insignifiant détail qu'elle lui donnait un semblant de raison. Elle avoua qu'elle l'avait jeté au feu, mais il n'en crut rien.

—Si c'était vrai, pourquoi ne l'aurais-tu pas dit de suite ? répliqua-t-il.

Noémie pria, affirma, tout fut inutile, elle ne put rendre le repos à l'âme chagrine de Joseph.

Les jours qui suivirent furent des jours de tristesse. L'ange de paix, qui s'était assis au

foyer des jeunes époux, s'efforçait pourtant d'éloigner les nuages, et de faire luire, dans les ombres naissantes, le flambeau de la charité; mais les esprits pervers, qui remplissent l'espace et volent sans cesse autour des créatures de Dieu pour les tromper et les perdre, l'emportaient sur lui. S'ils ne pouvaient corrompre le cœur de la femme, à cause de ses vertus, ils pouvaient, au moins, le remplir d'amertume; et leur triomphe sur le cœur de l'homme s'affermissait de jour en jour, parceque l'homme ne s'était pas encore entièrement affermi dans le bien.

Picounoc ne négligeait point ses infâmes desseins. Il étudiait et perfectionnait ses plans, le jour, en allant à l'ouvrage, la nuit, en attendant le sommeil.

A la fête de Joseph, il entendit Noémie parler du billet qu'elle avait reçu du médecin, et comprit le parti qu'il pouvait tirer de ce futile incident. Il accosta, quelque temps après, la petite Angèle Mercier qui demeurait dans le voisinage, lui parla longtemps, et lui glissa une pièce blanche dans la main.

Il attendit les premiers beaux chemins,

attela au traîneau *bâtonné*, et se dirigea vers sa terre à bois du Portage. Sachant que Joseph avait du bois à charroyer, il lui demanda en passant—car il passait à sa porte—s'il était disposé à atteler. Joseph répondit qu'il avait commencé à *battre*, mais, qu'ayant au moins une *moulée* (mouture) de battue, il pouvait bien, en effet, profiter des beaux chemins pour aller au bois. Et tous deux ils partirent, chacun dans sa voiture. Quant ils furent dans la petite route de St. François, Picounoc dit:

—*Embarque* donc avec moi, ton cheval suit bien.

Dans nos campagnes, l'on embarque en voiture comme en bateau, et l'on abuse étrangement du mot, sinon de la chose.

—C'est bon ! dit Djos, arrête.

Les deux amis continuèrent leur route, debout dans le même traîneau, et le cheval de Djos suivit fidèlement. La conversation roula sur divers sujets : sur le rendement du grain et sur les fréquentes bordées de neige, sur les chevaux et sur les amis.

—On ne voit plus l'ex-élève, dit Picounoc, à propos des amis.

—C'est aussi bon. Penses-tu sérieusement qu'il aime ma femme ?

—Il ne me l'a jamais dit, mais..... Du reste tu as des yeux comme moi, et tu n'es pas de ces hommes à qui l'on fait avaler des couleuvres, ce me semble.....

—Il vaut mieux être prudent que téméraire.

—Sans doute ; mais avec les femmes il vaut mieux être téméraire que trop prudent. On arrive plus vite et aussi sûrement : Connais-tu les femmes, toi ?

—Pas beaucoup... Je connais la mienne....

—Tu connais la tienne ?.....c'est là que tu fais erreur. On connaît toujours mieux la femme de son ami, ou de son voisin, que sa propre femme.

—Va donc !

—Va donc ? Est-ce que je n'ai pas vu, avant toi, le doux penchant de la tienne pour l'ex-élève ?

—C'est vrai.

—Donc j'ai raison. Et je parie que moi qui suis loin de ta femme, je vois des choses qui te crèvent les yeux et que tu ne vois pas ?

Djos prit une expression de douloureux étonnement.

—Qu'est-ce donc encore ?

—As-tu mis la main sur un certain petit billet que ta femme avait, un soir, oublié sur la table ?.....

—Un petit billet ?.....Ah ! au sujet de ma fête ?

—Oui, au sujet de ta fête, répondit Picounoc, d'un ton ironique.

—Non, je ne l'ai pas vu.

—Je sais bien que tu ne l'as pas vu, et que tu ne le verras jamais, ni celui-là, ni d'autres.

—Comment ? penses-tu que.....

Il n'osa pas achever, cela lui faisait trop de mal.

—Le docteur est un joli garçon, continua Picounoc avec malice, il a de l'esprit, de l'argent, quelle femme demeurerait insensible ?

—Tu crois ?...mais non, il ne vient presque jamais à la maison.

—Elle va à l'église.....le dimanche, la semaine aussi des fois...Ah ! les femmes dévotes ! les femmes dévotes !.....

—Tu te moques de moi, Picounoc; je suis assez malheureux comme cela, je t'en prie, n'ajoute pas à mon désespoir.

—Comme tu voudras ..... je me tais et tu sortiras d'affaire comme tu pourras.....Mais prends garde que l'on sache tout, et que tu paraisses ne rien voir.....je te plains alors..... Et tu sais le nom que l'on donne aux maris trop aveugles ?.....

—Picounoc, dis-tu vrai ? tu es mon ami, je le sais, ne me trompe pas.....

—T'ai-je jamais trompé ? Tu as vu de tes yeux ?..... Tiens ! Djos, une femme qui cesse une fois d'aimer son mari, ne cesse plus d'aimer les autres hommes, et tous ceux qui viennent à elle sont les bien venus. Si ta femme a aimé l'ex-élève—et je ne crois pas me tromper en affirmant que c'est le cas—elle aime le docteur, et, après le docteur, un autre, et toujours ainsi.

Djos avait la tête basse, et du feu dans les yeux .....Il serrait avec rage les bâtons du traîneau, et son pied droit fouillait la neige attachée au fond.

—Je n'ai pas voulu te faire de peine, re-

partit Picounoc après quelques moments de silence.

—Il faut que cela finisse ! répondit Djos d'une voix sombre.

—Le moyen ?

—Le moyen ? Ah ! je le trouverai bien !..... Mais tu n'as pas de preuves de ce que tu avances, Picounoc.

—Pas de preuves ? demande à la petite Angèle Mercier, c'est-elle qui est la messagère de l'amour et porte les billets doux.

—La petite Angèle Mercier ?

—Oui.

—Comment as-tu découvert cela.

—Un pur hasard..... J'ai été chez le médecin, avant hier, pour ma femme, tu le sais, tu m'as vu passer. La petite était là, dans l'office.

—Est-ce qu'il y a des malades chez vous ? que je lui demande.

—Non, monsieur, répond-elle naïvement.....

—T'en viens-tu avec moi ? je suis en voiture.

—Elle n'est pas prête à partir, dit le mé-

decin, visiblement contrarié. Il faut que je lui prépare quelque chose et lui écrive une prescription. Ne l'attendez pas.....

—Préparer des remèdes et coucher une longue prescription pour quelqu'un qui n'est pas malade, voilà qui est drôle, pensais-je..... et je faillis m'éclater de rire..... Le médecin ne s'aperçut pas de la bourde qu'il venait de dire.

—Es-tu descendue exprès pour chercher ces remèdes? demandai-je à l'enfant.

—Oui, monsieur, répond-elle, d'une voix mal assurée.

—Pour qui donc, s'il n'y a pas de malade chez vous?

—L'enfant baisse la tête, rougit et ne répond rien. Le médecin, furieux, m'apostrophe en ces termes:

—Monsieur, sachez que la médecine a ses secrets comme la confession.....

—Pardon! docteur, pardon! je ne voulais pas être indiscret..... Je sortis, et vins attendre la petite commissionnaire chez Robineau le forgeron. Quand elle fut dépassée, je donnai du fouet, la rejoignis et la fis asseoir à mes côtés.....

Elle refusa d'abord ; mais j'insistai tellement qu'elle dût céder.

—Le docteur t'a dit de ne pas t'en venir avec moi, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

Elle pencha la tête en souriant.

—Je le sais bien, tu peux parler sans crainte ; tiens ! prends ceci pour t'acheter des bonbons.

Je lui glisse un douze sous dans la main, et vois rayonner ses yeux et sourire sa figure. Oh ! la gourmandise chez les petites filles, c'est comme.....la gourmandise encore chez les grandes.

—Vas-tu souvent, comme cela, chercher des prescriptions pour ta mère ?

—Ce n'est pas pour maman.

—Pour qui donc ?

—Ah *ben* !.....

—Je le sais, va ! c'est pour la femme de Djos Letellier.

—Qui est-ce qui vous l'a dit ?

—C'est-elle.

—Je ne le crois pas.....

—Elle trouvait que tu tardais beaucoup et m'a demandé de te ramener en voiture.

—Vous voulez me faire parler.....

—Non, ma chère, mais je sais tout. Et elle t'a donné un petit papier pour le docteur ?.....

—Non, monsieur, pas aujourd'hui ! répond-elle d'un air triomphant. Ce pas aujourd'hui vaut son pesant d'or.....

—Pas aujourd'hui ? c'est possible ; mais elle a coutume de t'en confier ?

—Elle m'a défendu de le dire..... laissez-moi tranquille.....

—Je riais dans ma barbe. Son mari le sait-il ? continuai-je.

—Son mari ? son mari ?..... si elle est malade faut-il pas qu'elle ait le docteur ?

—Si elle est malade je la guérirai, moi ! interrompit Djos d'une voix courroucée.

—Le docteur est fin, va, reprit Picounoc, et il ne t'a pas donné un casque de vison pour rien, le jour de ta fête.....il avait son intention ; c'est un diplomate, comme disent les gens instruits.

—Gare à lui ! il ne me pèserait guère au bout du bras.....

Les deux amis se rendirent au bois, et re-

vinrent avec leur voyage, toujours en causant. Picounoc s'applaudissait d'avoir imaginé ce nouveau grief contre la femme de son ami.

Ce qu'il voulait, ce n'était point rendre l'ex-élève ou le docteur odieux à Joseph, mais faire comprendre que Noémie remplaçait l'amour perdu par un autre amour et cherchait désormais le bonheur et le plaisir loin de son mari. Il voulait prédisposer Joseph à croire sa femme capable des plus grandes fautes, et l'aigrir assez pour qu'il put se venger de sa honte.

L'histoire de son entretien avec la petite Mercier, n'était rien moins qu'un monsonge ; mais il avait dressé l'enfant à mentir et à raconter la même histoire à peu près si Djos l'interrogeait. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Noémie vit bien, à l'arrivée de son mari, que la paix du foyer allait subir un nouvel orage, et son cœur gros de tristesse s'éleva vers Dieu, pendant que ses regards, toujours chastes, se baissaient comme ceux d'une femme coupable.

—Djos embrassa son enfant, mais passa près de sa femme sans la regarder, et il demeura plusieurs jours sans lui parler.

Ah ! que sont-ils devenus ces beaux jours de naguère, où, la main dans la main, le sourire sur les lèvres, ces deux jeunes époux marchaient le chemin de la vie ? L'amour débordait de leurs cœurs, les paroles affectueuses coulaient de leurs bouches, et leurs journées étaient bien remplies et agréables au Seigneur ! Chaque matin ils allaient à l'ouvrage en chantant gaîment, et, chaque soir, ils se reposaient dans les bras l'un de l'autre, après avoir remercié le ciel de ses bienfaits, et lui avoir demandé un heureux lendemain. Qui aurait pu prédire un orage aussi prompt dans cette atmosphère limpide ? Qui aurait pu deviner tant de larmes dans les paupières radieuses de la jeune épouse, tant d'angoisses dans son âme alors sereine ? Qui aurait osé croire que les folles vapeurs de la jalousie devaient sitôt s'élever sur l'esprit de l'époux heureux et l'envelopper de ténèbres ? Un homme seul pouvait prédire tout cela, car tout cela était son ouvrage, et cet homme, c'était Picounoc le maudit.

Un jour, le médecin revenant de voir un malade dans le bas de St. Eustache, entra allumer la pipe chez Joseph Letellier qu'il

n'avait pas vu depuis longtemps, et qu'il considérait toujours comme l'un de ses amis. Joseph était allé au moulin, Noémie reçut le médecin avec politesse.

—Attendez mon mari, dit-elle, il est à la veille d'arriver.

Elle ne savait pas que son mari était jaloux du docteur. Djos avait jugé à propos de guetter une bonne occasion pour lui jeter à la face tout ce qu'il savait de ses prétendus rapports avec cet homme. Le docteur s'assit et alluma sa pipe. Il remarqua la pâleur de la jeune femme et son air de tristesse.

—Vous n'êtes pas bien, Madame Letellier, je crois ; vous êtes changée.

—Pardon, docteur, je suis très-bien, répondit-elle, en affectant un sourire ou perçait la souffrance.....

—Et le bébé ?

—Oh ! il se porte à merveille, voyez-le.....

Le médecin s'approcha du berceau ou dormait l'enfant.....

—Il est beau comme un ange..... Il vous ressemble, Madame, oui, il vous ressemble.

Et le docteur regardait Noémie qui devenait rouge, et reprenait sa beauté flétrie.

—Je puis bien l'embrasser ? continua-t-il.

—Oui, mais vous allez le réveiller.

—Quand même ; il dormira tantôt, il n'a que cela à faire.

En disant cela, il se pencha sur l'enfant et lui donna un bon gros baiser. L'enfant s'éveilla en sursaut.....

—Je vous le disais, docteur, fit Noémie. Et elle s'inclina, à son tour, sur le petit qu'elle embrassa bien fort. Le docteur ne s'était pas relevé encore. Tous deux se trouvèrent, un instant, fort rapprochés, au-dessus du berceau. D'un peu loin on eut pu croire que les baisers n'étaient point pour l'enfant. On se serait trompé. La distance est souvent une source d'erreurs.

Depuis une minute un homme regardait par la fenêtre, et la fureur bouleversait sa figure. Cet homme, c'était Djos. Il avait connu le cheval du docteur, et s'était glissé, sans bruit, jusqu'à la première vitre, pour voir ce qui se passait à l'intérieur.

—Il savait que j'étais au moulin, pensa-t-il...

mais il ne m'attendait pas sitôt, le misérable!..... Quand il vit sa femme et le médecin se tenir ainsi inclinés, tête contre tête, sur le berceau, il se précipita dans la maison.

—Ah! ah! les amoureux! hurla-t-il..... Je vous prends enfin!.....

—Noémie n'a que le temps de relever la tête, et elle pousse un cri à la vue de la colère de son mari.

—Mon Dieu! Djos, tu es fou!..... Ecoute! écoute!

Djos la repousse violemment.

—Misérable! tu me trompes!

Le docteur, stupéfait, le regarde et semble demander une explication.

—Vous, coureur de femmes, lui crie Djos, sauvez-vous ou je vous assomme. Ah! je sais depuis longtemps vos intentions! je connais vos desseins..... Mais j'en étranglerai quelqu'un de ces maudits-là qui nous volent nos femmes parcequ'ils sont des Messieurs..... Sortez, entendez-vous? où je vous déchire en mille morceaux comme une guenille!

—Le docteur eut peur, et il eut raison, car

Djos, ne se possédait plus, et pouvait, d'un instant à l'autre, se porter à des violences terribles. Il sortit, se jeta dans sa cariole et fouetta son cheval.....

—Il est fou, pensa-t-il.....

Cet esclandre du malheureux Joseph ne resta pas caché, et bientôt l'on sut, dans la paroisse, qu'il était jaloux. Plusieurs de ses amis essayèrent de le guérir de ce mal, et de lui rendre la paix, mais leurs efforts furent à peu près inutiles ; ils ne réussirent point à le délivrer des injustes soupçons qu'il nourrissait contre sa femme. Il croyait avoir des preuves de la légèreté de cette bonne créature, mais il ne voulait pas les révéler, et il se renfermait dans un silence obstiné. Il aimait encore mieux passer à tort pour jaloux, que de subir la honte de posséder une femme infidèle. Et il pensait en savoir assez pour confondre l'innocente victime. Picounoc l'approuvait dans sa conduite, et, sans paraître le conseiller en rien, lui glissait sournoisement certains avis qui étaient toujours trop fidèlement suivis.

Cependant il lança, sur les ailes de la rumeur, une parole méchante qui fit son chemin.

Il confia discrètement à l'un de ses amis, qui jura de ne jamais en desserrer les dents, que Djos, si jaloux, était lui-même un mari assez galant, et, qu'à plusieurs reprises, il avait osé manquer de respect envers Aglaé. La nouvelle se répandit vite—bien que toujours elle fut répétée à l'oreille, à voix basse, et avec promesse qu'elle n'irait pas plus loin. Il paraît que si l'on veut qu'une chose soit vite connue, il faut l'entourer de mystères et prier ceux qui la connaissent de n'en jamais parler. Personne ne sut d'où était sortie cette intéressante nouvelle. De temps en temps la confidence recommençait revue et augmentée. On alla jusqu'à dire qu'Aglaé, la femme sage et dévouée de Picounoc, avait donné un soufflet à l'impertinent Joseph, et que celui-ci l'avait, dans sa colère, menacée d'une bonne revanche. Picounoc revoyait lui-même et amplifiait les nouvelles éditions de son mensonge.

V

LES PRÉSENTS ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.

L'hiver s'enfuit, comme il s'enva toujours quand arrive le mois de mai. On dirait que la neige replie ses voiles blanches, comme le vaisseau, dans le calme, et, déjà, le long des clôtures seulement, quelques bancs légers achèvent de fondre aux feux du soleil. Les ruisseaux et les fossés coulent à pleins bords, et forment des chutes curieuses en se jetant au fleuve du haut des caps. C'est un murmure universel. La vie se réveille de toutes parts, la nature sort d'un long sommeil. Le soleil, de plus en plus matinal, apparaît au-dessus des forêts verdissantes, et longtemps d'avance, on le divine aux reflets d'or dont il parsème l'orient. Peu à peu la terre se réchauffe, les sillons fument, et les prairies se couvrent de leurs riches tapis de verdure. Les arbres se drapent de nouveau dans un feuillage qui renaît sans cesse, et les oiseaux reprennent, sur

les rameaux qui bercent les nids, l'éternel concert qu'ils donnent à Dieu. Les fleurs s'ouvrent sur le bord du chemin et versent, au voyageur, leurs premiers parfums. Les enfants éveillés sortent des maisons, comme les petits oiseaux des nids de foin, comme les abeilles de leurs ruches, et ils remplissent l'air de leurs cris de joie. Les brillants reflets du jour illuminent les fenêtres qui s'ouvrent tout grandes pour laisser entrer l'air pur et la chaleur vivifiante. Le pauvre sourit, car il ne grelotte plus auprès d'un poêle sans feu, et la bise glacée ne l'empêchera plus d'oublier sa misère dans le sommeil. Partout s'éveille la gaîté, partout renaît l'espérance. Mais non! il est une maison qui reste enveloppée dans une atmosphère mortelle; une maison où le soleil entre sans éveiller l'espoir, ou l'hiver dure encore, ou la saison des frimas est sans fin, ou l'hirondelle paisible ne veut plus bâtir son nid de terre, où l'abeille ne s'arrête plus en passant, parceque la paix n'y habite point..... Une femme pâle, les yeux rouges de pleurs, les joues amaigries par le chagrin, parcourt seule, comme une ombre plaintive, les pièces de la demeure solitaire. Le maître n'y

vient plus que comme un étranger. Il entre il sort, sans sourire, sans donner un regard de pitié à la femme infortunée qui se meurt d'ennuis et de douleur. Seul, comme un dernier rayon de lumière dans le ciel orageux, un bel enfant joue assis sur le plancher couvert de *catalognes*. Oh ! elle est bien triste la maison de Joseph Letellier ! elle est bien triste, en ces beaux jours, quand toutes les autres maisons se remplissent de bruits, de chants et d'amour...

La jalousie est une véritable folie, et celui qui en est atteint est bien à plaindre. Il perd la lucidité d'esprit, et son jugement devient faux. Il souffre mille morts, rend les autres malheureux, mais s'inflige à lui-même le plus cruel des martyres. Celui qui souffle ce poison dans l'âme de son semblable est plus coupable que s'il versait le sang..... Picounoc voyait depuis longtemps le ravage dont il était cause ; mais il ne se laissait pas attendrir par tant de souffrances ; et puis, il fallait qu'il en fut ainsi pour qu'il arrivât à la possession de cette femme aimée que le malheur rendait plus admirable encore. Lorsqu'il rencontrait Joseph, et cela arrivait souvent, il ne manquait pas de lui parler de Noémie : il prenait un véritable

plaisir à tourner, comme l'on dit, le fer rouge dans la plaie. Par un mot, par un regard, par un sourire même, il rappelait à l'infortuné jaloux, son irréparable malheur ; il réveillait dans son âme, avec les ennuis, des idées de vengeance. Confident du pauvre visionnaire, il savait tout ce qui se passait entre les deux époux, et il envenimait leurs querelles sous prétexte de rétablir l'accord. Un dimanche qu'ils revenaient tous deux de l'église en fumant leur pipe, Joseph dit:

—J'ai l'espoir que le bonheur va revenir dans la maison. Noémie va à confesse souvent, et, bien sûr que si elle voulait continuer ses folies, elle n'irait point.

Picounoc éclata de rire.

—Mon Dieu ! que tu es simple ! dit-il..... Enfin tant mieux pour toi ! car si tu peux la croire une sainte et fidèle épouse, ton bonheur sera le même—qu'elle le soit ou ne le soit pas.

Djos demeura un instant pensif.

—Et tu crois qu'elle serait capable de jouer ainsi avec les sacrements?.. ...

—Je ne dis pas cela..... Mais je crois qu'elle

fait semblant d'aller à confesse et qu'elle n'y va pas...et qu'elle ne fait pas semblant de voir le docteur, en passant, mais qu'elle le voit bien..

—Ah ! ce n'est pas facile. Elle sait que je l'épie.

—De loin. Tu ne connais pas les femmes... Les femmes, c'est tout ce qu'il y a de plus fin et de plus rusé dans la création..... quand *l'amour les pique*, où les brûle si tu veux. Nous autres, quand nous sommes amoureux, nous faisons des sottises, des coups de tête, du bruit, et que sais-je ? Les femmes, batiscan ! plus elles sont méchantes et plus elles s'efforcent de paraître bonnes. Et elles ont raison ; c'est le scandale en moins. Nous autres nous nous vantons de nos succès ; elles les *nient toujours*... Tu en apprendras encore, mon jeune homme.

—Je sais qu'elle va à confesse, le curé me l'a dit.....

—Et il t'a dit sa confession, je suppose ?

—Non, un curé ne peut jamais révéler la confession—

—Eh bien ! en es-tu plus avancé de savoir qu'elle se confesse—

—Il me semble que l'on se confesse afin de changer de vie, de laisser le péché et de devenir meilleur.

—Eh oui ! ..... cela n'empêche pas que les vieux soient aussi fringants que les jeunes, et le monde d'aujourd'hui aussi dépravé que celui des premiers temps—du moins j'ai entendu un homme instruit faire cette remarque, et Batiscan ! je crois qu'il avait raison.....

—Le docteur va se marier ; il sera plus sage et sa femme le gardera pour elle.

—C'est un joli remède que le mariage, tu peux en juger..... Tiens ! écoute, je te l'ai dit déjà, une femme qui oublie ses devoirs en faveur d'un homme, les oubliera en faveur de dix ; il n'y a qu'une condition à remplir pour cela, c'est qu'elle trouve, sur son chemin, dix hommes qui lui plaisent. Et s'il s'en trouve un, pourquoi pas dix ?

—C'est bien raisonnable tout ce que tu dis là, mais c'est bien pénible à croire.....

—Pour toi, oui, mais non pour moi.

—Pourquoi donc ?

—Parceque ta femme est belle, ardente,

passionnée, et que la mienne est d'une tiédeur désespérante. Ta femme ne sera pas sage avant les soixante-et-dix, la mienne.....

—Elle le sera, et bientôt ! ou.....

—Que feras-tu ?.....

—Je la tuerai !

—C'est grave.....

—J'ai le droit de le faire. Un mari peut tuer sa femme adultère.

—Au moins, faut-il qu'il choisisse bien le moment.....

—Le moment ! on ne le choisit pas, il s'offre.

—Et tu la tuerais ?

—Oui, mille noms !.....

—Veux-tu parier que je me fasse aimer de Noémie ?

—Toi ?

—Oui, moi.

—C'est pour le coup que sa vie serait au bout.

—Veux-tu que j'essaie, pour te prouver ce que je viens de te dire sur les caprices des femmes ?

—Essaie.

—Ecoute, tu es mon ami, je te jure que je respecterai Noémie, par égard pour toi, mais je te donnerai la preuve de son infidélité, et tu jugeras toi-même, tu verras de tes yeux.....

Le lendemain, vers midi, un colporteur, portant sur son dos une cassette pleine de nouveautés, entra chez Joseph. Il déposa son fardeau sur une table, déboucla les courroies et fit un tour dans la *place*, en gesticulant et parlant avec volubilité :

—Que vous faut-il, madame et monsieur ? —il s'adressait à Joseph et à Noémie—j'ai les meilleures indiennes, le coton le plus fin, à des prix excessivement bas. Vous avez besoin de mouchoirs ? J'ai des mouchoirs de soie de de toutes les couleurs : des rouges, des blancs, des bleus ! c'est doux, c'est riche, tenez ! vous allez voir. Et, ouvrant sa boîte, il en aveint des mouchoirs, des indiennes, du coton ; et, à mesure qu'il tirait à lui une pièce, il s'animait.

—Des aiguilles ! des longues, des courtes, des grosses, des petites, à votre goût !..... Du fil, des fuseaux, des pelottes de toutes les nuances, de toutes les qualités, de tous les

numéros !..... Je suis assorti, bien assorti !..... Tenez ! regardez cette batiste, c'est comme de la soie : ça reluit, c'est fort..... ne craignez pas ! touchez, touchez !..... Allons ! que vais-je vous vendre ? Il faut que vous m'encouragiez. Je commence ; je suis étranger ici, et c'est la première fois que je passe dans cette paroisse... Une belle paroisse assurément, et riche ! cela se voit..... ·

Noémie regardait son mari et n'osait rien toucher. Elle avait besoin d'une robe pour le petit, d'un tablier pour elle-même, et de beaucoup d'autres petits objets..... Djos lui dit à la fin :

—Achète ce que tu voudras ; je n'ai pas coutume de te gêner..... Elle acheta, pour son enfant, une étoffe fort jolie..... Comme il sera mignon là-dedans ! pensait-elle. Elle acheta aussi quelques autres petites choses.

—Ce n'est pas tout, reprit le marchand, il vous faut un châle, Madame. J'en ai un bien beau, de soie avec une fleur de satin brodée dans la pointe..... et il est grand ! vous pouvez vous envelopper toute entière dedans, voyez ! je le déplie.

—Oh ! non, monsieur, ne le dépliez pas, ne vous donnez pas cette peine, c'est inutile.....

Le marchand entêté déplia quand même un châle vraiment superbe. Picounoc entra sur ces entrefaites. Il se mit à rire, car ses regards aperçurent l'individu avant la marchandise. Il était un peu drôle à voir ce colporteur, car, outre sa cassette, il portait une jolie bosse sur son dos et d'énormes lunettes vertes sur son nez. Sa barbe, rouge à la racine, et noire ailleurs, laissait deviner l'usage de la teinture, et couvrait, comme d'un masque, son visage blême. Donc il était curieux à voir, et Picounoc ne se gêna pas de rire. Mais, à la vue du châle, il prit son sérieux.

—C'est un beau morceau, dit-il de sa voix nasillarde, en tâtant la soie du châle.....

—Et pas cher ! reprit le bossu.

—Quel prix !

—Dix piastres.....

—Dix piastres !

—C'est pour la vie, remarquez ça.....

—Pour des habitants c'est trop beau, dit Joseph.

—Pour des habitants riches ? allons ! ce n'est que ce qu'il faut..... Voyons, faites un cadeau à votre petite femme..... Elle vous aimera bien pour cela...

—Si je savais !..... dit Joseph, en regardant Noémie.

—Oh ! je t'aimerai bien sans cela, va ! répondit la douce jeune femme.

—Je n'ai que celui-là, prenez-le ; vous le regretterez si vous ne l'achetez pas..... Prenez, prenez ! pour faire plaisir à votre petite femme.

Picounoc qui furetait dans la boîte aux nouveautés, pendant ce temps, découvrit un second châle, qui, à en juger par ce que l'on en voyait, devait être bien semblable au premier. Il se retourna gravement et dit :

—Voyons, Djos, fais donc ce cadeau à ta femme, vas-tu *mesquiner* quelques piastres ?

—Si elle le veut, répondit Djos, le voici. Djos crut que Picounoc voulait s'insinuer dans les bonnes grâces de Noémie et commencer son œuvre de perversion. Il voulut déjouer ses plans et le prévenir.

—Je prends le châle, reprit Djos, ma Noémie, aime-moi un peu pour cela.

—O Joseph, tu crois donc qu'il te faut acheter mon amour ? S'il en est ainsi, je ne veux pas de ce présent. Une femme honnête ne se vend pas—même à son mari.....

—Prends-le, et faisons la paix .....

Elle prit le châle, le déplia, l'admira, puis, souriante, l'alla serrer dans sa commode.

Picounoc pensa : La paix ne sera pas longue ; ce n'est qu'un armistice.

Le marchand, content de la vente qu'il vient de faire, recharge sa boutique sur son dos, ou plutôt sur sa bosse, passe les courroies de cuir sur ses épaules et sous ses bras, les boucle serré, salue et sort.

—Quel drôle de compère ! s'il avait la barbe rouge et le dos moins difforme, je le prendrais pour quelqu'un que j'ai bien connu, pensa Djos.

Quand le marchand fut à quelques pas de la maison, il se détourna.

—Mille noms ! dit Djos qui sort pour reconduire Picounoc, je crois que c'est lui.

Le marchand continua sa route.

Picounoc ne remarqua pas l'exclamation de

son ami; il avait quelque chose en tête. Il partit et atteignit bientôt le colporteur.

—Vous avez encore un châle semblable à celui que vous venez de vendre, lui dit-il.

—Non, monsieur, pas tout à fait pareil. La différence n'est que dans la fleur, cependant; l'une est rouge: ce sont des roses entrelacées, l'autre est bleue: une poignée de myosotis. C'est aussi beau d'une façon que de l'autre. Voulez-vous le voir? Vous demeurez près d'ici n'est-ce pas? Je vais entrer chez vous... Votre femme serait jalouse si elle n'avait pas un châle aussi beau que celui de sa voisine, et celui qui me reste est plus beau...Ce sont des fleurs bleues; c'est plus délicat que le rouge; c'est de meilleur goût.

—En avez-vous vendu d'autres dans la paroisse?

—Non, je dois avouer que ça ne se vend guère.....

—J'en voudrais un tout à fait pareil à celui de madame Letellier.

—De madame Letellier?.....fit le marchand un peu surpris.....

—Oui, de cette dame que vous venez de quitter.....

—Je n'en ai point.....impossible.....pour aujourd'hui, du moins.....

—Pouvez-vous m'en apporter un ?

—Certainement ; la semaine prochaine, pas plus tard.....

—C'est bon ! je l'achèterai, mais à une condition.

—Laquelle ?

—A la condition que vous n'en vendiez pas d'autres semblables, dans la paroisse, avant six mois, et que vous n'en direz mot à personne, entendez-vous ?

—Conditions faciles. Je pourrai en vendre avec des fleurs bleues ?

—Bleues, jaunes, violettes, rouges, pourvu que ce ne soient pas deux roses.

—La semaine prochaine, vendredi ou samedi, vous l'aurez.

En effet, le bossu revint, et Picounoc paya de bon cœur le châle demandé. En sus, il offrit un verre au marchand qui se donna garde de le refuser. Aglaé ne vit pas alors le

joli cadeau que son mari lui destinait ; malade depuis quelques jours, elle ne laissait pas encore la chambre où elle venait de donner le jour à une belle grosse fille.

Un rayon de soleil entra dans la maison assombrie de Joseph Letellier. Je ne parle pas du soleil matériel qui entre indifféremment dans toutes les demeures, pourvu que l'on ouvre les volets ; mais de ce soleil de l'âme qui ne se lève que dans la paix et ne brille que pour la vertu.

VI

LE RENDEZ-VOUS.

Voyant sa femme toujours triste, pieuse et soumise, Joseph commença à croire qu'il l'avait soupçonnée à tort ou qu'elle revenait à lui. Noémie renaissait à l'espérance, car elle trouvait son mari moins indifférent, moins sombre. Elle surprenait parfois un sourire sur ses lèvres, un soupir dans son cœur. Picounoc observait les époux.

—Batiscan ! se dit-il, à part soi, un soir qu'il avait veillé avec eux, il est temps d'agir, si je ne veux perdre la partie.

Il se mit à visiter plus souvent ses jeunes voisins, s'efforçant de leur être agréable en toutes manières. Djos était prévenu et faisait bonne garde. Cependant il s'absentait souvent pour aller au champ, ou au moulin, ou au marché ; car les cultivateurs doivent voir à ce que leurs récoltes soient sauvées en bon ordre et bien vendues. Picounoc guettait le moment ou Noémie restait seule pour aller, sous un prétexte quelconque, la voir et lui parler. Il connaissait sa vertu et ne disait jamais rien qui put l'effaroucher. Mais il payait la petite Mercier pour raconter à Djos ses visites fréquentes. Et, comme l'on aime à dire du mal, la petite Mercier en disait pour plus que son argent. A la fin Djos en prit ombrage :

—Si tu veux que nous restions amis, dit-il à Picounoc, viens un peu moins souvent chez moi quand ma femme est seule.

—Ah ! tu as peur ! Laisse-moi faire ; je suis en train de te prouver la justesse de mon juge-

ment sur les femmes en général et la tienne en particulier.... Ta femme m'aime.

—Tu mens !

—Je te le prouverai.

Tu n'en es pas capable..... comment ?

—Comme je voudrai. Elle viendra où je l'appellerai, et à l'heure qu'il me plaira.

—Je vous tue tous les deux.

—Arrête, Djos, tu ne raisonnes pas; souviens-toi que je t'ai dit que mon amitié te protége, comme elle protége ta femme. Je n'abuserai pas de la faiblesse de Noémie, ni de sa folle passion. Je te dirai l'heure et le lieu, et tu seras là.

—Si elle me trompe, si elle s'oublie jusqu'à oser te rencontrer quelque part, je la tuerai, entends-tu ? oui ! je la tuerai là, comme une chienne, et tu seras témoin de ma vengeance.

Picounoc souriait.

—Et de ton innocence dit-il, puisqu'un mari n'est pas coupable quand il se permet de ces corrections.

—Je me fiche pas mal d'être coupable ou non.

—Quand veux-tu que cette épreuve ait lieu ?

—Quand tu voudras.....

—Je t'avertirai.

Djos était dans une surrexitation terrible. Il allait donc enfin avoir la preuve de l'infidélité de sa femme.....Oh ! quelles angoisses déchiraient son âme ! Il ne dormait plus, ou s'éveillait en proie à d'affreux cauchemars ; il ne mangeait plus et dépérissait comme la plante que la rosée ne rafraîchit pas, que le soleil ne réchauffe jamais. Parfois il avait envie de se sauver pour n'être pas témoin de sa honte, et, parfois, il était tenté de tuer sa femme et de se tuer lui-même ensuite. Mais le doute surgissait toujours : Si elle n'était pas coupable !...Et l'enfant, que deviendrait-il ? Ce chérubin vermeil comme il sourit pendant que son père pleure et gémit ! Pourquoi ce délai si long ? S'il faut être plongé dans le profond de l'abîme autant vaut y tomber de suite. Rien d'insupportable comme la perspective ou l'attente d'une calamité.

Déjà plus d'un mois s'est s'écoulé depuis que Picounoc a déclaré à son ami qu'il allait le convaincre de l'infidélité de sa femme, et

chaque jour augmente la souffrance et le ressentiment du mari jaloux. Il est devenu irritable et sa maison, si remplie de joies et de charmes autrefois, est pour lui maintenant un lieu d'ennuis et de malédictions. Picounoc le sait et prolonge à dessein ce martyre. La fête de l'église arrivait. C'est la coutume, pour les gens de la paroisse, d'aller à confesse et de communier à cette grande fête. Et, par toutes les routes, les femmes pieuses, les jeunes filles, et les hommes aussi, merci à Dieu, se dirigent, dès la veille, vers l'église pour se confesser le soir, ou le matin de bonne heure. Noémie partit comme bien d'autres : mais ne pouvant laisser son enfant seul, elle demanda pour *garder* en son absence, Héloïse Hamel, la petite José-Antoine, comme on la nommait toujours. Djos la vit partir avec satisfaction. Elle étrennait son châle neuf, et elle était bien belle ainsi drapée dans cette magnifique étoffe. Les compliments ne lui furent pas ménagés, et peut-être dut-elle ajouter à sa confession quelques pensées de vanité.

La fête de l'église tombe, chez nous, le 25 de septembre. La brunante arrive de bonne

heure alors et les soirées commencent à s'allonger. Parfois il fait un temps ravissant, parfois la pluie tombe en abondance. Cette fois, on se serait cru en juillet tant le soleil était chaud.

Picounoc avait vu s'éloigner Noémie, il aborda Djos et lui dit d'un ton moqueur :

—Eh bien ! es-tu prêt à subir l'épreuve ?.....

—Tu choisis mal le moment, repartit Djos d'un air triomphant, elle est allée à l'église.

—Je le sais.

Ce je le sais, dit sèchement, fit perdre contenance à Joseph. Cependant il ajouta :

—Comment vas-tu faire alors ?

—Suis-moi.

Djos obéit machinalement. Il suivit Picounoc pendant une dizaine de minutes :

—Où me mènes-tu ? demandait-il de temps à autres.

En arrière de la maison de Picounoc, à quelques arpents, se trouvait un jardin planté d'arbres fruitiers. Les pruniers entremêlaient leurs branches serrées, les pommiers arrondissaient en dômes leurs cimes chargées de

fruits, les gadelliers formaient une haie rouge et verte le long de la clôture, et quelques grands cerisiers élevaient, au dessous de tout, leurs têtes chargées de grappes de pourpre. Sous ces arbres le gazon était épais et moelleux. Il faisait bon de s'y reposer quand le soleil brûlait les prairies. Le soir, les ombres s'entassaient vite aux pieds des troncs épars, sous les rameaux touffus. Picounoc conduisit Joseph dans ce jardin :

—Reste ici, lui dit il, et ne bouge pas : il faut attendre un peu ; mange des pommes pour te désennuyer.

—Et toi, où vas-tu ?

—Au devant de ta femme.

—Est-ce qu'elle doit.....

—Venir ici, mon cher.....

—Tu te moques de moi, je le vois bien.....

—C'est elle qui se moque de toi..... et de la confession.....

—Elle n'est pas allée à confesse ?

—C'est un prétexte .....comprends-tu ?..... Tu comprendras tout à l'heure, pauvre ami. Diable, dit-il, feignant la surprise, qui a mis ce

bois ici ?—il montrait un tas de rondins de bois franc, jetés près de la clôture, en dehors—on l'aura oublié.

Djos se pencha, prit un rondin et le fit tournoyer au bout de son bras.

—Cela frapperait bien, dit-il.

—Oui, mais un peu trop fort..... ça pourrait tuer, repartit Picounoc, et il sortit du jardin.

Djos était ahuri.

—C'est peut-être un tour, pensa-t-il... Il sait que je suis jaloux et s'amuse à mes dépens..... pourtant c'est un bon ami et il ne m'a jamais trompé... Ah ! la malheureuse ! si elle vient ! — et il brandissait son bâton.—je me vengerai ! un mari outragé a bien le droit de se venger..

Il attendait depuis assez longtemps, et n'était pas loin de croire à une mystification, quand il entendit parler et vit deux personnes s'avancer par le sentier. Il sentit le froid courir dans ses veines et se mit à trembler. Il éprouvait l'angoisse horrible du condamné qui aperçoit l'échafaud. Peut-être même eut-il moins souffert s'il eut marché à la mort ; car il y a quelque chose de plus douloureux, de plus désespérant que la mort, c'est le

déshonneur. Il s'appuya contre la clôture, et ses yeux, regardant à travers les branches noires, se fixèrent sur les auteurs de son supplice qui s'approchaient comme deux ombres.

Picounoc avait dit à sa femme :

—Il faut jouer un tour à Djos. Tu sais comme il est jaloux et comme la jalousie le rend ridicule. J'ai un moyen de le guérir. Je lui ai dit que j'avais un rendez-vous, ce soir, avec Noémie, dans le jardin. Il m'a cru sur parole, et, bien que Noémie soit à l'église, il s'attend à la voir venir sous les pommiers, se faire conter fleurette. Il est là qui épie, avec des yeux ardents, le moment de notre arrivée. Il s'est préparé comme un curé la veille d'une grande fête, et veut lui faire un sermon comme elle n'en a jamais entendu, sur les devoirs de la femme, et les suites funestes de l'amour. Viens, et, quand il sera au plus beau de son zèle, tu te feras connaître.....Ça sera drôle de voir la figure qu'il fera ; jamais jaloux n'aura été mieux pris. Et puis j'ai un cadeau à te faire.....un beau châle pareil à celui de Noémie.

—Un beau châle ? Montre donc !

—Tiens ! mets-le sur tes épaules.....

—Djos ne le verra pas, il fait trop noir.

—J'allumerai une allumette exprès, à un moment donné..... Tu ne me parleras pas, mais tu feras de gros soupirs.....Je t'appellerai Noémie, je t'embrasserai.....Oh ! comme il sera bien joué, le pauvre fou ! et c'est assez de cela pour le guérir.

Aglaé s'enveloppa, souriante, dans son magnifique châle et suivit son mari au jardin.

—Je t'aime ! disait Picounoc en passant sous les arbres ombreux.

La brûlante déclaration fut suivie d'un profond soupir.....Les rameaux s'agitaient au passage des amoureux, et, quelques fruits mûrs, pommes et prunes, roulaient avec un bruit léger sur le gazon.

Djos avait un poids énorme sur la poitrine— c'était le poids de la douleur et de la colère— il râlait comme un moribond ; une sueur froide mouillait ses tempes.

—Asseyons-nous ici, dit Picounoc, l'herbe est touffue et molle, ô ma douce Noémie.

Djos eut envie de pousser une clameur, le

son expira dans son gosier. Il serra convulsivement le bâton qu'il tenait à la main.

—Pourquoi, ô Noémie, pourquoi m'as-tu fait si longtemps souffrir? tu sais que je t'aime depuis que je t'ai vue pour la première fois..

Un baiser sonore retentit sous les arbres chargés de fruits, et la joue de la jeune femme s'empourpra comme les prunes suspendues aux branches. Djos fit un pas. Celui-là eut été effrayé qui eut pu voir la pâleur de son visage et le feu de ses orbites. Ses mains musculeuses s'ouvraient et se fermaient comme les serres des éperviers; il se penchait sous les arbres et tâchait de voir, dans l'obscurité, ce qui se passait à quelques pas de lui.

—C'est donc vrai, pensait-il, plus de doute! elle est infidèle!...elle me trahit! elle oublie ses serments et mon amour! elle oublie notre enfant!.....elle oublie qu'elle est mère!.....Ah! c'est trop souffrir, mon Dieu! c'est trop souffrir!...que ne suis-je mort avant d'avoir connu ma honte et mon infortune!.....

Il fut distrait de ces pensées amères, par le bruit de plusieurs baisers; il s'avança soudain

vers le couple heureux, puis s'arrêta comme s'il eut regretté de s'être trahi.....

—As-tu entendu, dit Picounoc ?

—Oui, répondit une voix de femme, quelqu'un vient, je crois, sauvons-nous !.....

—Non, restons, mais ne disons rien, écoutons encore.

Ils écoutèrent longtemps, mais le silence était profond. Djos se tenait immobile à quelques pas.

—Il n'y a personne, reprit Picounoc, c'est une pomme qui est tombée de l'arbre, ne crains rien, Noémie. Enveloppe-toi dans ton châle à cause du serein. Appuie ta tête sur mon bras ma bien-aimée. Il faut que je voie tes beaux yeux noirs, ne serait-ce qu'un moment.

—Alors il frotta sur une pierre une allumette chimique. A la pâle lueur qui s'épandit sous les rameaux, Djos vit, enveloppée dans le beau châle de soie aux roses entrelacées, une femme à demi-couchée sur la pelouse, les pieds perdus sous les touffes de treffles et la tête appuyée sur le bras de Picounoc.....Au même instant Picounoc, soulevant le coin du châle qui voilait la tête de cette femme, imprima sur

des lèvres brûlantes un long baiser. Djos ne vit plus rien, car la lueur s'éteignit, et ses yeux se remplirent de larmes ardentes comme la poix. Il sent une rage immense lui monter du fond du cœur jusqu'au cerveau, bondit, jette une clameur et, de son bras terrible, abat le rondin sur la tête de la femme heureuse.

—Picounoc se dresse, feignant la surprise et la colère:

—Tu l'as tuée, malheureux, dit-il.....

— Tant mieux, répondit, Joseph, grisé par la jalousie, la colère et le sang. Puis il se pencha sur le cadavre.

—Noémie, Noémie, dit-il, d'une voix saccadée, que Dieu te pardonne ce que je n'ai pu te pardonner, moi !.....

Il prit la femme et la releva.

—Es-tu morte ?

Il tâta le crâne, et vit qu'il était brisé. Alors il étendit la morte sur la couche de verdure tachée de sang, et se dirigea vers la barrière du jardin. Quelque chose d'étrange se passait au fond de son âme, et sa colère, un instant apaisée, se réveillait plus terrible. Il ne tenait

plus son arme meurtrière, mais ses poings osseux étaient fermés, et il éprouvait comme un besoin de frapper encore. L'image de Picounoc passa devant ses yeux, moqueuse et provocatrice. Il frémit et leva le bras sur elle. Son ami lui apparaissait dans toute sa hideur.

—Picounoc ! crie t-il.

—Que veux-tu ? répond celui-ci qui se tient prudemment à l'écart.

—Où es-tu ? Viens ici, continue Djos d'une voix que la colère rend tremblante.

Picounoc ne répond pas.

—Je te rejoindrai, bien, va, maudit ! Pourquoi as-tu perdu ma femme ? Pourquoi m'as-tu révélé mon malheur ? J'étais heureux ! je l'aimais ! fallait me laisser ignorer ses fautes !....

Et, tout en faisant ces reproches à son ami, il le cherchait sous les arbres, marchant fièvreusement, tantôt droit, tantôt courbé, secouant et cassant, de ses mains puissantes, les branches qui lui barraient le passage. S'il l'eut attrappé, il lui eut fait payer cher sa dernière fantaisie ; mais Picounoc avait enjambé la clôture et s'enfuyait à la maison.

—Lâche ! hurla Djos.....tu fais bien de te cacher.....mais je te rejoindrai tôt ou tard.....

Il sortit et se rendit chez lui. La petite José-Antoine, qui berçait l'enfant sur ses genoux, lui dit en le voyant entrer.

—Mon Dieu ! Monsieur Joseph, comme vous êtes changé ! êtes-vous malade ?

Djos ne répondit pas. Il s'approcha de l'enfant, le prit dans ses bras, le pressa sur son cœur et le couvrit de baisers.

—Ce cher petit, repartit Héloïse, il commence à parler un peu. Je lui ai fait dire : Papa, maman.....

L'enfant sourit en regardant son père et répèta: Papa, maman.

—Des larmes remplirent les yeux de Joseph et coulèrent le long de ses joues. Il embrassa de nouveau, avec frénésie, l'ange qui souriait.

—Tiens, dit-il, en le rendant à la petite gardienne, aies-en bien soin, veille sur lui, car il n'a plus de mère !.....

—Elle va revenir demain sa mère, répondit, demi-souriante, la jeune fille qui n'avait pas compris.

—Elle ne reviendra plus, je l'ai tuée, répliqua Djos d'une voix sombre.....et moi !..... vous ne me reverrez jamais.

Il sortit. La petite José-Antoine, effrayée, courut chez ses parents, tenant l'enfant dans ses bras, et raconta ce qu'elle venait d'entendre.

Picounoc, tout troublé, n'aperçut pas, en entrant dans sa maison, Geneviève la folle, assise au pied du lit et la tête appuyée sur le poteau tourné qui supportait les rideaux. Il se dirigea vers la cheminée, alluma sa pipe, mit sa tête dans ses mains et parut réfléchir. Geneviève ne bougea pas.

Il semble au chercheur d'aventures qu'il pourra toujours expliquer raisonnablement sa présence en tel lieu et à telle heure, alors qu'il est animé du désir d'atteindre un but ; mais souvent, quand le but est atteint, et que la convoitise n'aveugle plus, il s'aperçoit qu'il n'a pas songé à tout, et que plus d'un détail peut le compromettre. Picounoc songeait qu'il n'était pas naturel de dire qu'il se trouvait, à neuf heures du soir, dans son jardin, à causer avec sa femme, comme si les ténèbres

eussent pu avoir pour eux quelques attraits ; il ne voulait pas faire croire, non plus, qu'il avait surpris sa femme dans les bras de Joseph, car cela ne forcerait pas Joseph à disparaître, et il voulait s'en débarrasser.

Voici ce qu'il pensait : ou Joseph, désespéré, se fera justice lui-même, et alors mon succès sera parfait ; ou—s'il reconnaît son erreur—je l'accuse d'avoir tué ma femme et le mène à la potence.

Tout à coup il releva la tête en souriant :

—C'est cela, dit-il, c'est cela.....

Et il alla décrocher son fanal pendu à une cheville, au côté de l'armoire, l'ouvrit pour s'assurer qu'il y avait de la chandelle dedans, puis, il prit un plat de fer blanc dans le buffet et courut au jardin. Il jeta près du cadavre de sa femme le plat et le fanal. Alors, à plusieurs reprises, il appela à demi-voix, en se penchant vers la victime : Aglaé ! Aglaé !

Mais la pauvre femme était bien morte.

—Si elle n'était qu'évanouie ! pensa-t-il.

Et, se penchant de nouveau sur elle, il lui serra la gorge longtemps.

—Il ne doit pas y avoir de danger maintenant, pensa-t-il. Et il se leva, marchant comme un homme ivre sous les rameaux. Quand il fut à la barrière il s'arrêta, inclina la tête et réfléchit.

—Oui, ce sera mieux, dit-il tout haut; il faut bien faire les choses.

Et, retournant sur ses pas il revint à sa victime et la dépouilla de son châle.

—On n'est pas si bête que le monde pense, murmura-t-il encore à demi-voix; on sacrifiera tout pour tout sauver.....

S'écartant un peu du sentier qui conduisait à la maison, il arriva près d'un puits encadré de bois, au dessus duquel pendait une brimbale; et, contre ce puits, il y avait des pierres plates et des cailloux sur lesquels montaient les enfants qui voulaient atteindre le crochet de la brimbale et puiser de l'eau. Il prit un de ces cailloux, l'enveloppa dans le châle et le jeta dans l'eau. L'eau, troublée un instant, rendit un son mat, fit surgir quelques bouillons à la surface, et reprit son calme profond. La folle l'avait suivi instinctivement, mais, l'entendant revenir, elle rebroussa chemin.

Cependant, quand elle comprit qu'il se dirigeait vers le puits elle s'arrêta et prêta l'oreille. Picounoc, prenant des airs épouvantés, allongeant sa figure hypocrite déjà bien longue, faisant des gestes de désespoir, courut chez les voisins, annoncer l'événement tragique qui venait d'avoir lieu. Il paraissait fou de douleur et passait d'une maison à l'autre en criant: Ma femme vient d'être tuée! ma femme vient d'être tuée! C'est Djos! l'infâme! c'est Djos, le jaloux! ma pauvre Aglaé! ma pauvre Aglaé!...

Les gens, tout étonnés, n'avaient pas le temps de lui faire des questions qu'il était sorti déjà. Il entra chez José Antoine. La petite gardienne avait eu le temps de raconter ce que Joseph Letellier venait de dire et de faire, et José Antoine, qui connaissait la jalousie du malheureux garçon, disait à sa femme qu'en effet la chose était bien possible. Mais quand Picounoc, à son tour, se précipita dans la maison en criant: ma femme a été tuée! ma femme a été tuée!... C'est Djos! c'est Djos!... José-Antoine crut que Picounoc devenait fou. Deux meurtres à la fois dans un village aussi paisible d'habitude, c'était incroyable.

—Tu te trompes, Picounoc, dit-il, c'est la femme de Djos qui est morte.....

—C'est la mienne, mon Dieu ! je ne le sais que trop ! c'est la mienne !

—C'est la femme à Djos ..... la petite vient de le rapporter. C'est Djos lui-même qui a tout déclaré.....

—C'est ma femme, vous dis-je, mon Aglaé... j'étais là, à côté d'elle, dans le jardin..... Il l'a tuée d'un coup de rondin ..... le misérable !..... Il l'aimait, vous le savez..... toute la paroisse le sait... .. mais elle était si bonne, si sage, si honnête ! ....O mon Aglaé !.....mon Aglaé !..... Elle le recevait mal, vous le savez encore..... elle le traitait comme il méritait d'être traité, le vaurien !..... et, un jour, elle lui donna une tape en pleine face..... c'est depuis ce temps qu'il lui gardait rancune..... Et moi qui le croyais mon ami !..... moi qui l'invitais toujours à venir à la maison !..... Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il possible ?.....

Ce fut, toute cette nuit-là, un va et vient extraordinaire dans le village. Tout le monde accourut sur le théâtre de l'événement. Aglaé fut transportée à la maison. Les femmes

et les jeunes filles pleuraient en la considérant, et chacun de ceux qui se trouvaient là faisait ses observations....

—Quelle triste mort !

—Pas une minute pour penser à son Dieu et à son âme.....

—Elle était si bonne !..... Elle est au ciel, bien sûr.

—C'est un exemple, mes chères amies, c'est un exemple, ajoutait une vieille accoutumée de moraliser..... on ne sait pas qui vit, qui meurt.

—Dire qu'elle était si gaie tantôt ! je l'ai vue avant le souper, je lui ai parlé, jamais elle ne fut si jasante et si éveillée ; elle sentait sa mort.....

—C'est sa mère qui va en avoir du chagrin... quelle nouvelle à lui apprendre ! ce n'est pas moi qui voudrais la lui annoncer.....

—Est-elle à l'église sa mère ?

—Oui, elle est descendue à confesse avec la femme à Hilaire Charette.

—Est-ce vrai, dites donc, que la femme de Djos à été tuée elle aussi ? s'écria une femme

qui faisait irruption dans la maison en deuil.

—La femme de Djos? répétèrent avec stupéfaction toutes les autres voix.....

—C'est la petite José-Antoine qui dit cela, et c'est Djos lui-même qui avoue l'avoir tuée..... c'est incroyable !..... Mon Dieu! dans quel siècle sommes-nous ?

—Ce n'est pas possible, elle est à l'église!

Picounoc pleurait toujours pendant qu'on discourait ainsi. A cette remarque, il prit la parole :

—Non, il n'a pas tué sa femme, dit-il, mais s'il pouvait faire croire au monde que c'est elle qu'il a voulu tuer! Il va alléguer sa jalousie pour tâcher de se faire pardonner le meurtre de ma femme, de mon Aglaé ! pauvre Aglaé !...

Et il se mit à sangloter de nouveau.....

—Mon Dieu! qu'il a du chagrin, dit une jeune fille.....

—Il en a trop, cela ne durera pas, repartit une femme d'expérience..... une veuve.

—Une voiture fut dépêchée vers la mère de la défunte et la femme du meurtrier. On conçoit la peine qu'éprouve une mère en

apprenant la mort d'une fille chérie, mais on ne conçoit pas ce qui se passe dans le cœur et l'esprit d'une femme qui apprend que son mari bien-aimé est un meurtrier infâme..... Madame Larose s'évanouit—c'était le mieux et le plus court. Noémie se fit répéter deux fois l'horrible nouvelle..... Elle ne dit rien, pencha la tête, joignit les mains, et demeura longtemps ainsi. Tous les yeux étaient fixés sur elle, et elle ne voyait personne..... Elle était livide à force d'être pâle, ses paupières se fermaient et s'ouvraient souvent sans se mouiller de pleurs, et sa bouche était serrée comme par une convulsion..... Ce qu'elle souffrait nul ne le pouvait deviner.

—Venez-vous, madame? lui dit celui qui devait la reconduire chez elle.

Elle le regarda fixement et ne bougea point.

—Voulez-vous venir? la voiture est prête, répéta-t-il.

Elle le suivit machinalement et ne dit pas une parole. Quand elle fut rendue à la porte de sa maison, quelqu'un l'aida à descendre. Il y avait beaucoup de monde venu là par

curiosité. Elle entra ; la petite José-Antoine vint à sa rencontre, tenant l'enfant dans ses bras. A la vue de son enfant qui sourit, lui tend les bras et l'appelle, elle jette un cri terrible, éclate en sanglots, saisit le petit, le presse sur sa poitrine, et le couvre de baisers et de larmes.....

—Djos ! Joseph ! dit-elle en appelant.

—Il n'est pas ici, madame, répond la petite gardienne..... il est parti.....il a dit qu'il ne reviendrait jamais.....jamais !.....

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie la malheureuse femme, et elle tombe sur le plancher, comme si elle eut été frappée de mort subite. L'enfant se fit mal en tombant et se mit à pleurer. On le coucha dans son petit lit, et il s'endormit bientôt en balbutiant d'une voix douce et faible : papa ! maman ! papa ! maman !

Dans la nuit la grange de Djos brûla. Ce fut en vain que l'on s'efforçât d'éteindre l'incendie, le feu sortait de partout à la fois, et il était évident qu'une main vengeresse l'avait allumé de façon qu'il ne put être éteint jusqu'à ce que tout fut consumé. Dans les cendres on trouva quelques ossements. On crut que

c'étaient les restes du malheureux Djos. Et cette croyance alla se fortifiant, car on n'entendit plus parler de lui.

Picounoc, quelques jours après, voyant entrer une vieille femme qui passait pour tirer l'horoscope et dire la vérité—chose digne de remarque—lui donna un jeu de cartes et, sous prétexte de lui demander des révélations sur le meurtrier de sa femme, lui demanda cent choses pour lui-même. Il lui demanda, d'abord, si Djos était mort véritablement ; si les ossements calcinés que l'on avait trouvés dans les cendres étaient bien ses os ; si Noémie se remarierait un jour : et la cartomancienne répondait à merveille. Il demanda si jamais quelqu'un aveindrait ce qui se trouvait au fond d'un certain puits. Il pensait au châle.

—Jamais une main de vivant ! répondit la tireuse d'horoscope.

—Quant aux mains des morts, pensa Picounoc, je ne les redoute guère.....

PREMIÈRE PARTIE

LE GRAND-TRAPPEUR

I

PROPOS INTERROMPUS.

—Paul!

—Baptiste!

Ces deux noms, ces deux cris, arrachés à la surprise et au plaisir, sortaient de deux larges poitrines de chasseurs, tombaient de deux bouches épanouies dans leur franche gaîté.

—Toi dans ces parages! reprit Baptiste ; je te croyais pris pour la vie dans les neiges de la baie d'Hudson, comme ces squelettes de baleines qui traînent depuis le commencement du monde sur les grèves de glace.

—Comme te voilà beau diseur! Tu ne dégaînais pas de ces belles phrases au temps jadis—*in illo tempore*, répondit Paul.

—Toujours le mot latin?

—Toujours! mais où vas-tu?

—Loin! jusqu'au Mackenzie.....

—Ma foi, Baptiste, je suis libre: plus d'argent, plus d'affaires, une fière carabine, bon pied, bon œil, j'ai envie de filer avec toi vers l'étoile polaire, au lieu d'aller vers la croix du sud.

—Ah! que je serais heureux! et les autres aussi.....

—Les autres?

—Le grand-trappeur, John et Félix Rousseau.

—Le grand-trappeur! Je serais bien aise de faire sa connaissance! où est-il? où sont-ils tous?

—Je les ai laissés au fort Carlton, sur la

Saskatchewan. Je désirais passer un jour ou deux avec mon ami le traiteur du fort Green, et j'ai pris les devants. Je les attendrai là.

—Varenne! je marche seul depuis un bon bout de temps, je ne suis pas fâché de trouver enfin un compagnon et un ami.

—Oui, un ami: car nous avons fait plus d'une chasse ensemble ces années passées. Depuis que nous nous dîmes adieu, il y a cinq ans de cela—toi pour retourner au pays, moi pour m'enfoncer plus avant dans le grand Ouest—je ne me suis guère séparé du grand-trappeur.....

—Où vous êtes-vous rencontrés pour la première fois?

—Au fort de Bonne-Espérance, sur le grand fleuve McKenzie.

—Quel homme est-ce donc que ce grand-trappeur?

—Un grand, gros, souple et vif gaillard; doux comme un agneau quand il est de bonne humeur; mais, quand il se fâche, le vide se fait autour de lui; on aimerait mieux voir un ours blanc. Il est sombre et morne comme un sauvage, et ne parle guère plus que s'il

s'il était de bois. Personne ne peut dire d'où il vient, ni comment il s'appelle. On l'a baptisé du nom de grand-trappeur. Tous les blancs l'aiment et le respectent; tous les indiens le craignent.

—J'ai entendu parler de cet homme souvent, et je sais, à son sujet, une histoire assez intéressante, reprit Paul.

—Je l'ai vu à l'œuvre dernièrement encore, au lac Supérieur. Battefeu ! c'est lui qui vous règle vite une affaire ! Le Hibou-blanc en sait quelque chose, ajouta Baptiste.

—Le Hibou-blanc ! que lui a-t-il fait! dis donc !..... *Dic mihi Dameta.*

—Raconte-moi d'abord l'histoire dont tu viens de parler.

—Volontiers, Baptiste.

Et l'ex-élève, que mes lecteurs ont sans doute reconnu, raconta ce qui suit :

—Un jongleur de la tribu des Couteaux-jaunes rencontre, un jour, la fiancée du chef des Litchanrés, Porc-Epic—il y à sept ans de cela—et veut avoir son amour. Cette femme, veuve et mère d'une fille, venait d'être convertie et baptisée, à la mission de St. Joseph.

Elle fut inébranlable et dénonça à son futur les intentions du jongleur. Celui-ci, irrité de se voir éconduit de la sorte, jura de se venger Il tint parole et sa vengeance fut terrible. Il apprit du démon l'art de se faire aimer d'un amour coupable. Sous prétexte de demander pardon à la femme chrétienne qu'il avait outragée par ses infâmes propositions, il rentre dans sa cabane, et prononçe des paroles hypocrites. Puis il fixe sur Satalia—c'est le nom de la femme—un regard long, perçant, plein de feu,..... un de ces regards qui font tressaillir ou trembler. Satalia sentit ce regard fouiller au fond de son cœur comme le tisonnier fouille les cendres pour en faire jaillir le feu. Elle n'en fut point effrayée, car une sensation nouvelle et ravissante se réveillait en même temps. Le jongleur partit. Satalia s'assit pensive la tête dans ses mains; puis elle se mit à prier, mais avec tiédeur et distraction, car l'image du jongleur passait et repassait de plus en plus séduisante devant ses yeux. Une douce chaleur monta de son cœur à son visage et ses regards prirent un éclat radieux. Elle se leva, saisit un long couteau, jeta autour d'elle un coup d'œil vague et craintif, puis elle

franchit le seuil du wigwam. Elle était perdue. Sur le seuil une jeune fille—Naskarina, son enfant bien-aimée—voulut la retenir où la suivre ; elle la repoussa. Elle se dirigeait vers le wigwam du jongleur. Le chef, par hasard vint à sa rencontre :

—Où vas-tu, Satalia ? demanda-t-il.

—Je vais à celui que j'aime.

—Satalia !

—Laisse-moi !

—Il t'a ensorcelée ! je le vois...ah ! le chien ! vociféra Porc-Epic, le chef.

—Il est plus beau que toi, il m'aime ! je veux être à lui.....

Et elle brandit son couteau.

—Satalia ! que va dire la robe noire ?

—La robe noire ? Elle courba la tête, et resta pensive, les yeux fixés sur le sol, mais, se relevant soudain :

—J'y vais ! dit-elle.

Le chef voulut l'arrêter ; elle le frappa de son couteau et s'enfuit. Le jongleur l'attendait non loin de là.

—Me voici ! dit-elle en l'apercevant.....ah ! j'ai bien tardé à t'aimer ! J'ai bien tardé à

venir ! mais je suis à toi pour toujours ! Je ne te quitterai plus !

Le jongleur la serra contre sa poitrine.

—Vois-tu ? dit-elle, j'ai planté ce couteau dans le cœur de mon fiancé qui voulait me retenir !

—Satalia ! dit le jongleur, rien ne nous séparera désormais ! rien !

—Moi, je vais vous séparer ! cria une voix formidable.....

C'était le grand-trappeur ! Il connaissait le jongleur et le surveillait depuis longtemps. Le jongleur eut froid jusqu'au fond de l'âme. Il voulut frapper le trappeur de son poignard, mais il fut vite désarmé ! Le trappeur mit le poignard à sa ceinture.

—Tu ne tueras plus personne avec cette arme, dit-il.

Sur ces entrefaites, Pierre Robitaille arriva. Il était depuis des années, paraît-il, l'ami intime, le compagnon inséparable du grand-trappeur.

—Je l'ai bien connu, dit Baptiste.

Le grand-trappeur lui dit :

—Pierre, tiens la femme !

Pierre Robitaille saisit la malheureuse et la tint comme si elle eut été fourrée dans un étau.

—Bon ! continua le grand-trappeur, maintenant ça va aller ! Jongleur maudit, dit-il, il faut que tu délivres, à l'heure même, cette femme du sort que tu lui as jeté.

—Je ne lui ai pas jeté de sort...Elle m'aime, est-ce ma faute ?

—Pas de paroles inutiles ! Je t'étrangle comme un chat ! Enlève le sort ! entends-tu ?

Le jongleur tremblait, car il savait que le grand-trappeur ne badine pas, et qu'il l'étranglerait bien en effet.....

—Je ne suis pas capable, balbutia-t-il.

—Pas capable ? tu n'es pas capable ? Mille noms ! on va voir.....

Et, saisissant les deux poignets du jongleur dans sa main gauche, il les broya. Le jongleur poussa un cri féroce.

—Ferme ! animal, dit le trappeur, et mets-toi à genoux.

Le jongleur obéit.

—Fais ton acte de contrition.

Le jongleur leva sur le trappeur un regard épouvanté. Pierre Robitaille riait. Les doigts de fer du grand-trappeur touchèrent la gorge du méchant qui se mit à râler et à faire de la tête un signe d'acquiescement. Les doigts s'ouvrirent un peu.

—Je vais enlever le sort..... murmura le jongleur.....

Et alors il fixa sur la femme un regard chargé de mépris et de haine.

Aussitôt Satalia poussa une clameur profonde !.....

—Mon Dieu ! où suis-je? Qu'ai-je fait? s'écria-t-elle.....

Et fondant en pleurs elle retourna dans sa cabane. Son fiancé venait d'expirer. Elle voulut se tuer elle-même, mais on réussit à l'en empêcher.

Le missionnaire lui apporta l'espérance. Elle avait la contrition déjà. Et puis, qui peut dire la somme de liberté qui reste à l'âme ainsi soumise à un maléfice ? L'infortunée mourut de désespoir un an plus tard, laisant sa fille orpheline.

—C'est une histoire bien pénible, observa Baptiste.

—Ce n'est pas tout, continua l'ex-élève. Tu connais la petite île déserte et presque nue qui gît en face du fort Chippeway ?

—Oui.

—Eh bien ! sur cette île se trouve une grotte assez petite et peu connue. Un jour, pas bien longtemps après l'événement que je viens de rapporter, le grand-trappeur et Pierre Robitaille étant sur cette île, pour une raison que j'ignore, le grand-trappeur retourna au fort, laissant, pendant quelques heures, son ami seul près de la grotte. Les Couteaux-jaunes passèrent-là—un pur hasard ;—et le jongleur reconnut Pierre Robitaille et le poursuivit avec plusieurs guerriers de la tribu. A force de chercher on découvrit que l'antre était sa retraite. On le somma de sortir. Il fit feu sur ceux qui entrèrent pour le prendre. Alors le jongleur dit que ce lieu devait être le tombeau du visage pâle, et l'on amassa des branches à l'entrée de la grotte. Bientôt les balles que tiraient pour se défendre le pauvre reclus, se perdirent dans ce rempart de feuilles et de rameaux. Il comprit la mort horrible qui l'at-

tendait, que fit-il? Nul ne le saura jamais. Mais il dut prier et attendre, dans l'angoisse, la volonté de Dieu, car il était bon chrétien.

Je me suis bien vengé de celui-ci! pensait le jongleur, à l'autre maintenant! Quand le grand-trappeur revint et connut le sort de son malheureux ami, il eut un désespoir lugubre. Il se douta bien de quel côté venait la vengeance. Il déblaya la grotte et trouva le cadavre de son ami. Il fit une croix avec deux bâtons de genellier nain, et l'appuya contre la paroi de la caverne, à l'endroit où se trouvaient les restes sacrés de celui qui avait été son ami fidèle.....

Après ce récit les deux chasseurs demeurèrent quelques instants muet. L'ex-élève prit le premier la parole :

—Et tu le connais bien, toi, le grand-trappeur ?

—Battefeu! si je le connais! Nous avons fait plusieurs voyages ensemble, et la plus franche amitié nous unit.

—Et tu l'as vu à l'œuvre ?

—Oui! et chose singulière, c'est qu'il s'agit encore du même jongleur canaille devenu

chef de sa tribu adoptive, et d'une vierge de la tribu des Litchanrés, la fille de cette même Satalia dont tu viens de parler. Il y a un mois à peine, Couteaux-jaunes et Flancs de Chiens—ou Tranlt-san-ot-inés et Litchanrés, si l'on ne traduit pas leurs noms—se trouvaient réunis au fort William sur le lac Supérieur, pour l'échange des fourrures contre les couvertures, les armes, la poudre et le whisky. Ils ne descendaient pas souvent jusque là. Plusieurs, même, de l'une et de l'autre tribu n'avaient jamais vu ce lac grand comme une mer. La chasse avait été bonne. Ils se livrèrent aux plaisirs et aux danses. Nous étions là plusieurs chasseurs canadiens: Moi, Robert, Beaulieu, Tiston, Leclerc, Tintaine, Poussedon, Lefendu et le grand-trappeur.....Nous avions le privilège de les voir s'amuser, mais il ne nous était pas permis de prendre part à la fête. Le chef des Couteaux-jaunes était vieux, laid, et cruel; de plus, il était boiteux, ayant perdu un pied, disait-il, dans les glaces de la baie d'Hudson. Le chef des Litchanrés était jeune et beau. Il avait vingt-deux ans seulement et n'était sachem que depuis quelques mois. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'épouse. Mais le

jeune chef des Litchanrés, Kisastari—c'est son nom—aimait une vierge de sa tribu, la belle Iréma ; cependant, pour plaire aux anciens, il s'était laissé fiancer à Naskarina, la fille de Satalia. Son père, un chasseur habile, n'assista pas aux fiançailles, car il n'était pas de retour encore d'un voyage lointain. Il arriva quelques jours après. Il était horriblement mutilé et mourant. Surpris par les ours affamés, il avait courageusement défendu sa vie, et, si sa carabine ne se fut pas brisée, il serait revenu sain et sauf. Sentant qu'il allait mourir, il appela Kisastari son fils et lui révéla un secret que nul autre ne connut. Il mourut et fut enterré, il y a deux mois, à la mission du lac Supérieur.....

—Ecoute ! j'entends du bruit, dit Paul.

Baptiste s'interrompit et se mit à écouter.

Paul, l'oreille collée sur le sol, cherchait à deviner s'il passait quelqu'un auprès.

—Ils sont plusieurs, murmura-t-il après un moment, et ils marchent avec précipitation et sans ordre.

Baptiste recueillit à son tour les échos du sol.

—Ils viennent de notre côté, dit-il, ce sont nos amis les Litchanrés, peut-être.

—Attendons-les ? Baptiste.

—Je le veux bien, Paul ; nous nous joindrons à eux car ils aiment les Canadiens du pays.

Et les deux voyageurs s'assirent sur l'herbe au pied d'un sapin, le dos appuyé au tronc.

On était au commencement de juin. La senteur des bois embaumait l'air, et les reflets du soleil jouaient mollement à la cime des arbres. Sous les premiers rameaux, en bas, les ombres commençaient à rouler en silence, sur les derniers, en haut, la lumière dansait.

—Continue, Baptiste, ton histoire du grand-trappeur, dit Paul, en battant le briquet pour allumer sa pipe.

—Je vais prendre une chique, d'abord.

Et il coupa, avec ses dents, le bout déjà raccourci d'une *torquette* de tabac noir.

—Je disais, reprit-il, que le jeune chef des Litchanrés aimait la belle Iréma. Les deux tribus s'étaient réunies pour les jeux, les danses et les festins. Litchanrés et Couteaux jaunes ne semblaient faire qu'une même nation tant ils se montraient d'amitié.

Les jeux durèrent bien trois heures. Ensuite le festin commença. Pendant les jeux, les vieilles femmes avaient surveillé la cuisson des gibiers et du caribou, dans les vastes chaudières, de sorte que l'appétit violemment surrexcité, put, sans retard, être satisfait. Le chef des Couteaux-Jaunes devait prendre la première place, comme le voulaient son âge et sa qualité. Il se leva pour aller, à la façon des visages pâles, inviter une des femmes à s'asseoir à ses côtés à la table, c'est-à-dire à terre, sur des feuilles, autour du chaudron. Naskarina rougit de plaisir en le voyant s'avancer vers la belle Iréma, car elle était certaine, maintenant, de s'asseoir auprès de Kisastari. Naskarina était la rivale d'Iréma. Cette fille—je l'ai vue—a la mine un peu friponne et elle est jalouse. On disait que le Grand-Esprit ne devrait pas la donner à Kisastari, mais à un guerrier peureux, pour qu'il expiât sa honte. Car une femme jalouse c'est un rude boulet à traîner, paraît-il. Je n'en sais rien, toi non plus, puisque nous sommes encore garçons tous deux, Dieu merci! Alors...

II

LE ROI DES OISEAUX.

Un sifflement léger se fit entendre.

—Battefeu ! Paul, qu'est-ce que cela ! dit Baptiste s'interrompant de nouveau.

—Une balle : l'écorce de l'arbre est déchirée.

—Sauvons-nous !

—Pas de ce côté ! la balle vient de là.

—C'est vrai ;..... mais nous nous éloignons de la rivière.

—Nous la retrouverons bien, Baptiste, sauvons-nos peaux d'abord nos chemises après.... *pellis ante chemisam !*

Une autre balle siffla et quelques rameaux de sapin, coupés par le projectile, tombèrent sur la tête des chasseurs.

—Ils sont bien trop bons, dit l'ex-élève, de nous couronner de feuillage—*corona pro nobis !*

Et, tout en s'assurant que leurs fusils étaient

en bon ordre et prêts à la riposte, ils s'enfuirent à travers les bois. Rendus à quelques arpents du lieu qu'ils venaient de quitter *ex abrupto* ils s'arrêtèrent. Un grand bruit de pas rapides et de branches rompues retentit tout au près.

—Les damnés ! ils courent vite, Baptiste. En avant ! détournons-les !

Et ils reprirent leur course, décrivant une courbe pour revenir derrière leurs ennemis.

....

—Guerriers ! cria une voix terrible.

A ce cri vingt-cinq chasseurs sauvages et presque autant de femmes s'arrêtèrent.

—Prêtez vos oreilles aux voix du sol, et dites-moi ce que disent ces voix.

Alors les vingt-cinq guerriers indiens se couchèrent sur la mousse et prêtèrent l'oreille aux bruits qui s'en élevaient.

—La face pâle, ô chef, se croit plus rusée que nous, dit l'un des guerrier en se relevant ; mon oreille entend le bruit de son pied qui court vers la rivière pour nous tromper ; mais l'indien est habile et ceux qu'il poursuit ne lui échappent point.

—Notre frère a dit la vérité, ajoutèrent les autres.

—Que ceux d'entre vous, reprit le chef, qui courent comme les daims sauvages, retournent vers l'endroit d'où nous venons et renferment les imprudents dans un cercle redoutable.

Presque tous s'élancèrent à ces mots. Mais ils coururent avec tant de légèreté que l'on entendit à peine bruire les feuilles des épinettes qu'ils touchèrent à leur passage. Le chef et les autres guerriers continuèrent à poursuivre les fuyards.

.....

—Arrêtons! dit Paul à son compagnon.

—Crois-tu que l'on soit en sureté ici?

—Non, mais on le sera moins si l'on continue à courir de ce côté. Ils ont dû nous suivre à la piste, ou du moins au bruit de nos pas, et ils vont nous couper la retraite. Allons de ce coté maintenant, et sans faire de bruit.

Ils marchèrent ainsi, changeant de direction, l'espace d'une demi-lieu, puis ils consultèrent le sol. Alors ils se regardèrent avec une certaine inquiétude.

—Ils nous devinent, Baptiste, il sera difficile d'échapper. Si l'on marche, ils nous entendront, si l'on arrête, ils nous prendront.

—Montons dans un de ces grands pins. De là, si nous sommes attaqués, Paul, nous pourrons riposter avec avantage.

—Hormis qu'ils coupent le tronc.

—Ou le brûlent.

Les pas se rapprochaient : les fuyards n'avaient pas une minute à perdre.

—Montons! dit Paul.

Ils se mirent en frais de grimper au sommet d'un pin majestueux.

L'affaire eut été facile s'ils n'avaient pas eu leurs fusils ; mais, avec ces armes, elle devenait assez critique. L'ex-élève monta d'abord, et quand il fut sur la première branche, il tira à lui les deux fusils que Baptiste avait gardés, les coucha sur des rameaux au-dessus de sa tête, puis, aida Baptiste à monter. Une fois sur les branches, la besogne devint comparativement aisée.

—Il pourrait arriver, dit Baptiste en hochant la tête, que l'on descendrait plus vite que l'on ne monte.

—Oui, Baptiste, *hoc advenire*.....

Un hurlement parti d'en bas coupa en deux sa phrase latine. Les sauvages arrivaient ; la nuit aussi, par bonheur, et les ombres s'épaississaient vite sous les rameaux.

—Guerriers, dit le chef indien, vous êtes donc moins agiles et moins rusés que les blancs ? Quand les blancs nous poursuivent, ils nous trouvent toujours, et vous, vous les laissez s'échapper comme des renards mal pris dans les piéges.

—Chef courageux, dit un des guerriers, nous ne voulons pas rabaisser le courage des visages pâles, parceque tu le connais mieux que nous, toi qui as été blanc autrefois ; mais les guerriers des bois ne sont pas peureux, et ils savent encore scalper leurs ennemis.

—Un blanc ! ne put s'empêcher de murmurer Paul, du haut de sa cachette, c'est le chef des Couteaux-Jaunes.....

—Un blanc ! fit Baptiste, comme un écho.

Les guerriers indiens n'entendirent point la faible exclamation des chasseurs perchés sur les rameaux du sapin. Réunis autour de leur

chef, ils semblaient attendre ses ordres. Déjà les cimes de la forêt se noyaient dans les vagues sombres de l'air, et le vent qui venait de s'élever faisait un grand murmure parmi les rameaux.

—Les deux chasseurs se sont arrêtés non loin d'ici, dit, à voix basse, le chef à ses guerriers, car nous n'entendons plus le bruit de leurs pas ; il faut leur montrer que les enfants des bois sont aussi fins qu'eux ; restons ici plusieurs, cachés sous la forêt ; soyons muets et attentifs, pendant que les autres guerriers vont s'éloigner, en criant, comme s'ils retrouvaient leur trace.

A ces paroles succède un long cri de joie, et la troupe obéissante s'élançe dans la forêt.

—Nous sommes sauvés, Paul, dit Baptiste à voix basse.

—Peut-être, Baptiste ; mais ces sauvages sont rusés.

—Allons-nous descendre ?

—Pas maintenant ; attendons.

—Batiscan ! j'aimerais mieux un lit de plumes que ces branches noueuses.

—Tu n'as pas mauvais goût, Baptiste,..... mais le temps des lits de plume est passé !

—Si je continuais mon histoire pour tuer le temps ?

—Si tu allais m'endormir ?

—Alors, parlons de Lotbinière et du temps passé.

—Ne parlons pas du tout, c'est mieux.

—Mon histoire du grand-trappeur est intéressante, va !

—Tu l'achèveras quand nous serons descendus de ce juchoir.

—Si je ne parle point je vais m'endormir.

—Dors.

—Si je tombe ?

—On dira : *De branchâ in brancham degringolat atque facit pouf.*

—En voilà du jargon, par exemple.

—C'est une parodie de Virgile. Tu n'as jamais été au Séminaire, toi, tu ne connais pas ce personnage distingué, Virgile ?

—En fait de séminaire je n'ai connu que l'école de mon village, et, en fait de maître, je n'ai eu que ce damné de Racette.

—Racette ! Je l'ai connu, quel misérable ! c'est lui qui est la cause principale des malheurs de ce pauvre Djos.

—Je ne sais pas ce qu'il est devenu Djos ?

—Brulé dans sa grange probablement.

—Quelle triste destinée !

—Il y a quelque chose d'étrange en sa mort, de même qu'en la fin tragique de la femme de Picounoc. J'ai toujours eu des doutes sur la culpabilité de Djos, je te l'avoue franchement.

—Moi aussi.

—Parle moins fort, Baptiste.

—Ne crains rien, les branches parlent plus fort que nous; elles nous empêchent d'être entendus. D'ailleurs les sauvages sont loin.

—Essayons de dormir. Veille sur moi, et je prendrai soin de toi ensuite.

Une demi-heure après, l'ex-élève qui venait de se nicher à la place des oiseaux, ronflait comme s'il eut été couché sur la mousse. Baptiste le tenait d'une main ferme en cas d'accident, car sur ce lit d'un nouveau genre, le dormeur ne pouvait rester longtemps dans la même position ; il fallait donner à chaque

partie du corps la chance d'être endolorie à son tour. Paul dormit trois heures consécutives, non pas sans pousser quelques plaintes dont il n'eut point connaissance. En s'éveillant il se prit à rire.

—Diable ! dit-il, est-ce que je suis changé en oiseau, *Avis sum ?*

—Nous sommes des aigles, murmura Baptiste, avec un grain de vanité.

—Si toutefois nous ne sommes pas des oies.

—Je dors à mon tour.

—Dors.

—Tiens-moi bien.

—*Noli timere*, j'ai bonne poigne.

Et Baptiste, endormi à la cime du sapin, rêva qu'il était le roi des oiseaux.

Quand il s'éveilla il y avait, dans le ciel, audessus de sa tête, des clartés indécises : c'était le jour qui s'annonçait ; il y avait, sur la terre, au dessous de lui, une obscurité encore profonde : c'était la nuit qui s'attardait sous les bois. Le chef indien n'avait pas bougé depuis la veille, et ses guerriers s'étaient montrés aussi patients dans leur cachettes.

Ils se disaient en eux-mêmes : quand le jour paraîtra, les chasseurs sortiront de leur retraites, car ils nous jugeront loin d'ici.

Une ligne de feu parut à l'horizon, du côté de l'Orient, et des rayons de flamme, sortis d'un centre commun, s'élancèrent dans le ciel en se développant comme un immense éventail. La cime des bois parut tressaillir sous les caresses de la lumière, et les feuilles prirent une teinte radieuse. Quelques oiseaux chantèrent, et leurs notes joyeuses se répétèrent au loin. La brise devenait silencieuse à mesure que le soleil montait au firmament et que les oiseaux chantaient.

—Battefeu ! Je donnerais trente sous pour le moindre gibier, dit Baptiste.. j'ai faim.

—Chut ! pas un mot, attendons le jour. Si quelques uns des sauvages sont cachés dans les environs ils s'éloigneront alors, croyant que nous ne sommes pas ici.

Quelques heures s'écoulèrent et rien, excepté les cris des pique-bois (piverts) et des écureuils, ne vint troubler le calme de la solitude. Le chef des Couteaux-jaunes sortit lentement de sa cachette, sans faire bruire les

rameaux qu'il souleva. Debout, près d'un vieux tronc renversé, il prêta l'oreille aux murmures divers de la forêt. Rien ne dissipa le calme froid de son visage tatoué ; les bruits n'avaient rien d'insolite..... Ses regards interrogèrent, aussi loin qu'ils le purent, la forêt profonde. Alors il crut que les chasseurs blancs avaient continué à fuir, et que les guerriers lancés à leur poursuite ne les avaient pas rejoints, car ces guerriers seraient revenus ou auraient dépêché un envoyé pour le prévenir. Il sentit un vif mécontentement et imita le cri de l'outarde pour réunir ses gens. C'était le signal convenu. En même temps que s'éleva le cri de l'outarde, un rire franc descendit de l'arbre où s'étaient réfugiés les deux chasseurs, et Baptiste disait à haute voix, mettant le pied à terre :

—Pas plus de sauvages que sur la main !

—Quel est ce cri ? dit Paul, tout étonné.

—Une outarde !.....notre déjeuner ! répliqua Baptiste.

Le chef indien, non moins surpris, gardait maintenant le silence, et plongeait son regard perçant à travers les rameaux, vers l'endroit

d où partaient le rire et les paroles. Il aperçut les deux chasseurs blancs qui écoutaient, immobiles et craintifs, adossés au tronc du sapin. De tous côtés on entendait les craquements des branches sèches sous les pieds, et les secousses des broussailles repliées qui se redressaient violemment après le passage des guerriers.

—Nous sommes perdus ! dit Baptiste ; si nous étions restés une minute de plus dans l'arbre !

—Vendons cher nos vies !

Une balle vint effleurer l'écorce du sapin qui protégeait les deux trappeurs canadiens.

—Les lâches ! hurla Paul Hamel.

—Sauvons-nous ! dit Baptiste, nous pouvons échapper encore.

—A droite ! reprit Paul, nous n'avons pas entendu de bruit de ce côté ; il n'y a peut-être personne.

—Es-tu blessé ?

—Non ! la balle s'est amortie sur le canon de mon fusil.

—Fuyons ! il vont nous tuer sans qu'on les voie, les damnés !

Et les deux amis s'élancèrent du côté qu'ils n'avaient pas entendu de bruit. Ils passèrent près du chef sans le voir. Celui-ci épaula son arme et fit feu. L'un des fuyards tomba : ce fut Paul Hamel ; l'autre se trouva soudain en face d'un nouvel ennemi. Il ne s'arrêta pas, mais le frappa si fort du canon de sa carabine qu'il lui perça le ventre. Le sauvage poussa un rugissement terrible ; ce fut son mot d'adieu. Mais le chasseur canadien n'eut pas le temps de retirer, des entrailles du guerrier, son arme sanglante, qu'il se vit entouré d'une bande furieuse, désarmé et garotté.

—L'autre, demanda le chef, est-il bien mort !

—Il a la face sur la terre comme un lâche qui tombe en se sauvant, dit l'un des guerriers.

—Mon pied lui a écrasé la tête en passant, dit un autre.

—Le chef a l'œil juste et le bras ferme, ajoute un troisième.

—Allons danser autour de son cadavre, reprit le chef, les mânes des Couteaux-jaunes se réjouiront.

Et, parlant ainsi, ils se dirigèrent vers le lieu où l'ex-élève était tombé,

—Le diable l'a-t-il emporté ? exclama le chef, je ne le vois plus.

—Il était ici, il y a une minute.....

—Sacripant ! Je le sais bien qu'il y était..... mais il n'y est plus !.....

Et les indiens se regardaient d'un air hébété. Ils se mirent l'oreille contre la terre.

—Le chien de visage pâle ! ..... il court ! il est déjà loin.

—Celui que nous tenons paiera pour les deux, reprit le chef, en avant ! Il y aura fête joyeuse et sanglante, ce soir, dans la petite anse, à l'embouchure de la rivière Claire.

III

GENEVIÈVE LA FOLLE.

Pendant que dans les vastes solitudes du nord-ouest, des Couteaux-jaunes, guidés par le Hibou blanc, poursuivent les trappeurs Canadiens de leur implacable jalousie, sous le ciel heureux du Canada, au milieu des campagnes

où la vertu s'épanouit comme les fleurs, des hommes civilisés et chrétiens poursuivent, avec non moins de malice et d'acharnement, mais avec plus d'hypocrisie, la plus douce des victimes. Et cela depuis vingt ans ; car vingt ans se sont écoulés depuis le tragique événement qui rendit Picounoc veuf et Noémie inconsolable. Picounoc et le bossu s'étaient liés d'amitié. Les mêmes penchants les portaient l'un vers l'autre, et leurs intelligences perverses n'avaient pas été longues à se deviner. Le colporteur avait passé bien des fois, depuis vingt ans, avec sa cassette sur le dos, et il avait semé partout sa marchandise choisie, récoltant, en retour, les gros sous qui s'étaient changés en dollars. Et puis, il avait prêté à courte échéance et à gros intérêts, sur billets ou obligations par devant notaire, les précieux dollars ; comme prêtent encore, de nos jours, certains usuriers sans cœur—bourreaux d'un nouveau genre, qui jettent sur le pavé, dans le déshonneur ou le désespoir, les pauvres qui tombent dans leurs serres ; qui croient se racheter aux yeux de la société ou de Dieu, en offrant de temps à autres, avec ostentation, et grand fracas de

réclame, aux églises ou aux communautés, une partie des deniers qu'ils ont extorqués aux malheureux! Bref, le bossu était riche, et avait ouvert un magasin à Leclerville, près du pont. Picounoc avait vieilli de vingt ans comme les autres; mais le gaillard portait bien son âge.

On le disait l'habitant le plus à l'aise de la paroisse. Il possédait deux belles terres en culture et une terre à bois, bonne maison, grange vaste, chevaux fringants, bêtes à cornes, moutons, porcs et volailles. On le jalousait. L'un disait: Rien d'étonnant qu'il ait amassé, il n'est pas, comme moi, accablé par la famille. L'autre: il est si ménager! il tondrait sur un œuf. Celui-ci: il a eu toutes les chances; jamais de pertes, jamais d'accidents, et celui-là: s'il avait une femme gaspilleuse comme la mienne, il ne serait peut-être pas mieux que moi .....

Picounoc ne s'était point remarié. Plusieurs crurent que c'était de regret. En effet, il doit être difficile d'oublier une première femme, bien que nombre de veufs s'efforcent de prouver le contraire. Quoiqu'il en soit, Picounoc était resté sage aux yeux de bien

des gens, et il vivait seul avec un engagé et Marguerite sa fille. Marguerite était passablement belle, pas sotte du tout, bonne ménagère et fille vertueuse. Lecteurs, ne soyez pas étonnés, la rose croît sur les épines.

Elle était recherchée en mariage de plusieurs garçons de bonne famille, établis sur des terres nouvelles déjà toutes défrichées, ou sur le bien paternel. Mais elle aimait plus haut. Elle était recherchée encore par un parti riche, mais un peu vieux et difforme, le bossu. Celui-ci, elle le fuyait, car elle éprouvait une antipathie singulière non seulement pour sa bosse, mais pour son caractère faux. Le bossu n'en tenait pas moins à ses idées et il ne doutait nullement du succès final ; non pas qu'il espérât jamais sembler un Adonis aux yeux de Marguerite, mais parcequ'il avait le père en sa faveur. Marguerite aimait Victor Letellier, jeune étudiant en droit, fils de Djos le défunt et de Noémie la veuve. Victor Letellier avait-il un penchant pour Marguerite? je ne le sais pas encore : lui-même le savait-il ? Car l'amour est souvent capricieux: Une femme vous aime, vous en aimez une autre, et celle-ci vous regarde avec indiffé-

rence, et brûle pour votre ami, qui se sauve de ses embrassements pour voler ailleurs. C'est le jeu : Passe à ton voisin. Je ne veux pas insinuer toutefois que l'exemple soit applicable dans le cas actuel.

Picounoc n'avait point convolé, mais la faute n'en était pas à lui, car sa passion pour Noémie s'était accrue avec les années, et, au moment où nous sommes, il se dirige encore vers la demeure de la veuve, moins soucieux que de coutume, et l'espérance au cœur.

Noémie travaille au *métier*, pendant qu'une de ses nièces qui demeure avec elle, tourne le rouet en chantant. Son front est incliné sur les brins de laine, et la navette active va et vient avec bruit entre les brins roidis de la chaîne qui se séparent pour la laisser passer, chaque fois que le pied de la travailleuse pèse sur l'une ou l'autre des *marches*. Le jour commence et Noémie se hâte, car elle veut faire ses cinq aunes d'étoffe avant la nuit.

Elle est pauvre et sa terre, si féconde autrefois, ne rend plus. Les mauvaises herbes,

moutarde et chien-dent, remplacent l'avoine et le blé ; les pacages sont nus et les animaux sont maigres. Pourtant la veuve infortunée n'a épargné ni son temps, ni ses peines. Elle a demandé les meilleurs serviteurs et n'a pas regardé au paiement. Une sorte de fatalité l'a poursuivie, et, malgré son travail et ses économies, elle est devenue d'année en année plus pauvre et plus malheureuse. Nous saurons bientôt comment cela s'est fait.

Picounoc entra. La jeune fille se leva pour lui présenter une chaise, et la navette fut déposée sur l'étoffe. Noémie accorda un sourire triste au visiteur qui s'approchait d'elle.

—Je voudrais vous dire quelques mots, Noémie, fit le veuf.

—Entrez ici, monsieur.

Tous deux passèrent dans la salle voisine, et s'assirent sur un sofa de bois peint en bleu.

—Pauvre Noémie, commença Picounoc, d'un air affligé, avez-vous des nouvelles ?

Noémie pencha la tête et pâlit.

—Le bossu entendra-t-il raison ? Il m'a assuré, déjà, qu'il éprouverait un dommage énorme s'il ne rentrait immédiatement dans

ses fonds. Le commerce a ses exigences, Madame, vous le savez, et si l'argent est nécessaire à quelqu'un, c'est bien au négociant ?

Noémie soupira profondément.

—Si vous l'aviez voulu, Madame, continua Picounoc, si vous le vouliez encore, vous seriez à l'abri de ces épreuves qui vous accablent, à l'abri surtout de la rapacité de ce vilain bossu. Un deuil de vingt années doit être assez long. Vos parents et vos amis seraient heureux de vous voir accepter enfin un protecteur et un appui ; et, si vous n'en voulez pas pour vous même, que ce soit pour votre enfant.

—Il sera reçu avocat bientôt, et pourra, je l'espère, conquérir une place au soleil, dit Noémie.

—Songez, Noémie, que c'est à moi qu'il devra la position qu'il est destiné à occuper dans le monde ; le bossu, si je ne l'avais conseillé, ne vous aurais jamais prêté un sou.

—Je le sais.

—Si j'avais eu de l'argent, je vous en aurais fourni de grand cœur et sans garantie ; je n'aurais pas eu recours à ce colporteur qui vous met dans le chemin aujourd'hui.

—S'il pouvait attendre que mon fils soit reçu avocat !

—Noémie, vous ne savez pas comme sont épineux les commencements d'une carrière. Il s'écoulera nécessairement plusieurs années avant que Victor puisse rembourser au bossu les trois cents louis que vous lui devez.

—Trois cents louis ? dites-vous.

—Eh oui ! eh ! oui ! cela monte vite, allez ! l'argent prêté à intérêt composé.....

—Mon Dieu ! Jamais je ne pourrai payer cette somme-là.

—Noémie, si vous vouliez !.....

—Mais, c'est impossible, je ne puis pas.....

—Vous pouriez vous acquitter bien vite..... ou, plutôt, dites un mot, faites-moi une promesse, et j'acquitte tout moi-même.....

La veuve, émue et troublée, ne répondit rien.

—J'assurerais à votre fils, que j'aime déjà comme s'il était mien, un avenir prospère : je le pousserais, comme on dit. J'ai les moyens de le faire. Et j'ai cru m'apercevoir qu'il ne détestait pas Marguerite..... Que de bonheurs

à la fois!..... Ah! je sais bien que je n'en mérite pas autant!

—Vous êtes bien bon, Monsieur, mais!.....

—Mais quoi? dites, achevez, ce n'est pas la première fois que vous êtes cruelle à mon égard, et ce ne sera pas la dernière non plus, sans doute.....

—Ce n'est pas ma faute. Je ne puis oublier celui que j'ai tant aimé?

—Noémie, est-ce que je vous demande de l'oublier? Non, Dieu m'en est témoin. Aimez-le toujours, évoquez son souvenir sans cesse, oubliez-moi pour ne voir que son image adorée! si j'en souffre, ce sera en secret; et je ne m'en plaindrai point. Je veux vous rendre heureuse, car je vous aime.

—Vous méritez bien d'être aimé, reprit Noémie à voix basse et d'un air effrayé.

—Oh! merci! merci!..... par pitié! aimez-moi un peu!.....

....

On dit que j'aime les pommes
A la douzaine!
On dit que j'aime les pommes
A la douzaine!

J'en aime ni six, ni cinq, ni quatre, ni trois, ni deux, ni une, ni point.
A la douzaine que j'aime, que j'aime !
A la douzaine que j'aimerai !

C'était Geneviève la folle qui entrait en chantant ce singulier refrain des écoliers.

—Bonjour, Geneviève, dit la fileuse.

—On dit: Bonne nuit ! c'est la nuit, ça ; la nuit pour moi, la nuit pour toi, la nuit pour Noémie, la nuit pour Picounoc, la nuit pour le bossu, la nuit pour tous les fous !

On dit que j'aime les pommes
A la douzaine !

—Comme tu es éveillée, Geneviève.

—Je suis éveillée parce que je suis triste ; je chante parce que je pleure. Chante donc aussi toi, tout le monde devrait chanter parce que tout le monde devrait pleurer. Où est Noémie ? On dit qu'elle va se marier. Il est grand temps qu'elle y pense, si elle veut publier mineure.

La jeune fileuse riait de bon cœur. Elle fit signe à la folle d'entrer dans la chambre où se trouvaient Picounoc et Noémie.

Elle y entra en effet.

—Bon jour, Monsieur et Madame, dit-elle, comment vous portez-vous ? Assez bien, Dieu merci au bon Dieu. Assoyez-vous donc. Merci, je ne veux pas être longtemps.

On dit que j'aime les pommes
A la douzaine !
On dit que j'aime les pommes
A la douzaine !

Picounoc et Noémie la regardaient en souriant, accoutumés qu'ils étaient à ces folies inoffensives.

—Vous m'inviterez aux noces, continua-t-elle. Vous jouerez du violon et je danserai toute seule avec tous les autres. Je m'en vais chez le bossu, de ce pas-là ; il m'a promis une épinglette pour me mettre dans les oreilles. On est en amour tous les deux. Si je peux mettre la main dessus, je vous promets qu'il va la rouler sa bosse, une butte ! J'ai une rivale, c'est mademoiselle Picounoc, mais, les rivales, quand je me montre, ça fond comme le beurre dans la poêle !

—Pauvre Geneviève ! murmurait Noémie.

—Elle n'a plus la moindre étincelle d'intelligence, dit Picounoc.

—Je cherche Djos, ton mari, reprit la folle s'adressant à Noémie, si je le trouve je le garde, tu n'en as plus besoin, puisque tu prends ce grand maigre-échine-là. Djos! c'est ça qui était un bon patriarche. Je l'ai bien connu dans l'ancien temps. Alors on l'appelait Joseph, et il avait un beau manteau qu'il prêtait aux dames trop frileuses. Mais tiens! je m'aperçois bien que vous me dérangez, adieu! bon jour, bon soir! je m'en vais, tu t'en vas, il s'en va, nous nous en allons; vous vous en allez, ils s'en vont..... à la mort! à l'échafaud!

Et elle sortit.

—Cette folle, remarqua Picounoc, elle a parfois des paroles lugubres.

Noémie avait des larmes dans les yeux.

—Je vais aller voir le bossu, continua Picounoc, et je vous jure de faire l'impossible pour le désarmer et vous le rendre un peu plus favorable.

IV

UN DE PERDU TROIS DE TROUVÉS.

Baptiste éprouvait d'horribles tortures morales, mais son visage impassible les dissimulait bien. Il avait appris des sauvages à déguiser ses sentiments et à cacher ses émotions. On lui délia les pieds pour qu'ils put marcher, mais on lui attacha les mains derrière le dos. Il trébuchait parfois, et parfois tombait sur le terrain embarrassé. On le rouait de coups alors au grand amusement du chef. La perspective n'était pas gaie. Il regrettait de n'avoir pas été, comme son compagnon qu'il croyait mort, atteint par une balle meurtrière. Que d'ignominies et de souffrances lui eussent été épargnées ! Il eut envie de réveiller la sensibilité du chef en lui parlant du pays, des parents qu'il avait dû aimer, de la religion qui avait embelli son enfance. Car, il le savait, ce chef n'était pas un véritable indien, mais bien un renégat.

—Chef, dit-il en français, car je vois bien

que tu n'es pas né dans les bois, et que tu es un enfant des peuples civilisés, au nom de la mère qui t'a donné le jour, rends-moi donc la liberté, et jamais, je le jure, je ne ferai rien contre la tribu qui t'a choisi pour son maître.

—La mère qui m'a donné le jour a bien eu tort, répondit, en français, le chef un peu surpris—et toi, tu as eu tort aussi de tomber entre mes mains.

—Pourquoi cette vengeance ? je ne t'ai jamais fait de mal.

—Si ce n'est pas toi, c'est quelqu'un des tiens.

—Comment ? mais il y a une justice.

—Une justice ! oui ! au bout de ma carabine. Ah ! je l'ai juré que je me vengerais ! et je voudrais bien que tous ceux à qui je garde rancune passassent à la portée de mon bras !..... N'importe ? en attendant, puisque ceux que je déteste ne viennent pas jusqu'ici chercher leur punition, je m'assouvis sur les imprudents qui, comme toi, tombent dans mes filets.

— De quelle place viens-tu ? chef.

—Cela ne te regarde en rien.

—Connais-tu le grand-trappeur ? demanda, à son tour, le chef.

—Cela ne te regarde en rien, dit Baptiste.

—Le faux indien se mordit les lèvres et ses yeux lancèrent un éclair de feu.

—Ce maudit-là, continua-t-il, me le paiera, si je le poigne une bonne fois !

—C'est qu'il n'est pas aisé à prendre.

—Tu le connais donc ?

—Je l'ai vu, un jour du mois de mai dernier, écraser du bout du doigt, à ses genoux, un chef traître, un ravisseur de fille, et lui faire demander pardon...et je l'ai vu lui pardonner son crime.

Le renégat rougit sous son masque de cuivre.

Les sauvages écoutaient avec une certaine inquiétude cette conversation dont ils ne comprenaient pas un mot. Ils avaient peur d'être trahis et de perdre leur victime, car ils devinaient bien que leur chef et le prisonnier étaient de la même nationalité. Les femmes surtout se montraient inquiètes : L'une d'elles que Baptiste reconnut et qui n'appartenait

pas à cette tribu hostile, s'approcha du renégat et lui parla longtemps. Le chef les rassura alors et leur dit de ne rien craindre, que le prisonnier subirait la mort, dès l'arrivée à la rivière Claire. A cette nouvelle promesse un cri de joie immense fit retentir au loin la forêt.

.....

—*Well ! well !* nous autres trouverez eux bientôt, puisque ils sont asses *stioupides* pour *cry up* si fort.

—*Bene ! bene ! fusillabimus omnes !* nous les fusillerons tous s'ils continuent à se trahir.

Le premier était un trappeur anglais, le second, notre ami Paul, ou l'ex-élève. Il y en avait deux autres. Un grand et robuste gaillard à l'air triste et sévère ; un petit homme rond et joyeux alerte et plaisant.

L'ex-élève se voyant perdu, avait joué au plus fin avec le sauvage, et, au premier coup de fusil, il s'était jeté la face contre terre et les bras tendus. Bien lui en prit, car son compagnon fut vite appréhendé, comme l'on sait, et menacé d'un long martyre et d'une mort certaine. Paul se doutait bien que les Cou-

teaux jaunes courraient tous après Baptiste pour le saisir vif, et ne s'occuperaient qu'ensuite du mort. Dès qu'il les vit entourer l'infortuné trappeur, son compagnon, il se leva, saisit sa carabine et s'élança sous la forêt.

Quelques uns de mes lecteurs seraient peut-être tentés de blâmer la conduite de l'ex-élève en cette circonstance ; ils auraient aimé le voir défendre son camarade au prix de sa vie, tuer deux ou trois visages de cuivre et tomber ensuite pour ne plus se relever. L'ex-élève était brave et dévoué ; de plus il était prudent. Si sa mort eut pu servir à quelque chose, il serait fait tuer n'en doutez pas ; mais avec les indiens comme avec les blancs il faut surtout employer la ruse : c'est l'arme la plus redoutable, et le plus sûr moyen de triompher. L'ex-élève n'oublia pas son camarade.

A cette époque de l'année, de nombreux partis de chasseurs se dirigeaient vers le nord. Ils allaient passer l'hiver dans les parages du grand fleuve Mackenzie, pour chasser le rennes, l'élan, l'orignal, mais surtout le vison, la marte, et autres animaux à riches fourrures. L'ex-élève savait que la plupart des

trappeurs traversent la région où il passait lui-même, pour se rendre à la rivière Claire. Il fit, avec la lame de son couteau, de distance en distance, une croix sur l'écorce des bouleaux. Cette croix avait une signification connue des trappeurs, elle annonçait l'ennemi. Et plus elle était grande et plus l'ennemi était proche. Et dans l'écorce du même arbre un trou indiquait le côté où devait se trouver cet ennemi. Tout en traçant ses hiéroglyphes, il songeait à son malheureux compagnon et se mettait l'esprit à la torture pour imaginer un moyen de le sauver. La faim déchirait ses entrailles, car il n'avait pas mangé depuis sa rencontre avec les Couteaux-jaunes. Il tendit quelques collets, car il eut été imprudent de tirer des coups de fusils : c'eut été appeler ses ennemis. Au pied d'un chêne feuillu s'étendait une nappe de mousse et de verdure ; il se laissa choir sur cette couche séduisante, puis, un moment après, sentant qu'il avait sommeil, il se mit à genoux et fit au seigneur une fervente prière. Alors confiant dans la protection céleste, il s'endormit.

Une détonation soudaine l'éveilla après deux heures de repos. Il se leva d'un bond, et,

croyant les sauvages à sa poursuite, se mit à fuir au hasard. Il avait à peine franchi quelque cent pieds qu'il se trouva en face de trois hommes. Il ne put s'empêcher, dans sa surprise et sa joie, de lâcher un mot latin : *O quam felix !* Le plus grand des trois chasseurs, le chef, eut comme un soubresaut d'étonnement en entendant cette voix et ce latin ; un autre dit :

—*He speaks latin* comme une vache espagnole. Le troisième, plus étonné que les autres, s'écria :

—Comment ? vous me connaissez ? Mais diable ! qui êtes-vous donc. Je ne vous remets pas moi ?

—Pardon, chasseur, je ne vous connais pas du tout, mais loin du pays, au milieu des solitudes sauvages, tous les chasseurs blancs sont amis.

—Vous ne me connaissez pas, dites-vous, mais vous savez mon nom, puisque vous vous êtes écrié en me voyant : Oh ! tiens ! Félix !

L'ex-élève et les chasseurs éclatèrent de rire, à la grande stupéfaction de Félix.

—C'est un mot latin que j'ai jeté au vent

reprit l'ex-élève; cela m'échappe encore parfois dans les grandes circonstances. Je ne savais pas que je prononçais votre nom. Vous vous appelez donc Félix ?

—Félix Rivard, pour vous obéir.

Vous êtes donc un savant, vous l'ami ? demanda le premier des trappeurs avec une indifférence mal dissimulée.

—J'ai été au séminaire de Québec, dans mon enfance.....

—Au séminaire de Québec !.....Et après ?

—Après ! dans les chantiers de la Gatineau.

Une émotion extraordinaire s'empara du chef des coureurs, une sueur froide perla sur ses tempes qu'il essuya du revers de sa main, et ses yeux se fixèrent avec une attention, extrême sur le nouveau chasseur.

—J'ai faim, dit l'ex-élève, avez-vous quelque gibier à me mettre sous la dent ?

—Une perdrix, deux perdrix même, que Félix vient de tuer.

— Heureuses perdrix ! heureux coup de fusil qui m'a éveillé et me donne trois braves compagnons pour remplacer celui que je viens de perdre

—Vous avez perdu votre camarade ? comment cela ? qui était-il ?

—Vite, allumez un petit feu pour faire rôtir mon dîner, et je vous conte, en deux mots notre histoire.

L'anglais dit : C'est moi allume *the fire and cook the* perdrix. Et il se mit à l'œuvre.

—Un parti de Couteaux-jaunes nous a poursuivis et rejoints aussi, puisque l'un de nous deux est prisonnier. Si je n'avais pas fait le mort, ça y était. Nous avons passé la nuit dans le faîte d'un arbre comme des corbeaux, et les chenapans de sauvages sont venus camper à nos pieds. Si nous étions restés dans notre cachette cinq minutes de plus, nous étions sauvés, raconte l'ex-élève.

—Et pourquoi n'y êtes-vous pas restés ?

—Nous les pensions décampés.

—Sont-ils nombreux ?

—Vingt cinq, sans les femmes.

—Nous ne sommes que quatre.....

—Si nous pouvions délivrer ce pauvre Baptiste nous serions cinq.

—Baptiste ?

—Oui, le connaissez-vous ?

—C'est un brave ! Il nous a laissés au lac Supérieur, il y a un mois environ. Nous avons protégé tous deux, alors, contre l'amour d'un chef cruel, d'un renégat, d'un blanc qui s'est fait sauvage, une jeune fille Lithchanrée.

—Que dites-vous là ? Mais ce chef, c'est lui qui guide et commande la troupe à laquelle je n'ai échappé que par miracle, et qui emmène prisonnier mon cher camarade.

—Ce doit être lui en effet, le Hibou blanc, le chef des Couteaux-jaunes ! En marche alors !

—Vous êtes donc celui qu'on appelle le grand-trappeur ? demanda, avec une sorte de respect, l'ex-élève.

—*Oh yes ! that is the man*, reprit vivement l'anglais, c'est ça le grrrande chasseur, le grrrande-trappeur !.....Tu vas voir !

—Il est l'effroi des sauvages, ajouta Félix.

—Il y a bien longtemps que j'entends parler de vous, reprit l'ex-élève, et je suis heureux de faire votre connaissance.....; si vous voulez nous chasserons ensemble.....

—Je le veux, dit le grand-trappeur. Et il tendit sa main loyale au nouveau compagnon.

—Maintenant, mes perdrix. Pour que je vous suive il me faut un peu de leste dans l'estomac, *in stomacho meo !*

Le grand-trappeur sourit et une larme apparut dans son œil mélancolique.

—Le nouveau camarade il est drôle comme un *devil*, observa en riant le trappeur anglais.

L'ex-élève eut vite fait son repas : Une gorgée d'eau maintenant, pour me rincer le palais, dit-il, et filons !

—Les Couteaux-jaunes ne sont donc pas loin ? demanda le grand-trappeur.

—A quelques heures seulement.

—Dans la direction nord, si j'en juge par la marque que vous avez faite sur les bouleaux, car je suppose qu'elle est de vous.

—En effet. Ils se dirigent sans doute vers le lac noir par où ils ont coutume de passer.

—Ils iront peut-être à l'embouchure de la rivière Claire pour faire la pêche, et se donner le luxe d'un festin, avant de s'enfoncer plus avant dans la forêt, observa Félix Rivard,

—*Oh ! yes*, dit l'anglais, car ils ont *much wisky*.

—Ils ont coutume de faire la traite à la baie d'Hudson ; j'ai entendu parler d'eux au fort d'York, dit l'ex-élève.

—Il faut marcher vite, reprit le grand-trappeur, et se rendre à la rivière Athabaska. Si nous ne les trouvons pas là, nous passerons par le fort Pierre à Calumet pour acheter de la poudre et des balles.

—Mon Dieu ! ils auront peut-être tué mon pauvre compagnon de chasse, et nous arriverons trop tard.

—Il sont trop barbares, répliqua le grand-trappeur, et se complaisent trop dans les souffrances de leurs victimes pour les immoler si tôt. Ce n'est pas durant la marche qu'ils tuent leurs prisonniers ; ils s'arrêtent, boivent, mangent et dansent, d'abord, sous les yeux du condamné, et puis, quand ils sont las des jouissances ordinaires, ils se gorgent de sang.

—*God dam !* frémit l'anglais en serrant sa carabine.

Ils marchaient depuis quelques heures à peine, quand ils entendirent la clameur joyeuse des

indiens à qui le Hibou blanc annonçait le supplice prochain de Baptiste.

V

ENTRE AMIS.

Picounoc sortit de chez Madame Letellier avec l'espérance dans l'âme : J'ai souffert vingt ans, pensait-il, mais qu'importe ? les vingt ans sont passés et la volupté que j'ai si longtemps désirée semble m'être promise. Qu'est-ce que c'est que vingt années de martyre pour une heure de pareilles jouissances ? Et cette femme, ce n'est pas pendant une heure seulement que je la possèderai, mais pendant des années, car je ne suis pas vieux encore ! je suis solide et plein de vigueur ! Oh ! la persévérance ! la persévérance ! quelle force et quelle vertu ! Je n'ai que celle-là, mais !..... Si je me faisais illusion ! Illusion ! Est-ce que je me suis fait illusion quand elle m'a repoussé fièrement, durement, impitoyablement ? Est-ce que je me suis fait illusion quand elle m'a accueilli avec froideur, avec indifférence ? Illusion ? Allons

donc ! on n'est plus à l'âge des illusions. Elle s'incline vers moi, elle penche, elle penche, comme..... n'importe ? je ne suis pas un poète, moi, pour faire des comparaisons. Si Victor son garçon peut monter de Québec maintenant, il la fera bien se décider, lui ! Il m'aime, ce Victor ; il me considère comme un père !... Oh !..... je sens que je l'aimerai, cet enfant ; je le protégerai, je le pousserai dans le monde. Il faut bien, après tout, qu'on répare un peu le dommage fait au père..... On est chrétien ou on ne l'est pas. Pauvre Djos ! lui qui aimait les bons tours, je ne sais pas comment il prendrait celui-là, s'il savait le fond de l'affaire. Qu'il dorme en paix dans les cendres de sa grange, j'aurai bien soin de sa veuve.

C'est en se parlant ainsi à lui-même que Picounoc arriva chez son ami le bossu.

—Les affaires avancent-elles ? dit celui-ci.

—Pas vite. Le plus sûr moyen de vaincre sa résistance, je crois, serait de faire vendre la terre. Quand Noémie se verra dans le chemin elle se montrera plus accommodante.

—Je suis prêt, dit le bossu.

—Je l'achèterai, moi, reprit Picounoc ; tu ne me nuiras pas ?

—Non, pourvu que mes intérêts soient protégés.

—J'ai rarement vu une veuve aussi tenace.

.....

Monsieur le marchand, empêchez donc ces gamins de me persécuter, pour l'amour de n'importe qui et de n'importe quoi !

— Tiens ! Geneviève ! dit le bossu, — car c'était elle, la pauvre folle, qui entrait—que te font-ils donc, ces mauvais garnements ?

—Ils m'appellent " la folle."

—Ne les écoute point, dit Picounoc, tu sais bien que tu es plus fine qu'eux.

—Oui, et plus fine que vous aussi, soit dit sans vous offenser.

—C'est bon pour toi, Picounoc, dit le bossu.

—Non, ce n'est pas bon, répliqua la folle ; j'aurais du dire : *meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ.*

En te frappant la poitrine ? dit le bossu.

—En me perçant le cœur avec un poignard.

—Penses-tu encore à Racette ? demanda Picounoc.

—Quand j'étais jeune et belle, il y a bien cent ans de cela, je l'aimais bien, comme cela, pour lui dire un mot sans faire semblant de rien et continuer ma route.

—Je croyais que vous vous étiez connus intimement, reprit le bossu.

—J'ai tant vu de monde depuis que je suis descendue des limbes que je ne puis me remettre chacun. Mais vous autres, je vous reconnais bien toujours. Vous allumiez les étoiles tous les deux pour éclairer le paradis de la bonne femme Labourique, dans la rue Champlain, et vous allumez maintenant la colère de Dieu.

—Est-elle égarée un peu? remarqua le bossu en éclatant de rire.

—C'est presque de l'idiotisme, répondit Picounoc.

—Veux-tu me prêter cela pour jouer un peu? dit-elle au marchand. Elle montrait des rouleaux de fil.

—Tiens! amuse-toi, mais ne les salis point.

—Oh! non, j'ai les mains nettes; je me les suis lavées il n'y a pas plus de quinze jours.

Et elle se mit à faire des tourelles et des

colonnes avec des fuseaux. Et pendant qu'elle s'amusait ainsi, les deux vauriens causaient.

—Tu l'as donc toujours aimée cette femme? demandait le bossu.

—Toujours, depuis que je la connais.

—Et tu en as épousé une autre cependant?

—Avec raison, puisque je suis veuf.

—Farceur, tu fais du mystère.

—C'est mon fort.

—Et tu es devenu veuf si tôt!

—Elle se fait prier depuis vingt ans. Si je ne commençais le siège que d'aujourd'hui, où cela me mènerait-il? j'aurais les cheveux blancs quand j'entrerais dans la place.....

—Drôle! va, dit le bossu, lui tapant sur l'épaule, tu es si fort que cela?.....

Picounoc se gourma: Silence, dit-il; à la finesse du renard il faut unir la prudence du serpent.

—Mais deux d'un coup! allons donc! son mari et ta femme?.....

—Jamais je ne pourrai refaire la tour de Babel avec ces rouleaux, dit la folle, c'est décourageant; comment monter au ciel?

—Courage, dit le bossu, tu y arriveras.

—Eh bien ! c'est entendu, tu fais vendre la terre de suite, reprit Picounoc, il me tarde d'en avoir fini, s'il faut la prendre par la famine, réduisons-la !

— J'ai bien conduit la besogne, n'est-ce pas ? j'ai corrompu tous ses serviteurs.

—Tu les as tous jetés dans l'ivrognerie.

—C'est le plus sûr moyen de perdre un homme et de l'empêcher de travailler.

—Aussi, la terre est-elle dans un état pitoyable. Elle ne se vendra pas cher.

—Tant mieux pour toi ; quant à moi, je ne perdrai rien. Mais tu sais ?... l'autre affaire.....

—Marguerite ?

—Oui, il faut que les deux mariages soient célébrés à la même messe. Je deviens ton gendre respectueux et dévoué ; tu te fais mon auguste beau-père.

—Mais si Marguerite refuse ?

—Il n'y a pas de si..... ...

—Je m'en vais, dit la folle, excusez.

—Tu reviendras, Geneviève.

—Merci bien de la politesse, vous dites des

choses qu'on ne peut pas comprendre ; j'aime bien à tout comprendre, moi. Et elle sortit.

—C'est heureux qu'elle ne comprenne rien ! dirent à la fois les deux amis.

....

—Mère, je suis avocat ! je viens d'être reçu avec distinction, s'écria un beau jeune homme, en se précipitant, tout joyeux, dans les bras de la veuve Noémie.....

—Victor ! exclama l'heureuse mère, en embrassant le nouveau disciple de Thémis. O mon Dieu ! je croyais ne pouvoir plus jamais éprouver les douceurs d'une joie véritable ! ..... Tu viens te reposer ! tu vas passer quelque temps avec moi, reprit-elle après un moment.

—Oui ! mère, je suis un peu fatigué, j'ai besoin de respirer l'air des champs et de courir libre dans nos bois et sur le bord des ruisseaux..... Mais avant tout, j'ai besoin de manger un crouton.

Noémie jeta un regard inquiet sur sa nièce.

— Tiens ! ma cousine Henriette ! dit le jeune avocat. Comme te voilà belle ! comme te

voilà grande ! Un baiser, voyons ! encore un, cela fait oublier la faim.

—Va donc emprunter un pain, Henriette, demanda la veuve avec des larmes dans la voix.

—Vous n'avez pas de pain ? dit Victor.

—Tu ne l'aimeras pas, mon enfant.

Et vous le mangez, vous ? petite mère ?

—Faut bien !

—Voyons cela ! Et il ouvre le buffet, prend la nappe, la déroule et voit tomber un morceau de ce misérable pain d'avoine amer que trop de pauvres gens sont condamnés à manger.

—Ce pain noir ! c'est tout ce que vous avez ?

—On y est accoutumé ; mais toi !.....

—Mais moi ? j'en mangerai aussi.

—Va chercher du pain de blé, Henriette.

—Où vais-je aller ?..... les gens, vous le savez bien, n'aiment guère à prêter.....

—Victor comprit tout : Je n'ai plus faim, dit-il..... Bientôt, je l'espère, je pourrai vous apporter de meilleur pain, ma bonne mère.

Je pourrai relever cette maison qui tombe, améliorer cette terre qui ne produit plus que du mauvais grain, car je vais travailler ; je veux me faire une place au soleil !

La veuve pleurait: Cher enfant, soupira-t-elle, il sera trop tard.

—Que voulez-vous dire ? vous m'effrayez... Vous êtes malade ? les chagrins, le travail et les privations vous ont brisée ?.....

—Notre terre va être vendue.....tu le sais, elle a été décrétée.....

—Vendue ! c'est vrai ! et par celui qui vous a prêté de l'argent pour me faire instruire ! C'est pour moi que vous vous êtes ainsi jetée dans la misère ! Oh ! que Dieu me donne la force et les moyens de vous prouver ma reconnaissance ! Mais, comment se fait-il que celui qui nous a rendu service pendant tant d'années, retire tout à coup ce bras qui nous soutenait ?

—Quand on doit, mon fils, il faut payer : souvent le créancier n'a pas tort.

—Le créancier, c'est toujours.....

—Monsieur Chèvrefils.

—Je vais aller le voir : il faut qu'il patiente

encore un peu. Il comprendra que je suis en état de gagner quelque chose maintenant.

—Il dit qu'il a besoin d'argent pour son commerce. Au reste, notre bon ami St. Pierre est allé lui parler à ce sujet; et s'il est possible d'obtenir du délai, il en obtiendra.

—Quel brave homme que ce Saint-Pierre!

—Son dévouement ne s'est jamais démenti.

—Vient-il ici souvent?

La jolie veuve rougit. Elle voulut cacher son émotion et se détourna pour tousser.

—Assez souvent, répondit-elle.

—Sais-tu une chose, mère?

—Non..... qu'est-ce que c'est?

—Il m'a laissé comprendre, un jour, qu'il t'aimait et serait heureux de t'épouser .....

—Il t'a fait de pareilles confidences?

—Indirectement..... mais, j'ai compris..... Il ne vous en a jamais parlé?.....

—Comme te voilà curieux, fit la veuve en riant.

—Ah! je devine. C'est bien, petite mère, épouse-le, c'est un bon parti..... et moi.....

—Et toi?.....

—Et moi j'épouserai Marguerite

VI

UN TROUBLE-FETE

Animés par le désir de sauver leur compatriote et par le besoin d'échanger quelques coups de feu avec de vieilles connaissances, les trappeurs canadiens s'élancèrent sur les traces des Couteaux-Jaunes. Ils marchaient depuis trois heures environ, quand ils entendirent des cris de joie.

—Je ne les croyais pas si proches, dit le grand-trappeur, et, s'ils n'avaient pas eu le bon esprit de crier, nous aurions eu l'imprudence d'arriver au milieu d'eux le fusil au repos ou le pistolet dans la ceinture. Marchons avec précaution, et voyons s'ils gagnent la rivière.

—*Oh yes !* Je les entends. *Do you hear ?*

—*Entendamus omnes*.....répondit l'ex-élève, Le grand-trappeur éprouvait toujours une émotion soudaine quand l'ex-élève improvisait son latin. Il souriait d'une façon mélancolique. Les autres riaient de bon cœur.

—Doublons le pas, dit-il, si c'est possible, et devançons-les en gagnant directement l'embouchure de la rivière Claire.

Quelques heures plus tard, les quatre trappeurs arrivaient au bord de la rivière Athabaska, un peu en bas de l'endroit où elle reçoit, dans son onde vaseuse, les flots limpides de la rivière Claire. Ils remontèrent jusqu'à une anse qui s'enfonce de plusieurs arpents dans la forêt, et paraît enlacée par deux bras énormes, deux pointes de rochers recouverts de sapins rabougris. Au fond de l'anse, une grève de sable fin borde la rivière. C'est une retraite superbe que tous les chasseurs ne connaissent point. Les Couteaux jaunes et les Flancs de chiens, la connaissaient bien, car ils s'y étaient surpris tour à tour. Le grand-trappeur n'ignorait pas non plus, son existence. Il divisa en deux sa troupe de quatre guerriers. L'ex-élève et Félix eurent ordre d'attendre, blottis derrière un rocher, sur l'un des bras qui ceignaient la petite baie, et l'anglais et le chef passèrent de l'autre côté où le danger devait être plus grand, si les indiens arrivaient—comme cela était probable — en côtoyant la rivière. Le

grand-trappeur choisissait toujours le poste le plus périlleux. Les Couteaux-jaunes approchaient traînant leur victime. Déjà les blancs entendaient au loin le bruit de leur marche.

—Guerriers, arrêtez, ordonna le chef.

La troupe fit cercle autour du renégat.

—Votre chef est brave, et vous le savez. Il ne craint pas la mort, ni les supplices qui la précèdent; mais il est prudent, et ne veut pas inutilement exposer ses guerriers. Les bois sont remplis d'ennemis, et les blancs que j'ai fuis parce qu'ils sont lâches et menteurs, courent en tous sens sous ces forêts immenses. Ils se cachent partout pour vous surprendre et verser votre sang; il faut donc se montrer plus habiles qu'eux-mêmes. Nous allons faire le festin sur la grève de sable, au pied du rocher, au bord des eaux claires de la rivière. Mais nous ne descendrons pas tous ensemble. Dix d'entre vous resteront sur la côte et feront sentinelles; ils auront leur part du banquet, et assisteront au supplice du prisonnier.

Les guerriers firent un murmure approbateur. Les dix choisis pour monter la garde sur le bord de la baie restèrent en arrière, et

les autres descendirent sur le rivage. Le grand-trappeur voyait bien, de sa cachette, la grève et les sauvages. Il les compta.

—Quinze guerriers, à part les femmes, murmura-t-il, la troupe s'est donc divisée ! Qui sait leur dessein ? Ils nous ont entendu peut-être, et peut-être nous devinent-ils. Nous avons voulu les surprendre, et nous sommes peut-être tombés dans leur piége.

Les sauvages se mirent à courir de ça et de là ; les uns ramassèrent du bois et allumèrent un grand feu, juste au pied du rocher où se trouvait caché le grand-trappeur, les autres firent la pêche.

Baptiste le prisonnier les suivait d'un œil indifférent. On ne pouvait pas lire le désespoir sur sa franche et brune figure. De temps en temps il regardait le rocher comme s'il eut pressenti ou deviné qu'un ami se tenait là pour le protéger. Il avait toujours les mains liées derrière le dos, et deux guerriers se tenaient auprès de lui pour le surveiller.

On fit rôtir le poisson frais en le fixant au bout de broches de bois, puis le festin commença, largement arrosé d'eau de feu.

Le prisonnier ne put s'empêcher de regarder avec envie le frugal repas; et, la senteur de la truite dorée à la braise flattait bien agréablement son odorat, mais agaçait fort son estomac depuis longtemps vide. Le chef s'en aperçut, prit un poisson brûlant et s'approcha de lui :

—Mange, mon cher ami, mange vite et beaucoup, dit-il, car c'est ton dernier repas.

Le prisonnier, essayant d'éviter les brûlants attouchements de la truite, se tournait la tête en tous sens, mais c'était inutile; on ne le laissa en paix que lorsqu'il eut la bouche toute enflammée. Les sauvages riaient et battaient des mains. Le grand-trappeur voyait tout, et la colère s'allumait dans son âme. Un instant il prit sa carabine pour viser le renégat, mais un bruit de pas se fit entendre auprès de lui. Alors déposant son arme, il se blottit le long du rocher. C'étaient deux sauvages qui venaient regarder ce qui se passait en bas.

—Si l'on voit bien tu me le diras, Nid d'écureuil, et j'irai à mon tour, fit l'un des indiens.

—Oui, Vent qui souffle, je te le dirai.

Et Nid d'écureuil se glissa le long de la roche moussue et couverte de sapins.

—Oh ! oh ! commença-t-il.

Il n'acheva pas. Une main vigoureuse le saisit à la gorge et le coucha sur le lichen. Il se tordit comme un serpent dont on écrase la tête, et son fusil lui échappa. Ses bras se raidirent et ses poings fermés essayèrent de frapper l'ennemi qui le tenaillait ainsi, mais rien ne put faire desserrer les doigts musculeux du grand-trappeur. La pieuvre ne tient pas mieux sa victime dans ses dix bras visqueux armés de suçoirs. L'indien se déchirait les pieds sur le rocher, et ses ongles emportèrent un morceau de la veste du chasseur. Ses yeux sortirent de leurs orbites, et sa langue flotta en dehors de la bouche. Ses membres qui s'étaient d'abord roidis avec violence, s'affaissèrent peu à peu et ses doigts crispés se détendirent. Le trappeur desserra les doigts et le cadavre roula à côté de lui.

—Et d'un ! pensa-t-il.....

On se mit à danser sur le sable, devant le feu. Déjà l'ivresse commençait à transformer ces sauvages, et, de singulières fureurs passaient dans leurs regards. Ils chantaient en dansant, et battaient la mesure en se frappant

dans les mains. Quand ils passaient près de Baptiste, ils lui faisaient, du poing, toutes sortes de menaces, et souvent même le frappaient dans la figure. Baptiste, soumis à son funeste sort, endurait tout avec une orgueilleuse patience. De temps en temps il faisait un effort pour rompre les liens d'écorce qui enchaînaient ses mains, et il faisait un pas en arrière, s'approchant de la flamme du foyer qu'on attisait toujours.

Vent qui souffle, trouvant que son camarade ne revenait pas vite, l'appela par deux fois : Nid d'écureuil ! Nid d'écureuil ! Personne ne répondit, et pour cause. Alors, maugréant, il s'approcha à son tour de la redoutable cachette du grand-trappeur.

—Pourquoi ta parole ne répond-elle pas à la mienne, Nid d'écureuil ? dit-il, en s'avançant : Les frères s'amusent-ils bien en bas ?.....

—Vas-y voir ! dit le trappeur qui l'empoigna à son tour et, d'un élan terrible, le poussa dans l'abîme. Le sauvage ouvrit les bras comme des ailes, tourbillonna deux ou trois fois et tomba la tête sur un cailloux.

Il y eut un moment de terreur parmi les sauvages et la danse cessa.

—Une imprudence, dit le chef: il se sera trop approché du bord.....

—*O quam degringolat !* exclama, pas trop haut, l'ex-élève qui voyait tout de l'autre côté de l'anse étroite.

—*O what a nice culbute !* dit l'anglais !.....

Le chef sauvage ou, plutôt, des sauvages, poussa un sifflement aigu auquel plusieurs sifflements répondirent aussitôt.

—Vous le voyez, dit-il, nos guerriers sont tranquilles.....c'est un accident.

Et la danse recommença, et l'eau de feu circula de nouveau. Cependant le jour baissait et les guerriers sentaient la fatigue et le besoin de repos. Ils demandèrent le supplice du visage pâle. Le chef appela, par un signal convenu, les guerriers qui étaient restés en faction sur la côte. Ils répondirent par une clameur de joie, Le prisonnier ne put s'empêcher de frémir à la pensée des tourments qu'il allait endurer. Il recula encore d'un pas et se trouva près du feu. Alors le grand-trappeur se leva debout, et, prenant le cadavre du guerrier qu'il avait égorgé, il le lança en bas du rocher. La stupeur se peignit

sur les figures des indiens. Ils entourèrent le cadavre en poussant des cris de douleur.

—Nous sommes surpris, dit le chef..... Il y a des blancs ici ou des Flancs-de-chiens.

—Tuons le prisonnier et sauvons-nous, proposa l'un de ces traîtres.

Le prisonnier avait la figure légèrement contractée et paraissait souffrir. Il avait les bras tendus vers la flamme. Un cri descendit du haut du rocher, un cri monta de la grève. Le grand-trappeur avait été aperçu quand il s'était levé pour lancer le cadavre en bas, et les huit guerriers qui restaient encore sur la côte se précipitèrent sur lui à la fois. Le prisonnier, les mains libres, se jeta dans la rivière, à la grande stupéfaction de ses gardiens. Il avait brûlé ses liens.

Plusieurs coups de carabine firent rejaillir l'onde autour de lui, mais il ne fut pas atteint. La colère et la surprise faisaient trembler les mains de ses ennemis.

L'ex-élève et Félix poussèrent un cri de joie en voyant fuir leur ami ; mais aussitôt ils virent le danger que leur chef courait, et ils se levèrent pour voler à son secours.

Mais les guerriers montèrent la côte avant que le secours put arriver aux chasseurs qui se trouvèrent ainsi fatalement divisés. Le grand trappeur se défendait bien et il était admirablement secondé par son ami John. enant son fusil par le canon, il frappait en diable au risque de le casser, car il n'avait pas le temps de charger ses pistolets. Il ne restait plus que six sauvages en état de se battre, et six contre deux hommes comme le grand-trappeur et l'anglais, ce n'était qu'une bouchée.

L'ex-élève et son compagnon revinrent par derrière les guerriers, et, pour donner le change ou les diviser, ils firent feu. Une balle traversa le dos du moins vigoureux, qui se trouvait en arrière. Il tomba sur la face pour ne plus se relever. Toute la troupe allait retourner sur ses pas pour riposter, quand une clameur s'éleva : le grand-trappeur ! le grand-trappeur ! Les guerriers venaient de reconnaître celui qui était la terreur des bandes sauvages. Alors, dédaignant les autres ennemis, tous se ruèrent vers le rocher où il s'était caché.

—Prenez-le vif ! ordonna le chef ! son sup-

plice nous dédommagera de la perte que nous venons de faire.

— Le grand-trappeur, acculé au rocher, voyait bien qu'il n'y avait plus de fuite, ni de salut possibles pour lui : il ne voulait que gagner du temps pour décimer quelques têtes de plus, ou permettre à ses gens de s'enfuir. Cependant la fatigue le gagnait, et son bras perdait de l'agilité. La carabine tournoyait moins vite. Rapide, l'un des guerriers s'élança à ses pieds, passant au dessous de l'arme dangereuse, et l'enlaça de ses deux bras. Le grand-trappeur le repoussa rudement et le fit rouler au loin, mais, dans cet effort, il perdit un mouvement des bras, et deux autres guerriers se jetèrent sur lui. L'un des deux s'affaissa aussitôt; une balle, poussée avec adresse lui avait percé le crâne. Ce fut le dernier qui tomba. Epuisé, le vaillant canadien céda au nombre. Il fut écrasé. Six indiens, animés par la plus ardente colère, le garottèrent étroitement pendant que les autres tenaient en échec ses compagnons désespérés.

Les indiens comprirent que les blancs n'é-

taient pas nombreux quand ils virent les coups de fusils et de pistolets se faire si rares. Alors ils laissèrent déborder leur joie, et entonnèrent un chant de victoire.

L'ex-élève, John et Félix, pleurant la perte de leur chef valeureux descendirent la côte et se cachèrent sur le rivage en attendant le départ de leurs ennemis.

VII

ROBERT ET CHARLOT

Picounoc entra de nouveau chez la veuve Letellier en revenant de Ste. Emmélie. Il avait l'air découragé, et Noémie, en le voyant, comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer.

Impitoyable, cet homme! dit-il avec amertume.

—Il ne veut plus attendre? demanda anxieusement Noémie.

—Il refuse toute espèce d'arrangement. J'ai voulu me porter caution et lui donner une

hypothèque sur mes terres : rien ! pas d'affaire ! O l'usurier ! si je l'eusse mieux connu !.....

—Et quand va-t-il faire vendre la terre ?

—Sans délai. Elle est annoncée depuis trois mois dans la Gazette officielle.

—Victor est arrivé de Québec. Il est reçu avocat. Il pourra peut-être prévenir le malheur qui me menace ; il doit avoir de l'influence.

—Victor est ici ! ce cher enfant ! Il est reçu ! que j'en suis aise ! Mais où est-il donc ? Il me tarde de lui serrer la main.....

—Il vient de sortir pour aller chez vous.....

—Il est jeune encore, et son influence ne peut pas être grande, mais il a du talent et de l'honnêteté ; tôt ou tard il arrivera. En attendant, Noémie, ne vous désolez pas trop. Vous me trouverez toujours quand vous aurez besoin de moi. Vous ne voulez pas m'aimer, de bon gré—ajouta-il en souriant—vous m'aimerez de force : je vous rendrai tant de services que je gagnerai votre affection, et vous finirez par vous jeter dans mes bras, quand tout le monde vous abandonnera. N'importe, je ne vous garderai point rancune. Savez-

vous que je suis presque heureux des malheurs qui fondent sur vous ? Ils me fournissent l'occasion de vous faire du bien.....

—Que vous êtes bon !

—Soyez donc reconnaissante ! et.....

—Et quoi ? reprit la veuve avec timidité..

Et prouvez-moi votre reconnaissance en accédant à mes vœux.

—J'ai peur de finir par laisser paraître trop ma faiblesse.....ou ma gratitude.

—Noémie ! que je serais heureux !.....

—Si Dieu le veut, vous le serez !

Picounoc sortit plus rayonnant que jamais. Décidément la fortune tournait en sa faveur, et son regard perçant pouvait entrevoir les premières lueurs de la félicité, à travers les brumes de l'horizon. Il avait manœuvré habilement, et se trouvait en vue du port, après avoir franchi mille écueils, et vogué des années sur une mer sans bornes. Vingt ans il avait ourdi et déroulé des trames pour surprendre cette femme trop fidèle à son premier amour. Il n'avait trouvé qu'un chemin pour arriver à son cœur : le chemin de la reconnaissance.

Il l'avait poursuivie de ses bons conseils et de ses soins charitables, comme d'autres poursuivent de leurs injures et de leurs vengeances. Comment rester insensible devant une pareille vertu ? devant un si beau, si long dévouement ? Mais la grande habileté de Picounoc avait surtout consisté à faire faire par d'autres la plupart des bonnes œuvres qu'on lui attribuait. Et il fallait le voir rire sournoisement quand il repassait dans sa mémoire, en fumant sa pipe, au coin du foyer, la suite de ces belles actions qui ne lui avaient rien coûté et dont il demandait le prix avec instance.

La veuve Letellier n'avait jamais manqué de serviteurs, pour les travaux de sa terre, et c'était grâce à lui. Mais toujours ou presque toujours, ces ouvriers étaient devenus infidèles, et c'était encore grâce à lui. Victor, l'enfant de Noémie avait reçu une instruction classique et embrassé une profession, tout comme un fils de bourgeois ; c'était grâce à lui. Mais le prêteur qui avait fourni l'argent nécessaire allait maintenant jeter la veuve dans le chemin, en la dépouillant de sa propriété, et c'était encore grâce à lui. Et mille choses étaient arrivées, grâce à lui, qui, bonnes d'abord, s'étaient bientôt changées en adversités.

Picounoc se rendit à sa maison. Il trouva Marguerite et Victor assis dans la fenêtre ouverte, et causant fleurs et soleil. Il serra la main à son protégé et le félicita de ses succès. Victor laissa parler son cœur et fut éloquent. Il croyait devoir beaucoup à cet homme, et il était à l'âge où nulle passion ne fait taire la voix de la reconnaissance. Picounoc recueillait avec avidité les bonnes paroles du jeune homme et devinait qu'il avait un auxiliaire nouveau.

Le soleil rayonnait dans les champs; les oiseaux gazouillaient de toutes parts; les fleurs avaient des arômes, et les arbres, de doux ombrages. Les deux jeunes gens regardaient les prairies, aspiraient les tièdes haleines et paraissaient n'avoir qu'une pensée: aller se mêler aux plantes qui fleurissent, aux oiseaux qui gazouillent. Ils se comprirent, et, souriant, se dirigèrent vers le jardin. Les prunes commençaient à mûrir et les gadelliers s'émaillaient de grappes brillantes. Le long des allées, sur les plates-bandes, des marguerites de toutes couleurs offraient aux curieux leurs feuilles devineresses, l'immortelle élevait son front que nul souffle ne saurait flétrir, la

zinnie entr'ouvrait ses étoiles plus petites, mais plus durables que le dahlia. Sur des ronds, des losanges, des carrés, cent autres fleurs: la violette humble, la pensée qui ouvre ses feuilles comme des ailes, le royal-george aux touffes de roses, l'héliothrope aromatique, la verveine éclatante, le myosotis couleur du ciel, les géraniums et les œillets qui renaissent toujours si beaux et si parfumés, formaient des chiffres, des lettres, des figures gracieuses et charmantes à voir. La jeune fille cueillit une marguerite et se mit à l'effeuiller en disant: Il m'aime—pas du tout—un peu—beaucoup—passionnément; il m'aime.....

—Il t'aime ! dit Victor en souriant. Tu ne devais pas en douter.

—Pourquoi n'en douterais-je pas ? il ne me l'a jamais dit !.....

—Jamais ! Et toi, l'aimes-tu ?.....

Marguerite regarda le jeune homme d'une étrange façon. Il sentit comme un courant de feu passer dans ses veines.

—Il faut que j'interroge aussi la marguerite. Et il prit une fleur qu'il effeuilla à son tour, en prononçant les paroles sacramentelles:

Elle m'aime—pas du tout—un peu—beaucoup —passionnément; elle m'aime—pas du tout...

—Elle ne m'aime pas!..... Vilaine fleur! si j'avais su cela ! je t'aurais bien laissée sur ta tige. J'aurais au moins le doute encore et, quelquefois, c'est un grand bonheur que de pouvoir douter.....

—Elles ne disent pas toujours la vérité ces fleurs, répliqua Marguerite, et il faut ne s'y fier qu'un peu.

—Je n'ose pas en consulter d'autres, j'ai peur de voir se confirmer le témoignage de celle-ci.

—Pourquoi aussi demander cela aux fleurs ?

—Mais c'est à la Marguerite que je le demande. Et il regarda la jeune fille avec tant de douceur, il eut tant de caresses dans la voix que Marguerite, émue, laissa tomber de ses lèvres, involontairement peut-être, le plus suave des aveux..... Je ne sais ce qui se passa alors, mais les fleurs parurent se vêtir de plus riches couleurs, et verser de plus odorants parfums, les oiseaux chantèrent plus haut, la brise murmura plus doucement, les rayons du soleil jouèrent plus gaiement sur le sable, et les peupliers sauvages eurent une

ombre plus fraîche. Et, sous l'ombrage agréable, dans cette atmosphère de lumière et de joie, loin du bruit de la foule, Victor et Marguerite qui n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre, gazouillaient amoureusement, les regards suspendus aux regards, de l'ivresse plein le cœur, de l'amour et du sourire sur les lèvres.

Cependant Chèvrefils le bossu n'était pas, lui non plus, mécontent. Il avait servi les intérêts de Picounoc, c'est vrai, mais en cela il avait trouvé son compte. Le motif déterminant de sa conduite était le même que pour Picounoc : L'amour. Il faut avouer que c'est un motif puissant, toujours nouveau, bien qu'aussi vieux que le monde. Le bossu aimait Marguerite. Et souvent, pour avoir la fille, il faut commencer par conquérir le père..... ou la mère. Surtout quand la fille est jeune et que l'on est à la période du refroidissement ; surtout encore lorsque l'on porte sur le dos une protubérance ridicule.

Picounoc ne tenait pas à marier sa fille avec le bossu, mais il ne tenait pas non plus à laisser connaître au bossu le fond de sa pensé, et il

voulait le ménager, entretenir ses espérances jusqu'au jour de son mariage avec Noémie. Il avait pour cela quelques petites raisons. Il avait parlé devant son ami ; et les amis, vous savez comme c'est dangereux ! Le bossu venait de doubler la quarantaine, et voguait à pleines voiles de l'autre côté, vers cette mer sans fin ou nous allons tous fatalement nous perdre. Une bosse à cheval sur quarante ans, ce n'est ni gai, ni consolant pour une jeune fille. Il est vrai que monsieur le marchand était riche et pouvait donner à sa femme des robes de soie ! Mais, Dieu merci ! bien peu de nos jeunes filles échangeraient l'humble robe d'indienne contre le gros-de-Naples, s'il fallait en même temps échanger leur jeune et joli cavalier contre une vieille parodie de la gente masculine.

Le bossu songeait au bonheur qui l'attendait dans les bras de Marguerite, et, tout en songeant, il mangeait prosaïquement sa soupe au bœuf, ou peut-être que c'est en mangeant qu'il songeait ainsi. Il fut tiré de sa rêverie par l'arrivée de deux étrangers ; l'un, grand, sec et maigre, l'autre, gros et trapu. Deux barbes

blanches, deux chevelures grises, deux faces ridées et curieuses.

—Que voulez-vous, Messieurs? demanda le bossu, entre deux bouchées.

—Nous sommes, reprit le grand, deux voyageurs des pays hauts, et, comme vous le voyez, nous ne sommes plus des *jeunesses*.

—Non, Seigneur! dit le gros en branlant la tête.

—Nous avons bien travaillé, reprit le grand.

—Oui, Seigneur! dit le gros, toujours branlant la tête.

—Nous avons essuyé bien des épreuves, et nous voici rendus à la vieillesse sans avoir, continua le grand, la moindre peccadille à nous reprocher.

—Non, Seigneur! soupira le gros.

Et nous ne voudrions pas, pour tous les jours qui nous restent à vivre, faire le moindre tort à qui que ce soit.....

—Non, Seigneur!

—Nous avions amassé quelques piastres..... assez pour mettre nos vieux jours à l'abri de la misère, et nous revenions content dans nos

familles, quand le malheur nous fit entrer, à Montréal, dans une maison d'où, hélas ! nous ne sommes sortis que la vie sauve.....

—Oui, Seigneur !

—Mais, pourquoi entrez-vous dans ces maisons ? demanda le bossu un peu intrigué.

—Dans ces maisons ? dites-vous, cher monsieur. Mais c'était une honnête maison : nous n'allons jamais ailleurs.....

—Non, Seigneur ! fit le gros écho.

—C'était une honnête maison, à preuve qu'il y avait une enseigne écrite en grosses lettres audessus de la porte : Eusèbe Asselin's restaurant.

—Eusèbe Asselin ! fit le bossu avec étonnement.

—Oui. Seigneur ! répéta, le gros vieillard.

—Le connaissez-vous ? demanda le grand.

—Un peu, un peu.... Je l'ai connu jadis....

—A Québec peut-être ?

—A Québec et ici ; mais cela ne fait rien : continuez votre histoire....et assoyez-vous donc.

Les deux étrangers s'assirent.

—Et que fait-il à Montréal cet Asselin ?

—Il tient un restaurant près du Canal.

—Raconte donc son histoire; moi, je n'ai pas de mémoire, et je raconte mal, dit le grand à son compagnon.

—Elle n'est pas longue, et si Monsieur veut la savoir, je la raconterai bien, reprit le gros.

—Vous me ferez plaisir, dit le bossu. Mais vous allez manger la soupe avec moi..... Paméla !

—Monsieur !

—Apportez deux assiettes.

—Paméla s'en vint de la cuisine, souriante et lissée. Les deux étrangers la regardèrent attentivement, puis se firent un signe de l'œil. Paméla qui les surprit se dit en elle-même.

—Friponne que je suis ! je fais encore frissonner les barbes blanches.....

VIII

OU BAPTISTE REPREND SON RÉCIT

Les trappeurs entendirent longtemps les sauvages joyeux chanter en s'éloignant, et ces

chants de triomphe les remplissaient de douleur. Tantôt ils regrettaient de ne s'être pas fait tuer tous en défendant leur brave compagnon, et, tantôt ils se consolaient par la pensée que, peut-être, ils pourraient le délivrer.

Quand les voix aigres et insolentes des guerriers se furent éteintes dans le lointain, les trois blancs sortirent de leur cachette et remontèrent un peu le cours de la rivière, marchant sur le rivage désert. Ils espéraient être vus de Baptiste, leur camarade, s'il ne s'était pas trop enfoncé dans la forêt. Et il avait dû être curieux de connaître le résultat de la bataille. Cependant, personne n'apparaissait de l'autre côté de la rivière, et un silence profond régnait aux alentours. Alors l'un des blancs, faisant de sa main un porte-voix, cria par trois fois, avec une force étonnante que multipliaient les échos de la rive et des bois : Baptiste ! Baptiste ! Baptiste !..... Et loin, bien loin, de divers côtés, on entendit répéter dans la vaste solitude : Baptiste ! Baptiste ! Baptiste ! et puis, tout fit silence. Mais, bientôt, à cet appel répondit une voix connue, et l'on vit descendre un homme sur le rivage.

C'était Baptiste. Nageur habile, il eut vite fait de s'ouvrir un chemin dans les vagues limpides de la rivière. Ruisselant d'eau, il se précipite dans les bras de ses amis. Raconter la scène qui venait d'avoir lieu fut l'affaire de quelques minutes. Quand Baptiste apprit que le grand-trappeur était tombé au pouvoir des Couteaux-jaunes, il leva les bras au ciel avec désespoir : Mon Dieu ! dit-il, est-ce possible ?..... Il faut le sauver ou mourir avec lui !

—*All right !* dit John.

—*Bene !* cria Paul Hamel, l'ex-élève.

—Oui ! oui ! ajouta Félix.

—Ta bouche saigne, Baptiste, dit Paul.

—Et tes mains aussi, ajouta, Félix.....

—*It is too bad !* continua John.

—Oui, répondit Baptiste, ils m'ont brûlé les lèvres, en me forçant à manger du poisson un peu chaud, et moi je me suis brûlé les mains pour défaire mes liens.....

John jeta dans le feu qui se mourait une brassée de fagots secs qui ne tardèrent pas à s'enflammer en pétillant.

—*My goodness !* disait-il, ce pauvre grand-trappeur se battre comme *une brick*. Nous

autres manger quelques *fishes* et le chercher après.

—J'ai peur qu'on ne le revoie plus, dit Paul.

—Il en a toujours bien fait dégringoler quelques-uns en bas du rocher, ajouta Baptiste, et c'est leur mort qui m'a sauvé.

—Où sont-ils? demanda John.

—Le diable les a emportés, dit Baptiste.

—Les voici sous ces branches, reprit l'ex-élève : ils attendent la résurrection générale.

—*And the* corbeaux, dit John.

—Baptiste, reprit l'ex-élève, tu avais commencé à me raconter une petite histoire du grand-trappeur, continue donc ton récit, en attendant notre souper.

—Où en étais-je rendu ?

—Au festin. Le chef des Couteaux-jaunes invite Iréma à s'asseoir à ses côtés.

—Bien ! bien ! Iréma aimait Kisastari le fils du chef de sa tribu, et Kisastari avait déjà chassé, pour elle, le renard argenté et le vison : il lui avait apporté les peaux les plus soyeuses et les plus riches. On disait dans la tribu : Kisastari et Iréma élèveront bientôt leur wigwam, malgré les vœux des anciens,

et les fiançailles de Naskarina. Naskarina sourit en voyant le vieux chef des Couteaux-jaunes entraîner sa rivale, à la table du festin. Elle sourit et s'approcha de Kisastari : Iréma que ton cœur aime trop, dit-elle, suit les pas du vieux chef étranger, moi, je ne voudrais jamais te laisser, parce que, vois-tu, je t'aime plus fortement.

Kisastari s'assit auprès d'elle sans parler, et longtemps ainsi il demeura silencieux. Le festin fut joyeux cependant, car l'eau de vie coula avec abondance. Les deux tribus se donnèrent mille marques d'amitié, et les paroles de paix ne cessèrent de tomber. Nous autres, les blancs, comme amis des indiens, nous avions la permission d'assister à la fête. Au reste, cela nous amusait, et nous savions bien comment elle finirait, cette fête.

Le calumet fut allumé et passa de bouche en bouche. Chacun tira quelques bouffées qu'il souffla en l'air avec une gravité ridicule. Puis, la danse commença. C'était le dernier amusement, ce fut aussi le plus gai et le plus dévergondé. Au son des tambours et aux cris mesurés des joueurs, tous les sauvages se

mirent à sauter et gambader en rond, gesticulant comme des damnés, riant parfois et parfois prenant des airs terribles, comme des guerriers en face des ennemis. Tantôt, le sensible chasseur ouvrait, en dansant, ses bras amoureux à sa compagne sauvage qui se sentait touchée, tantôt, le guerrier sans peur poussait le cri de guerre, et, l'œil plein de feu, menaçait de son bras vengeur, un ennemi invisible. Le vieux chef des Couteaux-jaunes voulut attirer sur son cœur la belle Iréma ; elle s'en alla se jeter dans les bras de Kisastari. Naskarina, emportée par la jalousie s'écria :

—Quelle injure, Iréma, ton imprudence fait au grand chef des Couteaux-jaunes ! Tu porteras la peine de ta faute !

Le vieux chef des Couteaux-jaunes, ne dansait plus, mais, retiré à l'écart, il fixait sur la cruelle un regard plein de vengeance. Naskarina s'approcha de lui et lui dit :

—Chef valeureux, la vengeance est douce au cœur bien fait. Veux-tu enlever Iréma, et l'emmener au loin ? je vais t'aider.

—Je le veux bien ; mais comment faire ? ses amis sont nombreux et bien armés.

—Je vais aller cacher leurs armes ;

Le vieux chef, feignant la joie, se remit à danser avec une nouvelle ardeur, et l'on crut qu'il avait oublié l'affront que venait de lui faire Iréma. En passant auprès des siens il leur disait à l'oreille : Armez-vous. Cela suffisait. Accoutumés à la surprise ou à la trahison, les indiens trouvaient moyen de sortir tour à tour pour mettre, à leur portée, leurs carabines et leurs pistolet. Cependant les chasseurs Canadiens avaient laissé la fête, et le jeune chef en était un peu froissé, car il pensait que c'était par indifférence ou ennui. Naskarina, disparue depuis assez longtemps, rentra tout-à-coup le sourire sur les lèvres, et, regardant le vieux chef, elle lui fit un signe qui échappa aux autres. Alors le Hibou blanc saisit Iréma dans ses bras et prit la fuite.

—Guerriers ! dit Kisastari. Nos frères les Couteaux-jaunes sont des lâches et des traîtres, sachons les punir !

A ces paroles, les guerriers Flancs-de-chiens s'élancent vers leurs tentes pour prendre leurs fusils et leurs poignards. La colère donne de l'agilité à leurs pieds et de la force à leurs

bras. Bientôt, une clameur douloureuse s'élève : ils ne trouvent plus leurs armes : la trahison est partout. Cependant les Couteaux-jaunes se sauvent avec leur victime ; mais à leur tour ils sont frappés d'étonnement, et poussent une sourde clameur : dix hommes armés semblent sortir soudain de terre et s'élancent sur leurs pas. Le grand-trappeur est à leur tête. Quelques uns des indiens veulent s'arrêter ; mais le vieux chef qui est plus traître que brave, se sauve toujours. Cependant le grand-trappeur le rejoint : Rends-moi cette jeune fille, lui dit-il, traître que tu es, ou je t'égorge comme un chien.

Les sauvages levèrent leurs fusils pour tirer. Nous fîmes de même, et nous n'avions pas peur. Je dis : nous, car nous y étions, n'est-ce pas, John ?

—*Oh ! yes ! my ! my !*.....répondit John !

—J'aurais voulu y être ! fit l'ex-élève. Et comment avez-vous pu exécuter ce joli tour ? — C'était simple. Je te l'ai dit, nous avions la liberté de regarder la fête, sans y toucher. Le grand-trappeur s'aperçut qu'il se tramait quelque chose ; cela se voit quand on observe ;

et tu le sais, les sauvages aiment ce genre de passe temps. Il suivit Naskarina et la vit cacher des armes derrière un rocher. Il comprit tout, nous fit un signe, nous dit un mot, et ça y était !

—Bien ! magnifique ! j'aurais voulu en être !

—La boucherie allait commencer, continue Baptiste, quand tout-à-coup des cris de fureur ou des cris de joie, je ne sais trop lesquels retentissent, et l'on voit apparaître les Litchanrés, brandissant leurs armes retrouvées. Effrayés d'avoir à lutter contre des ennemis nombreux et irrités, les ravisseurs s'enfuient en hurlant comme des loups. Cependant le grand-trappeur saisit le vieux chef à la gorge et l'écrase à ses pieds.

—Tu vas payer pour les autres, dit-il.

—Grâce ! supplie, le vieux brigand, grâce ! je suis un des vôtres ! un de vos compatriotes !

Il s'exprimait en bon français. Le grand-trappeur, étonné, lâche prise : Toi, reprit-il, un des nôtres ! toi, un compatriote ?..... Infâme ! renégat ! tu es cent fois plus coupable que les autres.....

—Je le sais ! dit-il humblement, en se relevant, mais à tout péché miséricorde.....

—A tout péché miséricorde ! à tout péché miséricorde !..... murmure le grand-trappeur en baissant la tête, et des larmes coulent le long de ses joues bronzées.....

—Tu me pardonnes ? ..... demande le chef.

—Ton nom ? répond le grand-trappeur.

—Mon nom, je ne le dis pas !..... Et, s'élançant avec la rapidité d'un chien, il rejoint ses amis qui fuient toujours. On veut lui envoyer quelques balles. Le grand-trappeur dit : Ne le tuez pas maintenant, le confesseur est trop loin.

Iréma n'avait pas de paroles assez ardentes pour exprimer sa reconnaissance. Les Litchanrés arrivèrent à la course, au moment où le vieux chef renégat rejoignait ses complices. Ils s'arrêtèrent tout surpris devant la troupe des chasseurs. Iréma tenait enlacée de ses bras nus le grand-trappeur qui l'avait sauvée. A la vue de Kisastari, elle s'éloigna de son sauveur et, les larmes aux yeux, elle dit :

—Kisastari, le grand-trappeur blanc est un ami fidèle, c'est lui qui nous rend l'un à l'autre.

—Oui, Kisastari, répondit le grand-trappeur, aidé de mes compagnons qui sont braves, je l'ai sauvée pour te la rendre.

Les sauvages poussèrent des cris de joie et revinrent dans leur campement. Naskarina, qui se louait du succès de sa ruse, et se flattait de ne plus voir jamais sa rivale, ne put s'empêcher de laisser paraître son dépit : Les Couteaux-Jaunes sont lâches, grinça-t-elle, ils ne savent pas se défendre, ni garder leur proie.

—Naskarina serait-elle traîtresse ? demande le jeune chef surpris de ce langage.

—Oui, répond la jeune fille ivre de jalousie, oui Naskarina a conseillé au chef des Couteaux-Jaunes d'enlever Iréma, et c'est elle qui a caché les armes ! parce qu'elle t'aime.....

Un cri d'horreur s'éleva dans la tribu.

—Naskarina, dit le jeune chef, sors d'ici ! va-t-en rejoindre tes amis les Couteaux-jaunes !.....

La jeune fille sortit et, en partant, elle s'écria :

—Kisastari, prends garde à toi, car je t'aime !.....

IX

DES NOUVELLES INTÉRESSANTES.

Pendant que les trappeurs, réunis à l'endroit que viennent de laisser les Couteaux-jaunes, écoutent le récit de Baptiste et mangent, à belles dents, la truite rôtie, la veuve Noémie songe aux paroles de Picounoc et à tout ce qui s'est passé depuis vingt ans; Victor et Marguerite jurent de s'aimer toujours, et les deux hôtes du bossu continuent à parler d'Asselin en jetant un coup d'œil à Paméla. Noémie n'a plus d'effroi à la pensée d'épouser Picounoc, et elle comprend que, tout en aimant et regrettant toujours Joseph le pèlerin, comme on l'appelait jadis, elle pourrait entourer de soins et de respect son nouveau protecteur. L'indigence où elle est tombée n'est pas étrangère à ces dispositions. Elle flotte dans l'incertitude, retenue, d'un côté, par le souvenir et l'amour, attirée, de l'autre, par la souffrance de la pauvreté et la reconnaissance. Picounoc se voyait à la veille de recueillir le fruit de son œuvre. Et, pour

mieux sceller son bonheur, il favorisait les amours de sa fille et du fils de Noémie : Nos enfants s'aiment, disait-il à la veuve, et j'en remercie Dieu. Leur amour sera le gage de notre bonheur. Cependant l'un des vieux étrangers assis à la table du bossu, disait :

—Cet Asselin n'a pas toujours demeuré à Montréal ; il cultivait une ferme vers Joliette, et passait pour être à l'aise. Ce n'est pas lui qui nous a dit cela, c'est un habitué du restaurant. Pas vrai, vieux ?—il s'adressait à son compère.

—C'est vrai comme il y a un plat de soupe devant moi !

—Il n'y a rien d'incroyable en cela, reprit le bossu ; continuez.

—Avant de demeurer à Joliette, il avait possédé une propriété quelque part par ici. Mais, cela importe peu.

—Au contraire. dit le bossu, cela m'intéresse ; continuez.

—Il avait une femme, reprit le gros, et des enfants aussi. Les enfants, il les possède encore, mais la femme, nenni ! elle s'est éclipsée un jour et n'a plus reparu ; elle a filé

comme une comète en compagnie d'un satellite sous la forme d'un gaillard. Pas vrai, vieux ?

—C'est vrai comme un et un font deux !

—Il paraît qu'elle ne valait pas grand'chose, cette femme là, continua-t-il, et qu'elle avait fait parler d'elle ailleurs. Mais pour revenir à nous, et à ce que nous avons vu, et à ce qui nous est arrivé, voici : Mon camarade et moi, nous n'étions pas millionnaires, mais nous avions dans nos goussets plus d'un rouleau de dix piastres quand nous entrâmes au restaurant d'Asselin. Pas vrai, vieux ?

—Vrai comme Mademoiselle est là !

Paméla qui écoutait, les poings sur les hanches, rougit comme une jeune fille et se retira dans la cuisine. L'étranger continua :

—Nous déposâmes notre argent entre les mains d'Asselin puis, légers et sans soucis, nous descendîmes prendre l'air sur le bord du canal, où nous fîmes rencontre de quelques amis. Nous leurs serrons la mains, et les invitons à souper. Ils acceptent. Tout-à-coup, pendant le souper, voilà la porte qui s'ouvre.

—Monsieur Chèvrefils, dit la vieille ser-

vante au bossu, il y a quelqu'un qui vous demande au magasin.

—Allons ! on ne peut jamais manger tranquille, murmura le bossu. Excusez-moi un instant, Messieurs, dit-il aux vieillards, je reviens de suite. Et il sortit.

—C'est toujours comme cela, maugréa la servante, tout refroidit ! on ne peut rien manger de chaud, avec ces habitants qui s'en viennent vous déranger. Ah ! c'est moi qui les enverrais paître, par exemple !

—Qu'est-ce cela fait d'être dérangé, quand ça rapporte des sous ? observa le grand vieillard. Et votre maître est riche, n'est-ce pas ?

—Pour cela, il l'est *gros*, répondit Paméla.

—Fait-il le commerce depuis longtemps ?

—Mon Dieu ! oui ; quand je l'ai connu, moi, il s'occupait d'affaires déjà, et, il y a longtemps. Il est vrai, qu'alors son commerce se réduisait à bien peu de choses..... mais il était habile comme un lutin. On voyait dès lors ce qu'il ferait un jour.

—A-t-il toujours demeuré ici ?

—Seigneur ! non ; *il a porté la cassette* longtemps.

—Ça devait être assez drôle, de voir une cassette juchée sur sa bosse, dit le gros.

—Et vous Mademoiselle, reprit l'autre, vous n'avez pas toujours habité cette paroisse ; il me semble que je vous ai vue ailleurs.

—C'est possible, Monsieur, mais je ne vous remets plus.

Le bossu entra et reprit sa place à la table.

—C'est un huissier, dit-il ; ces monstres-là, ne se font pas plus scrupule de déranger un homme qui dîne, que de saisir un débiteur qui ne paie pas. A propos, continua-t-il, vous qui parliez d'acheter une propriété, j'en fais vendre une belle, la semaine prochaine, à deux lieues et demie d'ici.

—Par le shérif? demanda le gros.

—Oui, et je suis certain qu'elle va se donner, car l'argent est rare. Pour moi, je vais la partir à 1,200 piastres pour couvrir mes frais, et, si quelqu'un met un trente sous de plus, il l'aura. C'est une terre qui vaut bien 2,000 à 2,500 piastres. C'est la ferme d'une veuve, la veuve Djos Letellier. Vous ne connaissez pas ça, vous autres: Djos! Djos! le pèlerin! le muet! fit le bossu avec une grimace amère,

un chenapan qui a bien fait de se tuer lui-même, car le gredin !.....

—Le muet ? firent les deux vieillards.

—Oui, l'avez-vous connu ?

—Diable ! Et il vous avait fait du mal ?

—Ça, c'est mon affaire. Il est mort, tant mieux pour lui ! sa veuve vit encore, tant pis pour elle ! Elle ira en pèlerinage à la bonne Sainte-Anne à son tour, si elle le veut, mais Ste. Anne ne lui rendra jamais sa terre.

Les deux vieillards gardaient le silence. Le bossu reprit. C'est une belle occasion, si vous voulez en profiter.

—Je vais continuer mon histoire, dit le gros vieillard, et vous jugerez après si nous sommes en état d'acheter des terres.

—C'est bien, continuez.

—Donc, ajouta-t-il, la porte du restaurant s'ouvre tout-à-coup et une femme se précipite dans la maison :

—Eusèbe ! Eusèbe ! s'écrie-t-elle, pardon ! je suis Caroline, ta femme, Caroline, ton amie d'autrefois ! Je reconnais ma faute, je la regrette et reviens me jeter à tes genoux. Et, en disant

cela, elle pleurait; mais elle restait debout. Nos amis que nous avions à souper avec nous, avaient des larmes plein les yeux : Que c'est consolant, dit l'un d'eux de voir un pareil retour à la vertu ! Mon camarade et moi, nous nous mordions la langue pour nous faire pleurer, et nous avions envie de rire.....

—C'est cela ; la vérité m'oblige à dire que tu racontes avec une verve et une fidélité étonnantes, observa le grand.

—Fort bien dit le bossu.

—Asselin, reprit le conteur, regarda sa femme longtemps. Elle avait l'air bien peinée. On voyait qu'il était partagé entre l'envie de la renvoyer et le plaisir de la reprendre. A la fin, il s'écria avec une certaine émotion et en ouvrant les bras : Viens sur mon cœur ! Je ne te reconnais point ; mais je n'ai rien à y perdre !.....

—C'est vrai comme vous êtes un honnête homme ! glissa le grand.

—Nos amis mouillaient leurs mouchoirs, non ! la manche de leur vareuse, car ils n'avaient pas de mouchoirs, et, nous nous mordions toujours la langue pour ne pas rire..... La

soirée fut agréable, la nuit eut ses enchantements, mais le réveil fut terrible. Asselin ne trouva plus sa femme à ses côtés ; nos amis étaient disparus, et nos rouleaux de billets roulaient grand train avec les voleurs.....

—C'est vrai, comme vous êtes un honnête homme ! reglissa le grand. Le bossu fit une grimace.

—Vraiment ? fit-il tout étonné ; ce n'était donc pas la femme d'Asselin ?

—Et oui ! et c'est parce que c'était sa femme que tout cela est arrivé, et aussi parce que nous avions trop parlé sur le bord du canal. Il n'est jamais bon de dire à ses amis les trésors que l'on possède.....

—Et ils n'ont pas été arrêtés ces misérables?

—Impossible de les trouver. Vous comprenez, maintenant, qu'il ne nous est pas aisé d'acheter une propriété, nous fut elle offerte pour la moitié de sa valeur. Ce que nous voulons, c'est l'aumône d'un gîte pour cette nuit, nous sommes fatigués et il se fait tard.

Le bossu secoua la tête et ne répondit rien.

—Nous serions fâchés de vous causer le moindre embarras, reprit le grand.

—C'est bien assez que Monsieur nous ait donné le souper, continua le gros, n'abusons point de sa bonté.

—Ce n'est pas cela, reprit le bossu, plus gaiement, mais, il faut que je sorte ce soir, et il ne serait pas convenable de laisser avec ma fille deux *jeunesses* comme vous.

Les étrangers ne parurent pas offensés de cette plaisanterie ; ils partirent, après avoir payé leur souper par de nombreux remerciements, et le bossu, ayant attelé son cheval, se rendit à la concession St. Eustache, chez son ami Picounoc.

Lorsque Marguerite le vit arriver elle sortit, car elle ne voulait pas le rencontrer. Il prit à peine le temps d'attacher son cheval à la porte, et, au lieu d'entrer dans la maison, il donna après elle. Elle arrivait chez la veuve Letellier et marchait vite, espérant de pouvoir entrer avant d'être rejointe.

—Vous allez bien vite, Marguerite, on dirait que la peur vous donne des ailes, dit le bossu essoufflé, dès qu'il fut assez près de la jeune fille pour lui parler.

Marguerite, un peu confuse, se retourna vivement: Je n'ai pas peur, cependant dit-elle.

—Alors, c'est le désir de voir M. Victor?

—C'est que je suis pressée.

—Me permettez-vous de vous attendre?

—Vous attendrez peut-être un peu longtemp.

—Vous-êtes toujours impitoyable, Marguerite; je vous aime pourtant beaucoup.

—Vous avez tort.

—Vous voulez dire que vous me haïssez?

—Je ne dis pas cela. Vous savez bien que l'on n'aime pas qui l'on veut, ni quand on veut.

—Rêverie de poêtes.

—N'importe!

—Votre père désire que vous m'épousiez, Marguerite, et si vous aimez votre père, soumettez-vous à sa volonté.

—Il ne m'a jamais dicté d'ordre à ce sujet.

—Il vous en donnera.

—Je ne crois pas.

—J'en suis certain.

—Alors, tant pis pour lui et pour vous!

—Marguerite, votre père !.....Je ne vous en dis pas davantage. Mais vous le verrez à vos genoux, s'il le faut, pour vous supplier de me donner votre main. Et, si vous refusez, vous l'avez dit : tant pis pour lui..... et pour vous !

—Que voulez-vous dire, Monsieur ?

—Que vous viendrez à moi quand vous m'aurez défendu d'aller à vous.

—Moi !

—Voulez-vous revenir chez-vous ?

—Non, Monsieur, pas à présent.

—C'est bien ! au revoir.

Le bossu tourna les talons ; il était furieux. Marguerite se rendit chez Noémie. Elle était comme abasourdie par la menace mystérieuse du bossu, mais peu à peu, dans la douce intimité de Victor, elle oublia le fâcheux prétendant. Ce fut le rayon du soleil après le grondement du tonnerre.

Picounoc et le bossu causèrent longtemps. Picounoc dit : Il faut que je fasse accroire à Victor qu'il aura Marguerite, sinon, il se fâche et me fait perdre le fruit de vingt ans de travail. Tu comprends ? sa mère en raffole et passe par toutes ses fantaisies. Depuis qu'il

lui a laissé entendre qu'elle ferait bien de convoler avec moi, mes affaires de cœur ont avancé de moitié. Ça va comme sur des roulettes.

—J'y consens, mais, fais attention. Si tu me trompes je te dénonce: Je révèle à Victor et à sa mère tout ce que tu as dit et fait contre eux, pour les ruiner dans leurs biens, et les plonger dans la misère.

Les deux amis se donnèrent une poignée de main.

Quand le bossu entra dans sa demeure de la rivière du Chêne, il la trouva dans un désordre complet. Il était évident qu'elle avait été mise à sac. Les tiroirs des bureaux et des commodes ouverts, les meubles renversés, le comptoir forcé, les lits éventrés, tout attestait le passage d'un voleur bien décidé à accomplir son œuvre en conscience. Le bossu poussa un juron énorme:

—Robert! Charlot! canailles!..... j'aurais dû m'en douter! Comment se fait-il que je ne vous aie pas devinés plus tôt?.....

Puis, il appela Paméla, mais Paméla ne répondit point. Il la trouva liée solidement

sur un lit, un baillon entre les dents. La délivrer ne fut pas long.

—Ce sont eux, dit il, les misérables ?

—Oui, dit Paméla en poussant un profond soupir, ce sont eux !

—Robert et Charlot ?

—Charlot et Robert !

—Ils t'ont respectée au moins ?

—Ils auraient dû, dans tous les cas...

—Tu chancelles ! qu'est ce que cela veut dire ?

—Les monstres ! ils m'ont fait boire le vin comme l'iniquité.....

—Comment ? ils..... et toi, tu n'as ?.....

—Oui ! ils .....et moi je n'ai !.....que voulez-vous ? une femme contre deux gros hommes ?

—Est-ce qu'ils t'ont fait parler ?

—Vous voyez bien qu'ils m'en ont empêché, plutôt.....

—Je les rejoindrai !

X

LE LIÈVRE QUI COURT.

Les Couteaux-jaunes, s'éloignant de la rivière Athabaska, s'enfoncèrent dans la forêt. Le Hibou blanc ne regrettait ni la fuite de Baptiste son premier prisonnier, ni la mort de plusieurs guerriers de sa tribu, tant il était fier d'avoir capturé le grand-trappeur; et, enivrée par le succès, joyeuse et insouciante, sa troupe marchait en chantant vers le lac Noir, à l'est du grand lac Athabaska. Le grand-trappeur suivait ses bourreaux avec la résignation d'une victime que tout espoir a abandonnée. Il avait, pendant de longues années, été la terreur de plus d'une tribu indienne, car il s'était fait le vengeur des persécutés; et les Couteaux-jaunes, surtout, savaient la valeur de son bras et la finesse de son esprit. Souvent Naskarina, la traîtresse qui s'était réfugiée chez les ennemis de sa tribu, s'approchait de lui pour lui reprocher durement son intervention dans les affaires des deux tribus.

—Si tu avais permis au Hibou blanc de s'enfuir avec ma rivale, disait-elle, tu serais libre et parmi les tiens aujourd'hui. Tu seras mis à mort sur le bord du lac Noir, et, tôt ou tard, Iréma tombera entre nos mains.

Le grand-trappeur demeurait muet comme s'il n'eut pas entendu, et, sa figure bronzée ne laissait rien paraître des émotions de son âme. Il priait dans son cœur, et offrait à Dieu le sacrifice de sa vie en expiation de ses nombreuses offenses. L'homme qui a des sentiments de foi ne se trouve jamais faible en face de la mort. Le Hibou-blanc aurait bien voulu savoir qui était et d'où venait ce compatriote si fort et si redoutable ; mais, quand il osait le questionner, le grand-trappeur l'écrasait d'un regard de mépris.

Les indiens avaient marché pendant deux jours, chassant pour manger, entassant les branches de sapin pour dormir, et quatre jours encore les séparaient du lac Noir. Ils s'étaient arrêtés sur une hauteur d'où le regard embrassait une étendue immense, et, des guerriers faisaient sentinelles, car les Couteaux-jaunes avaient beaucoup d'ennemis et craignaient toujours quelque surprise. Pen-

dant que la tribu, assise sur des feuilles autour d'un grand feu, rappelle, dans un langage imagé, les chasses et les guerres du passé, ou forme, des projets pour l'avenir, une sentinelle amène vers le chef un guerrier flanc-de-chien. Un cri sourd s'élève, les sauvages saisissent leurs carabines : Je suis le " Lièvre qui court " dit le Lithchanré, et Naskarina est la fille de ma sœur. Le " Lièvre qui court " est irrité de l'insulte que les Litchanrés ont faite à Naskarina, et il se venge.

Le Hibou-blanc sourit à ces paroles, car il comprit que la vengeance de cet homme pouvait lui rendre Iréma.

—D'où viens-tu, et où sont les guerriers de ta tribu ? demanda-t-il ?

—Les hommes de ma tribu ont laissé le fort William après l'enlèvement d'Iréma, ou plutôt après son retour. Ils ont suivi la route des lacs, jusqu'à la rivière Saskatchewan, qu'ils ont côtoyée longtemps, puis enfin se sont dirigés vers les sources de la rivière Claire, et, de là, ils se dirigent vers le fort Pierre à Calumet ?

—Sont-ils plus nombreux que nous ?

—Non; puis ils ont laissé à la tête du lac Winipeg deux de nos meilleurs guerriers, Ours grognard et Castor d'argent.

—Pourquoi ?

—Pour guider les canots de la robe noire jusqu'au grand lac des Esclaves.

—La robe noire ! grommela le renégat, puisse-t-elle périr dans les rapides nombreux ! Vient-elle seule ? ajouta-t-il.

—Des femmes de la prière l'accompagnent.

—Des Sœurs de Charité !... c'est moi qui !... mais, comment te trouves-tu ici, toi ?

—Le Lièvre qui court a l'oreille fine ; il a entendu de loin les chants des Couteaux-jaunes, et il est venu, laissant les siens qui marchaient vite et se sauvaient.

Le grand-trappeur était attaché au tronc d'un arbre. Les premières paroles du Litchanré lui causèrent de l'émoi, car il crut que le Hibou blanc allait être attaqué, et qui sait ? battu peut-être. Alors, ce serait la liberté ; mais il pencha la tête sur sa poitrine quand il apprit que ses amis se sauvaient.

—Doivent-ils s'arrêter au fort Pierre à Calumet ? demanda le chef.

—Pas longtemps. Ils traverseront là la rivière et s'avanceront, en se tenant à une petite distance des bords, vers le fort Providence.

—Sont-ils loin ?

—Non, mais ils vont marcher toute la nuit.

—En avant! hurla le Hibou-blanc. Nous les atteindrons au point du jour. Ils n'arriverons pas tous au fort Providence !

Les chasseurs canadiens s'avançaient aussi vers le nord. Ils n'étaient plus joyeux depuis la perte de leur ami le grand-trappeur, et, cependant, aucun d'eux ne connaissait bien cet homme mystérieux qui courait les bois, faisant la chasse par caprice ou plaisir, plutôt que pour gagner de l'argent. Mais, si l'on aime quelque part le mystère ou l'étrange, c'est dans ces régions lointaines et solitaires, au milieu de ces forêts vieilles comme le monde, où les hommes passent de temps en temps, sans s'arrêter, comme les oiseaux de migration. Et, ceux qui réussissent à se faire craindre ou aimer par les peuplades fanfaronnes ou défi-

antes, sont les véritables rois de ces solitudes. Le grand-trappeur était l'un de ces rois ; mais il venait de tomber. Il paraissait bien faible maintenant et servait de jouet à ses ennemis. Il passait, enchaîné, sous les grands arbres qui avaient entendu ses chants de liberté, qui avaient vu ses courses nombreuses vers la mer de glace, ou les lacs du midi.

La nuit achevait son cours et le jour allait paraître quand le Hibou blanc ordonna, pour la cinquième fois, à ses guerriers de se coucher sur le sol pour écouter les bruits lointains, et tâcher de découvrir la piste des Flancs de chiens. Le premier, le Lièvre qui court se releva joyeux.

—Je les entends! je les entends !

—Oui, dirent les autres, ils se sauvent !

—Marchons! cria le chef.

Et tous partirent, pleins d'ardeur et de vengeance. Le grand-trappeur, les mains derrière le dos, mais les pieds libres, courait entouré de gardiens jaloux. Une heure s'était à peine écoulée, qu'une clameur formidable s'éleva, c'était le cri des Litchanrés à la vue de leurs ennemis. A cette clameur une autre plus

puissante encore répondit ; les Couteaux-jaunes, la carabine au bras, s'élancèrent les premiers. Les Litchanrés soutinrent l'attaque avec courage. Des deux côtés les femmes s'étaient mises à l'écart pour laisser le champ libre aux combattants. Dès le commencement de la lutte, Kisastari aperçut dans les rangs ennemis le traitre " Lièvre qui court." Il comprit l'acte infâme de son ancien ami : Depuis quand, lui cria-t-il, les Litchanrés sont-ils assez traîtres pour combatre la tribu de leurs pères ?

—Depuis que Kisastari est assez insensé pour mépriser les conseils de sa tribu et rechercher l'amour d'une fille qui n'est pas digne de lui ! répliqua le " Lièvre qui court."

Au même instant les deux indiens, jetant leurs fusils, tirent des pistolets de leur ceinture et s'élancent l'un sur l'autre. Les balles sifflent et s'enfoncent dans l'écorce résineuse des sapins, les deux guerriers s'approchent toujours et le feu roule bien nourri.

Le jeune chef est blessé, car le sang coule le long de son bras et jusque sur sa main ; mais il ne faiblit point et semble ne pas s'en apercevoir.

—Voyez-donc le sang d'un chien peureux ! crie le Lièvre qui court, en se moquant du jeune chef.

Les autres guerriers se battaient toujours, et déjà plusieurs jonchaient le sol.

Au cri insultant du Lièvre qui court, Kisastari dégaîne son couteau et, d'un bond, se précipite sur son adversaire. Mais son pied s'embarrasse dans une branche et il tombe. Alors, le traître lève le bras pour le frapper.

—Arrête ! s'écrie une femme, je l'aime !.....

C'était Naskarina.

—Il ne t'aime pas, lui, hurle le Lièvre court, qu'il meure !

Disant cela, le Lièvre qui court presse la détente de son pistolet, mais Kisastari s'était levé : il fait un bond et déjoua la balle.

—Meurs donc toi-même, traître ! dit-il. Et la lame luisante de son couteau, passant comme un éclair, vint se planter, vibrante, dans le tronc d'un arbre. Le Lièvre qui court, vif et habile, avait à son tour trompé la mort. Alors Kisastari empoigne son ennemi par les flancs et une lutte ardente commença. Malheur à

celui qui tombera ! Les deux adversaires ressemblaient à deux dogues qui se tiennent par leurs crocs aigus. Le Lièvre qui court, s'efforce d'échapper à l'étreinte et de saisir le manche de son poignard, mais le jeune chef le serre comme un étau, et le pousse peu à peu vers le sapin où tremble encore sa fine lame. Le traître se sent faiblir, ses jambes tremblent sous lui, la sueur l'inonde, il voit un nuage passer devant ses yeux.

—Au secours ! à moi ! crie-t-il.

Au même instant il touchait le tronc du sapin. Il se sentit tout à coup libre. Kisastari l'avait laissé pour reprendre son couteau fixé dans l'arbre.

—Partie égale ! dit Kisastari, défends-toi ! je t'ouvre le ventre ! Et, disant cela, il lève son terrible couteau. Mais tout à coup il pousse une clameur : Lâches ! dit-il ! vous êtes tous des lâches !..... Et il tombe la face contre terre. Il venait d'être frappé par derrière.

—Il ne mourra pas seul, s'écrie une voix de femme.

Et le traître Lièvre qui court s'affaisse à son tour en poussant une plainte amère.

—C'est moi ! hurle une jeune fille en brandissant une lame sanglante. C'est moi qui te venge, ô mon Kisastari.....

A cette voix connue le jeune chef sourit.

—Iréma ! Iréma ! s'écrie le Hibou-blanc qui vient de frapper Kisastari, tu es ma prisonnière.

—Viens donc ! Et elle brandissait son arme.

—Désarmez-la, vous autres, commande le vieux chef.

Iréma veut fuir, mais plusieurs guerriers se précipitent sur elle et lui arrachent le couteau qui a puni le traître. Les Litchanrés, voyant leur jeune chef tomber, s'enfuirent. Les Couteaux-jaunes ne les poursuivirent point. Ils étaient satisfaits de leur besogne.

Le grand-trappeur avait tout vu, et ses yeux s'étaient remplis de larmes. Ses gardiens devaient le tuer dans le cas d'une défaite, car le vieux Hibou-blanc avait juré qu'il ne le retrouverait plus dans son chemin.

Les Litchanrés comptaient deux morts, et les Couteaux-jaunes, trois. Il y avait un bon nombre de blessés. Iréma prisonnière, c'était le comble des vœux du vieux chef. Il n'avait

jamais ambitionné un plus beau triomphe. Les corps des guerriers Couteaux-jaunes furent enselevis sous des amas de branches et de feuilles, mais ceux des ennemis furent laissés en pâture aux bêtes fauves. Les Couteaux-jaunes reprirent leur marche vers le lac Noir.

XI

LA MÈRE LABOURIQUE

Robert et Charlot—car c'étaient bien nos bandits d'autrefois — disparurent comme ils étaient venus, à l'insu de tout le monde. Cela n'empêcha pas que plusieurs affirmèrent les avoir vus passer ; mais le signalement des uns ne répondait point au signalement des autres, et ne servait qu'à dépister les recherches. Le bossu, qui avait pris le goût des richesses, et même était devenu passablement avare, en courtisant la fortune, avait perdu le sommeil depuis la visite malencontreuse des deux compères. Pourtant, il ne s'était vu dépouiller

que d'une somme assez mince, et les voleurs firent comprendre, par le désordre qu'ils laissèrent derrière eux, que leur avidité n'avait pas été aussi heureuse que grande. Le bossu ne gardait chez lui que peu d'argent : il prêtait, comme je l'ai dit, à courte échéance et à gros intérêts. Quelque fois aussi il prêtait à long terme, mais il n'y perdait rien, et c'était quand un motif étranger s'ajoutait à l'avarice, son motif habituel. Ainsi, à la demande de Picounoc, dont il aimait la fille Marguerite, il avait avancé à la veuve Letellier tout l'argent nécessaire pour payer l'instruction de son enfant.

Picounoc ne ressentit pas de chagrin du petit malheur arrivé à son ami ; d'abord parcequ'il se réjouissait ordinairement des adversités des autres, et, ensuite, parceque le bossu trouverait là un prétexte de plus pour faire vendre la terre de Noémie.

Robert et Charlot étaient descendus à Québec, car on se cache plus facilement à la ville qu'à la campagne : la foule est discrète comme la solitude. Ils longent le côté nord de la rue Champlain et se dirigent vers une maison à deux étages, sale et moussue, où mes lec-

teurs sont entrés, il y a plus de vingt ans, à la suite de Djos, du charlatan, des gens de cage et des voleurs. C'est encore la même maison, mais avec vingt ans de plus sur le pignon ; elle est plus sombre encore qu'autrefois et s'identifie, en quelque sorte, avec le rocher noir qui la domine et l'écrase de ses trois cent cinquante pieds de hauteur. Les habitués d'autrefois sont disparus, sauf deux ou trois, mais ceux d'aujourd'hui ne valent pas mieux. La mère Labourique n'est plus derrière le comptoir ; elle se tient assise dans son fauteuil, auprès de la fenêtre, et s'amuse à regarder les passants. La Louise, plus jaune, si c'est possible, que dans sa jeunesse, a succédé à sa mère. Elle a trouvé un mari, l'a perdu—temporairement—et elle fait un glorieux veuvage.

Robert et Charlot entrent en riant.

—Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda la Louise.

—Batiscan ! dit Charlot, on ne fait pas de rencontre comme celle-là tous les jours.

—Non, Seigneur ! dit Robert.

—Quelle rencontre ? demande la Louise.

—On te contera cela ; rien de plus singulier. C'est un des plus beaux tours du hasard.

—Oui, Seigneur ! affirme Robert.

—Qu'est-ce que c'est donc, la Louise ? fait la vieille d'une voix saccadée.

—Un peu plus tard, mère Labourique, on vous dira tout. Pour le moment on a autre chose à faire.

—Plus tard ! plus tard ! Je ne suis pas jeune, moi, pour attendre ainsi : j'ai quatre-vingts sonnés, oui !

—Eh bien ! la mère, on arrive de Lotbinière, Robert et moi, dit Charlot, manière de se graisser la patte chez les campagnards.

—Ah ! ah ! vous venez de Lotbinière ! cela me rappelle ce pauvre Saint-Pierre.....Mon Dieu ! je l'ai bien regretté, le brave homme !... Il me semble que sa mort a porté malheur à notre maison. Depuis, les affaires n'on pas bien marché.....non, non !.....

. —Vous souvenez-vous d'un grand jeune homme à la voix nasillarde qu'on appelait Picounoc ?

—Ma foi ! non, je ne me souviens pas de lui.....Est-ce qu'il venait ici ?

—Et oui, mère, reprit vivement la Louise :

je me le remets bien, moi! Le gaillard, il buvait sec.....

—Eh bien! reprit Charlot, ce fripon-là est aujourd'hui l'un des habitants les plus à l'aise de Lotbinière.

—Vous ne le direz plus! exclama la Louise.

—Et vous l'avez dégraissé? repartit en riant la vieille aubergiste.

—Vous ne l'avez pas tué, j'espère, demanda la Louise un peu anxieuse.

—Tué? allons donc, on est plus humain que ça. Du reste, il ne s'agit pas de Picounoc, mais d'un farceur que vous avez bien connu.

—J'en ai tant connu de farceurs, observa la vieille.

—Vous vous souvenez de Paméla?

—Paméla Racette? demanda la Louise.

—Justement la sœur de notre ex-associé que le diable a emporté, je crois, vingt ans trop tôt.

—Eh bien?

—Eh bien! elle est au service d'un riche marchand de Lotbinière.

—Pas possible?

—Pas possible si vous voulez, mais elle y

est, quand même, balayant la *place*, faisant la soupe, et brassant la paillasse comme..... une femme de qualité, tous les jours que le bon Dieu amène.

—Cette pauvre Paméla ! que j'aimerais à la voir ! dit la Louise en poussant un gros soupir. Lui avez-vous parlé de moi ?

—Ma foi ! nous n'y avons pas songé.

—Nous avions beaucoup à faire et peu de temps à notre disposition, ajouta Robert.

La vieille éclata de rire tout à coup, et, se penchant dans la fenêtre, parut s'intéresser vivement à une scène de la rue.

—Qu'y a-t-il donc de si drôle, mère ?

—C'est un bossu..... ah ! que c'est drôle !... Un Monsieur encore !..... habillé *sur le fin !* Il s'est penché pour ramasser une pierre et faire peur aux gamins, je suppose, mais je *t'en fiche !* un des gamins s'est mis à cheval sur la bosse, au grand amusement de la foule.

En entendant parler d'un bossu, les deux escrocs s'approchèrent de la fenêtre : C'est lui ! s'écrièrent-ils à la fois.

Ils se regardèrent un moment pour s'interroger.

—Ne nous montrons pas, dit Robert, il est plus fort que nous, et il a pour lui le droit.

—Bah! s'il nous menace, nous le dénoncerons.

—C'est vrai, mais cachons-nous, c'est plus prudent.

—Et, si Paméla nous avait trompés?

—Si quelqu'un s'informe de nous, dit Charlot aux deux femmes, dites que vous ne nous connaissez point.

—Vous vous sauvez? demanda la vieille.

—Le bossu nous dérange un peu, la mère, n'importe, nous vous conterons notre voyage un autre jour. Et ils sortirent.

Le bossu entra. Il avait l'air d'un homme bien élevé; mais la colère animait encore son visage, et sa parole était brève et saccadée.

—Est-ce qu'il n'y a pas de police ici, que les gens sont attaqués en plein midi par la valetaille des rues?

—La police, Monsieur, répondit la vieille, elle se cache ou se sauve quand on l'appelle, comme le chien de M. Nivelle..... ah! ce n'était pas comme cela de notre temps!

—Vous ne vieillissez pas, mère Labourique, vous êtes fraîche comme à cinquante ans.

—Ah ! pardon, Monsieur, je ne vaux pas grand'chose maintenant, je m'aperçois bien que je m'envais....mes jambes sont paralysées et je passe ma vie dans ce fauteuil, c'est bien ennuyeux, allez ! et j'ai hâte d'aller dans un monde meilleur.....

—Vous l'avez bien mérité la mère.

—J'ai fait mon possible.....

Le bossu avait envie de rire. Il demanda à la femme qui était au comptoir, si elle était bien Louise, et but un verre de gin pour se donner du ton. Louise répondit qu'elle était bien elle-même, mais que les chagrins de toutes sortes la rendaient méconnaissable.

—Je ne me rappelle pas de vous, Monsieur, ajouta-t-elle, est-ce que vous êtes venu ici, déjà ?

—Quelquefois, mais vous pouvez bien m'avoir oublié, il y a bien longtemps. J'étais tout jeune alors. C'est au bon temps de Robert, de Charlot, du docteur au sirop de la vie éternelle.

—Et du vieux chef? ajouta Louise, je me

souviens de ce temps-là et de ces gens aussi. C'est étonnant que je vous aie oublié.

—Cela ne m'étonne pas du tout moi. Plusieurs de ces pauvres diables ont mal fini. Racette et le docteur au sirop ont goûté du pénitencier.

—Pas longtemps. Ils se sont évadés en tuant leur gardien.

—Vraiment ! Et les a-t-on pincés ?

—Nous n'avons plus entendu parler d'eux. C'étaient deux fins matois, allez !

—Et Charlot ? et Robert ?

La Louise hésitait. La vieille répondit : Ah ! Seigneur ! il y a longtemps qu'ils ont déguerpi et gagné les lignes.

—Toujours prudente, la mère, dit le bossu ! Ils seront contents de vous, quand je leur dirai cela. Ils sont ici, du moins ils devaient y être, puisqu'ils m'y ont donné rendez-vous.

—Ils vous ont donné rendez-vous ici ?

—Ici même, chez la mère Labourique.

—Et pourquoi ?

—Ah ! secret d'état.....Ils arrivent de Lotbinière, vous le savez peut-être, peut-être

l'ignorez-vous. Nous nous sommes rencontrés là ; leur bonne fortune l'a voulu ainsi. Je les ai reconnus les vieux de la vieille, et, je leur ai mis en main la plus jolie affaire du monde. Ils m'ont juré leurs grands dieux qu'ils seraient reconnaissants, et.....

—Je comprends, dit la vieille.....Je comprends ! s'ils vous ont promis quelque chose, vous l'aurez, soyez-en-sûr.....

—Mais pourquoi ne sont-ils pas ici ?

—Je n'en sais rien, monsieur.

—Ils ne sont pas encore passé les lignes ? demanda-t-il d'un air moqueur.

—La mère a perdu la carte, reprit la Louise, qui voulait racheter le faux pas de la vieille, n'allez pas vous fier à ce qu'elle dit. Robert et Charlot ne sont pas venus ici depuis dix ans.

—La mère Labourique d'aujourd'hui jase aussi bien que la mère Labourique d'il y a vingt ans. Elle s'est défiée de moi d'abord, et elle a agi avec prudence, ensuite, elle s'est montrée franche et a eu raison, car je sais que Robert et Charlot sont ici à Québec et qu'ils ont l'habitude de venir dans cette maison.

Vous vous trompez, Monsieur, et vous ne les verrez jamais dans notre maison.

—Est-ce un défi ?

—C'est un défi facile à jeter, puisqu'ils nous sont tous deux devenus presque étrangers.

—Vous voulez les cacher ?

—Pourquoi ?

—Parce qu'ils sont des voleurs !

—Et nous faisons métier de cacher les voleurs, je suppose ?

—Depuis trente ans.

—Vous êtes un lâche et un menteur!..... Accuser ainsi deux femmes honnêtes comme ma mère et moi ! oh ! c'est infâme !

—Tout doux, la Louise.....ta vertu n'est pas si farouche que ça !.....

—Votre impertinence serait moins grande si vous vous adressiez à un homme..... misérable bossu que vous êtes !.....

—J'en jure Dieu, s'écria le bossu piqué au vif, je démolirai votre sale boutique et je trouverai bien les rats qui s'y cachent!

Il sortit. Pour se consoler, en revenant, il pensait à Marguerite ; mais Marguerite pen-

sait au jeune Victor, et elle pleurait en pensant à lui. Voici pourquoi : Picounoc était revenu de l'ouvrage soucieux et morose. Il ne soupa que légèrement. Marguerite lui demanda la cause de cette tristesse et de ce manque d'appétit :

—Pauvre enfant, dit-il, c'est, vois-tu, que je voudrais te rendre heureuse, et tu ne le veux pas.....

—Comment ! petit père, il me semble que....

—Tu ne veux pas épouser M. Chèvrefils.

—Il est vieux, bossu, avare, jaloux ! .....et vous croyez qu'il me rendrait heureuse ?.....

—Il t'aime et il est riche, cela suffit.....

—Je ne l'aime pas, moi.

—Caprice d'enfant.....

—Pourquoi insistez-vous tant aujourd'hui ? vous me disiez, dernièrement, que Victor m'aimait et que vous en étiez aise.

—J'ai compris que tu ne pouvais pas devenir la femme d'un avocat, et puis je ne veux pas me séparer de toi.

—Mais si j'épousais M. Chèvrefils ?

rais souvent, souvent.....

—Vous viendrez me voir à Québec, et l'été, je passerai la vacance ici.

—Tu sais, Marguerite, qu'une fille qui se marie malgré son père est rarement heureuse.

—Je ne me marierai pas malgré vous.

—Tu épouseras donc M. Chèvrefils.

—Jamais! je resterai fille plutôt. Vous voulez m'avoir auprès de vous, vous m'aurez ainsi tant que vous voudrez.

—Marguerite, tu ne sais pas comme.....

—Mon père, je ne vous comprends pas!.....

—Ne me demande pas la raison de mon insistance, je t'en prie, mais, obéis, et Dieu te bénira. .....

—Je hais cet homme.. .....

—Il est puissant et peut nous faire du mal.

—Mon père, nous avons le cœur droit. Dieu est avec nous, qu'avons-nous à craindre?

—Marguerite!.....

—Mon père!

—Je t'en supplie!.....

—Ma conscience s'y oppose.

—C'est un prétexte; il n'y a pas de mal en

cela...c'est un prétexte pour rester insensible aux prières d'un père qui te chérit.....

—Vous savez que je vous aime, mon père, eh bien ! je resterai avec vous.

—Non !.....il faut que tu te maries !

—Avec le bossu ?

—Avec M. Chèvrefils !

Marguerite se voila la face de ses deux mains. Picounoc tomba à genoux devant elle.

—Marguerite, dit-il, aie pitié de moi !

Marguerite jeta ses bras autour du cou de son père et l'embrassa avec effusion, puis, fondant en larmes, elle alla s'enfermer dans sa chambre.

—Le bossu me l'avait dit, que je verrais mon père à mes genoux.....Mon Dieu ! quel est ce mystère ! il me glace d'épouvante.

Picounoc s'était laissé intimider par les menaces du bossu, et redoutait son indiscrétion. Père dénaturé, il aimait mieux sacrifier sa fille que renoncer à la possession de Noémie.

XII

LE JEU DES COUTEAUX

—*My ! my ! what is it ?* s'écria John.

—*Quid est tibi, quod fugisti ?*.....ajouta l'ex-élève.

—Des cadavres ! exclama Baptiste.

—Un massacre ! répéta Félix.

John se pencha sur un des guerriers morts.

—Les Litchanrés se faire battre, dit-il.

—Je n'appelle pas ça se faire battre moi, dit l'ex-élève, ils se sont faits tuer raide.

—Les Couteaux-jaunes sont venus les surprendre ici, observa Baptiste, cela m'explique pourquoi ils ont dévié de leur route.

—C'est vrai, ajouta Félix, mais comment ont-ils pu deviner que leurs ennemis se trouvaient ici ?

—Naskarina savait peut-être le chemin que prendrait sa tribu.

Tout en causant ils examinaient les cadavres.

—Le jeune chef ! dit l'ex élève

—Le Lièvre qui court ! reprit Félix.

—C'étaient deux amis, ils ont du tomber en semble, ajouta Baptiste.

—*For sure !* dit John.

—Donnons leur une sépulture commune, que les mêmes branches de sapins les recouvrent éternellement.

—Voici un amas de rameaux et de feuilles qui n'attendent que le moment d'être utiles, étendons-les comme un suaire sur nos amis défunts ; mais, auparavant, réunissons les morts.

Et les quatre chasseurs couchèrent, côte à côte, les indiens qui avaient succombé dans le combat. Lorsqu'ils rangèrent le corps de Kisastari, la plaie que le couteau du Hibou-blanc lui avait faite dans le dos s'ouvrit, le sang coula et le mort poussa une plainte sourde. Un frisson courut dans les veines des quatre blancs, et pourtant ils n'étaient pas peureux. Ils se remirent aussitôt.

—Il n'est pas mort, dit l'ex-élève, vite ! de l'eau et de la gomme de sapin.

Un moment après l'eau pure rafraîchissait les lèvres altérées du blessé et le baume du

Canada commençait à cicatriser ses plaies. Les autres étaient bien morts. Ils furent ensevelis sous les rameaux. Les chasseurs, en enlevant l'amas de feuilles et de branches qu'ils venaient d'apercevoir, mirent à nu les cadavres des Couteaux-jaunes.....

—Oh ! oh ! dirent-ils, il y a eu bataille en règle, et des morts de chaque côté. Nos amis se sont bien défendus, tant mieux ! les branches leur seront plus légères.

—Que les corps des Couteaux-jaunes aient le sort réservé aux cadavres des Litchanrés ! dit l'ex-élève, en enlevant la dernière branche.

—*Oh yes*, ajouta John.

—Qu'ils soient la pâture des loups et des corbeaux !

—*Oh ! yes !*

—Et disons un *pater* et un *ave* pour les âmes de nos amis, dit Baptiste, en se mettant à genoux auprès des Litchanrés.

—*Oh ! yes !* mais c'est moi pas dire, parceque c'est moi pas croire nécessaire, mais vous autres faire bien de prier.

—C'est ton affaire, John.

Et les trois chasseurs catholiques, à genoux près des cadavres des indiens, récitèrent avec dévotion un *pater* et un *ave*.

Kisastari avait repris connaissance. Ses amis résolurent de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il fut en état de marcher, et, quand ils le virent capable de tuer du gibier pour se nourrir, ils lui donnèrent une bonne provision de poudre et s'éloignèrent.

Les Couteaux-jaunes s'avançaient lentement et joyeusement vers le lac Noir. Le Hibou blanc poursuivait de ses assiduités la belle Iréma qui demeurait insensible et inconsalable.

—Jamais Iréma ne pourra aimer, disait-elle, celui qui a tué son fiancé.

—Si tu ne m'aimes pas de bon gré, tu m'aimeras de force.

—Iréma n'a pas peur des tourments, ni de la mort. Elle sera heureuse de souffrir et de mourir pour Kisastari son époux.

—Ne prononce jamais ce nom devant moi !

—Kisastari ! c'est le nom que j'aime.

—Le Hibou blanc se vengera.....

—Le Hibou blanc n'est pas un véritable indien, et il a peur des tortures.....

Comme le grand-trappeur, Iréma avait les mains enchainées—car on la savait capable de s'enfuir seule à travers la forêt. Souvent elle regardait le visage pâle qui l'avait sauvée, et elle eut donné sa vie pour lui rendre la liberté. Quand les deux prisonniers se rencontraient, ils échangeaient de tristes et éloquents regards.

La troupe atteignit le lac Noir, et elle fit retentir de ses cris de joie les ondes solitaires et les bois mystérieux. Les danses et les chants durèrent tout un jour. Les jeunes guerriers, vers le soir, s'approchèrent du vieux chef en lui dirent:

—Tu nous as promis que les réjouissances se termineraient par la mort de notre vieil ennemi, le grand-trappeur, eh bien! nos jambes sont fatiguées de danser, nos voix sont lasses de chanter, et nous voulons nous reposer bientôt.

—Vos bras sont-ils aussi fatigués? demanda le Hibou blanc.

—Non :

—Vos couteaux sont-ils bien aiguisés ?

—Oui !

—Et bien ! attachez à un tronc d'arbre le grand chef, et lancez-lui vos couteaux dans le cœur, à vingt pas de distance..... On verra lequel de vous est le plus habile.

Une clameur joyeuse suivit les paroles du chef, et le grand-trappeur fut attaché au tronc d'un sapin. Il ne tremblait pas. Les jeunes gens se placèrent en rang à vingt pas. Les femmes regardaient avec curiosité. L'une d'elles pleurait : c'était Iréma. Le sort avait désigné l'ordre dans lequel on devait tirer. Le premier qui s'arma du couteau fut le Loup cervier. Il regarda sa lame tranchante et dit en souriant :

—Vous autres, vous ne frapperez qu'un cadavre.

Alors il visa, d'un œil perçant au cœur du grand-trappeur, leva le bras lentement et, toujours l'œil fixé sur le prisonnier, il lança l'arme sifflante.

—Nul ! c'est nul ! à recommencer, s'écria-t-il furieux, on m'a touché le bras.

Le couteau n'avait déchiré que le gilet du prisonnier.

—Arrête ! s'était écrié Naskarina, j'ai une parole à confier au chef. Et, disant cela, elle avait saisi le bras de l'indien.

—Pourquoi troubles-tu la fête, Naskarina ? dit le Hibou blanc avec une légère aigreur.

—Iréma pleure, vois-tu ? elle est affligée de la mort du grand-trappeur, eh bien ! chef, c'est à toi de profiter des dispositions où elle se trouve. N'aimes-tu pas mieux avoir l'amour de cette femme que la mort de cet homme....

—Je ne te comprends pas bien, Naskarina.

—Ecoute—elle parlait bas—dis à Iréma que tu donneras la liberté au grand-trappeur si elle veux t'aimer.

—Naskarina, tu as de l'esprit.

—Et puis, si tu veux tuer cet homme, fais le suivre ou surprendre.

—Naskarina, merci !

Il commanda aux guerriers de suspendre leur terrible jeu de couteaux, et il se dirigea vers Iréma. Le grand-trappeur ne savait que penser, mais il était loin d'espérer la délivrance. Iréma, remplie de reconnaissance envers le grand-trappeur, consentit à se sacrifier pour le sauver.

—Je serai votre femme, dit-elle, mais pas avant que la robe noire nous unisse.....

—La robe noire est bien loin.....

—Nous irons ensemble, et nous marcherons tout un mois s'il le faut.

—C'est bien long, Iréma.

—Je puis bien sacrifier ma vie pour sauver un homme qui m'a fait du bien, mais il ne m'est pas permis de sacrifier mon âme ; et, si tu ne veux pas attendre, chef, ordonne à tes guerriers de continuer leur jeu meurtrier.....tu ne m'auras jamais pour femme.....

—Et si je le sauve !

—Si tu le sauves, Iréma sera ta femme, elle le jure, et elle est capable de tenir sa parole.

—Je crois à ta parole et tu es libre.

En disant ces mots il fit tomber les liens qui enchaînaient les mains de la belle indienne. Ses guerriers, surpris, se regardaient entre eux et commençaient à murmurer.

—Le Hibou blanc nous trahit, risqua l'un d'eux.....

—C'est un étranger ; les Couteaux-jaunes ont eu tort de se fier à lui, dit un autre.

—C'est une honte pour nous !

Le vieux chef s'avança au milieu d'eux : Depuis que je suis avec vous, dit-il, vous n'avez pas été bafoués par vos ennemis, et vous les avez souvent vaincus. Quand j'étais jongleur, je vous prédisais votre bonne fortune et vos triomphes, depuis que je suis devenu le premier de la tribu que j'avais adoptée, ai-je jamais trahi mes compagnon ou failli à ma tâche ? Vous devez donc avoir confiance en moi, et croire que tout ce que j'ordonne est pour la gloire et le bien de la tribu. Je veux une femme ; et celle que je veux, c'est Iréma, la fiancée de Kisastari que vous avez tué. Elle ne sera ma femme qu'à une condition. C'est que je rende la liberté au grand-trappeur..... Le voulez-vous ?

Un frémissement s'empara des indiens attentifs : Rendre la liberté au grand-trappeur ! s'écrièrent-ils stupéfaits.

—Si vous ne le voulez pas, je me soumettrai, car le vieux chef aime mieux sa tribu qu'il ne s'aime lui-même.....

—Le Hibou blanc est avec nous depuis autant de lunes qu'il y a de branches à cet arbre,

et il nous a toujours été dévoué, qu'il fasse donc selon ses désirs ! s'écria l'un des indiens.

—Eh bien ! mes enfants, reprit le chef, d'une façon câline, et parlant bas pour n'être pas entendu des autres, consolez-vous, tout ne sera pas perdu, le grand chef ne nous échappera pas. Il sera mis en liberté, mais vous allez l'attendre sous les bois. Que dix d'entre vous s'élancent dans la forêt, du côté du soleil, je vais le renvoyer par là.

Aussitôt dix des plus agiles disparurent sans bruit.

Le grand-trappeur avait bien vu qu'il se tramait quelque nouveau complot ; mais il n'avait rien rien entendu, et toujours il supposait que l'on s'évertuait à trouver un genre de mort digne du mal qu'il avait causé. Quelques heures s'écoulèrent avant que le Hibou blanc s'approchât de lui ; heures d'angoisses et d'agonie que celui qui va mourir peut seul comprendre.

—Frère, dit le Hibou blanc.

—Moi, ton frère ! vil renégat, jamais !

Le vieux chef eut un mouvement de colère, mais la pensée d'Iréma lui rendit le calme.

—Compatriote, dit-il en français, tu me crois plus méchant que je suis, je t'offre la liberté.

—La liberté ! dis-tu, mais à quel prix ?

—Pars ! tu es libre. Et il coupa, d'un coup de couteau, les liens qui l'attachaient à l'arbre. Le grand-trappeur eut envie de se jeter sur lui et de l'étrangler. Plusieurs indiens arrivèrent armés de fusils.

—Pars, dit le vieux chef, va-t-en de ce côté— il montrait le bois—éloigne-toi vite, car nous ne voulons plus te revoir. Si tu suis les bords du lac, tu seras tué, car mes guerriers sont là qui t'attendent.

—Et de ce côté, demanda le grand-trappeur, il n'y a personne qui me guette pour me tuer ? dit-il avec ironie.

—Personne ! répondit le traître Hibou blanc.

—Mourir pour mourir, pensa le prisonnier, il vaut mieux être tué par une balle que servir de jouet et de cible aux couteaux de ces chiens.

—Donne-moi un fusil, de la poudre et du plomb ! demanda-t-il.

On lui donna ce qu'il voulait.

—Au revoir, dit-il, et il s'élança, libre comme l'oiseau, dans la forêt qu'il aimait tant.

Le Hibou-blanc sourit en le voyant partir, et s'approcha d'Iréma.

—J'ai tenu parole, tu vois comme je t'aime.

—Iréma ne t'aime point, mais elle tiendra sa parole aussi bien que toi.

Le grand-trappeur s'arrêta bientôt et se mit à genoux. Pendant longtemps il pria. De quelque côté qu'il put aller il s'attendait à être assassiné, car il connaissait la perfidie des Couteaux jaunes et de leur chef blanc, le renégat. Il marcha avec toutes les précautions possibles, et souvent il mit son oreille contre le sol pour percevoir les sons et découvrir le passage de quelque voyageur. Il se serait bien caché, mais il fallait ne pas mourir de faim, et, alors faire la chasse et probablement se trahir.

Les dix indiens s'étaient arrêtés à une courte distance, et formaient un cordon comme les tirailleurs qui se dispersent sur le champ de bataille. Ils guettaient, attentifs, épiant tous les bruits de la forêt. Tout à coup l'un d'eux entendit le bruit des rameaux qui craquaient sous des pieds pesants. Il tressaillit et s'assura que son fusil était bien chargé. Mais le bruit s'éteignit peu à peu, puis il se fit

entendre dans une autre direction :—C'est le diable que cet homme, pensait-il, il court avec la rapidité d'un cerf..... mais il ne nous trompera pas. Plusieurs des indiens entendaient le bruit et tenaient en eux-mêmes le même langage. Le premier qui avait été mis en éveil, oubliait petit à petit, en songeant à sa belle sans doute, la glorieuse mission qu'il avait à remplir, quand il fut tiré de sa rêverie par un murmure, et un violent froissement de feuilles sèches: Il est passé! le misérable, cria-t-il. Et, se levant, il fit par accident tomber la gâchette de son fusil. Le coup partit et la forêt résonna au loin. Alors un homme robuste et grand se cacha derrière une souche noire et, là, il attendit quelques instants pour voir d'où venait le danger. C'était le grand-trappeur. L'indien maladroit rechargea sa carabine et se tint debout. Le fugitif ne pouvait pas le voir. Les autres indiens crurent le grand-trappeur mort, et ils accoururent. Se voyant cerné—car des pas précipités résonnaient de toutes parts autour de lui—le grand-trappeur se leva pour fuir. L'indien qui venait de recharger sa carabine l'aperçut. Il eut un éclat de joie dans les yeux,

épaula son arme et..... tomba mort. Le grand chef fuyait, il ne le vit point tomber. Trois autres arrivèrent essoufflés, haletants, mais la figure souriante.....

—Est-il mort? se demandèrent-ils?

—*Oh ! yes !* et toi, mourir aussi, dit une voix étrange.

Et, au même instant, l'indien tomba frappé par une balle.....

—*Accipe ballam meam !* cria une autre voix. Et un troisième indien tomba.

—A moi l'autre ! à moi l'autre ! dit Baptiste; mais le quatrième se sauvait ; une balle lui écorcha le bras en passant. Les autres indiens qui accouraient aussi s'arrêtèrent au bruit de la fusillade. La peur les saisit, vaillants loin du danger, toujours prêts à assassiner leur ennemi confiant, ils ne s'exposaient guère sans nécessité et isolément. Ils revinrent au lac Noir.

Le blessé les suivit de près. Le vieux chef était dans une inquiétude extraordinaire. L'écho avait apporté le bruit des détonations des armes à feu, et il était facile de conclure qu'un engagement avait eu lieu entre les

indiens et quelques ennemis. Peut-être aussi que le grand chef, blessé d'abord, s'était défendu longtemps avant de tomber ; peut-être étaient-ce ces quelques chasseurs canadiens, laissés à l'embouchure de la rivière Claire, il y avait quelques jours. Cette réflexion était la plus juste. Et le blessé dissipa tout doute à ce sujet, car il avait entendu l'anglais de John, et le latin de l'ex-élève, et de plus, la balle de Baptiste l'avait richement effleuré. Le Hibou blanc venait de passer de la joie à la colère et de la confiance à la peur.

—Et le grand-trappeur est-il encore vivant ? demanda-t-il au blessé.

—Le grand-trappeur doit être mort. Il n'était pas avec les autres chasseurs. Il s'est sauvé dans la direction de la rivière Athabaska et plusieurs balles l'ont suivi.....

—L'ont-elles atteint ?

—Oh ! Oui..... je le crois, je l'ai vu tomber... c'est alors qu'avertis par mon coup de feu, les blancs sont accourus et m'ont attaqué. C'eut été folie de lutter contre plusieurs, je suis revenu.

La vérité était légèrement altérée, mais ce

récit, fort vraisemblable, valut à l'indien perfide de chaudes marques de sympathie.

—Levons le camp, ordonna le chef, et marchons vers le grand lac des Esclaves.

XIII

POINT DE PORTE DE DERRIERE.

Quelques jours après le voyage de Robert et de Charlot à Lotbinière, et leur visite par trop intéressée au marchand bossu, un Monsieur Gagnon, barbe grise, figure insignifiante, vint s'installer avec sa femme, une vieille laide, mais alerte et pimpante, et une servante bonne enfant, dans une maison du voisinage, qu'il acheta et paya comptant— Chose assez rare pour être signalée, d'autant plus qu'à la maison attenait une fort belle terre. Le bossu, flairant une bonne pratique, alla présenter ses hommages à la dame nouvelle, et, bientôt la plus étroite amitié lia les deux maisons. Si Madame Gagnon ne se fut pas révélée, en même temps, si dévote, on eut pu craindre le

jeu des mauvaises langues, car les visites du bossu devinrent bien fréquentes, et Madame allait acheter souvent. Elle achetait sans doute peu à la fois. Le mari passait pour un bonhomme, un de ces hommes commodes qui ferment les yeux pour ne pas voir. Mais qu'avait-il besoin de regarder? Madame se faisait conduire si souvent à l'église, et puis, elle était dans la soixantaine!

Victor Letellier avait été douloureusement surpris de voir l'indigence dans la maison de sa mère. A sa dernière vacance encore, il avait trouvé la demeure modeste enveloppée dans une atmosphère de paix et de félicité. Tout lui avait souri comme autrefois: les arbres feuillus et les fleurs du jardin, le seuil antique et le foyer solitaire. Le pain n'avait pas manqué sur la table, ni la gaîté dans le cœur de sa mère. C'est peut-être que l'écolier, que l'étudiant, fatigué des murs du collège qu'il ne peut franchir impunément, altéré de soleil, d'air et de liberté, se plaît, dans son exaltation, à revêtir, comme d'un nimbe lumineux, tous les objets qu'il a regrettés longtemps, et longtemps évoqués dans ses rêves. Depuis plu-

sieurs années, en effet, la maison de la veuve Letellier s'en allait en ruine. Un contrevent était tombé, et le gond de fer rouillé qui le soutenait depuis vingt ans n'avait pas été remplacé par un gond neuf; le pignon dépeinturé laissait voir, comme une tache honteuse, sa petite fenêtre brisée, ou les chapeaux de paille remplaçaient les vitres ; le perron devenu poussière sous la pluie et les pieds, se voyait remplacé par une bûche de merisier mal écarrie. Les bardeaux de la couverture se garnissaient d'une mousse verdâtre. Le lambris du carré, blanchi à la chaux autrefois, avait pris une teinte grise et sombre sous l'action de la pluie. La grange ne se portait pas mieux, et, sans de forts étais qui la soutenaient encore, le vent de nord-est qui souffle fort en cet endroit, l'eut couchée sur son vieux châssis en pourriture. La misère s'échappait par tous les ais, par toutes les pièces, et cependant le jeune avocat ne venait que de l'apercevoir. Il en ressentit une profonde commotion. Tout son passé de joie et de lumière se perdit dans une ombre épaisse! il regretta d'avoir été heureux pendant que sa mère souffrait.

Un instant l'amour—ce baume divin auquel nul ne résiste—l'amour calma son chagrin et lui rendit le bonheur. Mais ici encore le calme présageait la tempête, le soleil annonçait l'orage. Marguerite, qu'il avait vue si rieuse et si aimante, était devenue tout à coup chagrine et presque sauvage. Elle semblait se trouver mal à l'aise devant lui, et paraissait le fuir. Un changement aussi prompt était inexplicable et portait le trouble dans son âme. Il était venu débordant d'ivresse et d'espérance, il allait repartir désespéré. Il était venu se reposer dans la solitude des champs, se distraire dans les plaisirs du village, avant d'entrer dans l'arène où chacun combat contre tous pour conquérir sa part des biens de la vie, et il allait, comme un coursier que l'on presse d'atteindre le but, continuer sans repos, sa marche difficile. Il lui tardait de rendre à sa bonne mère un peu de tout ce bien qu'elle lui avait fait ; et, si la fortune tardait trop à venir, il trouverait, dans la maison de Picounoc, un refuge à cette femme aimée. Et même, n'était-ce pas là la voie la plus courte pour arriver à la félicité ? Le mariage de Picounoc et de

Noémie ne serait-il pas le gage de l'union de Victor et Marguerite ?

—Oh ! les jours sombres achèvent, et j'ai tort de me désespérer, se dit enfin le jeune avocat ; encore quelques mois et, sans doute, l'allégresse rayonnera dans tous nos cœurs.

Avant de s'en retourner à Québec, Victor alla faire ses adieux à Marguerite. Il dissimula d'abord, sous un air d'indifférence et un ton badin, le chagrin dont il était rempli. Marguerite éprouva un long serrement de cœur en le voyant parler aussi gaîment de son départ.

—Ta pauvre mère va s'ennuyer, dit-elle.....

—Je lui écrirai souvent.....

—Viendras-tu cet hiver ?

—Peut-être aux jours gras, si je gagne quelques dollars pour payer ma voiture.

—Papa va toujours à la ville pendant l'hiver, il se fera certainement un plaisir de t'emmener.

—Si tu m'aimes encore, dans ce temps-là, tu le chargeras de me voir..... mais.....

—Mais !..... que veux dire ce mais ?.....

—L'autre jour, t'en souviens-tu ? tu m'aimais beaucoup.

—Si je m'en souviens !

—Laisse-moi finir... Aujourd'hui, tu m'aimes un peu.

—Un peu ! fit Marguerite avec reproche.

—Laisse-moi finir.

—Non, tu finis trop mal.....

—Cet hiver, tu ne m'aimeras plus !.....

Marguerite ne répondit pas, mais elle leva sur Victor un regard si doux, si plein de prière et d'amour, qu'il se sentit troublé jusqu'au fond du cœur.

—Marguerite, dit-il, pourquoi me regardes-tu ainsi ?

—Victor, pourquoi parles-tu comme cela ?

Et les deux jeunes gens se regardaient fixement, avec douceur, avec volupté. Peu à peu leurs yeux se remplirent de larmes, leurs mains se joignirent, un cri parti du cœur;

—Marguerite !

—Victor !

Picounoc parut. Le traître ! se montrer dans un pareil moment ! qu'il soit honni de tous les amoureux !

—Marguerite, Monsieur Chèvrefils, dit-il, en présentant le bossu. Le bossu suivait.

Picounoc ne savait pas Victor était là, dans un charmant tête-à-tête avec Marguerite. Il parut surpris, et le bossu fit une grimace éloquente. Marguerite s'avança vers lui :

—Je vous présente Monsieur Letellier.

—C'est-à-dire notre voisin, reprit Picounoc, moitié sérieux, moitié badin, le fils de la veuve Noémie que vous connaissez bien.

—Oh ! c'est ce jeune homme que nous avons protégé ? Je suis heureux de faire votre connaissance, Monsieur, dit-il au jeune avocat, en lui tendant la main.

—J'aurais voulu vous connaître plus tôt, Monsieur Chèvrefils, répondit Victor, j'aurais dû vous connaître plus tôt,.....puisque de concert avec M. St. Pierre vous avez fait du bien à ma mère.....et vous m'en avez fait à moi-même !.....

—Bah ! ne parlez pas de cela, je vous prie, c'est si peu de chose !

—Vous avez fait beaucoup, Monsieur, mais cependant, si votre générosité n'est pas satis-

faite, il se présente une heureuse occasion de l'exercer encore.

Le bossu se sentit pris. Il babultia pourtant :

—Que faudrait-il donc faire encore ?

—Il faudrait ne pas faire vendre maintenant la terre de ma mère.

—C'est la nécessité, Monsieur. Le commerce a des exigences.....ah ! vous êtes neuf, vous ne connaissez pas encore les mauvais côtés de l'existence.

—C'est vrai, mon Victor, ajouta Picounoc ; et ce serait mal juger M. Chevrefils, que de le croire dur ou insensible, parce qu'il use de moyens extrêmes pour recouvrer son argent.

—Au reste, ajouta le bossu, si vous désirez parler affaires, Monsieur Letellier, je demeure à la rivière du Chêne, près du grand pont. Nous serons seuls, et les dames, par conséquent, ne s'ennuieront pas à nous entendre.

—Je m'intéresse beaucoup à madame Letellier, dit Marguerite, et vous pouvez parler d'elle en ma présence aussi longtemps qu'il vous plaîra.

—Merci, Marguerite, dit Victor.

—Et un peu à Monsieur Letellier, n'est-ce pas? demanda le bossu en essayant de rire.

—Victor est mon ami d'enfance.

—Et je parie, Mademoiselle, que vous pourriez dire plus encore, si vous écoutiez votre cœur.

Marguerite eut envie de dire hautement: oui! mais elle songea à son père, et fit taire le cri de son âme. Victor était blessé du ton fendant qu'avait pris le marchand; il eut envie de répliquer de la même façon, mais la crainte d'être impoli ou de déplaire à Picounoc, retint sur ses lèvres toute parole offensante. Il reprit après quelques minutes, changeant de sujet:

—Vous avez été victime d'un vol? M. Chevrefils?

—Oui, Monsieur, d'un vol considérable! Et vous comprenez que cela ne règle pas mes affaires, ne paie pas mes comptes.

—Et chasse un peu la bonne humeur, ajouta Victor en riant.

—C'est vrai! c'est vrai! il faut l'avouer.

—Vous n'avez pas retrouvé les voleurs?

—Je les ai suivis à la piste.

—Et ils sont arrêtés ?

—Pas encore, mais ils le seront ; je sais où les prendre ; je connais leur cachette.

—Vraiment !

—Robert et Charlot sont les plus anciennes pratiques de la mère Labourique.

—La mère Labourique ! exclama le jeune avocat, la mère Labourique, je connais ça ! J'ai voulu voir de mes yeux le sale tripot dont j'ai tant de fois entendu parler. C'est là qu'autrefois une trame infâme avait été ourdie contre mon père, jeune encore, et sans expérience. Toute une société de brigands tenait là ses quartiers généraux et décrétait ses arrêts de mort contre ceux qui lui portaient ombrage. Mais mon père, grâce à Dieu, avait fini par triompher de ces misérables. L'un d'eux, s'il vit encore, doit se souvenir d'un coup de rame qui fit sa marque, un autre perdit un pied, un autre, le plus puni de tous.....

Il s'arrêta soudain, et rougit comme un homme qui vient de dire une chose insensée. Il est maladroit de parler de corde dans la maison d'un pendu. Le jeune avocat s'efforça de racheter son imprudence en disant :

—Heureusement que les fils ne tiennent pas toujours de leurs pères !

Marguerite observa le trouble de son ami, et fut frappée de la manière inattendue dont il terminait cette sortie contre les bandits du temps passé. Elle ignorait, la pauvre enfant, que le chef de ces scélérats, celui dont la mort avait été si terrible, était son aïeul, le père de son père.

—Achève donc, Victor, dit-elle ingénuement ; je n'ai jamais entendu raconter cela, moi.....

Picounoc lui imposa silence d'un regard et, quand il vit qu'elle ne comprenait qu'à demi :

—Il y a des choses, dit-il, que les jeunes filles ne doivent pas entendre.

Marguerite crut qu'elle avait manqué de réserve, et se retira toute confuse. Le bossu demeurait inflexible sous son masque de barbe noire. Cependant, il brûlait de ses yeux fauves le jeune homme imprudent.

— " L'Etoile " part vers midi, dit le jeune avocat, je n'ai que le temps d'embrasser ma mère en passant et de m'embarquer : Je vous dis adieu.

—Tu descends à Québec ? Je croyais que tu passais un mois au moins avec nous, dit Picounoc étonné.....

—Ma mère est pauvre et je vais travailler pour la secourir.

—Ta mère ne manquera de rien, Victor, je te le jure, reste si tu veux.....Mais enfin c'est le devoir d'un bon fils de travailler pour ses parents.....Dieu te bénira, mon enfant, va, tu fais bien. Et il tendit la main au jeune avocat.

—Au revoir, M. Chèvrefils, dit Victor au bossu.

Le bossu lui serra la main d'un mouvement convulsif comme pour lui rompre les os.

—Est-ce l'amitié ? demanda Victor.

—C'est pour vous remercier du souvenir que vous avez évoqué tout à l'heure.

—Le souvenir des brigands ?

—Oui, j'ai connu votre père.....je l'ai aimé .....oh ! beaucoup aimé. Ce brave Djos ! c'est dommage qu'il soit mort si vite.....

—Oui, Monsieur, c'est dommage, car les hommes honnêtes sont assez rares.

—Il est mort trop tôt ; j'aurais bien aimé à

le revoir. C'est un tour qu'il nous a joué, le gascon ! partir si jeune et si vite !

Victor et Picounoc regardaient le bossu avec étonnement.

—Tu as connu Djos ? demanda Picounoc.

—Je l'ai connu, bien sûr, et peut-être mieux que toi-même.

—Tu ne m'as jamais dit cela.

—Il y a bien des choses que je ne t'ai jamais dites.

—Où l'as tu connu ?

—Où ? un peu partout, que diable ! Il a voyagé ce garçon, et moi, je ne suis pas resté les deux pieds dans un sabot.

—C'était un brave homme en effet, et, s'il n'eut eu ce moment de folie que vous savez, la jalousie.....

—Le vertige ! le vertige de l'amour, quoi ! c'est quelque chose de dangereux.....Il avait pourtant une femme honnête et dévouée !

—Une belle et adorable femme ! ajouta Picounoc avec passion.

—Que voulez-vous ? reprit le bossu, la jalousie est le plus horrible des aveuglements, et le fruit défendu sera toujours le meilleur.

Victor expiait les paroles imprudentes qu'il avait dites tout à l'heure. A son tour il souffrait, et le souvenir que l'on évoquait lui était bien amer.

—J'ai pardonné, reprit Picounoc hypocritement; j'ai fait le bien pour le mal, Dieu le sait, cela me suffit. Ne parlons plus de cet homme, ni de ces choses.

—Parlez-en à votre aise, Messieurs, je m'en vais, dit froidement le jeune avocat.

Et il sortit. Marguerite le reconduisit jusque sur le seuil de la porte.

—Marguerite, dit-il, je n'aime pas ce bossu, une voix intérieure m'avertit de me défier de lui.

—Il passe cependant pour un honnête homme; sauf qu'il aime trop l'argent, paraît-il.

—Les hommes qui aiment trop l'argent sont bien dangereux.

—Comment cela?

—Parceque, pour avoir cet argent qu'ils convoitent, ils se font les instruments de toutes les passions, les complices de tous les crimes.

—Il a fait du bien à ta mère.

—Oui, mais afin de lui faire plus de mal ; c'est le raffinement de la méchanceté. Je vois clair tout à coup. Cet homme a jeté son argent sur notre terre, comme on jette un filet. Il nous tient et ne nous lâchera que pour nous chasser de notre foyer.

—Si tu savais comme je le hais cet homme, et mon père veut que.....Picounoc et le bossu sortirent de la chambre voisine, ce qui empêcha Marguerite d'achever sa confidence.

Les amoureux sont perspicaces, Victor devina ce que Marguerite n'avait osé achever. Il jeta un regard inquiet sur la jeune fille.

—Je comprends tout..... dit-il..... ah ! voilà pourquoi tu me recevais si froidement tantôt...

—Victor, on nous observe..... je t'aime et je le déteste. Es-tu content ?

—Marguerite, merci ! au revoir ! à bientôt !

Picounoc trouva un prétexte pour sortir et laisser seuls Marguerite et le bossu. La jeune fille eut voulu se voir ou plutôt le voir loin. Quoi de plus insupportable en effet que les assiduités d'un homme que l'on hait ? Le bossu se faisait beau autant que possible,

prenait des airs câlins, multipliait les sourires agaçants et les regards de feu, tout cela en pure perte, Marguerite était toute ailleurs. Sa pensée voyait d'autres regards et d'autres sourires plus doux, une figure plus jeune, plus belle et plus noble.

—Vous ne m'aimez donc pas un peu, Marguerite? risqua enfin le bossu à bout de patience.

—Pas du tout, Monsieur.

—C'est franc, mais c'est dur.

—Et c'est vrai, ajouta la jeune fille.

—Vous m'aimerez plus tard, quand vous serez ma femme.

—Quand je serai votre femme?

—Oui. Il le faut, vous le savez.

—Je ne suis pas encore convaincue.....

—Cependant vous avez vu votre père à vos genoux.....

Marguerite, brusquement émue par cette parole, resta silencieuse.

—Je vous l'avais dit, ajouta le bossu. Je sais ce que fais, et j'obtiens toujours ce que je veux.

—Toujours ?

—Oui, toujours, et, bien que vous ne m'aimiez pas, je vous aurai.

La froide ténacité de cet homme effrayait Marguerite.

—Qui êtes-vous donc, dit-elle, pour parler ainsi ?

—Qui je suis ? votre futur mari.

—A quand notre mariage ? demanda-t-elle ironiquement.

—A bientôt, mademoiselle.

XIV

KISASTARI

L'ex-élève et Baptiste, Félix et John s'étaient mis à la poursuite de leurs ennemis avec l'acharnement des loups qui ont trouvé la piste du troupeau. Ils savaient bien qu'ils ne pouvaient pas engager la lutte ouvertement avec eux et les battre quand ils seraient prévenus et préparés, mais ils espéraient les surprendre et peut-être, qui sait ? délivrer leur ami, le

grand-trappeur; les indiens passent si aisément et si vite de la crainte à l'insouciance, de la prudence à la témérité.

Rendus à l'endroit où Litchanrés et Couteaux-jaunes en étaient venus aux mains, ils hésitèrent un peu, ne sachant quelle direction prendre; car un parti de sauvages s'était dirigé vers la rivière Athabaska, et l'autre, vers le nord. Cependant, ayant examiné attentivement le gazon et les branches, sur le passage des deux tribus, ils trouvèrent celui-là plus foulé et celles-ci plus rompues du côté de la rivière. Ceux qui s'étaient dirigés par là avaient dû passer rapidement, sans prendre le temps de choisir les éclaircies et les endroits les plus favorables. Ils se sauvaient donc. Et les vaincus, c'étaient les Litchanrés puisque leurs morts étaient restés en proie aux bêtes fauves. Kisastari ne put leur fournir aucun renseignement; il ne se souvenait que d'une chose: avoir été frappé par derrière. Et il eut donné beaucoup pour rencontrer le lâche qui l'avait ainsi attaqué. Il ne voulut pas suivre les blancs; il était encore trop faible pour marcher vite. Au reste, il voulait, en chassant,

pour se nourrir, rejoindre sa tribu. Les chasseurs canadiens étaient pressés d'atteindre les Couteaux-jaunes. Ils arrivèrent assez tôt pour sauver le grand-trappeur d'une mort certaine, mais, à leur insu, car ils ne le virent point. Ils voulaient seulement appliquer la vieille loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Ils savaient que les Couteaux-jaunes étaient des assassins, ils savaient que le grand-trappeur ne devait pas sortir vif de leurs mains sanglantes, et ils étaient d'humeur à venger sur tous la mort d'un seul. Pour eux, tous les Couteaux-jaunes ne valaient pas un grand-trappeur. Ils poursuivirent les fuyards et arrivèrent sur les bords du lac noir. La tribu venait de ployer ses tentes. Au loin, sur le lac, des canots s'en allaient vers le nord, et les avirons fouettaient l'onde avec rapidité.

—Les lâches! ils se sauvent! s'écria l'ex-élève, n'importe, nous les rejoindrons.

Le grand-trappeur n'avait pas vu ses amis. Il crut que les Couteaux-jaunes l'enveloppaient dans un cercle qui allait se rétrécissant toujours, et, pour ne pas perdre toute chance, il se précipita au hasard, courant de toutes ses

forces, pour tromper les balles et distancer les assassins. Quand les coups de feu eurent cessé de retentir, il s'arrêta. Un sourire de satisfaction passa sur sa noble figure, et sa pensée monta vers le Seigneur. Il éprouvait un étrange contentement de se savoir libre ; il se contemplait avec une sorte de bonheur.

—Dieu m'a protégé, se disait-il, d'une façon évidente, car comment aurais-je pu éviter de pareilles embûches ? Le renégat a voulu paraître généreux aux yeux de quelqu'un ..... Ah ! je le vois ! exclama-t-il.. ... tout-à-coup : c'est Iréma qui me sauve à son tour ! comment ? je n'en sais rien, mais c'est elle ! Pauvre enfant ! que Dieu te protége, et qu'il te délivre des mains du monstre qui t'a saisie.

Il se dirigea vers la rivière Athabaska, avec l'intention d'en suivre le cours jusqu'au lac de ce nom. Il atteignit la rive droite de cette rivière, le deuxième jour au coucher du soleil. C'était un des plus beaux jours du mois de juin. Son attention fut attirée par une petite lueur lointaine qui se reflétait dans l'eau paisible : Amis ou ennemis, pensa-t-il, je vais voir qui a campé là !

Et il partit, marchant avec précaution pour ne pas donner l'éveil. Il longea la rive et, se glissant comme un serpent sous les feuillages, il arriva à quelques pas du feux. Personne ne rôdait autour de ce foyer, et la flamme allait s'éteignant insensiblement. Il pensa que les chasseurs étaient partis, ou s'étaient cachés à son approche pour le surprendre ou le reconnaître. Sachant que les seuls ennemis qu'il avait à craindre, les Couteaux-jaunes, ne pouvaient se trouver là, il s'approcha du feu hardiment et le réveilla en l'attisant avec un rondin à demi-brûlé. Il se disait qu'il valait autant passer la nuit en cet endroit qu'ailleurs, et que le feu allumé par des inconnus le réchaufferait tout aussi bien que celui qu'il allumerait lui-même. Les flammes pétillaient et jetaient une vive lueur sur le rivage. Un ruban de feu traversait la rivière, et un voile d'une horrible obscurité couvrait le bois et se déroulait dans l'air à une faible hauteur. Cependant cette obscurité n'était que relative. Le voile, sombre pour celui qui se trouvait au dessous, était lumineux pour ceux qui le voyaient de loin.

Deux canots d'écorce descendaient rapide-

ment la rivière, gagnant le lac Athabaska. Le premier portait un missionnaire catholique et trois sœurs de charité, qui s'en allaient catéchiser les pauvres infidèles, au milieu des neiges du Mackenzie ; il était conduit par deux chasseurs indiens. Le second n'était monté que par deux rameurs; il portait des provisions et du bagage.

—Ohé ! ohé ! dit tout à coup l'un des sauvages du premier canot, il y a des chasseurs là-bas ; le feu se répand sur la rivière comme le soleil levant, et nous fait une route de lumière.

—Ce sont peut-être de pauvres amis qui n'ont pas vu la robe-noire depuis longtemps, reprit le missionnaire, arrêtons-nous en cet endroit pour y passer la nuit.

—Si nous chantions un cantique ? proposa une des religieuses, ceux qui ont campé là ne prendraient point ombrage de notre arrivée et ce serait peut-être plus prudent.

Aussitôt les sœurs de charité, le prêtre et les sauvages, se mirent à chanter :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.

Et loin, bien loin, dans la forêt solitaire, on entendit les échos fidèles repéter tour à tour.

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.

Et les voyageurs écoutaient, plongés dans une admiration profonde, ces voix mystérieuses qui louaient Marie, dans le calme de la solitude et dans le silence de la nuit. Tout à coup une voix qui n'était pas l'écho, renvoya, puissante et sonore, du bord du rivage, aux messagers du Seigneur le couplet sacré.

—Des amis ! des chrétiens ! s'écrièrent les bonnes sœurs en se frappant dans les mains.

—Gagnons terre, dit le prêtre. Et les deux canots vinrent s'échouer sur la glaise de la rive, vis-à-vis le bûcher qui flambait. Un homme debout sur le rivage les regardait approcher.

—Le grand-trappeur ! dit l'un des indiens !

—Le grand-trappeur ! s'écrièrent les autres.

—Renard d'argent ! Ours grognard ! fit le grand-trappeur tout étonné.

—Etes-vous seul ? je ne vois que vous, demanda le missionnaire.

—Oui, mon père, du moins, je le crois.....

Une voix sourde gémit tout à coup sous les rameaux épais à quelques pas en arrière.

—Tout le monde eut un mouvement de surprise, et les yeux se tournèrent vers l'endroit d'où partait cette plainte.

Le grand-trappeur s'arma d'un tison de feu pour s'éclairer et entra hardiment dans le fourré. Ce pouvait être une embûche, n'importe ! il avait des moments de folle témérité. Le prêtre et les indiens le suivirent. Il n'avait pas fait dix pas qu'il s'arrêta, poussant un cri de terreur: Kisastari! A ce cri répondit un gémissement; et les quatre indiens, se penchant à leur tour sur le corps de leur jeune chef, se mirent à faire de grandes lamentations.

Kisastari, se croyant tout à fait hors de danger, n'avait, pour ainsi dire, plus songé à sa blessure, et il s'était mis à chasser en se dirigeant vers la rivière. La plaie se rouvrit et nul n'était là pour la cicatriser. Une plaie dans le dos ne peut être guère soignée que par une main étrangère. Le sang se mit à couler, et, bientôt le chasseur épuisé descendit au bord de la rivière et s'efforça d'allumer un petit feu, pour réchauffer ses membres re-

froidis, et appeler, peut-être, un secours trop tardif. Le feu s'éteignait et il voulut aller ramasser de nouvelles branches sèches, quand, son pied s'embarrassant dans les chicots, il tomba sur la face et ne se releva plus.

Le missionnaire se hâta de fermer la plaie saignante, sur laquelle il appliqua un bandage de toile de lin, et fit prendre quelques gouttes d'eau de vie au malade que les indiens déposèrent sur une couche de branches près du feu. Les Sœurs de Charité veillèrent en prière toute la nuit, craignant qu'il ne mourut sans pouvoir parler et se confesser, car Kisastari était un converti. Le missionnaire lui donna l'absolution.

Le grand-trappeur était pensif; il s'apercevait que les indiens le regardaient avec froideur et défiance et cela lui causait du chagrin. Il n'avait pu dire comment Kisastari était venu tomber ainsi, sous un coup presque mortel, près de ce feu mourant, seul, au bord de la rivière. Il avait raconté l'attaque des Litchanrés par les Couteaux-jaunes, et la captivité d'Iréma, mais il ne savait pas que le jeune chef, tombé d'abord sur le champ de bataille,

avait été trouvé et soigné par les trappeurs canadiens. Il crut et dit que Kisastari, blessé, s'était sans doute sauvé loin du champ du carnage..... Ours grognard répliqua en secouant la tête : Notre frère, le grand-trappeur, sait bien que le jeune chef ne se sauve jamais, et qu'il serait mort en se battant contre les Couteaux-jaunes ses ennemis.

—Oh ! oui, affirma Renard d'argent, notre frère sait bien cela.

—Et vous autres, vous savez bien aussi que le jeune chef à toujours été mon ami, et que je n'ai jamais frappé un ami.....

Les deux indiens secouaient la tête.....

—Et puis, ajouta le grand-trappeur, ignorez-vous que le grand-trappeur ne frappe jamais par derrière, mais toujours en pleine face ?

Le missionnaire intervint : Mes enfants, dit-il, le grand-trappeur est un enfant de la prière, il aime le bon Dieu et ne lui fait pas de peine.

Les indiens, muets, penchaient la tête.

—Si le jeune chef ne revient pas à la vie, et ne parle point, ces hommes me croiront toujours

un assassin, murmura avec douleur le chasseur canadien.

Le lendemain matin les voyageurs continuèrent leur course vers le grand lac, emportant dans leurs canots Kisastari, trop faible encore pour parler, et le grand-trappeur, toujours sombre et rempli d'un triste pressentiment. Les jours s'écoulèrent et les voyageurs, après avoir bravé les périls de toutes sortes, fatigués mais non découragés, entrèrent dans le lac Athabaska long de près de cent lieues, mais assez étroit, qu'ils traversèrent à l'extrémité ouest, pour atteindre le fort Chippeway. Le blessé fut pris de la fièvre pendant la traversée, et, dans son délire, il vit passer devant ses yeux les images de ceux qu'il aimait et de ceux qu'il avait en horreur. Il appela Iréma, et le mot de traître s'échappa aussi de ses lèvres ; il prononça le nom du grand-trappeur, le nom du Lièvre qui court, et des paroles de vengeance. Ours grognard et Renard d'argent l'écoutaient avec surprise et terreur, croyant que c'était le Manitou qui le faisait ainsi parler, afin que fut connu le traître qui s'était caché pour frapper par derrière. S'ils n'eussent pas eu peur de la robe-noire et que l'occasion de

frapper le grand-trappeur se fut offerte, ils auraient souillé leurs mains du sang de ce juste, car, dans leur simplicité, ils le croyaient coupable. Ils attendirent.

La petite caravane passa quelques jours au fort Chippeway, ayant besoin de réparer ses forces avant de s'avancer plus loin dans cette région de plus en plus désolée. Juillet était arrivé et déjà le soleil, avare de ses rayons, réchauffait à peine les plantes frileuses et les mousses pauvres qui remplaçaient les sapins, les sycomores, et les frênes de la région du sud. L'hiver arrive de bonne heure sous ces latitudes éloignées et il demeure longtemps. A peine le sol dégelé donne-t-il à la petite fleur sauvage le temps d'ouvrir son calicé humide ; à peine une brise tiède a-t-elle passé sur la nature souriante ; à peine une baie timide s'est-elle accrochée rouge et mûre au buisson, que déjà tout se fane, tout meurt et tombe sous le givre implacable.

—Nous partirons demain, après le service divin, dit le missionnaire à ses guides.

Et les guides avaient répondu machinalement : C'est bon.

Le lendemain, à l'heure fixée pour le départ, ni les guides, ni le grand-trappeur ne se rendirent aux canots. Le missionnaire les fit en vain chercher partout, on ne les trouva pas. Il dut prendre au fort de nouveaux hommes pour conduire son canot, et laisser aux soins du gardien, le malade dont l'état inspirait encore des craintes sérieuses.

XV

UNE VENTE PAR LE SHÉRIF.

C'était le premier dimanche de juillet que le missionnaire avait laissé le fort Chippeway, pour descendre la rivière des Esclaves avec ses nouveaux guides ; ce même dimanche, si pénible pour l'homme de Dieu qui se voyait trahi par les siens, fut plus triste encore pour la veuve Noémie. La vente de sa terre fut annoncée officiellement à la porte de l'église :

Tout le monde fit cercle autour de la tribune. Défunt Pierrot Martin, l'huissier—que Dieu ait son âme en sa sainte garde !—monta sur le tréteau et lut, en se donnant de l'importance :

Fieri facias de terris.

COUR SUPÉRIEURE—DISTRICT DE QUÉBEC.

Lotbinière, à savoir : No. 80 } Etienne-Charle-Pierre Chèvrefils, écuyer, de Ste Emmélie de Lotbinière, marchand, demandeur, contre les terres de dame Noémie Normand, veuve de feu Joseph Letellier, de Lotbinière, défenderesse, à savoir :

1° Une terre sise et située dans le rang St. Eustache de la paroisse de Lotbinière, district de Québec, de quatre arpents de front sur trente arpents de profondeur, plus ou moins, bornée, au nord, au chemin royal du dit rang ou concession, au sud, partie à la route de St. Charles et partie aux héritiers Moraud, à l'est à Hilaire Charette, et, à l'ouest à la terre de Etienne Biron, — avec ensemble les bâtisses sus-érigées, circonstances et dépendances.

2° Une terre à bois sise et située, dans la concession du Portage, de la Paroisse de Ste Emmélie de Lotbinière, même district, de deux arpents de front sur 30 arpents de profondeur, bornée, au nord, à la terre de Stanislas Firmin, au sud, au domaine Sei-

gneurial, à l'est à Jérôme Daigle et à l'ouest à Petoche Miquelon.

Pour être vendu à la porte de l'église de St. Louis de Lotbinière, jeudi prochain à dix heures A. M.

F. X. Alène, *Shérif.*

Les remarques allèrent leur train, et plusieurs donnèrent à la malheureuse femme le coup de pied de l'âne.

—Voilà ce que c'est ! dit Prisque Martineau, elle a voulu faire un gros monsieur de son garçon, au lieu de l'accoutumer comme les nôtres aux travaux de la terre, et son bien passe à payer des livres, des écoles, des études qui ne rendent pas le monde plus fin.

—Elle a fait pour le mieux, la pauvre femme ! elle a suivi les conseils de son excellent voisin Picounoc, ajouta François Lapointe.

—Picounoc voyait de loin, reprit Jacques Dumais, il est un peu vaniteux, sa fille est jolie ; il voulait la pousser dans la société, et, à cet effet, il lui a préparé pour mari un homme de profession.

—Qui ?

—Victor, parbleu ! le garçon de la veuve.

—C'est une idée que tu as là, Dumais.

—Pourtant, dit un autre, il paraît que M. Chèvrefils, a déclaré l'autre jour, chez Madame Fleury, qu'il était fiancé avec Marguerite Saint Pierre, et que son mariage aurait lieu avant longtemps.

—Si le bossu se met dans la tête, ou dans le cœur, d'avoir Marguerite, le diable ne saurait y mettre obstacle.

—Il a la bosse de la persévérance, cet homme-là.

—Oui, et c'est sa moindre.

Le jour de la vente arriva. Les citoyens se rendirent en grand nombre à l'église où se faisait la criée. Plusieurs avaient l'intention d'acquérir cette belle propriété, pour eux-mêmes ou pour leurs garçons en âge de s'établir. Trois habitants avaient fait le voyage de la ville pour s'assurer de la somme d'argent nécessaire dans le cas où la terre leur serait adjugée. L'un s'était adressé à Monsieur Larivière, le second à M. Venner ; l'autre, plus heureux, n'avait pas trouvé de prêteur. L'encanteur lut les conditions de la vente, et chacun écouta des deux oreilles.

—Maintenant, Messieurs, une offre, s'il vous plaît, dit le crieur, une offre pour commencer, une offre pour la terre de St. Eustache. Vous la connaissez; c'est la meilleure et la plus belle terre de la paroisse.....

—La veuve avec? demanda un farceur.

Ce fut un éclat de rire.

—La veuve est pour Picounoc, répondit un autre.

—Allons, Messieurs, allons! reprit l'encanteur, décidez-vous! décidez-vous! il n'y a que le premier pas qui coûte, c'est comme la confession.....

—C'est le premier péché qui coûte à dire à la confession.

—On commence par le dernier!

—Allez-vous faire silence! on dirait des enfants, reprit l'encanteur.

—Cent louis! cria une voix.

—Cent cinquante.

—Deux cents.....

—Quand je vous le disais qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, dit l'encanteur, ça va aller! ça va aller! A deux cents louis! deux

cents louis ! rien que deux cents louis ! c'est pour rien ! ce n'est pas la moitié de la valeur ! Voyons, vous, Baptiste, vous avez envie de mettre un cinquante louis, je lis ça dans votre figure.

—C'est bon, envoyez !

—A deux cent cinquante louis, deux cent cinquante ! rien que deux cent cinquante ! ce n'est pas le quart de la valeur.

—Ce n'est pas même la valeur du quart ! riposta un habitant.

—Bonnet blanc, blanc bonnet ! allons ; mon farceur, mets un cinquante louis, toi, tu as de l'argent en veux-tu ? en voilà !

—Va pour trois cents ! répondit un gros gaillard jovial.

—Bon, voilà au moins une offre un peu acceptable, et pourtant. il n'est pas possible que l'on donne pour un si vil prix une pareille propriété.

—Elle est bien détériorée ! observa l'un.

—Il n'y a plus de clôtures ! ajouta l'autre.

—Les fossés sont remplis ! dit un troisième.

—Il faut de l'engrais partout !

—Les mauvaises herbes pullulent !

—La maison est en ruine !

—Elle va tomber sur le dos de la veuve !...

—Pendant que vous faites des farces la terre s'en va ; je vais l'adjuger ! A trois cents louis, une fois, à trois cents louis, deux fois..... à trois cents louis,...voyons ! est-ce tout ? vous allez la regretter ; dépêchez-vous !.....à trois cents.....

—Trois cent cinquante !

—Et cinq ! dit une voix.

—Qu'il la garde ! j'ai fini !.....

—Qui est-ce qui vient de mettre ? demanda le crieur.

—Moi ! répondit une voix.

—A trois cent cinquante cinq louis, rien que trois cent cinquante cinq louis !.....c'est pour rien ! ce n'est pas la moitié de la valeur..... Faut la rendre à quatre cents au moins..... Voyons ! êtes-vous bien décidés ! avez-vous tous fini ? A trois cent cinquante cinq louis, une fois ! à trois cinquante cinq louis deux fois ! à trois cent cinquante cinq louis..... eh ! eh ! attention ! personne ? fini ? toi ? vous ? Non ?.....eh bien ! ça y est !.....eh ! trrrois ! fois ! Adjugée à M. Saint-Pierre !

—Picounoc! c'est Picounoc qui l'a achetée! il paraît que le voilà grand propriétaire!

Comme le prix de vente rencontrait les frais et les créances du bossu, la vente fut suspendue, et la terre à bois ne fut pas mise à l'enchère.

Cette journée fut bien triste pour Noémie et pour Victor, le jeune avocat. Victor s'était donné bien du mal pour trouver de l'argent, et empêcher le bien paternel d'être vendu par le shérif, mais il se heurta contre des cœurs insensibles ou indifférents. Il eut toutefois un éclair d'espérance; l'un des notaires agents qu'il vit, lui fit croire que le prêt serait bien possible, si les renseignements qu'il donnait étaient exacts; et Victor savait qu'il n'avait pas même fait valoir toutes les raisons qu'il avait d'emprunter, ni toutes les garanties qu'il pourrait offrir. Le notaire écrivit à une personne de Lotbinière qu'il connaissait bien, pour lui demander s'il y avait quelque risque à prêter trois cents louis à la veuve Letellier. Le jeune avocat attendait la réponse avec impatience, car il connaissait cette démarche du notaire. La réponse arriva. La voici:

Ne prêtez pas plus de deux cents louis, vous

perdriez ; et, comme deux cents ne paient pas toutes les dettes, vous ne pourriez pas être substitué au demandeur et avoir la première hypothèque.

PIERRE-E. ST. PIERRE.

P. S.—Ne montrez pas cette lettre à Victor, et ne parlez pas de moi.

Victor entra plein de confiance dans l'étude du notaire.

—Eh bien ! avez-vous une réponse ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur.

—Favorable, j'espère ?

—Non, monsieur. Je le regrette beaucoup, mais il m'est impossible de vous rendre le service demandé.

—De qui tenez-vous vos renseignements, s'il vous plaît ?

—Je ne puis le dire.

—De quelqu'un qui veut acquérir pour rien la terre de ma mère, je suppose ?.....

—Je n'en sais rien : mais c'est d'un homme en qui j'ai confiance moi, et vous comprenez que cela me suffit.

—Je le comprends!

Et il sortit la tête en feu. Il se dirigea du côté de Ste. Foye, passant, rêveur et désolé, sous les grands arbres qui voilent la route, devant les demeures des riches et des heureux de la ville.

Quand il apprit que Picounoc était l'acquéreur de cette ferme qu'il avait tant raison de regretter, il éprouva une consolation: Au moins cet homme nous aime, pensait-il, et il ne chassera pas ma mère, j'en suis sûr. Et une pensée toute de soleil vint a son esprit: Marguerite sa fille unique, sa fille bien aimée, Marguerite m'aime; elle sera ma femme un jour.....à elle tous les biens de son père!..... à moi par conséquent!..... Et ce rêve légèrement ambitieux égayait son âme.

Il rencontra, deux jours après, le notaire qui avait failli lui prêter de l'argent.

—Eh bien! dit le notaire, savez vous à qui a été adjugée la terre de votre mère?

—Oui, Monsieur, répondit le jeune avocat d'un ton tout-à-fait ragaillardi, à M. P. St. Pierre, un vieil.....

Le notaire fit un pas en arrière.....

—A M. Pierre-Enoch Saint Pierre ? Vous badinez ? et à quel prix ?

—Trois cent cinquante cinq louis !

—Trois cent cinquante cinq louis !.....et à M. Saint Pierre ?

—Mais oui ! et pourquoi pas ? cela vous surprend ? M. Saint Pierre est très à l'aise.

—Je n'en doute pas, mais.....

—Mais ?

—Je ne dis rien ! j'aime mieux ne pas parler.....salut, monsieur Victor : Qui peut connaître les hommes ? murmura-t-il en s'éloignant.....

Victor entendit cette remarque et en fut frappé. Cela le conduisit à réfléchir sur la surprise qu'avait manifestée le notaire au nom de St. Pierre, et de là il se reporta à Lotbinière, et il évoqua ses souvenirs encore tout nouveaux. Il revit Picounoc plus sombre et moins empressé auprès de lui que de coutume ; il se rappela les paroles mystérieuses de Marguerite, les visites du bossu, les entretiens intimes de cet homme détestable avec le père de Marguerite, et une immense angoisse serra son cœur : Je suis perdu, pensa-t-il !.....

nous sommes perdus! Cet homme si bon s'est tourné contre nous!..... c'est lui, je le parierais, qui a dit au notaire de ne pas me prêter d'argent.. .....Ah! veut-il donc se dédommager du bien qu'il nous a fait, par un redoublement de malice ?.....Et, plein de ces pensées douloureuses, il retourna sur ses pas et rejoignit le notaire.

—Je puis bien vous reprocher maintenant, monsieur le notaire, dit-il en l'abordant, d'avoir mis trop de confiance en votre ami..... Vous voyez qu'il était intéressé à me nuire....

—Comment! qui vous a dit ?.....

—Je sais tout : et si je n'avais rien su, votre étonnement de tout à l'heure m'aurait éclairé complétement.....

—On ne connaît pas le monde!..... J'étais loin de penser cela de mon ami Pierre-Enoch ... ..enfin, le mot est lâché, tant pis pour lui! s'il a agi indignement, je ne veux être ni son complice, ni le cacher..... Le jeune Victor était horriblement tourmenté. Comment cet homme dont le dévoûment et l'amitié semblaient inépuisables, se montrait-il tout-à-coup sans pitié ? Comment la protection qu'il avait

depuis tant d'années accordée à la femme pauvre et souffrante se pouvait-elle changer en une lâche persécution? Rien ne désole notre âme comme l'éloignement des amis aux jours du malheur. Victor comprit que sa mère avait besoin de consolations dans les circonstances douloureuses où elle se trouvait. Et qui, après Dieu, peut apporter mieux que l'enfant soumis, à la veuve affligée, le baume sacré de la consolation? Il attendit avec impatience le départ du bateau. Or les bateaux qui voyagent entre Québec et les paroisses d'en haut, ne viennent que deux fois par semaine, le lundi et le vendredi. Ils laissent la ville avec la marée montante, le mardi et le samedi. Et c'est un spectacle curieux que de voir comme des ruches serrées, ces vaisseaux, accostés les uns contre les autres, pleins de monde, pleins de produits de toutes sortes. C'est un va et vient singulier et qui réjouit les yeux; c'est un bourdonnement incessant, ce sont des cris, des rires, des adieux, des saluts qui s'échangent longtemps, et que viennent interrompre de temps en temps les sifflets à vapeur stridents, rauques ou sonores, des divers bâtiments sur le point de partir.

Victor monta à Lotbinière le samedi qui suivit la vente.

Noémie avait espéré jusqu'à la dernière heure que le bossu se laisserait attendrir et lui ferait grâce de quelques mois encore : elle avait espéré aussi que Victor trouverait de l'argent pour payer avant la vente. Quand elle apprit qu'elle n'avait plus de demeure et qu'il lui faudrait bientôt sortir de cette maison où elle avait si longtemps vécu ; où elle avait d'abord éprouvé des joies si vives et si pures et, ensuite, des douleurs si grandes, elle se prit à pleurer. Elle entra dans sa chambre à coucher et, tombant à genoux devant le crucifix suspendu à la muraille : Jésus ! Jésus ! s'écria-t-elle, en sanglotant, vous voulez que je boive, à votre exemple, le calice jusqu'à la lie, que votre sainte volonté soit faite ! mais soutenez-moi, car mon courage m'abandonne, et je me sens défaillir !.....

Puis elle demeura longtemps silencieuse, et, de temps en temps, on l'entendait prononcer, au milieu de profonds soupirs, les noms sacrés de Jésus et de Marie, et, dans la chambre voisine, Agnès, sa nièce, pleurait aussi en tournant son rouet.

XVI

LA CAVERNE.

Le Hibou-blanc et les guerriers se dirigèrent d'abord sur le fort Reliance, qui se trouve au nord du grand lac des Esclaves, et tout à fait à l'extrémité est. De là ils se rendraient au fort Providence, en longeant la rive nord du grand lac. C'est au fort Providence que le vieux chef devait épouser Iréma. Ensuite, remontant la rivière des Couteaux-jaunes, ils iraient, en attendant la saison de la chasse, dresser leurs tentes sur les vastes terrains occupés jadis par leurs aïeux. Iréma, esclave de la parole donnée, suivait la tribu ennemie. Libre, elle eut pu, la nuit, quand l'ombre épaisse enveloppait le camp, s'élancer dans la forêt et tromper le vieux chef renégat. Mais, dans sa naiveté, elle craignait la vengeance du Grand-Esprit, qui veut que l'on soit fidèle à ses promesses. Chrétienne, elle priait, se soumettait, mais n'espérait plus. Le Hibou-blanc ne la perdait guère de vue, se louait de

sa bonne fortune et songeait au jour prochain de son hymen.

Les trappeurs canadiens prirent une autre route. Ils se rendirent au fort du Fond-du-lac, où ils achetèrent un canot d'écorce, et, chantant " Vive la Canadienne," ils fouettèrent les flots de leurs avirons légers. Le canot glissa comme une feuille légère sur la surface unie du grand lac. Il se dirigeait vers le fort Chippeway sur la rivière des Esclaves.

En face du fort se trouve cette petite île dont l'ex-élève a parlé à ses compagnons: rocher nu et triste où le vaillant ami du grand-trappeur, Pierre Robitaille, se réfugia pour échapper à la fureur des Couteaux-jaunes, et où il trouva une si lamentable mort. Le grand-trappeur ne passait jamais au fort Chippeway, sans se rendre à cette île déserte, pour y prier, dans la petite grotte où reposaient les cendres de son ami. Pendant que le missionnaire et les bonnes religieuses donnaient d'utiles et pieuses instructions aux indiens qui habitaient le voisinage du fort, le grand-trappeur monta dans un canot d'écorce et rama vers la grotte solitaire qui se trouve à l'ouest de l'île. Il tira

son canot sur la grève ; détacha de son cou la corne de poudre qui pouvait l'embarrasser et la déposa dans la pince. Il se mit sur les genoux et les mains, et se glissa dans l'antre sombre. Après avoir marché ainsi l'espace d'une demi-minute, il se leva debout, car la voûte de l'antre s'arrondissait tout-à-coup à une hauteur de dix pieds au moins. Quelques stalactites pendaient comme des cristaux, et, vers le milieu, formant comme une colonne, un stalagmite à demi-rompu, montait comme pour soutenir l'édifice naturel. Sur la pierre, au fond, était appuyée une croix de bois. Le grand-trappeur vint s'agenouiller au pied de cette croix. Une lueur indécise flottait sur les sombres parois de la grotte. Le chasseur chrétien fit une longue prière, et ses yeux fermés ne virent plus que les choses du souvenir. Quand il voulut, une dernière fois, regarder et embrasser l'humble croix qu'il avait lui-même placée sur les cendres de son ami, depuis tant d'années, il eut un mouvement de surprise, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut. La pâle clarté avait disparu ; seulement, un reflet arrivait encore sur la croix, comme une lame mystérieuse qui aurait

traversé les ténèbres. Il s'avança vers l'ouverture, debout, puis en rampant. Son étonnement augmentait à mesure qu'il approchait : Suis-je donc aveugle, pensait-il ? Il n'était pas aveugle, mais une pierre énorme fermait l'entrée de la grotte.

Les indiens Ours grognard et Renard d'argent avaient, depuis quelques jours, dissimulé leur ressentiment, mais non pas renoncé à leur idée de vengeance. L'indien ne raisonne guère d'ordinaire, et se laisse volontiers tromper par les apparences. Peu inclin à la charité chrétienne, il aime mieux punir un innocent que de laisser échapper un coupable. Ils avaient donc épié le grand-trappeur, et s'étaient rendus dans l'île peu de temps après lui. Traversant le rocher à pied, au lieu de le détourner en canot, ils étaient arrivés assez tôt pour voir le chasseur blanc s'introduire dans la grotte. Alors ils roulèrent, en le soulevant avec un levier, le caillou qui formait une porte inébranlable. Après avoir accompli cet acte cruel, ils se dirigèrent vers la rivière de la paix, car ils n'osèrent plus retourner au fort et paraître devant la robe noire.

Les Litchanrés, privés de leur jeune et vail-

lant chef, atteignirent bientôt la rivière Athabaska qu'ils traversèrent, afin d'être plus en sûreté, et s'avancèrent vers la rivière de la Paix, chassant et pêchant sans crainte. Ils s'étaient campés depuis quelques jours dans cette presqu'île carrée que forme la rivière en courant droit au nord, puis à l'ouest, puis au sud, et ils allaient se mettre en marche, quand ils entendirent les détonations d'armes à feu. Ils crurent à une surprise et, réunis en peloton, ils se préparèrent à la défense. Le silence s'étendit de nouveau sous les bois. Un éclat de rire apporté par l'écho rendit l'assurance aux indiens effrayés: Ce sont des chasseurs, dirent-ils. Et, pour les inviter à s'approcher, ils se mirent à chanter un cantique pieux que la robe noire leur avait enseigné. Deux chasseurs accoururent aussitôt. C'étaient Ours grognard et Renard d'argent. Le surprise fut grande de part et d'autre.

—Où est donc la robe noire et les femmes de la dévotion ? demandèrent les Litchanrés aux guides traîtres.

—Nous étions fatigués et nous voulions rejoindre nos frères, répondirent ces derniers,

c'est pourquoi la robe noire a engagé d'autres guides à Chippeway.

Ils ne parlèrent point de Kisastari, car ils eussent été amenés à faire l'aveu de leur cruelle action, et ils aimaient mieux voir le grand-trappeur périr d'une mort injuste, que de s'exposer à son ressentiment. Cependant l'une des femmes de la tribu s'avançant auprès d'eux leur dit : Vous ne voyez pas le jeune chef, et vous ne demandez pas où il est.

Les traîtres se trouvaient mal à l'aise. Ours grognard répondit : Kisastari est brave et il se moque des ennemis, Kisastari est bon tireur et il s'attarde à la chasse, sans doute.

Un cri de douleur monta du sein de la forêt.

—Kisastari ne chasse plus, répliqua le plus vieux des guerriers : Kisastari est brave, mais il ne peut voir le lâche qui vient traîtreusement frapper par derrière. Kisastari est mort !

Une nouvelle clameur s'éleva. Les guides infidèles commençaient à comprendre la folie de leurs soupçons. Ils furent tout à fait désolés quand ils entendirent le récit de l'attaque des Couteaux-jaunes et du combat sans merci qui avait eu lieu. Une même pensée leur vint à

l'esprit: Retourner à la grotte pour délivrer, s'il en était temps encore, leur innocente victime. La tribu se mit en marche. Les deux complices partirent aussi, mais peu à peu ils se laissèrent devancer, puis, changeant de route, ils revinrent vers le lac. Ils avaient laissé Chippeway depuis deux jours et s'étaient amusés à chasser; ils pouvaient donc, en une journée de marche, retourner à l'île déserte.

Le grand-trappeur devina de suite la vengeance lâche des guides. S'il en fut douloureusement affecté, il n'en fut pas surpris. Il essaya de soulever la pierre, mais elle resta inébranlable. Il ne pouvait se dresser, et la position génante dans laquelle il se tenait l'empêchait de déployer toutes ses forces: Les misérables ont bien pris leurs précautions, pensait-il. Il voulut la pousser de ses pieds en appuyant ses bras musculeux sur les angles des parois. Elle obéit un peu et il eut un éclair d'espérance, un tressaillement de joie. Un nouvel effort demeura stérile. La pierre s'était rassise plus solidement. Il savait bien qu'il était seul sur ce rocher et que ses cris seraient inutiles; cependant il appela. Sa voix sonore et tremblante résonna dans l'antre fermé, et

retomba sur lui-même. Au dehors nul ne l'entendit. Une espèce de fureur s'empara peu à peu de ses esprits, et il sentit ses muscles se roidir sous la peau cuivrée de ses bras et de ses jambes. Une sueur froide vint mouiller ses tempes, et il se rua avec plus d'acharnement sur la pierre implacable. Le sang jaillit de ses doigts déchirés, mais la porte maudite ne céda point. Alors, sombre, découragé, il regagna le fond de l'antre. Le rayon pâle qui venait du dehors éclairait toujours la pauvre croix. Il se mit à genoux et, de ses bras palpitants, il entoura le signe du salut. Sa pensée évoqua le souvenir de son ami ; des larmes amères coulèrent sur ses joues : O mon ami, je vais reposer avec toi, s'écria-t-il, et nos cendres vont se confondre dans la mort. Il pria longtemps : il voulait mourir en priant. Il regrettait bien d'avoir laissé dans le canot sa corne de poudre..... La poudre a tant de force..... Il passa tout un jour dans ces transes mortelles, puis il s'endormit. Le sommeil au pied de la croix est paisible : le grand-trappeur eut quelques heures d'un repos fortifiant. Son esprit s'échappa du sombre tombeau qui emprisonnait son corps, et,

rapide comme la lumière, il s'envola de régions en régions jusqu'aux rives enchantées du Saint-Laurent. Ah! les malheureux peuvent bien désirer la mort! Morts ils ne traînent plus leur corps souffrant, et leur esprit libre monte sans cesse vers l'éternelle félicité. Au malheureux le sommeil est doux, mais terrible est le réveil! Le grand-trappeur s'éveilla. Le pâle reflet toujours fixe, toujours immobile, qui venait du dehors, éclaira soudain son esprit, comme il éclairait la croix. Une stupeur profonde succéda aux délices du rêve, et la réalité implacable se dressa comme un spectre devant sa pensée. Il eut voulu se persuader que le réveil n'était qu'un cauchemar, mais le souvenir de la veille revint avec toutes ses horreurs. Il se mit à genoux pour demander au Seigneur la résignation et le courage, s'il fallait mourir dans ce sépulcre horrible. Il fit de nouveaux efforts pour remuer la lourde pierre ; mais sa vigueur ne put triompher, et, comme l'aigle fatigué qui replie ses ailes et s'arrête sur le rocher abrupt, il revint, en se traînant, au fond de la sombre alcôve : Si Kisastari avait pu parler! pensait-il. Il pensait encore : Ces indiens sont bien

insensés qui me soupçonnent d'une action cruelle et lâche, moi qui fus toujours leur ami et leur défenseur ! La faim déchira ses entrailles et il devina les terribles souffrances qui l'attendaient. Déjà ses yeux étaient hagards, ses orbites, creuses et bistrées. Les muscles de ses membres ressemblaient à un réseau de cordes fines sous un tissu transparent. Il se leva. Il chancelait. Cela lui fit peur : Mon Dieu, dit-il, encore un jour et je ne me tiendrai plus debout. J'étais fort pourtant ! et je résistais à la fatigue !..... Il n'avait ni mangé ni bu depuis plus de deux jours. Il portait sur lui des allumettes chimiques ; il fit du feu, sans savoir pourquoi, et se mit à regarder son étrange demeure. A la clarté des allumettes, les stalactites jetèrent mille étincelles. On eut dit des clochetons de diamant renversés : Mon sépulcre est beau, murmura-t-il..... Tout-à-coup il crut entendre le bruit des avirons dans l'eau. Une angoisse serra son cœur : il avait peur de la déception. Il prêta l'oreille.

—*Tiremus canotum nostrum in grevam !* dit une voix.

—Ce qui veut dire : Débarquons ! ajouta une autre voix.

—*Oh ! yes*, sautons sur *le* terre, reprit un troisième.

—Allons ! mes amis, dit un quatrième, mais hâtons-nous si nous voulons arriver au fort Providence avant les Couteaux-jaunes.

—Un *pater* et un *ave* devant la croix de ce pauvre Robitaille, et nous filons, *filamus*.

—Moi attendre vous autres dans le grève, *near about*, dépêchez-vous !

—Viens donc dans la caverne !

—*Veni in cavernam !*

—*All right ! I will go too.*

—Il y a un canot sur le rivage !

—Quelque chasseur indien—peut-être.

—Ou quelque personne du fort.

—*No matter !*—laissons-le.

C'étaient nos quatre chasseurs canadiens. On les a reconnus à leur langage. Ils s'étaient un peu écartés de leur route pour aller prier, dans la grotte, sur les cendres de l'infortuné compagnon du grand-trappeur. Le culte du souvenir est sacré pour ces voyageurs intelligents et honnêtes qui sillonnent les régions du nord et de l'ouest. Le grand-trappeur

ressentit une émotion indicible en entendant les voix de ses amis. Il riait, pleurait, se frappait dans les mains et embrassait la croix. Les chasseurs arrivèrent devant la grotte.

—Elle est fermée ! dit Félix.

—*O quam pierra !* cria l'ex-élève.

—*What a big stone !* ajouta John.

—On peut la reculer, affirma Baptiste.

Et tous quatre se penchèrent sur l'énorme caillou.

—Pourquoi entrer, se traîner sur le ventre, et se déchirer sur les pointes des roches ? remarqua Félix, on peut tout aussi bien se mettre à genoux ici pour prier.

—*By Jesus !* dit John, vous allez vous crève après cette caillou.

—*Oremus !* prions ici ! mes vieux, Dieu est partout.....

—Prions ici ! Et les trois canadiens-français se mirent à genoux.

Le grand-trappeur, sûr d'être sauvé, n'avait rien dit d'abord. Il attendait l'entrée de ses compagnons dans la caverne pour révéler sa présence. Quand il les vit renoncer

à enlever la pierre qui obstruait l'ouverture de la grotte, il s'élança vers l'entrée, mais son pied chancelant se heurta à un stalagmite, et il tomba sur le sol durci. Son front toucha une angle du roc et se déchira. Il s'évanouit.

Les chasseurs parlaient entre eux, ils n'entendirent rien. Après qu'ils eurent accompli leur acte de gratitude et de piété, ils remirent leur canot à l'eau et voguèrent bientôt dans la rivière des Esclaves.

Quand le grand chasseur revint à lui, il poussa une clameur profonde ; c'était le dernier cri d'une âme qui s'abime. Le silence répondit à cette clameur sinistre. Le malheureux trappeur eut un mouvement de désespoir, et, d'une main défaillante, il prit sa carabine : Dieu me pardonnera ! il est bon, pensa-t-il. Mais aussitôt, se traînant au pied de la croix : Non ! dit-il, je mourrai ici, comme Dieu le voudra et à l'heure qu'il a marquée.

Les Litchanrês s'aperçurent que les guides de la robe noire ne marchaient plus avec eux. Ils en furent étonnés, car ils ne pouvaient deviner quelle raison ces hommes pouvaient avoir de fuir la tribu. Cependant les deux

guides revenaient à marche forcée vers la petite île où se mourait le grand-trappeur. Ils regrettaient amèrement leur crime, et tremblaient de ne pouvoir le racheter. Ils arrivèrent le soir du troisième jour après leur départ. Les canadiens avaient passé le matin. Ils reconnurent les vestiges de leurs pieds, et en éprouvèrent de la joie, car ils se dirent : Les frères sont venus le sauver. Ils coururent à la grotte. Elle était ouverte : Le Grand-Esprit est juste, s'écrièrent-ils, le Grand-Esprit est miséricordieux, il nous pardonnera. Alors ils reprirent leur course vers le nord, et, le quatrième jour, ils rejoignirent la tribu, et racontèrent ce qu'ils avaient fait, sachant bien que tôt ou tard leur action serait connue.

En tombant devant la croix, le grand-trappeur remarqua dans le rocher, une fente large qu'il n'avait jamais aperçue auparavant. Ses regards s'étaient habitués à l'obscurité. Dans cette fente reluisait presque un objet d'une blancheur mâte. Il tendit la main pour atteindre cet objet. O joie ! c'était une corne de poudre, remplie encore, celle de l'infortuné Robitaille. Le grand-trappeur la reconnut bien : Merci, mon Dieu ! dit-il. Il la boucha

comme il faut, puis, de la pointe de son couteau, lui fit une petite incision où il introduisit, en guise de mèche, une mince lisière de linge, et il se rendit à l'ouverture de la grotte. Alors, avec le canon de sa carabine, il creusa un trou sous la pierre et y enfonça la corne chargée de poudre. Il frotta d'une main tremblante, sur le caillou même, une allumette qui s'emflamma promptement et, le cœur serré par l'émotion, il mit le feu à la mèche de linge. Retiré au fond de la caverne, il attendit à genoux, les yeux levés sur la croix, l'épreuve redoutable. Une détonation sourde fit trembler la grotte, une bouffée de lumière fit étinceler les ornements de la voûte, puis une douce clarté se répandit sur les parois sombres. La porte était ouverte.

Le grand-trappeur sortit de la caverne, comme un ressuscité, de son tombeau.

XVII

IL NE FAUT PAS JUGER D'APRÈS LES APPARENCES

—Bonjour, Noémie, donnes-tu l'hospitalité à la pauvre folle, ce soir? dit Geneviève en entrant chez la veuve Letellier.

—Entrez, Geneviève, entrez. Tant que Noémie aura un morceau de pain, elle le partagera volontiers avec les malheureux; tant qu'elle aura un toit où s'abriter, elle ne laissera personne à la belle étoile. Mais bientôt il me faudra chercher, à mon tour, un gîte quelque part, car je n'ai plus de terre, plus de maison, plus rien!

—C'est Picounoc qui est ton seigneur et maître; on m'a conté cela. Il est riche, Picounoc, et, s'il veut faire des œuvres de charité, il a beau. Il devrait te rendre tes biens.

Noémie regarda la folle avec étonnement, car elle trouvait son langage bien sensé.

—Il s'est déjà montré fort généreux à mon

égard, Geneviève, et, peut-être que sa bienveillance n'est pas encore fatiguée.

—S'il était hypocrite ?

—Pourquoi parlez-vous ainsi, Geneviève.

—Parce que je t'aime.

—Et lui, pensez-vous qu'il m'aime aussi ? demanda la veuve en souriant.

—Lui ? ah ! s'il ne t'avait pas aimée, tu ne serais pas dans la peine et la misère comme tu l'es aujourd'hui !

Cette réponse de la folle fit une impression pénible sur l'esprit de Noémie. Elle ne répondit rien. Agnès qui était sortie pour traire la vache entra avec sa chaudière.

—Le lait est une bonne boisson, dit la folle, et ceux qui en boivent beaucoup sont d'un tempéramment doux et calme.

—D'où venez-vous, Geneviève, il y a plusieurs jours que l'on ne vous a vue ? demanda Agnès.

—Je voyage autour de la terre en attendant que j'entre dedans.

—Quelle singulière pensée ! On dirait Ge-

nevière, que vous revenez à votre bon temps, observa Noémie.

—Vous voulez dire au temps où je n'étais pas folle ? Défiez-vous de ceux qui sont trop fins.

La porte de la maison s'ouvrit tout-à-coup et un jeune homme entra. C'était Victor. Il courut à sa mère, l'embrassa avec effusion : C'est donc fini ! balbutia-t-il. Noémie, les yeux pleins de larmes, resta silencieuse.

—Ce n'est pas fini, interrompit la folle, ça commence.

—Tiens, Geneviève ! bonjour, dit le jeune avocat. Et toi Agnès tu es bien ?

—Aussi bien que possible.

—As-tu vu M. Saint-Pierre, mère ? demanda Victor d'une voix fort mal assurée.

—Oui, il m'a dit de ne pas perdre courage, et de ne le point mal juger, s'il avait acheté la terre.

—Le misérable ! murmura Victor.

—Noémie, la folle et Agnès auraient vu la foudre tomber au milieu d'elles qu'elles n'eussent pas été plus surprises.

—Victor ! exclama la veuve.

—Oui, le misérable !.....et je vais, dans l'instant, lui dire à sa face qu'il est un misérable...

—Mais pourquoi, mon enfant, parles-tu ainsi ? Tu ne sais donc pas tout ce qu'il a fait pour nous depuis vingt ans ? Parce qu'un jour il cessera de nous donner, nous lui jetterons l'outrage à la figure ? Est-ce là de la reconnaissance ?

—Vous ne savez pas ce qu'il a fait.....

—Et quand même il aurait acheté notre terre ! Elle était à l'enchère, n'avait-il pas le droit de l'acquérir ? Ne vaut-il pas mieux que ce soit lui qui l'ait achetée.....

—On parle de la bête, on en voit la tête, s'écria la folle.....

Tous les yeux se tournèrent vers la porte. Picounoc entra. Il salua les femmes et s'avança pour donner la main à Victor.

—Jamais ! dit avec feu le jeune avocat.

Picounoc pâlit légèrement : Pourquoi me refuses-tu la main, dit-il ? il me semble que...

—Il me semble que vous devez vous l'imaginer pourquoi..... reprit vivement Victor.

—Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Noémie inquiète.

—Si cet homme l'eut voulu, ma mère, la maison où nous ne sommes plus que des étrangers serait encore à nous.....

Une poignante émotion serrait le cœur de Noémie. Picounoc regardait Victor avec une assurance étonnante.

—C'est toi qui m'accuses de la sorte ? dit-il..

—Oui, je vous accuse et je vous convaincrai !

—Voilà comme l'on juge mal, quand on ne juge que d'après les apparences. Ah ! vous tous qui m'entendez, souvenez-vous de cette parole : les apparences sont souvent trompeuses, et il ne faut jamais se hâter de condamner son semblable.

—Et votre lettre au notaire Baudin ? reprit le jeune avocat.

—Eh bien ! ma lettre ?

—N'est-elle pas une preuve de votre mauvaise foi ?

—Je ne crois pas, monsieur Victor.

—L'entendez-vous ? il ne croit pas que cette lettre le condamne ?

—De quelle lettre veux-tu donc parler, Victor ? demanda la veuve avec émotion.

—Mère, écoutez-moi ! j'avais trouvé de l'argent pour payer M. Chèvrefils et empêcher la vente de nos biens. Le notaire qui me fournissait cet argent est un ami de M. Saint Pierre. Or, aujourd'hui que tout le monde est malhonnête, paraît-il, on prend mille précautions pour placer ses deniers. Le notaire écrivit à notre bon ami que voici, pour lui demander s'il y avait quelque danger à nous faire ce prêt, et notre bon ami lui a répondu de ne rien prêter.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Noémie, serait-il donc possible ?..... Vous ! vous Pierre-Enoch, vous avez fait cela ?

La folle regardait tout le monde avec des yeux étranges, et elle riait d'un rire qui faisait mal.

—Voilà l'amitié de cet homme ! reprit le jeune avocat, d'un ton de mépris.

—Ah ! j'étais pourtant bien assez malheureuse ! soupira Noémie, et ses beaux grands yeux, chargés de reproches, s'arrêtèrent sur l'homme hypocrite.

—C'est vrai, reprit Picounoc avec lenteur,

c'est vrai que j'ai fait cela : mais je n'avais pas de mauvaise intention.

—Vous vouliez acquérir une terre à bon marché, répliqua Victor.

—Et qu'importe le bon marché, puisque la propriété a toujours sa valeur, et que ce n'est pas pour moi ?

—C'est pour le bossu, je suppose ? Vous vous êtes entendus pour nous ruiner ?.....

—Victor, tes paroles me feraient bien du mal, si je ne comprenais pas, qu'en effet, les apparences sont contre moi ; mais je te les pardonne parce que je t'aime, et parce que j'aime ta mère.....

Noémie rougit et se retira en arrière : C'est fini entre nous, murmura-t-elle.....

La folle battit des mains.

—Noémie, dit Picounoc, détestez-moi, si vous le voulez ; oubliez tout ce que j'ai fait pour vous ; refusez-moi votre main que je sollicite depuis si longtemps ; mais vous ne m'empêcherez pas de vous aimer et de vous faire du bien. Tenez, prenez ceci—il lui remit un papier soigneusement plié—c'est l'explication

de ma conduite et ma justification, je l'espère.

Le jeune avocat reconnut un acte notarié. Il prit le papier des mains de sa mère, et le parcourut en un clin d'œil. A mesure qu'il lisait, sa figure reflétait toutes les impressions de son âme. Il pâlit, il rougit, il eut des sourires et il finit par pleurer.

—Pardon! monsieur Saint Pierre, pardon! s'écria-til.

Noémie, de plus en plus stupéfaite, se laissa choir sur une chaise. Ses jambes tremblaient et son cœur battait à rompre sa poitrine. Agnès avait des larmes dans les paupières, sans savoir pourquoi. La folle, les poings serrés, murmuraient des mots inintelligibles.

—Je te pardonne, mon Victor, dit Picounoc, réellement ému. Je te le disais il y a une minute: les apparences sont trompeuses. Que cette leçon te serve pour l'avenir! il est possible que dans la carrière où tu es entré, cette vérité soit souvent bonne à méditer.

Victor tenait serrées dans ses loyales mains les mains coupables de l'habitant.

—Mère, dit-il, nous sommes riches! cette

maison est encore à nous. Voici l'acte de donation.

—Oui, Noémie, reprit Picounoc, je vous rends votre propriété. Je ne l'avais acquise que dans ce but..... Elle est à vous plus que jamais, et vous ne me devez rien!

Il n'était pas vrai que Picounoc avait acheté cette terre dans le but de la rendre ainsi, de suite, et sans compensation aucune à la veuve indigente. Il avait imaginé ce procédé loyal et généreux pour déjouer les menaces de l'ami bossu. Certes! jamais moyen ne fut plus noble ni plus sûr. Et le sacrifice, après tout, n'existait qu'en apparence, puisque, selon toute probabilité, la ferme et la veuve reviendraient bientôt au rusé donateur. Le bossu pouvait parler maintenant, et dire de son ami Picounoc tout le mal qu'il voudrait, Picounoc se trouvait protégé par la plus forte des égides: une grande et belle action. Il regrettait une chose, c'était de n'avoir pas songé à cela plus tôt. Il ne se serait pas humilié devant sa fille, et ne l'aurait jamais sollicitée de prendre pour mari l'infâme bossu. Aux paroles de Picounoc, Noémie avait répondu: Je ne vous dois rien, dites-vous? Oh! je sens, moi, que

je vous dois tout mon bonheur! Comment pourrai-je m'acquitter envers vous?

—Comment? Noémie, répliqua Picounoc, vous ne l'ignorez pas, mais vous ne le voulez peut-être pas encore.....

—Ma mère n'a plus rien à vous refuser, se hâta de dire le jeune avocat, qui entrevoyait tout-à-coup un avenir de félicité pour sa mère et pour lui-même.

—Vous l'entendez, Noémie, reprit Picounoc anxieux et presque tremblant.

—Vous nous avez comblés de tant de bienfaits; vous venez encore d'accomplir une si généreuse action, que je croirais m'attirer la haine de mes amis et des reproches du bon Dieu, si je refusais plus longtemps de..... .

Ell n'acheva pas. Elle avait la chaste timidité d'une jeune fille.

—De devenir ma femme, Noémie! achevez, de grâce! dites-la cette parole que j'attends depuis vingt années et qui va me rendre le plus heureux des hommes!

—De devenir votre femme!..... acheva-t-elle à voix basse en rougissant.

—Merci, Noémie, merci ! oh que je suis heureux ! Et, saisissant les mains de la femme charmante qu'il avait enfin réussi à attendrir, Picounoc les couvrit de baisers.

—Et quand serez-vous prête à venir prendre la première place dans ma maison ? demanda-t-il.

—Je vous le dirai ces jours-ci.

—Monsieur Saint Pierre, commença Victor, quand on fait du bien à ses amis on ne saurait trop en faire. Vous êtes bon et généreux, soyez-le pour tout le monde, soyez-le à l'excès.

—Eh bien ! que veux-tu, mon Victor ? où vas-tu arriver avec ce discours ?....., reprit Picounoc en l'interrompant.

—Je voudrais aussi moi arriver à la félicité.

—Tu serais bien chanceux, jeune comme tu l'es. Moi je n'y arrive qu'après bien des années d'ennui, de peine et de chagrins.

—Vous m'effrayez, et je n'ose plus parler.

—Parle, mon enfant, parle ; si ton bonheur dépend de moi, tu l'auras, car je ne suis pas d'humeur à te faire de la peine aujourd'hui....

—Je vous demande la main de Marguerite...

—La main de Marguerite, dis-tu ?

—Oui.....et ne me la refusez pas, je vous la demande au nom de la félicité qui remplit votre cœur, au nom de la joie qui remplit cette maison.....

—Ça, mon Victor, ce n'est pas mon affaire à moi seul. Va trouver Marguerite et arrangez-vous comme vous l'entendrez, répondit en riant le joyeux Picounoc.

Victor, ne se le fit pas dire deux fois..... Débordant d'ivresse; il courut auprès de la jeune fille. Picounoc passa la soirée avec sa future. La folle, assise dans un coin, paraissait plongée dans une stupeur profonde: Il n'est donc pas méchant, pensait-elle. C'est moi qui suis véritablement folle, véritablement méchante. Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait c'était pour le bonheur de Noémie!..... qui aurait pu deviner cela?

—Marguerite! s'écria Victor entrant chez Picounoc.

—Victor! répondit la jeune fille.

Et une chaude poignée de main s'échangea. Je ne jurerais pas que les échos solitaires de la mansarde ne furent point éveillés par un bruit mystérieux comme celui d'une bouche

ardente sur une joue rose : je ne jure de rien.

—Depuis quand es-tu ici ? demanda la jeune fille.

—J'arrive.

—As-tu vu ta mère ?

—Oui, et ton père aussi.

—Papa ? où ? chez-vous ?

—Chez ma mère. Sais-tu l'affaire ?

—Quelle affaire ?

—Ton père sera bientôt le mien, et ma mère sera la tienne.....

—Vrai ? Tu ne m'abuses pas.....il aurait consenti.....

—A devenir le mari de ma mère.....

—Ah !.....fit la jeune fille un peu désappointée.....

—Et toi, Marguerite, reprit Victor, consentirais-tu à devenir ma femme ?

—Tu le sais bien, Victor...mais mon père...

— Il m'envoie régler cette douce petite affaire avec toi.

—Tu m'étonnes ! En vérité, il consent ?

—Il consent !.....

—Je pleurais ce matin.....oh ! que j'étais loin de soupçonner toute la félicité que devait m'apporter le soir !

Le lendemain matin, Picounoc chantait en allant à la fenaison, et, quand il s'arrêtait pour aiguiser sa faulx, on aurait dit que la pierre faisait aussi chanter l'acier sonore. Tout riait dans la prairie. Le foin était plus embaumé, le soleil, plus brillant, le vent, plus frais. Oh ! que tout est beau dans la nature quand notre cœur est plein de joie ! Marguerite, en faisant le ménage, se surprenait à sourire, et, à tout instant les éclats joyeux de sa voix se mêlaient aux accents des petits oiseaux curieux juchés dans les peupliers. Victor et sa mère causaient ensemble des douleurs du passé, des surprises du présent et des joies de l'avenir.

Il fut décidé que les deux mariages auraient lieu le 15 d'Octobre et seraient célébrés à la même messe.

Victor revint à Québec plus joyeux qu'il n'en était parti. Il se remit au travail avec un zèle admirable, et la pensée de Marguerite l'aiguillonnait en embellissant ses jours.

Un soir, le bossu se présenta chez son ami

Picounoc. Il avait revêtu ses habits de drap noir et planté sur sa tête un *castor* à peine étrenné. Marguerite le salua en souriant d'une façon tout à fait gentille. Il en fut charmé, car elle avait coutume d'être avare de ses sourires. Il crut que c'était un heureux présage : Je savais bien, pensa-t-il, avec un grain de vanité, qu'elle finirait par s'apprivoiser. Les femmes ne résistent pas longtemps à l'or que l'on fait miroiter à leurs regards..... Les femmes choisiront toujours pour mari le plus riche de leurs prétendants, et elles ont raison, car l'amour est un enfant gâté, et le gueux ne saurait satisfaire ses fantaisies.

Picounoc se présenta tout à coup et fit envoler la dissertation du bossu. Les amis se serrèrent la main, parlèrent assez longtemps de choses insignifiantes, car lorsqu'on parle beaucoup, il est difficile de dire toujours des paroles sages ou utiles. Le bossu avait l'air mal à l'aise. On voyait qu'il était tourmenté d'une pensée fixe. Il suivait du regard la jolie fille qui, mettant la dernière main au ménage, passait et repassait gracieuse et charmante, devant lui. A la fin n'y tenant plus :

—Je suis venu te demander la main de ta

fille, dit-il à Picounoc, assez bas pour n'être pas entendu de Marguerite.

—Parle-lui, mon cher, tu connaîtras ses intentions, ses idées. Si elle n'a pas d'objection, je n'en ai aucune, répondit l'habitant. Et il sortit, laissant son ami seul avec Marguerite.

Le bossu, plein de confiance, crut que la chose était réglée d'avance, et qu'il n'avait qu'à s'annoncer. La gaîté toute nouvelle de Marguerite en faisait foi. Il s'approcha de la jeune fille, en se dandinant, la bouche en cœur, et la convoitise dans les yeux. Comme il se levait Geneviève entra. Il fut un peu décontenancé : Bah ! c'est une folle, pensa-t-il, qu'ai-je besoin de me soucier d'elle ?

Geneviève demanda une tasse de lait à Marguerite qui s'empressa de la servir, et lui offrit l'hospitalité pour la nuit. La folle se mit à danser pour manifester sa joie. Elle dansait encore bien. Le bossu lui dit : Tu te souviens encore de ta jeunesse, je crois.

—Te souviens-tu de la tienne, toi ? lui répliqua-t-elle brutalement.

—Non, je l'ai oubliée .....

—Si tu l'as oubliée, je m'en souviens, moi.

—Tu as une bonne mémoire.

—Une mémoire de folle.

Il rit de la repartie, mais à contre cœur, et n'osa plus faire endéver la malheureuse femme, Se tournant vers Marguerite :

—Marguerite, vous savez que je vous aime, commença-t-il.

—Vous me l'avez dit, Monsieur, répondit-elle.

—Vous êtes l'unique objet de mes désirs.

—C'est possible.

—Je ne rêve qu'à vous, je ne vois que vous nuit et jour.....

—C'est trop.

—Trop ! oh ! non ! je voudrais plus encore.

—Oui !

—Je voudrais.....oh ! vous me comprenez n'est-ce pas ?

—Peut-être.

—Laissez-moi vous le dire quand même.....

—Dites !

—Je voudrais être aimé de vous.....

—De moi ?

—Oui, de vous! je vous l'ai dit cent fois!

—Au moins!

—Je voudrais être aimé de vous!..... Je voudrais que vous fussiez ma femme.

—Votre femme!

—Oui, ma femme! Marguerite, le voulez-vous?

—Non, monsieur.

Un fou, sur la tête duquel on fait tomber une douche froide, n'est pas plus surpris que ne le fut le bossu à cette parole. Il fit un pas en arrière, devint blême comme la chaux, et resta longtemps sans rien dire. A la fin il soupira :

—Vous me refusez?.....

—Oui, monsieur.

—Pourquoi?

—Parce que j'en aime un autre, et que je suis sa fiancée. Je ne suis plus libre.

—Vous? vous-êtes fiancée?

—Moi-même, monsieur.

—Depuis quand? à qui?

—Depuis quelques temps, à M. Letellier.. ..

—A M. Victor Letellier!.....le garçon de

Djos !.....le fils du meurtrier de votre mère !..... ah ! vous n'avez pas de cœur !

—Monsieur, de grâce ! taisez-vous !

La folle écoutait le bossu attentivement et le dévorait des yeux.....

—Le fils de Djos l'ancien pèlerin ! continua le bossu, ah ! j'ai bien connu le père ! si le garçon est aussi drôle !..... Djos, Djos, le misérable ! c'est donc lui encore qui me brise mon bonheur !.....

—C'est son fils, Monsieur, qui brise votre bonheur, et, si ce n'était pas son fils, ce serait le fils d'un autre.

—Malheur ! malheur ! je regretterai toujours !..... Il s'interrompit, voyant tout-à-coup qu'il déraisonnait ou devenait imprudent.

—Où est votre père Marguerite ?

—Ici, dit une voix forte mais toujours nasillarde. C'était Picounoc qui rentrait.

—Picounoc, te moques-tu de moi ? reprit le bossu tout tremblant de rage.

—Pas du tout, mon ami.

—Tu m'as promis la main de ta fille, et je la veux, entends-tu ?.....

—Prends-la ?

—Comment ? prends-la ! Tu veux plaisanter, hein ? tu veux me rendre ridicule ? rira bien qui rira le dernier ! Je t'ai déjà forcé à t'agenouiller devant Marguerite, tu t'agenouilleras devant moi ! je parlerai, Picounoc ! je dirai tout ! entends-tu, tout !

—Mon père ! s'écria Marguerite, qu'y a-t-il donc ?

—Ah ! votre fiancé ne voudra plus de vous, bientôt, Mademoiselle, et je rirai de votre angoisse..... Madame Letellier maudira l'homme qui l'a persécutée secrètement toute sa vie !..... Ah ! les fiancés d'aujourd'hui sont les ennemis jurés de demain !..... Je sais bien des choses moi ! hurla le bossu fou de colère.....

Picounoc était sérieux. Marguerite, étonnée des paroles terribles du bossu, regardait son père avec terreur. La folle riait en vidant sa tasse de lait.

—Vous ne voulez pas être ma femme, Marguerite, repartit le bossu, je vous le demande une dernière fois. Et, malheur à vous ! si.....

—Un homme qui parle comme vous venez de le faire, un homme qui sait des choses

comme celles dont vous nous menacez, et qui garde son secret comme une arme mortelle, n'est pas un honnête homme, Monsieur; et je ne veux pas avoir à rougir de mon mari!... Epuisée par cet effort, Marguerite, pâle, effrayée, se renferma dans sa chambre.

—Picounoc, dit le bossu, je m'en vais déclarer à Noémie tout le mal que tu lui as fait.

—Elle ne te croira point.

—Je saurai bien la convaincre, sois tranquille!

Et il partit. Il entra en effet chez la veuve Letellier, et lui dévoila toutes les infamies dont Picounoc s'était rendu coupable à son égard. Noémie l'écoutait bien paisiblement, le sourire sur les lèvres. Quand il eut fini, elle se leva, ouvrit le *placage*, prit un papier soigneusement plié dans une petite boîte et le lui remit.

—Lisez, dit-elle, c'est sa justification.

Le bossu lit avec stupeur l'acte de donation, le rendit et salua. En montant dans sa voiture, il se dit à lui-même demi-haut, demi-bas: Ce diable de Picounoc est plus fin que moi, s'il n'est pas plus canaille!

XVIII

LA SŒUR ST. JOSEPH.

Après plusieurs jours d'une marche rapide, les Couteaux-jaunes atteignirent le fort Providence, au nord du grand lac des Esclaves. Ils dressèrent leurs tentes de peaux à une petite distance de l'enceinte, et se livrèrent à toutes sortes d'amusements et de jeux, pour fêter leur heureux retour. Ils se trouvaient en effet, sur les confins du territoire qu'avaient occupé leurs aïeux, et, quelques journées seulement les séparaient encore des lieux où devait s'arrêter la tribu en attendant la chasse de l'hiver. Le Hibou-blanc se montrait d'une gaieté étrange, lui qui ne déridait jamais sont front bas et morose. C'est que le moment de son union avec Iréma était venu. Naskarina voyait avec un plaisir malin les larmes de son ancienne rivale, qui se désolait de plus en plus à mesure qu'approchait l'heure du sacrifice. Quelle pensée affreuse pour une jeune fille que celle de se donner à jamais à

un vieillard infâme qu'elle déteste ! Iréma fut souvent tentée de fuir pour échapper aux caresses du monstres ; mais elle avait juré de rester, et sa parole avait sauvé son ami. Si elle trahissait le serment donné, le trappeur, abandonné du Grand-Esprit, ne retomberait-il pas entre les mains des traîtres ? Plaintive et résignée, elle demeurait sous sa tente. Le Hibou-blanc vint la voir.

—L'heure est arrivée où tu dois tenir ta promesse, Iréma, dit-il, en entrant.

—Je le sais, et je ne me suis pas sauvée sous les bois ; tu vois que je suis résignée ; mais attends à demain, car je souffre aujourd'hui.

—Tu veux m'échapper en gagnant du temps ? Iréma.

—Il faut que je voie la robe noire, que je me confesse et que je prépare mon cœur comme le veut le Grand-Esprit.

—Folie que tout ça ! je t'aime, cela suffit.

—Tu ne m'aimeras pas toujours, peut-être, et alors si je n'ai pas la crainte du Grand-Esprit, que ferai-je ?..... je te quitterai peut-être pour aller vers un autre.

Le Hibou-blanc frémit à cette pensée.

—Je te tuerais ! dit il avec emportement

—Eh bien ! reprit la jeune fille, laisse-moi demander au Grand-Esprit le courage et la force, l'amour et la foi.....

—Tu demanderas ces choses-là après notre mariage, ce sera tout aussi bon.

—J'irai demain, repartit Iréma avec fermeté.

—Je pourrais t'épouser sans toutes ces cérémonies et ces formalités ridicules.....

—Iréma n'a pas peur de mourir, et, plutôt que de faire une chose désagréable au Grand-Esprit, elle se jetterait dans les ondes des lacs profonds.

Le vieux chef regardait la belle vierge indienne avec une sorte de stupeur.

—Puisqu'il le faut j'attendrai jusqu'à demain, reprit-il d'une voix altérée par l'émotion.

Le lendemain il entra dans le fort, suivi d'Iréma et d'une partie de la tribu. " Les forts de traite du Nord ne ressemblent pas à la citadelle de Québec, ni même à aucune autre citadelle, mais tous se ressemblent entre eux. Ils ne rappellent guère au voyageur civilisé les riants villages qu'il a laissés sous

des cieux plus cléments. Deux ou trois cabanes de bois rond, recouvertes en écorces d'arbres, et ceinturées d'une palissade de quinze à vingt pieds de hauteur, voilà tout. Ces pieux hauts et serrés protégent le traiteur ou post-master contre les indiens."

Le Hibou blanc et ses gens arrivèrent à " une baraque en troncs d'arbre percée de quelques trous en forme de trapèzes plus ou moins irréguliers, sur lesquels étaient tendus des parchemins fort peu transparents. C'était le palais épiscopal. Une autre maison du même style, mais plus basse et adossée à la précédente, servait de chapelle. Tout cela était bien pauvre et surtout bien mal fait." Il demanda la robe-noire. Le vieux chef renégat ne cachait ni son plaisir, ni son orgueil ; Iréma ne déguisait point sa peine. On fit réponse que la robe-noire était partie la veille pour la mission de St. Joseph, au sud du grand lac, près du fort Résolution, et qu'il faudrait attendre quelques jours, car la distance était d'au moins soixante à soixante cinq lieues. Le Hibou blanc entra dans une grande fureur, et voulut amener de force sa fiancée dans sa cabane. Naskarina lui dit : Ne vois-tu pas qu'elle se moque de toi ?

Elle t'avait promis de t'épouser dès notre arrivée ici, et voilà maintenant qu'elle emploie la ruse pour t'échapper. Elle est venue hier, seule, parler à la robe-noire, et la robe-noire, de complicité avec elle, s'est éloignée pour ne pas faire le mariage.

—Naskarina, tu es mon amie, toi, et je te jure une éternelle reconnaissance..... Iréma périra de ma main si elle ne m'épouse point. Est-ce que je reculerais maintenant? J'en ai bien fait d'autres!

Iréma, toute heureuse de ces moments de répit, était revenue parmi les femmes de la tribu. Elle avait confié au missionnaire les douloureux secrets de son âme, mais elle n'avait pas cherché à éviter son triste sort. Cependant le prêtre voyant qu'il était aussi bien de ne pas hâter cette union malheureuse, en remit à plus tard, de lui même, l'accomplissement. Il dit qu'il allait à la rencontre d'un confrère et de quelques sœurs de charité qui faisaient à Dieu le sacrifice de leur vie pour le salut des pauvres indiens.

Il y avait déjà au fort Providence quel-

ques bonnes sœurs de Charité, dont tout le temps était consacré à instruire des vérités chrétiennes les jeunes personnes des diverses tribus qui passaient par ce fort. C'était l'une de ces religieuses, la sœur St. Joseph, une belle femme d'un peu plus de tente ans, qui avait converti la jeune Iréma, et avait inculqué dans son âme de si beaux sentiments de foi. Elle vint dans le camp des Couteaux-jaunes, parlant avec amour et douceur, aux femmes et aux jeunes filles, de la bonté de Jésus, de la grandeur de Marie, et de toutes les merveilles de la religion. Une femme de la tribu s'approchant de la jeune catéchiste lui dit :

—Il y a, dans cette tente que tu vois ici, une vierge Litchanrée qui a beaucoup de chagrin.

—Conduis-moi vers elle, répondit la religieuse.

Iréma assise sur sa natte, le visage caché dans ses mains, pleurait. La religieuse ne la reconnut pas d'abord : Tu as du chagrin, ma sœur ? lui dit-elle. A cette voix suave l'indienne tressaillit et découvrit sa figure mouillée de larmes.

—Iréma ! s'écria la religieuse.

—Ma mère chrétienne ! dit en même temps Iréma.

Et les deux jeunes femmes s'embrassèrent comme deux sœurs. Iréma, à la prière de la bonne religieuse, raconta le sujet de ses angoisses. Elle dit comment le grand-trappeur l'avait délivrée des mains du traître Hibou-blanc, et comment, plus tard, elle le vit lui-même prisonnier de ce renégat cruel, et voué, bien sûr, à une mort affreuse.

—Ce grand-trappeur, murmura la religieuse, c'est un homme de cœur, un bon chrétien, et un guerrier terrible.....

—Oh ! oui ! et les indiens qui ne l'aiment pas, le craignent. Mais les Couteaux-jaunes seuls ne l'aiment point, et c'est le vieux chef—un blanc comme le grand-trappeur—qui les a indisposés contre lui.

—Que dis-tu, Iréma ? le Hibou-blanc n'est pas un indien ?

—Oh ! non ! mais il vit au milieu de nous depuis bien des lunes.....

—Quelle singulière idée ! s'écria la religieuse.

—Et lui qui devrait être plus instruit que

nous autres des choses de la religion, et qui devrait être meilleur aussi, il se moque de notre docilité à suivre les conseils de la robe noire, et se plaît à faire le mal.

—C'est un blanc ! un compatriote ! un chrétien ! s'écria la religieuse, ô mon Dieu ! quel aveuglement et quelle perversité !

Iréma raconta ensuite qu'elle avait promis d'épouser cet homme méprisable, s'il rendait la liberté à son prisonnier.

—Et la lui a-t-il donnée ? demanda la sœur.

—Oui, répondit Iréma.

—Et où est-il maintenant, le grand-trappeur ?

—Je n'en sais rien.

—Il l'a peut-être fait assassiner ?

Iréma sentit un frisson lui courir dans tous les membres. Elle resta silencieuse pendant une minute, puis elle dit tout émue : S'il l'avait tué, est-ce que je serais libre ?

—Oui, certainement, répondit la sœur.

Iréma vit comme un éclair de joie traverser son esprit. L'idée de la liberté, la pensée d'échapper au vieux chef, lui fit oublier un instant ce qu'elle devait au grand-trappeur.

L'égoïsme eut un instant de triomphe, mais bientôt elle retomba dans une mélancolie profonde : Il n'y a pas d'alternative, pensa-t-elle tout haut, s'il est mort, je le pleurerai toujours, et s'il vit.....Elle acheva sa pensée par une douloureuse secousse de tête.

Les Litchanrés arrivèrent. Ils dressèrent leurs tentes à l'ouest de la petite baie où s'élève le fort. Les forts ou les missions sont des terrains neutres, et l'on enterre la hache ou la carabine en y arrivant. Souvent aussi les plus heureuses réconciliations ont lieu alors, grâce au zèle et à la charité des saints missionnaires.

Le Hibou-blanc comprit qu'il ne pouvait s'entourer de trop de précautions, ni employer trop de moyens pour parvenir à son but, la possession d'Iréma. Il fit des démarches auprès de la tribu ennemie, et lui proposa la paix. Il fut accueilli avec bienveillance, car les Litchanrés, bien que braves, n'aimaient guère à verser le sang. Encouragé, le Hibou-blanc convoqua une grande réunion des deux tribus, et fit un long discours pour leur démontrer qu'elles devaient s'unir, se fondre en

une seule, et n'avoir plus que les mêmes wigwams, et le même chef. Plusieurs murmurèrent, disant qu'ainsi les Litchanrés, qui n'avaient plus de chef, seraient soumis aux Couteaux-jaunes.

—Je suis vieux, dit le Hibou-blanc, mes jours ne seront pas nombreux, et, alors, vous choisirez un chef parmi les Litchanrés. Ainsi chaque tribu sera traitée avec justice. En attendant je vais épouser une fille de la tribu des Litchanrés, et cimenter, par là, l'union des deux tribus.

—C'est bien! dirent les Litchanrés, mais si par la volonté du Grand-Esprit notre chef bien-aimé revenait, tu lui céderais la place.

—Kisastari? demanda le Hibou-blanc en éclatant de rire.

—Oui, Kisastari! répondirent les Litchanrés.

—Oh! oui! je le promets.....

XIX

LES VIEILLES CONNAISSANCES.

—*Aures habent et non audient* ! dit l'ex-élève fatigué de héler un canot qui passait loin de lui, sur le grand lac.

—*Well ! let them go !*..... C'est nous les rejoindre, ajouta John.

—C'est un canot de missionnaires, dit Baptiste.

—On voit les robes-noires, continua Félix.

—Je ne sais pas si les Couteaux-jaunes sont arrivés au fort, reprit l'ex-élève.

—*The Yellow knives* ? demanda John *I guess so !*.....

—On le saura bientôt, dit Baptiste, car dans six heures on touchera terre.

Le canot qui passait au large de celui de nos chasseurs Canadiens était, en effet, l'un des canots de la mission. Deux prêtres, trois religieuses et deux indiens le montaient. C'était le missionnaire de Providence qui revenait de la mission de St. Joseph et du

fort Résolution, avec le nouveau missionnaire et les sœurs de charité que nous avons rencontrés déjà. Trois des guides engagés au fort Chippeway amenaient le canot chargé de provisions.

Les trappeurs canadiens arrivèrent à Providence en même temps que les missionnaires. Ils furent bien accueillis et se hâtèrent, à l'exception de John, d'aller à confesse, comme, du reste, c'était leur coutume. Ils avaient toujours quelques peccadilles sur la conscience, et aujourd'hui surtout, ils n'étaient pas parfaitement rassurés sur la légèreté de la faute qu'ils avaient commise en scalpant quelques uns de leurs ennemis.

Le Hibou-blanc éprouva du mécontentement, et peut-être de la frayeur, à la vue des canadiens, quand il les rencontra. C'était près de la chapelle, le jour même de leur arrivée. Il était allé demander au missionnaire à quelle heure Iréma et lui pourraient se présenter pour être mariés. L'ex-élève lui lança un regard oblique plein de menaces, et John lui dit : *Take care ! by God !* Baptiste et Félix lui avaient montré le poing. Affaire d'habi-

tude ou distraction, car le cœur était pur et la confession avait été bonne.

Cependant le Hibou-blanc comptait sur ses nouveaux alliés pour apaiser les canadiens. Et il n'avait pas tort. Quand l'ex-élève et ses amis connurent les dispositions des Litchanrés, ils se dirent qu'ils n'avaient plus rien à voir dans les affaires de ces indiens : mais restait toujours le grand-trappeur qui n'était pas assez vengé.

Le lendemain matin, le Hibou-blanc, fier et insolent, se rendit à la tente d'Iréma, qui ne pouvait se résoudre à partir, et, moitié menaçant, moitié doucereux, il l'entraîna vers le fort. Couteaux-jaunes et Litchanrés suivirent en chantant et dansant. Iréma fondait en larmes quand elle entra dans l'humble chapelle en bois rond. Le missionnaire supplia le Hibou-blanc de rendre à la pauvre indienne la promesse arrachée dans un moment fatal.

—J'ai attendu assez longtemps, dit le Hibou-blanc, vos prières sont inutiles.

—Mais cette femme ne vous aime pas.

—Elle a promis de m'épouser !

—Vous la rendrez malheureuse et vous serez malheureux vous-même.

—C'est mon affaire.

Les chasseurs canadiens étaient là, bondissant de rage, mais n'osant parler haut sans permission.

—S'il était à la porte ! grinça l'ex-élève.

—Il ne l'aura pas longtemps ! fit Baptiste....

—A nous quatre, dit Félix, on peut en tordre joliment de ces Hiboux.

—*Upon my soul !* murmura John en serrant les poings.

—Vous n'êtes pas indien ? demanda le missionnaire au vieux chef.

Le renégat fit un pas en arrière, et devint livide.

—Qui vous a dit cela ? repliqua-t-il.

—Ceux qui vous connaissent, repartit le prêtre.

Le Hibou-blanc promena autour de lui un regard anxieux ; il aperçut les chasseurs Canadiens et se mit à trembler de rage : Je suis libre de vivre ici ou ailleurs, et de la façon qu'il me plaît, répondit-il au missionnaire.

—C'est vrai, mais je ne puis vous marier sans savoir votre nom.

Le Hibou-blanc passa sa main ridée sur son front couvert de sueurs, il hésita une minute, puis, à la fin, convaincu que personne, au milieu de cette solitude lointaine, ne le connaissait ou n'avait entendu parler de lui, il reprit son assurance arrogante et dit à haute voix : Je m'appelle José Racette !

—Racette ! crièrent deux échos.....

Une angoisse horrible saisit le vieux chef. Il se maudit d'avoir été assez bête pour dire son nom, car il vit qu'il était connu. L'ex-élève et Baptiste s'étaient approchés, la terreur ou la colère peinte sur la figure. Ils ne disaient rien et regardaient avec une fixité brûlante le vieux renégat. D'un autre côté, une jeune religieuse, l'amie d'Iréma, s'était affaissée sur le sol.....On se hâta de lui porter secours. Elle reprit ses sens, mais ses yeux se détournèrent avec horreur de Racette, et se reposèrent avec pitié sur Iréma.

—Que veut dire ceci ? demanda le prêtre ; que ceux qui savent quelque chose parlent ! Je le permets, et Dieu le veut.....

Alors l'ex-élève s'écria, content de donner cours à son indignation :

—Racette ! quoi ! c'est vous, misérable ! vous, un voleur de grand chemin ! un ravisseur de jeunes filles, un assassin ! un échappé du pénitencier ! qui vous cachez ainsi sous le masque de l'indien pour échapper à la justice des hommes, et continuer vos œuvres damnées ! ah ! si le prêtre me le permet, vous ne tuerez plus personne ! Et, disant cela, il levait son bras armé du terrible couteau. Ses compagnons l'encourageaient de leurs frémissements. Le prêtre l'arrêta.

—Etes-vous chrétien ? dit-il avec force, est-ce ainsi que vous pratiquez la charité ?

—L'a-t-il pratiquée, lui, le maudit ! quand il s'est fait voleur ? quand il a enlevé une enfant de douze ans ? quand il s'est caché dans une cave pour tuer Djos ! Djos, mon ami, Djos le pèlerin de Ste. Anne ?..... L'a-t-il pratiquée encore dernièrement quand il a tué le grand-trappeur.

—Il a tué le grand-trappeur ? demanda le prêtre avec émotion.

—Je ne l'ai pas tué, répondit Racette, puis-

que voilà le prix de sa liberté. Il montrait Iréma.

—Où est-il le grand-trappeur? demanda le missionnaire.

—Dans la forêt, libre et heureux, répliqua le Hibou-blanc.

—Ici! répondit une voix sonore.

Tous les yeux se tournèrent du côté d'où venait la voix. Un cri s'éleva: Le grand-trappeur!

En effet, le grand-trappeur entrait.

L'ex-élève, Baptiste, John et Félix se précipitèrent vers leur compagnon et le pressèrent dans leurs bras avec tous les transports de la plus vive ivresse.

—Vous voyez qu'il est vivant et libre, reprit Racette avec une audace incroyable, vous savez mon nom, monsieur le missionnaire, marier-nous!

Iréma poussa une plainte profonde.

—Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, il faut donc que je me sacrifie?.....Mais il est sauvé!

—Iréma, s'écria le grand-trappeur, pauvre enfant! console-toi!.....

—Je me consolerai puisque je vous ai sauvé la vie, même en perdant le bonheur et la liberté.

—Que veux-tu dire, Iréma ?

Le prêtre répondit : Elle a promis d'épouser le chef, s'il vous rendait la liberté.....

—Le traître ! gronda le grand-trappeur, il avait embusqué ses guerriers pour m'assassiner.

Un frisson d'horreur courut dans l'assemblée.

La jeune religieuse, revenue de son évanouissement, mais encore livide de surprise et de peur, écoutait en frémissant les révélations de toutes sortes.

—Tu es libre, dit le missionnaire à la jeune Iréma, tu peux épouser le mari de ton choix.

La jeune fille, folle de joie, se jeta dans les bras de la sœur St. Joseph.

—Vous, Hibou-blanc, continua le missionnaire, reprenez votre nom de José Racette et allez vous faire pendre ailleurs.

—Racette ! José Racette ! hurla le grand-trappeur.

—Eh bien ! oui ! repartit le renégat avec cynisme, ce nom-là te fait-il peur aussi ?

—Racette ! José Racette ! le maître d'école !

—Oui ! Racette, José Racette, le maître d'école ! répéta, en se moquant, le vieux chef.

—Misérable ! je te trouverai donc toujours sur mon chemin ? vociféra le grand-trappeur.

—Et toi, qui es-tu donc ? demanda le Hibou-blanc.

—Moi ! moi !.....qu'est-ce que cela te fait ? Va-t-en, ou.....

—Vous connaissez Racette ? demanda l'ex-élève au grand-trappeur.

—Hélas ! si je l'ai connu !.....

—Pas mieux que moi, toujours ! Si vous saviez tout le mal qu'il a fait ! Si vous saviez comme il a persécuté le meilleur de mes amis, Djos, le pèlerin de Ste. Anne !

Une pâleur affreuse couvrit la figure honnête du trappeur. L'ex-élève continua : Pauvre Djos ! s'il n'avait pas eu tant d'ennemis il vivrait encore sans doute et serait heureux !.. son enfant ne serait point orphelin, sa femme ne serait pas veuve !.....

—Sa femme veuve ! fit le grand-trappeur, d'une voix étranglée.

—Veuve depuis vingt ans passés, reprit l'ex-élève—si elle ne s'est pas remariée, bien entendu.....

—Tu te trompes, mon ami, repartit le grand-trappeur, tout frémissant, Djos a tué sa femme dans un moment de folie.....

—Sa femme ? s'il l'avait tuée je ne l'aurais pas vue, je ne lui aurais pas parlé il y a cinq ans !..... c'est la femme de Picounoc qu'il a tuée.....et encore on ne sait pas si c'est lui qui l'a tuée.....

Le grand-trappeur, défait, tremblant comme un homme qui tombe épuisé par les tortures, s'appuya sur ses amis Baptiste et l'ex-élève. L'eau ruisselait froide de ses tempes, et ses dents claquaient. L'ex-élève continua : Moi, j'ai toujours cru que Picounoc avait tué sa femme lui-même et peut-être tué Djos aussi, car il aimait Noémie, la femme de Djos, et quand on aime comme cela.....

—Pitié ! mon Dieu ! pitié ! s'écria tout-à-coup le grand-trappeur. Et il tomba à genoux les mains levées vers le ciel.

—Qu'avez-vous donc ? demanda le missionnaire.

Tout le monde le regardait avec étonnement. La jeune religieuse s'était levée.

—Noémie ! Noémie ! s'écria-t-il de nouveau, me pardonneras-tu ? me pardonneras-tu ?

La stupeur se peignit sur toutes les figures ; on sentit un frisson courir dans la foule.....

—Noémie, reprit-il, ô ma femme bien aimée !

—Sa femme ? murmure-t-on de toutes parts.

—Djos ! le Pèlerin de Ste Anne ! c'est moi !.. oui...c'est moi ! ajouta le grand-trappeur.

—Toi, s'écrièrent ensemble l'ex-élève et Baptiste !.. ...

—Lui ! dirent les autres.

—Mon frère ! mon frère ! exclama une voix douce et frémissante.

Et, de nouveau, les vieux amis se serrèrent cœur contre cœur.

—Elle n'est pas morte ! je ne l'ai pas tuée ! disait, au milieu de ses sanglots, le grand-trappeur ! Elle n'est pas morte !..... Je ne l'ai pas tuée !.....

—Mon frère ! mon frère ! s'écria de nouveau la douce voix de femme ! Et une jeune reli-

gieuse, s'échappant des bras d'Iréma, vint tomber dans ceux du grand-trappeur :

—Je suis Marie-Louise, ta petite sœur Marie-Louise !

—Marie-Louise ! tu es Marie-Louise ? Ah ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! et le grand-trappeur, fort contre les tortures, fort contre le malheur, s'affaissa lourdement sous le poids de son étrange félicité..... Le Hibou blanc se glissa dehors ; plusieurs l'entendirent crier.

—Malédiction ! malédiction ! je l'ai tenu un jour et je l'ai laissé échapper.

PICOUNOC LE MAUDIT

P. LeMay

PICOUNOC

LE MAUDIT

TOME II

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne.

1878

PICOUNOC LE MAUDIT

DEUXIÈME PARTIE

—

LA COUR CRIMINELLE

I

LE RETOUR AU VILLAGE.

Jeudi le 28 septembre 1871, Picounoc serra sa dernière gerbe de blé. Il avait rudement fauché depuis un mois, et les épis, après avoir javelé sur le champ, avaient été liés en gerbes, puis transportés sur les grandes charettes, dans les *tasseries*. La récolte était bonne ;

le temps s'était tenu au beau, et les grains : avoine, orge, blé, seigle et sarrasin, tout se sauvait en bon état. Aussi, Picounoc était de joyeuse humeur, et, ce jour-là, il fêtait la grosse gerbe. Il avait bien, pour être gai, une autre raison non moins valable : il épousait, dans quelques jours, la femme aimée depuis vingt ans, et Marguerite sa fille allait, en même temps, devenir l'épouse d'un jeune avocat riche de talents et d'espérances.

Il s'en allait midi. Marguerite balayait la *place*, car sa future position de grande dame ne la rendait ni vaine, ni paresseuse. Le balai de cèdre ramassait net les petits brins de paille, les légers flocons de laine et les mille parcelles de toutes sortes de choses qui émaillent nos planchers, après un bout de temps de travail au métier, de serrée, ou de filage. Des rayons de soleil entraient par les fenêtres comme des glaives d'or, et la poussière, au moindre souffle, se mettait à tourbillonner follement dans ces rayons. Tout à coup Marguerite s'arrêta, surprise, à l'aspect d'un étranger qui frappa à la porte. Cet étranger portait deux pistolets à sa ceinture et une carabine. Mais

retournons de quelques heures en arrière, et racontons bien chaque chose en son temps.

Deux hommes inconnus étaient débarqués durant la nuit à Batiscan. Ils venaient de loin. L'un des deux se rendit à pied à Deschambault, et l'autre traversa au sud, dans la chaloupe qui fait régulièrement. chaque jour, le trajet de Batiscan à St. Pierre Lesbecquets, pour accommoder les voyageurs qui veulent prendre les bateaux de Montréal ou de Québec. Celui qui avait pris le chemin de Deschambault, pouvait compter quarante quatre ans et ne paraissait pas en avoir plus de trente six, tant il avait de gaieté dans les yeux, et tant riait toujours sa figure bronzée. Il était de taille moyenne, un peu sec, nerveux et vif. Il portait une longue barbe noire ; du reste, tous deux étaient riches de barbe et de cheveux. L'autre semblait porter sur ses puissantes épaules un fardeau de douleurs. Ce n'est pas à dire qu'il était courbé ; il se tenait droit, le front haut, l'œil ferme, et l'on se détournait pour le voir en murmurant : c'est un bel homme ! Il avait quarante deux ans. je crois. S'ils n'eussent pas été des hommes de fer, des marcheurs infatigables, ils

se seraient fait conduire en voiture ; mais la voiture, ils jugeaient que c'était bon pour des femmes ou des malades, et, depuis nombre d'années ils n'en avaient éprouvé ni les commodités, ni les inconvénients. Ils venaient de loin, ces hommes, et l'un d'eux n'avait pas vu depuis vingt ans les flots d'émeraude du plus beau fleuve du monde, ni les campagnes riantes qui l'entourent comme d'un ceinturon d'argent. Inutile de vous décliner les noms de ces étrangers, vous les avez jetés au vent : le grand-trappeur et l'ex-élève ! Eh bien ! oui, l'ex-élève et le grand-trappeur qui s'enviennent embrouiller les cartes et gâter le jeu de Picounoc, au moment où il va gagner la partie. Le grand-trappeur risque tout pour tout, et il le sait bien. Il n'a pas tué sa femme, c'est vrai ; mais il en a tué une autre, et il est meurtrier. S'il se fait connaître il sera arrêté, jeté en prison ; il s'assiéra sur le banc des accusés, et qui sait ? il montera peut-être sur l'échafaud. S'il demeure inconnu, il verra sa femme, qui se croit veuve et libre depuis vingt ans, passer enfin dans les bras d'un autre !.....Effrayante alternative ! Mais ne pourrait-il pas se faire connaître de sa femme seulement, lui dire de

vendre ses biens et l'emmener vivre ailleurs ? C'est à cette dernière décision qu'il s'est arrêté en effet. Il saute de la chaloupe sur le rivage et monte la côte escarpée de l'Eglise de St. Pierre Lesbecquets. Il faisait nuit encore. Il ne voulut pas, comme la plupart des autres voyageurs, s'arrêter aux maisons de pension pour dormir et déjeuner ensuite. Une force mystérieuse le poussait vers Lotbinière ; une pensée unique l'absorbait tout entier : revoir sa femme et son enfant. Mais que de craintes ! que d'angoisses serraient son âme ! Noémie vit-elle encore ? et, si le chagrin ne l'a pas tuée, est-elle demeurée fidèle à son premier amour ? Elle était encore vivante et libre il y a cinq ans ; l'ex-élève l'a vue alors et lui a parlé..... Mais cinq ans c'est long, quand on considère tout ce qui peut arriver dans cinq jours ! Et l'enfant, le petit Victor, qu'est-il devenu ? Bientôt il aura une réponse à toutes ces questions, et c'est ce qui l'effraie. Il a peur de la vérité. Il eut pu, dans la traversée, s'informer de bien des personnes et apprendre beaucoup de choses, mais il n'avait osé parler. Les gens l'avaient regardé avec une certaine curiosité, mais personne ne le fit sortir de son mutisme.

Parmi les passagers de la chaloupe se trouvait un jeune homme d'une tournure élégante et d'une excellente éducation. Ses manières affables et son discours intéressant, semé de saillies originales, le firent de suite remarquer de tous. Il se trouvait assis auprès du grand-trappeur. Plusieurs personnes lui demandèrent son avis sur certaines matières, les chances qu'elles pouvaient avoir de gagner un procès intenté dans telle circonstance ou pour telle raison. Toujours il répondit avec franchise et prudence. Ceux qui ne le connaissaient point comprirent qu'il était avocat. En effet, c'était Victor Letellier qui montait de Québec pour la fête de la grosse-gerbe. Lui non plus ne prit pas le temps de dormir, mais il déjeuna et loua un cocher. La distance entre la traverse de St. Pierre et la concession St. Eustache, à Lotbinière, est de six lieues. Le chemin est coupé par des ravins profonds et rempli d'ornières, dès que le soleil, moins chaud, refuse d'aider les fossés à pomper l'eau : c'est-à-dire qu'il faut trois heures au moins, et plus souvent quatre, aux cochers de la campagne pour aller d'un lieu à l'autre.

Le jeune avocat atteignit le grand-trappeur

un peu en bas de l'église de St. Jean-des-Chaillons, dans l'anse du Calvaire. Il le reconnut pour un de ses compagnons de chaloupe : C'est un marcheur à ce qu'il paraît ! pensa-t-il : après tout il peut se faire qu'il ne dédaigne pas la voiture.....Arrête, *charretier*, fit-il, quand il arriva près du voyageur.

Le cocher arrêta.

—Montez-donc dans ma voiture, Monsieur ; puisque nous allons du même côté nous pouvons aller dans la même voiture.

—Je vous avoue que j'aime bien à marcher... répondit le grand-trappeur.

—Vous aimez peut-être à jaser aussi ; nous causerons pour tuer le temps.....

Le grand-trappeur sentit son cœur battre fort dans sa poitrine, et il eut comme un éblouissement : Après tout, se dit-il, il faut que je finisse par interroger quelqu'un, et par tout savoir.

Il prit place dans la voiture, à côté du jeune avocat.

—Vous allez dire que je suis bien curieux, reprit le jeune homme ; mais, allez-vous loin de ce pas ?

—Je me rends à Lotbinière.

—A Lotbinière ? c'est là que je vais aussi. Vous n'êtes pas de la paroisse ?

—Non, Monsieur.

—Non, car je vous connaîtrais. Venez-vous de loin ?

—Du grand lac des Esclaves.....

—Ah ! vous êtes chasseur ?

—Depuis vingt ans.....

—Je vois à votre accoutrement.....

—Mon fusil et mes pistolets ne m'ont jamais quitté, et il m'en coûte de m'en séparer.

—Je comprends cela ; mais, si vous demeurez quelque temps ici, vous finirez par vous accoutumer à ne vous en pas servir.....

La conversation tomba. Après quelques minutes le jeune avocat reprit :

—Vous avez peut-être rencontré, là-bas, un chasseur canadien du nom de Paul Hamel.

—Paul Hamel ! l'ex-élève ? ah ! c'est mon meilleur ami.....

—C'est aussi l'ami de ma famille..... un brave et joyeux garçon..... le camarade d'en-

fance de mon père..... je l'ai vu, il y a cinq ans, et je vous assure que ses récits de voyage m'ont fort amusé.....

—Il est revenu au pays avec moi, balbutia le grand-trappeur que l'émotion agitait comme la fièvre.

—Vraiment ! alors nous le verrons ?

—Il doit traverser dans quelques jours.....

—Ma mère aura du plaisir à le revoir .....

—Vous demeurez à Lotbinière ?

—J'y suis né ; mais je demeure à Québec, et je suis avocat.....

—Vous êtes avocat ! fit le grand-trappeur avec surprise.

—Oui, monsieur ; cela vous étonne ! vous me trouvez jeune, et vous doutez de ma science sans doute.

—Non, car je vous ai entendu parler fort sagement, cette nuit, dans la chaloupe..... Ah ! vous êtes avocat !

Et le grand-trappeur demeura plongé dans une réflexion profonde.

—Si je puis vous être utile, Monsieur, reprit Victor, ce sera de tout mon cœur.

Après un silence assez long le grand-trappeur reprit :

—Il y a une affaire dont j'aimerais à vous parler..... je serais curieux de connaître votre opinion sur certaines choses !.....

—Qu'est-ce que c'est, monsieur ? je suis heureux de pouvoir vous obliger.

—Oh ! cela ne me regarde pas directement, c'est pour un ami.....

—N'importe ! parlez toujours, parlez pour votre ami.

—Il a tué !.....balbutia l'étranger.

—Ah ! certes ! c'est grave, dit l'avocat.....

—Oui, monsieur, c'est grave, mais il croyait avoir droit de tuer.....

—Etait-ce à la guerre ? demanda en riant le jeune homme.

—Ah ! monsieur, je sais qu'à la guerre on peut tuer, on doit tuer même.....

—C'est une plaisanterie que j'ai faite, monsieur, continuez je vous prie.

—Il a tué sa femme.....pardon ! il croyait tuer sa femme et il a tué la femme d'un autre...

—C'est assez singulier ; voyons ! comment cela ?

—On lui disait que sa femme était infidèle...

—Et il l'a tuée sur un soupçon ? le malheureux !

—Il ne l'a pas tuée, c'en est une autre qu'il a tuée.

—Je ne comprends pas bien ; expliquez l'affaire plus au long.

—Voici, monsieur. On lui dit : Va à telle heure, en tel endroit, et tu trouveras ta femme dans les bras de quelqu'un. Et le malheureux obéit à cette parole infâme, va où on lui dit d'aller, et tue, comme je vous l'ai dit, une femme qui n'est pas la sienne.

—Mais comment se fait-il qu'il ne se soit pas aperçu de sa méprise avant de frapper ? demanda le jeune avocat.....

—Ah ! monsieur, tout était arrangé pour le tromper.....c'est quelque chose d'inouï..... d'infernal.....Et les poings du grand-trappeur se crispèrent, et un frisson parcourut son corps. Le jeune avocat soupçonna que l'ami dont parlait cet étranger n'existait pas, mais qu'il était bien lui-même le héros de ce drame.

—Voilà la plus étrange affaire, reprit Victor, que j'aie jamais vue ! c'était donc une conspiration contre votre ami ? un piége infâme, mais habilement tendu ?.....

—Oui, monsieur, c'était tout cela.....

—C'est une cause magnifique, et que j'aurais du plaisir à défendre.....mais où trouver des preuves de ce que vous avancez, ou plutôt de la ruse dont on s'est servie pour tromper votre ami ?.....

—Des preuves ? je n'en connais point..... rien que l'honnêteté du meurtrier.....

—Ce n'est pas assez.

—Et si le meurtrier était convaincu d'avoir tué cette femme, sans qu'il put prouver que c'est par suite d'une erreur et d'une embûche criminelle tendue à sa bonne foi ?

—Il serait condamné.....

—A mort ?

—A mort !

Le front rembruni du grand-trappeur s'inclina, une légère pâleur couvrit sa figure.

—Mais, dites donc, est-ce qu'il n'a pas été arrêté, votre ami ? demanda le jeune homme.

—Non, monsieur,.....il s'est sauvé.....

— Il a bien fait, et je ne lui conseille pas de revenir.....

Un long silence suivit. Les voyageurs passèrent la petite rivière du Chêne qui sépare, au fleuve, Ste. Emmélie de St. Jean, puis ils arrivèrent à la grande rivière. La grande rivière du Chêne est parsemée, à son embouchure, de petites îles ombragées de chênes et d'érables. Un pont magnifique relie la côte est à l'une de ces îles, et un autre pont plus petit va de l'île à l'autre rivage. Il ne coule sous ce dernier pont, qu'un mince bras de la rivière qu'on appelle le canal. Une centaine de maisons sont assises coquettement sur la rive occidentale, au pied du coteau que domine une jolie église gothique. C'est un immense bocage où serpentent les ondes d'une rivière, où s'agite un essaim de travailleurs, d'où s'élèvent les fumées bleues de cent foyers. Les voyageurs passèrent devant la maison du bossu. Une vieille femme à l'air anxieux et triste sortait de cette maison.

—Voulez-vous m'emmener à St. Eustache ? demanda-t-elle au cocher, je suis invitée à la fête de la grosse gerbe, et, si je me rends à pied, je ne pourrai pas danser, je serai trop lasse.

Le grand-trappeur regarda le jeune avocat d'un air interrogateur.

—Cest une pauvre folle, dit le jeune homme, répondant au désir de son compagnon.

—Une folle ! comment la nommez-vous ?

—Geneviève !

—Geneviève ! exclama le grand-trappeur, et ses yeux se fixèrent comme deux tisons sur la malheureuse femme.

Le cocher passait sans faire attention aux paroles de Geneviève.

—Arrêtez-donc, dit Victor, nous allons la prendre avec nous : je paierai ; soyez tranquille.

—Ah ! ce n'est pas le paiement que je regarde, répliqua le cocher, ni la charge : mon cheval est bon ; mais une folle avec vous, Monsieur ?.....

Le jeune avocat se prit à rire.

—Bah ! dit-il, la compagnie de cette folle est moins dangereuse que la compagnie de bien des fines.....

Geneviève s'assit à côté du cocher. Le bossu entr'ouvrit sa porte, et le jeune avocat le salua d'un air un peu railleur.

—Mon tour de rire viendra peut-être, grinça le bossu.

—Quel est cet homme ? demanda le grand-trappeur.

—C'est un nommé Chèvrefils ! bossu, marchand et riche.....

Le bossu avait entendu la question du grand-trappeur.

—Je ne vous demande pas votre nom à vous, filez donc votre route ! vociféra-t-il.....

Le grand-trappeur sourit disant :

—Il est de mauvaise humeur, je crois ?

—Oui, et pour cause..... j'épouse bientôt une jeune fille qu'il voulait acheter avec sa fortune...

—C'est un lâche !..... payer pour se faire aimer ! ah !.....

—Et c'est que Marguerite est jolie .....

—Marguerite, que vous la nommez ?

—Marguerite Saint Pierre, Monsieur.

—Saint Pierre ? Saint Pierre ? murmura l'étranger.....

—Son père est connu dans la paroisse sous le surnom de Picounoc.

—Picounoc! s'écria le grand-trappeur!.....

—Est-ce que vous le connaissez? monsieur..

—Non, non..... mais c'est un curieux nom, tout de même..... Et c'est un habitant, ce Picounoc?

—Oui monsieur, et fort à son aise.

—Vraiment! vraiment! c'est bon, cela ne nuit pas. Et a-t-il plusieurs enfants? dit tout ému le grand-trappeur.

—Non, monsieur, il n'a que la fille que je vais épouser.....

—Que cette fille-là ?

—Oui, monsieur, il est veuf; sa femme est morte depuis bien longtemps.

—Bien longtemps ?

—Oui monsieur.....

—Comment? de quelle mort ?

—Je ne le sais pas.

—Vous ne le savez pas?

Victor, au souvenir de cette mort, se sentait mal à l'aise, et aurait voulu changer le sujet de la conversation. Il crut un instant que l'étranger connaissait le drame de la mort

de cette femme, et voulait jouer avec la douleur ou la honte du fils du meurtrier, il leva sur son compagnon des yeux chargés de chagrins et de reproches.....

—Non, monsieur, je ne le sais pas, dit-il.

—Je le sais, moi ! dit la folle, d'un air content.....

—Geneviève ! cria le jeune homme.

—Je le sais moi ! cria toujours l'infortunée ... ..et je vais le dire.

—Geneviève ! si vous n'êtes pas raisonnable, vous allez descendre de la voiture.....

—Je le sais, moi ! répéta-t-elle une troisième fois, mais je ne le dirai pas, hein, Victor ? non, je ne dirai pas que c'est ton père qui l'a tuée, car.. .....

—Geneviève, tu es folle et tu ne sais pas ce que tu dis, répliqua le jeune avocat. Et, dans son trouble, il ne vit pas l'étonnement qui bouleversa tout-à-coup la figure de son compagnon. Geneviève éclata de rire :

—C'est un tour de Picounoc, ça, dit-elle..... c'est un tour de Picounoc, un tour infernal qui a perdu ton brave homme de père.....

Le grand-trappeur regardait avec admira-

tion ce jeune homme intelligent et beau qu'il n'osait encore appeler son fils, dans la crainte de le voir sourire avec ironie. Il sentait le besoin de serrer sur son cœur l'enfant de son amour, et il comprenait qu'il n'était qu'un étranger aux yeux de cet enfant. Il se reconnaissait dans cette figure ouverte, dans ce geste noble, dans ce maintien digne. Il avait ce front élevé, ce regard doux et parfois flamboyant, il avait cet âge et cette beauté quand le malheur, après deux ans de répit, s'acharna de nouveau à lui pour ne plus lui laisser jamais une heure de félicité.

Ils arrivèrent au village et la voiture s'arrêta à la porte d'une maison de chétive apparence.

—C'est la demeure de ma mère, dit le jeune avocat : je regrette de ne pouvoir vous conduire plus loin.

Le grand-trappeur était comme un homme ivre. Il ne se rendait plus compte de ses idées ; Il éprouvait à la fois toutes les sensations de la joie et de la douleur, de la crainte et de l'espérance. Sa tête bourdonnait et le sang, remontant du cœur à sa figure, lui brûlait le front. Il porta à ses yeux la manche de sa vareuse de toile pour dissimuler ses larmes.

—Voulez-vous entrer, monsieur ? demanda Victor, vous n'avez pas déjeuné ; vous prendrez une tasse de thé avant de continuer votre route.

—Vous offrez de si bon cœur que je ne saurais refuser, répondit le grand-trappeur.

Et il descendit de la voiture, avec son fusil à la main et ses pistolets à la ceinture.

—Entrez-vous, Geneviève ? demanda Victor à la folle.

—Non, j'ai peur de ces armes-là—elle montrait la carabine et les pistolets du chasseur—je m'en vais chez Picounoc.

—Bonjour, mère, dit Victor en entrant. Et il embrassa Noémie qui venait au devant de lui, le rire sur les lèvres. L'étranger, debout près de la porte, regardait avec attendrissement la délicieuse petite scène d'intérieur qui se passait devant lui. La veuve—comme nous continuerons encore à appeler Noémie—parut étonnée de la visite du chasseur. Elle pensa à l'ex-élève qu'elle avait vu dans un pareil costume, il y avait cinq ans.

—Est-ce notre ami Paul ? murmura-t-elle.

—Non mère, mais c'est un chasseur comme lui et son ami intime. Nous verrons Paul dans quelques jours; il est à Deschambault.

—Venez-donc vous asseoir, dit Noémie au grand-trappeur. Et elle lui présenta une chaise. Le grand-trappeur avait envie de se faire connaître de suite, tant le faisait souffrir ce silence qu'il gardait depuis plus de vingt ans; mais la pensée d'être arrêté, si l'on venait à apprendre son retour dans le village, et la peur de causer à sa femme une surprise trop grande, le retinrent. Il s'assit après avoir déposé sa carabine dans un coin, et, silencieux, se prit à regarder, avec amour et curiosité, chaque objet, dans le vaste appartement. Tout avait pris un air d'antiquité; les années avaient voilé d'une teinte pâle et presque de deuil les images et le crucifix pendus au mur; les vitres paraissaient moins brillantes que jadis; c'étaient sans doute les barreaux noirs des fenêtres qui les assombrissaient; les meubles disloqués semblaient se cacher dans les coins; le banc des seaux n'avait plus de peinture, et la tasse à boire, pendue au clou, était encore—sauf le fond—la tasse d'il y a vingt ans.

Le déjeuner fut servi. Le chasseur man-

gea peu. Il était neuf heures cependant, et il n'avait rien pris depuis la veille.

—Vous venez veiller ce soir, mère ? demanda le jeune avocat.

—Oui, j'ai promis à Picounoc que j'irais.

Le grand-trappeur tressaillit à ce nom.

—Et tu es toujours décidée ? reprit Victor en souriant.

—Je ne puis pas reculer, maintenant. A mon âge, on réfléchit avant de s'engager.

Le grand-trappeur éprouva comme une angoisse, et il eut peur d'en entendre davantage. Il se leva.

—Ce Picounoc dont vous parlez, demeure-t-il loin d'ici ? demanda-t-il.

—Non, monsieur, se hâta de répondre Victor ; c'est la quatrième maison au nord du chemin. Une assez jolie maison avec galerie sur le devant.

Il prit sa carabine et sortit après avoir donné une chaude poignée de main à Victor et à la veuve.

—Allons ! se dit-il à lui-même quand il fut seul dehors, un vieux trappeur comme moi doit avoir plus de force qu'une jeune fille, et

être capable de cacher un peu ses émotions. Courage ! la coupe des amertumes est vidée. J'arrive assez tôt, puisque Noémie est encore seule au foyer où je l'ai laissée il y a si longtemps.....Ah ! je me sens capable de dissimuler ma joie ou mes larmes maintenant, car je ne crains plus que le bonheur m'échappe ! Et Noémie est belle encore, malgré la trace de pâleur que les regrets et les ennuis ont laissée sur son front !

Il se rendit chez Picounoc et c'est lui qui arriva pendant que Marguerite balayait. Picounoc était de bonne humeur, on le sait, parce qu'il allait posséder Noémie et parce que la récolte était bonne. Il invita le grand-trappeur à passer l'après-midi et la soirée avec lui pour voir la fête de la grosse gerbe. — Vous nous parlerez des sauvages ; vous nous raconterez vos courses lointaines, vos aventures de toutes sortes, et cela nous intéressera beaucoup, lui dit-il.

Picounoc qui avait souffert pendant vingt ans tout ce qu'un amour malheureux peut causer de tourments et d'angoisses, s'était abandonné aux transports de l'espérance et aux ivresses des plus doux rêves. Il ne songea

guère à prier, mais il repassa mille fois dans son esprit, tout le travail qu'il avait fait, toutes les ruses qu'il avait employées, tous les moyens qu'il avait appelés à son aide pour atteindre ce but si ardemment convoité. Il se trouvait payé de ses veilles et de ses peines, de sa persévérance et de son dévouement. O que l'amour d'une personne aimée est d'un grand prix! Et combien dépensent toute leur vie et toute leur énergie à rechercher cet amour qu'ils ont entrevu dans leur rêves de jeunesse! Et combien aussi, dès que leurs vœux sont remplis, dès qu'ils ont porté à leurs lèvres ardentes la coupe de la volupté, s'écrient avec le plus heureux et le plus sage des hommes: Vanité des vanités!

—Restez, monsieur, dit Marguerite, à son tour, d'une voix qu'elle rendait bien aimable.

Le grand-trappeur enveloppa la jeune fille d'un regard profond et triste. Elle rougit et ce regard lui fit mal. Elle eut comme le pressentiment d'un grand malheur. Elle ne savait pourquoi, mais soudain elle voulait voir cet homme s'éloigner. Et lui, il la regardait toujours, et il y avait une immense pitié dans ses yeux: Je reste, dit-il, cela me fait plaisir.

Puis, après un moment : Vous fêtez donc encore la grosse gerbe par ici ? demanda-t-il.

—Oui, répondit Picounoc, quand l'année est bonne. Mais c'est une coutume qui s'en va comme le reste.

—C'est malheureux ! reprit le trappeur, car la fête de la grosse gerbe est une de nos plus amusantes réunions champêtres. Et puis, les gars et les fillettes se voient, se connaissent à ces fêtes, et souvent, à la grosse gerbe suivante, il y a un heureux ménage de plus dans le village.

—Et c'est bien ce qui aura lieu cette fois-ci, répliqua Picounoc en riant.

—Un mariage ? fit le trappeur, feignant la surprise, Mademoiselle, peut-être ? Il montrait Marguerite.

—Justement, répondit Picounoc, et avec un avocat, s'il vous plaît.

—Petit père, reprit la jeune fille vivement mais en riant, tu veux être indiscret, eh bien ! je le serai aussi moi, et.....Elle acheva sa phrase avec le bout de son doigt qui menaça de représailles le joyeux Picounoc.

—Dites, Mademoiselle, dites tout, ne l'épargnez pas, reprit le chasseur.

Picounoc riait : Bah ! je ne rougis pas comme une jeune fille, moi, et j'aime à entendre les autres parler de mon mariage, dit-il.

—Ah ! vous vous mariez, vous aussi, demanda le trappeur avec étonnement.

—Et mon Dieu, oui ! vingt ans de veuvage, c'est bien raisonnable,

—Assurément, vous étiez ou bien inconsolable ou bien difficile.

—J'étais entêté.

—Aviez-vous fait une gageure ?

—Non, mais je voulais avoir une femme que j'aimais depuis ma jeunesse, et il m'a fallu vingt ans de siége autour de son cœur pour le prendre.

—Quelle forteresse ! et que ces femmes-là sont rares ! balbutia le trappeur qui sentait l'émotion le gagner.

—Mais quand Picounoc a dit une chose !.... vous comprenez ?..... veuille Dieu, veuille diable ! la chose arrive.

—Vous avez de la volonté ? fit le trappeur.

Et il avait envie d'étrangler ce traître qui se gaussait ainsi devant sa victime. Il continua : Mais cette femme.....où donc avez-vous pu la trouver ?

—Ici, à quelques arpents, c'est un de mes amis qui a eu l'obligeance de me la laisser en se réduisant en cendres.

Le grand-trappeur tressaillit sur sa chaise d'écorce : Vous avez de complaisants amis, murmura-t-il.....

—C'est le seul qui ait été aussi bon pour moi. Rien d'étonnant ! c'était le Pèlerin de Sainte Anne.....

— Le pèlerin de Sainte Anne ! oh ! l'ex-élève m'a parlé de cet homme !.....

—Je le crois bien, en effet, c'était son ami.

—Et vous épousez la veuve du Pèlerin ?.... interrogea le grand-trappeur.....

—Lundi en quinze, le 16 d'octobre.

— C'est aujourd'hui jeudi ; dans quinze jours il peut se passer bien des choses, observa l'étranger ; prenez garde que la coupe ne se brise avant de toucher vos lèvres !.....

—Etes-vous un prophète de malheur ? demanda Picounoc.

—Non, fit en s'efforçant de rire le grand-trappeur, mais si je me présentais, moi, pour épouser la veuve?..... je ne suis pas d'une tournure ordinaire comme vous voyez—je ne veux pas dire que vous n'êtes pas bien—mais moi, j'ai le mérite de la nouveauté..... je viens de loin, j'ai vu beaucoup, je puis amuser une femme pendant le reste de ses jours avec mes récits fantastiques. Prenez garde! j'ai accepté votre invitation, et, si la veuve me plaît, je vous la prends.....

Picounoc fixa ses yeux de lynx sur son hôte, et parut chercher, dans sa figure, ce qu'il y avait de plaisanterie et ce qu'il y avait de sérieux dans les paroles qu'il venait de prononcer.

II

LA GROSSE GERBE.

Les amis de mademoiselle Marguerite avaient été priés de se rendre de bonne heure dans l'après-midi, afin d'aider à faire et à lier la grosse gerbe Un seul manquait à l'invi-

tation ; c'était Gaspard Tintaine, un jaloux du grand St. Charles, qui boudait Marguerite parce qu'elle ne l'avait pas assez regardé l'autre soir. On ne s'apercevait guère de son absence. Les poètes font bien la nomenclature de leurs guerriers imbéciles qui vont s'entr'égorger au profit de l'orgueil et de l'ambition, pourquoi ne nommerais-je pas les jeunes gens éveillés qui sont venus chez Picounoc prendre part à une fête charmante qui s'en va, hélas ! avec les bonnes années ?

L'on vit arriver, à la porte du riche cultivateur, les rivaux empressés. L'un était monté sur le siége léger d'une petite charrette aux ressorts d'acier ; un autre se carrait dans une calèche antique ; un autre, plus fier, descendait d'un coquet *buggy*. Et les chevaux étaient habillés de harnais luisants. On voyait des boucles blanches partout : à la bride, aux rênes, aux guides, aux porte-fers, et des clefs argentées ! et des pompons rouges ! et des pompons bleus ! Le bonhomme Auger qui les vit arriver s'écria en secouant la tête :

—Pauvres jeunes *cavaliers !* souvent, quelques années après leur mariage, on les voit encore, mais leurs chevaux sont devenus

boiteux, les brillants harnais ont perdu leurs clefs argentés, et des bouts de corde remplacent les boucles sans ardillons; la calèche *sonne le fer*; les raies des roues tremblent dans les moyeux. Pauvres *cavaliers !* ils ont commencé par où ils auraient dû finir. Non ! les cultivateurs ne devraient ni commencer, ni finir par se promener dans les voitures brillantes et coûteuses qu'ils ne peuvent payer, d'ordinaire, qu'après trois ou quatre ans, et en privant leur table de pain de blé, et leurs terres, de bonnes semences. Qu'ils ne se laissent point aveugler par une basse jalousie contre les classes élevées de la société, et qu'ils se souviennent que c'est Dieu qui a établi, dès le commencement, les différentes couches qui composent l'humanité. Que chacun soit à sa place; que chacun travaille dans la sphère et sur la scène où la Providence l'a placé, et le monde ira bien. La misère disparaîtra de bien des lieux et la vertu brillera comme un soleil sur nos belles campagnes. Il est permis d'aspirer à monter, mais que l'on ne cherche pas à se placer au-dessus des autres par orgueil et pour mieux se délecter dans les satisfactions du luxe ou les fumées de la vaine gloire; que ce soit pour

être, dans les mains de Dieu, un instrument plus docile et plus noble ! que ce soit pour faire plus de bien !

Le premier, celui qui marche à côté de Marguerite, le long de la clôture de cèdre, c'est Victor, le jeune avocat. Il est sans regret du passé, sans souci de l'avenir, mais tout entier à l'heure présente, parce qu'elle est ensoleillée. Pauvre jeune homme ! hâte-toi de jouir..... Les heures de la félicité sont toujours rapides et rarement nombreuses ! Les trois qui suivent et marchent de front, se nomment Isaïe Paré, François Piché et Nérée Bertrand. Le premier est apprenti forgeron, les autres s'engagent chez les habitants. Ils regardent d'un œil jaloux cet heureux Victor qui agace Marguerite avec un épi oublié dans le champ. Ils ont l'air de dire : Si nous avions seulement les miettes qui tombent de votre table ! Ils sont venus avec leurs sœurs. Voici un groupe joyeux et loquace. Ce sont des jeunes filles du bord de l'eau, de l'Eglise et des concessions : Hermine Fiset, gaie comme pinson et blanche comme neige ; Célina Morisset, qui court légère comme une gazelle et cherche des fleurs tardives pour orner son chapeau ;

Julie et Joséphine Marcotte, deux cousines qui voudraient être sœurs; Blanche Durocher, la statue du silence—qui s'oublie de temps en temps. Puis viennent encore des garçons, puis viennent encore des filles. Et toute cette jeunesse rit, babille et chante comme les oiseaux, comme les ruisseaux.

— Allons! faisons la grosse gerbe! s'écria Picounoc, quand tout le monde fut auprès de lui, au milieu du champ. Pour faire la grosse gerbe on avait laissé à terre bon nombre de javelles. La grosse gerbe! crièrent les voix joyeuses de la jeunesse. Alors tous se penchent sur la glèbe et enlèvent, dans leurs bras, une javelle qu'ils viennent déposer sur le lien de saule étendu au milieu d'une planche. C'est à qui déposera le premier la précieuse brassée d'épis frémissants. Les gars poussents les fillettes et les font choir sur le chaume piquant avec leurs légers fardeaux; les filles passents à rebours, sur la figure riante de leurs compagnons, les épis mordants. Et les éclats de rire montent comme des feux d'artifice, les gais propos pleuvent comme les perles quand on secoue un feuillage chargé de pluie. La gerbe s'arrondit, les plus forts la lient

adroitement en s'aidant des genoux. Sa taille crie et se corse. On attache des fleurs à sa tête d'épis et des rubans à sa jupe de paille. Alors on la soulève, on la met debout, puis on danse autour des rondes légères et entraînantes.

La première, Marguerite, redit d'une voix assez douce :

J'ai trouvé le nique du lièvre
Mais le lièv', n'y était pas.
Le matin, quand il se lève,
Il emporte son lit, ses draps.
Sautons ! dansons !
Beau berger, entrez en danse
Et embrassez qui vous plaîra !

Et tous les autres répétèrent, en sautant sur le chaume d'or, le refrain sémillant : Sautons ! dansons !..... Victor que l'on a fait entrer dans le rond, embrasse la chanteuse, sa voisine, qui ne se défend qu'un peu.

Ce fut au tour d'un autre, et ce fut une autre chanson. Joséphine Marcotte chanta :

Dans ma main droite j'ai t'un rosier
Dans ma main droite j'ai t'un rosier,
Ha ! qui fleurit, ma lon, lon, la !
Qui fleurira au mois de mai !
Entrez en danse, joli rosier,
Entrez en danse, joli rosier.

Le joli rosier, c'était François Piché.

Et saluez, ma lon, lon, la !
Et saluez qui vous plaira !

Piché qui n'aimait que mademoiselle Marguerite, et qui était jaloux des succès de son ami Victor, ne voulut saluer personne ; mais, pour cacher son dépit sous une boutade, il salua la grosse gerbe ; ce qui fit rire la troupe joviale. Il revint prendre sa place entre Joséphine Marcotte et Célina Morissette, et se mit à chanter :

Mademoiselle, on parle de vous,
On dit que vous aimez beaucoup !

Tout le chœur fit chorus. Il continua :

Si c'est d'amour que vous aimez,
Entrez dans la danse, entrez !

Tous répétèrent encore, et il reprit :

Faites le pot à deux anses,
Regardez comme l'on danse,
Fermez la bouche, ouvrez les yeux,
Saluez qui vous plaira le mieux !

Mademoiselle Joséphine Marcotte, poussée au milieu des danseurs, se mit les deux mains sur les hanches, et ses bras arrondis simulèrent deux jolies anses. Elle avait un petit air mutin qui ne lui siéait pas mal. Elle salua Nérée

Bertrand qui rendit la politesse avec un plaisir nullement déguisé.

Puis l'on *ramena les moutons*, et l'on courut à perdre haleine autour de la gerbe précieuse, en chantant avec force et volubilité.

Ram'nez ! ram'nez ! ram'nez, belle,
Ram'nez vos moutons des champs !
Ram'nez ! ram'nez ! ram'nez, tous,
Ram'nez vos moutons des loups !

Et cette jeunesse fit bien d'autres danses et bien d'autres jeux naïfs et innocents. Les bois voisins retentirent longtemps des cris de joie et des chants populaires. On eut dit que, plus loin, sur les écores du ruisseau, d'autres chœurs éveillés chantaient, riaient et dansaient autour d'une autre gerbe de grain. C'étaient les échos qui prenaient part à la fête.

Picounoc alla chercher une voiture pour transporter la gerbe dans la grange. Il garnit le harnais de fleurs de toutes sortes et de rubans de toutes couleurs. Le cheval hennissait et secouait la tête avec une évidente vanité. La gerbe fut mise debout au milieu de la grande charrette, et les jeunes gens s'entassèrent autour pêle-mêle, formant une gerbe plus bril-

lante et plus riche que la grosse gerbe de blé. La charrette, sous son pesant fardeau, faisait crier ses bers et craquer ses roues, dans les ornières ou les rigoles. Mais l'essieu étant neuf et en bois de merisier, on voguait sans peur.

La grosse gerbe fut dépouillée de ses oripeaux et jetée dans la *tasserie* avec les autres plus humbles, en attendant le jour terrible où le fléau du batteur la frappera sans merci, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une paille informe, et que le dernier grain de blé reste sur le plancher de l'aire.

Les jeunes gens entrèrent dans la maison. Pendant que Picounoc dételait son cheval, Jean Tiston son voisin l'aborda.

—Bonjour ! Picounoc.

—Bonjour ! Tiston.

—Pourquoi Narcisse, ton garçon, n'est-il pas venu ? demanda Picounoc.

—Il arrive de St. Edouard, et je viens te dire cela. Pour raccourcir son chemin, il a passé à travers les champs depuis le côteau de la route de St. Charles, et il a vu une espèce de fou à genoux sur le bord du ruisseau, près des débris de l'ancienne cave, sur le

haut de la terre de Noémie.....c'est-à-dire de ta terre nouvelle..... puisque tu l'as achetée.

Picounoc le regarda curieusement : Un homme à genoux ? dit-il.

—Oui, un étranger : une grande barbe, des cheveux longs, une espèce de sauvage.....

—C'est un chasseur des Hauts, reprit Picounoc, un ami de l'ex-élève..... Mais c'est drôle tout de même qu'il aille ainsi s'agenouiller en cet endroit, ajouta-t-il à demi-voix.

Les deux voisins continuèrent à causer quelques minutes et se séparèrent. Picounoc était soucieux.

Le soir arriva. Une longue table fut dressée et tous les convives y trouvèrent place. A l'un des bouts était assis Picounoc et sa future, madame Letellier, à l'autre bout, Victor et Marguerite. Le grand-trappeur se trouvait le premier, au coté droit de la table, et voisin de Picounoc. Il était un objet de curiosité pour tout le monde.

—Vous serez indulgents envers le pauvre chasseur, dit-il aux convives, s'il manque d'éducation et ne sait plus aussi bien tenir un couteau et une fourchette qu'une carabine :

depuis vingt ans il ne s'est guère assis à une table pour manger.

—Soyez sans inquiétude, monsieur, répondit Picounoc, et faites comme si vous étiez chez-vous dans les bois. On connait la force de l'habitude.....

—Tous les jeunes gens avaient les yeux sur l'étranger, s'attendant à le voir prendre les côtelettes de mouton avec ses mains pour les déchirer à belles dents. Grand fût leur désappointement quand ils s'aperçurent qu'il savait couper sa viande avec son couteau et la porter à sa bouche avec sa fourchette. Lorsque l'estomac fut lesté, et que l'on fut arrivé du ragoût aux croquignoles, en passant par les pâtés et les tartes, on se mit à chanter. La chanson, aux repas de la campagne, remplace le discours, et elle le remplace avantageusement. La chanson égaie tout le monde et celui qui la chante, au contraire du discours qui embête celui qui le fait autant qu'il ennuie ceux qui l'écoutent. Le grand-trappeur chanta une chanson Montagnaise—car la langue montagnaise est la langue généralement parlée par les diverses tribus du nord-ouest. Personne

n'y comprit rien, mais à cause de cela on applaudit davantage.

—Ce doit être une complainte bien triste, observa l'une des jeunes filles, car des larmes ont roulé sur les joues du chasseur et sa voix a tremblé pendant qu'il chantait.

En effet le grand-trappeur avait redit ses infortunes, dans des couplets poétiques qu'il composa lui-même, au milieu des solitudes où il avait vécu. La table fut enlevée, puis les jeux commencèrent. Assis à l'écart, ayant visiblement conscience de son importance et de son talent, Narcisse Tiston prit son violon enveloppé dans un grand mouchoir de poche en soie rouge, déroula le foulard, et, de son pouce, fit vibrer tour à tour les quatre cordes de l'instrument. Alors un frémissement de plaisir courut dans la troupe éveillée, et les jeux cessèrent.

—Dansons! dansons! dirent vingt voix ensemble.

—La danse est défendue, observa madame Letellier.

—Pardon! madame, vous n'êtes pas encore la maîtresse de céans, répliqua en riant Pi-

counoc, et je ne suis pas opposé à la danse, moi, ajouta-t-il.

Les jeunes gens approuvèrent Picounoc.

—Dansons! dansons! hâtons-nous! dirent-ils, avant que madame Noémie devienne la maîtresse.

Le violonneux tournait les clefs de son instrument pour raidir ou lâcher les cordes, pendant que l'archet se promenait lentement de la chantrelle à la basse, pour assurer entre toutes l'accord parfait. Et ces préludes harmonieux réveillaient, dans la salle, le plaisir et la volupté. Le violon, c'est l'occasion prochaine de la danse : s'il vibre, s'il chante, c'en est fait, on dansera.

Le grand-trappeur était content de retrouver cette rigidité dans les mœurs de sa femme. Je ne veux pas dire qu'il y a du mal à danser ...certaines danses...avec certaines personnes : mais danser certaines autres danses avec certaines autres personnes !.....

Noémie se trouva seule contre tous, que pouvait-elle faire ? danser ? cependant elle ne dansa point. Picounoc en éprouva un léger dépit.

—Quel scrupule de rien ! observa-t-il.

—J'ai promis de ne jamais danser, répondit-elle.

—A qui ?

—Au bon Dieu.

—En voilà par exemple ! Venez donc ! une promesse manquée en plus ou en moins qu'est-ce que cela peut faire ?

—Est-ce un reproche ? demanda-t-elle.

—Non, c'est une plaisanterie.

Le grand-trappeur recueillait avec une joie folle ces paroles légèrement acidulées. N'importe, les jeunes gens s'amusaient bien et le violon ne se reposait guère. Victor et Marguerite étaient radieux. Plus d'un œil jaloux les regardait. Quand le violonneux eut le bras fatigué de promener l'archet, et les talons fatigués de battre la mesure, on demanda au trappeur de raconter quelque histoire d'indien. Il ne se fit pas prier.

—Avez-vous connu un nommé José Racette ? commença-t-il.

—Racette ! José Racette ! répondit Picounoc étonné, oui : oui ! je l'ai connu, moi.

—Moi aussi, hélas ! ajouta, d'une voix triste, la veuve Letellier.

—On ne l'a pas connu, mais on a entendu parler de lui, dirent les jeunes gens.

—Eh bien ! José Racette, continua le grand-trppeur, est un chef sauvage, maintenant.

—Un chef sauvage ! s'écria tout le monde.

—Oui, le chef de la tribu des Tranltsan-otinés—en français, des " Couteaux-jaunes", et se nomme le Hibou-blanc.

—Le Hibou-blanc ! firent les autres.

—Il est plus cruel que les indiens, plus impie que le diable, et je crois qu'il se prépare une fin des plus horribles.

—Il était un rien qui vaille, un misérable, avant de se faire sauvage, dit Noémie, rien de surprenant qu'il ne soit pas en odeur de sainteté, maintenant.

—Il s'efforce, reprit le trappeur, de détruire l'œuvre magnifique des missionnaires de la foi. Pendant que nos saints envoyés prient, souffrent et instruisent les infidèles, lui, il les scandalise et les pervertit. Mais j'espère que son règne achève, car il est connu aujourd'hui : on sait son nom et ses antécédents Voici comment Dieu a permis que cet homme

fut démasqué et confondu. Et le grand-trappeur fit le récit des actions lâches et cruelles dont s'était rendu coupable le Hibou-blanc. Il termina par le coup de théâtre qui eut lieu dans l'humble chapelle, au fort Providence, quand, pour épouser Iréma la belle Litchanrée, il révéla son nom.

Plusieurs fois, pendant ce récit, des larmes remplirent les yeux de Noémie et des jeunes filles, et, plusieurs fois des exclamations de suprise échappèrent aux bouches avides et attentives.

—Tantôt, après la danse qui va recommencer, quand vous aurez encore besoin de repos, je vous parlerai d'un autre personnage que vous devez aussi avoir connu.

—Qui ? qui ?.....l'ex-élève ? Paul Hamel ?

—Tantôt.

Et la danse reprit plus légère, plus vive et plus animée que jamais. Le violon résonna avec un redoublement de vigueur et d'éclat. On entendait la mesure que marquaient les pieds, comme on entend les coups retentissants et cadencés de trois fléaux qui battent la même airée. Et, quand le dernier cotillon

eut arrêté ses tourbillons étourdissants, la foule anxieuse entoura de nouveau le conteur.

—En vous parlant de Racette, le renégat, je vous ai nécessairement parlé du grand-trappeur, son plus mortel ennemi, reprit le chasseur.

—Oui! oui! monsieur!

—Ça, c'est un homme! par exemple, exclama le violonneux.

—Oui, messieurs, c'est un homme, reprit l'étranger, mais c'est un homme malheureux; c'est un homme qui doit avoir quelque profond chagrin. Il ne rit presque jamais; mais il pleure souvent. Il ne nous avait jamais révélé son nom avant l'incident dont je vous ai parlé, il y a un instant; incident qui eut pour effet de démasquer le Hibou-blanc et de nous apprendre son vrai nom. Cependant le grand-trappeur parcourt en tous sens, la carabine sur l'épaule et les pistolets à la ceinture, depuis plus de vingt ans, les régions désertes et glacées du nord. Il est l'ami de tous les chasseurs, et sa force, sa douceur, son agilité, en font un compagnon bien précieux. C'est notre maître à tous. Il parle peu et paraît toujours absorbé dans de sombres pensées. On

ne l'interroge jamais ; cela semble lui faire mal. On respecte son secret—car il doit cacher un grand secret cet homme—et l'on aime son esprit aventureux, son cœur sincère, et son dévouement à ses semblables.

En parlant ainsi l'étranger regardait souvent Noémie ; car il était curieux de voir si le passé était complétement enseveli dans l'âme de cette femme. Il la vit pâlir, comme si tout son sang affluait au cœur, et il crut surprendre une larme sous sa paupière baissée. Il continua ainsi :

—L'homme quelquefois se trahit dans son sommeil, et la bouche, obéissant à l'esprit qui ne dort point, parle aussi quelquefois plus que de raison. Dans ses rêves, le grand-trappeur laisse souvent échapper, de ses lèvres inconscientes, un nom qu'il ne prononce jamais devant nous alors qu'il est éveillé ; c'est le nom d'une femme. Il a, c'est évident, un chagrin d'amour ; mais, grand Dieu ! quel chagrin ! il dure depuis vingt ans !

—Quel est ce nom de femme qu'il murmure ainsi dans ses rêves ? demanda le jeune avocat.

Ceux qui regardaient Noémie la virent tres-

saillir soudain sur son siége. Elle prit son mouchoir blanc et s'essuya le visage. Elle avait des sueurs froides sur le front. Picounoc dit: Et qu'est-ce que cela nous fait, un nom ou un autre ?.....Continuez, monsieur..... ou bien dansons! Voyons, les jeunes gens, émoustillez-vous un peu!

—Le nom de la femme! dirent plusieurs...

—Eh bien! reprit l'étranger, d'un accent troublé par l'émotion, le nom de cette femme c'est "Noémie!"

—Mon Dieu! s'écria madame Letellier. Et elle se mit à sangloter, le visage caché dans ses deux mains.....

Victor se leva soudain. Tous restèrent muets dans leur étonnement; mais au bout d'un instant Picounoc s'écria visiblement excité, et tout effrayé des conséquences de cette révélation: C'est faux ce que vous dites là!

—Monsieur, répliqua le grand-trappeur, se levant et tirant, de sa ceinture, un pistolet..... jamais, dans les forêts de l'ouest, le grand... il se ravisa—je n'ai souffert une pareille insulte, et, bien que je sois dans votre maison, je ne la supporterai point davantage.....

Mais il se reprit aussitôt, et, sous une apparence de calme, il dit : Pardon ! si j'ai répliqué un peu trop vivement à votre démenti ; mais si vous ne me croyez pas sur parole, demandez à l'ex-élève, il vous dira la même chose que moi.....

—Mais non ! ce n'est pas possible ! disait Picounoc marchant au milieu de la salle..... Djos est mort !..... eh ! oui, bien mort ! brûlé avec sa grange. Et puis, s'il revenait !.....

Il s'arrêta, voyant qu'il en avait trop dit déjà.....

—Et s'il revenait ? demanda Victor.

—Mais c'est impossible, puisqu'il est mort, répondit-il en éludant la question, on a retrouvé ses ossements calcinés..... Bah ! Et il se prit à rire.

—Mon ami, observa Noémie avec douceur et tristesse, ce rire me fait mal.

—C'est vrai, pensa Picounoc, je m'excite trop, je fais des bêtises.....

—Mais il me semble, demanda Victor, que ce grand-trappeur a révélé son nom, en même temps que le Hibou-blanc faisait connaître le sien ?

—Oui, jeune homme, répondit l'étranger.....

—Et ce nom ? quel est-il ?

Tout le monde prêtait une oreille attentive et curieuse ; seul le battement des cœurs agitait les poitrines

—Joseph Letellier ! prononça, d'une voix lente et forte, l'étranger.

Un nouveau cri s'éleva, ou plutôt plusieurs cris à la fois firent retentir la maison de Picounoc.

—Mon mari ! mon mari !

—Mon père ! c'est mon père !

—Lui !

C'était Picounoc qui avait crié ce " Lui ! " Il était pâle jusqu'à la lividité. Noémie prête à s'évanouir avait demandé à s'en retourner chez elle.....Victor s'applaudissait tout haut d'avoir un père si brave et si étrange.

—Monsieur, dit Picounoc à l'étranger, vous êtes venu troubler notre fête.

—C'est bien malgré moi, soyez-en sûr, répondit le grand-trappeur d'un air de componction ; je ne savais pas que la femme et l'enfant du grand-trappeur se trouvaient ici.

—Vous ne l'ignoriez pas, et cela est fait à dessein ; mais, si vous retournez dans les Hauts, dites-bien à Djos ou au grand-trappeur, comme vous l'appelez, qu'il ne se montre jamais ici.....le meurtrier qu'il est !.....

—Meurtrier, dites-vous ? lui, un meurtrier !

—Oui, monsieur, il a tué ma femme !.....

—Il a tué votre femme !.....et vous avez des preuves de cela ?

—Des preuves ? je l'ai vu de mes yeux..... entendez-vous ? de mes yeux !...et, s'il revient, la corde l'attend !.....

—C'est mon père, dit d'une voix émue le jeune avocat.

—Je le sais bien que c'est ton père ! .....

—Vous aviez pardonné ?.....puisque.....

Le jeune homme n'acheva pas, il fondit en larmes.... La douleur est contagieuse comme la joie. Marguerite se mit à pleurer à son tour, et, après elle, plusieurs jeunes filles.

La soirée se termina là. Commencée dans l'allégresse elle finit dans les larmes. Victor s'approcha de Marguerite :

—Ma pauvre Marguerite, dit-il, les nuages

montent à l'horizon.....l'orage nous menace..... j'ai de tristes pressentiments .....

—Victor, quoiqu'il arrive, je ne serai jamais à d'autre qu'à toi.....

—Me le promets-tu.....

—Je te le jure !

L'étranger s'excusa du mal qu'il avait fait et sortit.

III

AMOUR ET VENGEANCE.

Madame Letellier passa la nuit dans un état difficile à décrire. A la pensée que son mari vivait encore, l'immense douleur qu'elle avait ressentie jadis, et que le temps avait apaisée, se réveilla tout à coup. Les plaies cicatrisées par le baume des années se rouvrirent, et il lui sembla que le sanglant événement qui avait tué son bonheur et fait asseoir le deuil à son foyer n'était arrivé que la veille. Cependant à ce lugubre souvenir se mêlait une lueur d'espérance, à cette angoisse

profonde, une vive allégresse, et elle passait d'une sensation à une autre, comme la nacelle poussée par l'orage, d'une vague à une autre vague. Tantôt elle se prenait à espérer un prochain retour de son mari, et tantôt elle s'abîmait dans une amère terreur, en songeant à quel danger il s'exposerait en revenant au pays. L'idée qu'un pur hasard seul empêchait Picounoc de devenir son époux adultère, la faisait frissonner d'horreur ; et, maintenant qu'elle se savait encore liée à l'homme de son choix, maintenant qu'elle savait que la mort n'avait pas rompu ses liens, elle éprouvait pour Picounoc un éloignement voisin du mépris. Elle se représentait Joseph sous l'accoutrement original du chasseur qu'elle venait de voir ; se le figurait bronzé, fort et beau comme lui, et disait : j'irai à lui s'il ne vient pas à moi.

Victor n'était guère moins ému que sa mère, et il se voyait, comme elle, agité de mille sentiments divers. Le désir de connaître cet homme qui lui avait donné le jour, luttait contre la peur du scandale et du déshonneur ; l'amour de Marguerite l'entraînait d'un côté, puis, de l'autre, le dévouement. Tant d'émotions violentes chassèrent de ses paupières le

sommeil bienfaisant, et, quand vint le matin tout radieux, il n'avait, pas plus que sa mère, goûté de repos.

Pour tous la nuit fut terrible ; mais pour personne elle ne le fut autant que pour Picounoc. Il voyait s'envoler, en une minute, le fruit de vingt ans de travail, de ruses et d'hypocrisie. La coupe enchantée tombait de ses mains au moment où elle touchait ses lèvres. Tous ces désirs de feu qui l'avaient dévoré depuis la jeunesse déjà loin, allaient être satisfaits, puis il allait jouir en paix, à force d'habileté, de l'amour de la femme qu'il convoitait, et de l'estime des hommes qu'il abusait, quand, tout à coup, par la faute d'un étranger à qui il offre l'hospitalité, tout s'évanouit, tout s'écroule! Oh! qu'il regrettait d'avoir retenu cet homme! et comme il lui eut vite cassé la tête, si ce crime eut pu lui rendre le bonheur perdu. Il s'efforçait, par moment, de se faire illusion et de croire que tout cela n'était qu'un nuage que le vent emporterait. Mais en vain, le nuage restait étendu comme un immense linceul au dessus de sa tête, et nul vent ne pouvait plus le dissiper. Il s'endormit, mais son sommeil fut plus affreux que l'état de veille.

Il vit le grand-trappeur s'avancer vers lui, conduisant une femme appuyée à son bras. Il crut que c'était Noémie et il eut un tressaillement de volupté ; mais quand la femme leva son voile noir il reconnut Aglaé, sa propre épouse qu'il avait fait assassiner. Elle portait une horrible blessure à la tête, et des larmes de sang coulaient de ses yeux. Il voulut fuir ; mais ses pas alourdis s'attachèrent au sol comme à une glaise implacable, et ses jambes plièrent sous un fardeau énorme. Ce fardeau, une main mystérieuse le tenait sur sa tête, et c'était en vain que de ses deux bras. il voulait le jeter à terre. Ce fardeau se divisa en sept parties ; et chacune des sept parties prit la forme d'une tête de mort ; et sur chaque tête il y avait une inscription. Or voici quelles étaient ces inscriptions : Orgueil, avarice, impureté, envie, gourmandise, colère, paresse ! Et, au dessus de ces sept têtes de mort, un crâne énorme—le crâne nu du vieux chef des bandits enterré dans le ruisseau, avec cette autre inscription : La malédiction d'un père. Et tout cela écrasait le malheureux Picounoc qui voulait en vain s'enfuir.....Toute la nuit son sommeil eut de ces cauchemars horribles.

Marguerite qui ne comprenait pas encore toutes les conséquences que pouvaient avoir les paroles du grand-trappeur, mais qui pressentait un malheur cependant, trouva, dans la prière et l'amour, la seule consolation qui plaît aux âmes vraiment attristées.

Le grand-trappeur craignit de s'être trahi, et d'avoir éveillé les soupçons de son ennemi. Il passa le reste de la nuit chez Tiston, puis, de bon matin, pour détourner les soupçons, il s'achemina vers Ste. Croix. Il fit bien, car Picounoc, soupçonnant quelque ruse, s'informa où était le chasseur. Quand on lui dit qu'il continuait sa route, sans plus s'occuper des incidents de la veille, il parut satisfait. La journée ne fut pas gaie. Picounoc ne put se mettre franchement à l'ouvrage et on le vit rôder dans son champ comme une ombre en peine.

Vers le soir, Victor parlait avec sa mère de toutes ces choses qu'avait rappelées les récits du chasseur, et tous deux songeaient aux moyens de faire revenir le malheureux exilé, dont la conduite, là-bas, était si noble et si chrétienne, quand, tout à coup, le jeune avocat s'écria en se frappant le front :

—Mon père n'est pas coupable, j'en suis certain!

Noémie pencha la tête. Elle ne pouvait pas comprendre qu'il ne le fut point, puisqu'il fuyait la justice et les regards de ses amis, depuis le jour du meurtre.

—Mon père n'est pas coupable! reprit Victor avec une émotion à moitié contenue, et c'est de lui que me parlait le chasseur, hier matin, en revenant de St. Pierre.....

Comment? que disait-il donc ce chasseur, demanda la femme, tremblante d'espoir et de crainte à la fois.

—Il me disait qu'un de ses amis était accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis.....non, ce n'est pas cela. Il me disait que cet ami, trompé par de fausses apparences et par un homme qui avait intérêt à se jouer de lui, sans doute, avait tué la femme d'un autre, croyant tuer sa propre femme, dans un moment d'infidélité.....Ah! c'est un cas sérieux et beau, mais difficile! difficile!.....L'avocat prenait le dessus, comme on le voit. Ce qui est regrettable, reprit Victor, c'est que les preuves manquent: le malheureux ne peut pas prouver qu'il a été la victime d'un rusé coquin.....

Noémie, après être demeurée un instant pensive, éclata tout à coup en sanglots. Elle venait de comprendre comment, en effet, son mari qui était jaloux, avait pu tuer la femme de Picounoc, croyant se venger des infidélités imaginaires de sa propre épouse; mais elle n'osait croire encore qu'il put entrer tant de malice et de fourberie dans le cœur de Picounoc. Et pourtant, elle était si heureuse de pouvoir alléger la faute de son mari ! Victor lui demanda d'une voix basse, comme s'il eut craint d'être entendu ou d'offenser son père :

—Mère, dites-moi, s'il vous plaît..... papa était-il jaloux ?..... Les pleurs de Noémie redoublèrent, et c'est avec peine qu'elle répondit.

—Oui, mon fils, et j'ignore pourquoi, Dieu sait que je n'ai rien à me reprocher.....

—Et quel était son meilleur ami ?

—C'était Picounoc.....

—Mon Dieu ! fit le jeune avocat ! serait-il donc possible !

Il avait à peine achevé ce cri, qu'une ombre apparut dans la porte entr'ouverte : c'était le grand-trappeur.

—Je suis content de vous voir, dit vive-

ment Victor en se levant pour donner une chaise à l'étranger, vous allez me parler de mon père, monsieur..... de mon père que je ne connais point !.....

—Oh ! dites-lui donc que nous l'attendons, reprit Noémie en s'essuyant les yeux, dites-lui qu'il revienne, ou qu'il nous demande d'aller à lui !

—Vingt ans n'ont donc pas suffi pour le faire oublier ? demanda l'étranger.

—Ah ! reprit la femme toute brisée par la douleur, on peut croire que je l'avais oublié, puisque je consentais à devenir la femme d'un autre, mais à mon âge, on ne fait plus de mariage d'amour, et, celui qui allait devenir mon deuxième époux savait bien qu'il ne m'avait pas toute entière.....

—La reconnaissance, monsieur, ajouta Victor, est une vertu qui tient souvent la place de l'amour, et bien des hommes achètent le bonheur en la faisant naître dans les âmes qui ne veulent pas ou ne peuvent pas aimer.

—Cet homme que vous appelez Picounoc vous a fait beaucoup de bien, Madame ?.....

—Beaucoup, monsieur.....

—C'est lui qui a conseillé ma mère de me faire donner une éducation classique, reprit Victor, et, n'eut-il fait que cela, je voudrais l'aimer toujours.....

—Est-ce lui qui a payé votre éducation? demanda le grand-trappeur.

—Non et oui. Ma mère a payé d'abord, et pour cela elle s'est imposée bien des privations, et elle a emprunté beaucoup d'argent.... Si bien, qu'à la fin ne pouvant plus rembourser le prêteur, qui était ce marchand bourru que nous avons vu sur sa galerie, à la rivière du Chêne, elle dut voir notre terre décrétée et mise en vente.

—Décrétée et vendue par le shérif? fit l'étranger tout surpris.

—Oui, monsieur, continua Victor..... Mais une douce surprise nous attendait.....M. Saint Pierre — celui qu'on surnomme Picounoc— achète la terre et nous la rend pour un merci.

—Dites pour la ravoir quelques jours plus tard avec la main de la femme qu'il aime, affirma d'une voix sourde et menaçante l'étranger..

—C'est vrai, fit le jeune avocat.....

—Je vois plus d'égoïsme que de générosité

dans la conduite de cet homme, ajouta l'étranger.

—C'est vrai, dit Noémie naïvement, je n'avais pas songé à cela. Mon Dieu ! que je suis contente d'échapper à cet homme ! s'écria-t-elle ensuite, en joignant les mains.

Une larme vint trembler au bord de la paupière du grand-trappeur.

—Retournez-vous dans le Nord-Ouest, Monsieur ? lui demanda Victor.

—Je ne sais guère, je vous jure, ce que je vais faire, ou ce que je vais devenir.....

—Ah ! retournez-y donc, dit Noémie, retournez-y donc pour voir mon mari et lui dire de revenir !

Le grand-trappeur se sentait ému, et, le cœur gros, il avait peur d'éclater.

—C'est de lui que vous me parliez hier, reprit Victor, quand vous m'avez consulté au sujet d'un certain meurtre ?.....

—Oui, Monsieur, précisément.

—Ah ! il n'est pas coupable ! s'écria de nouveau Noémie, dites-lui qu'il revienne, et mon Victor, son fils, le défendra bien contre ses accusateurs ! Vous lui direz que Victor est

avocat..... N'est-ce pas, Monsieur, que vous lui direz ces choses, et que vous le conseillerez de revenir vivre avec nous ? .....Voyez-vous, je n'ai que ces deux amours au monde, mon enfant et mon mari ! Ah ! s'il savait ce que j'ai souffert ! s'il savait comme je l'ai aimé, comme je lui ai toujours été fidèle !...Ah ! qui donc a pu lui faire croire que je ne l'aimais plus ! que je pouvais m'oublier jusqu'au point de faire entrer la honte ou le déshonneur dans ma maison ! Mon Dieu ! mon Dieu ! vous seul connaissez les larmes que j'ai répandues et les tortures que j'ai endurées ! ..... Tenez, Monsieur, s'il revenait !..... il me semble que tout ce passé d'afflictions et d'amertume, ne serait qu'un mauvais rêve bien vite oublié !... S'il revenait ! nous reprendrions la vie.....la vie de bonheur et de paix où nous l'avons laissée il y a si longtemps, et nul ne pourrait plus, jamais, jamais, nous arracher l'un à l'autre, que le bon Dieu, quand il trouverait nous avoir assez récompensés de nos longues années de martyre ! Ah ! s'il revenait, Monsieur, pour voir son enfant, son petit Victor qu'il a laissé au berceau et qui est maintenant un si beau jeune homme ! comme il en serait fier de son

Victor !..Mais il ne me reconnaîtrait plus, hélas !.....les chagrins ont laissé de profondes traces sur ma figure ! Il ne me retrouverait pas brillante de jeunesse comme autrefois !..... et, peut-être !...Mais non ! il m'aimerait encore, car je l'aime toujours, moi !.....Dites-lui, Monsieur, dites-lui tout ce que vous entendez, tout ce que vous voyez !..... Ah ! vous pleurez !.. .. vous êtes bon ! vous êtes sensible ! vous comprenez les souffrances de mon pauvre cœur !... Vous irez, n'est-ce pas, jusqu'à ces pays de glace d'où vous venez, pour en ramener mon mari ! Vous lui direz que vous avez pleuré avec nous !.....

Le grand-trappeur, ne pouvant plus contenir ses émotions, ne pouvant plus calmer son cœur qui bondissait à rompre sa poitrine, se leva pour se jeter aux genoux de sa femme ; mais une voix joyeuse qui retentit sur le seuil l'arrêta.

—*Salvete, omnes gentes ! ego sum* Paul Hamel *qui dicitur ex-elevatus.....*

—L'ex-élève ! s'écria Noémie en s'essuyant les yeux.....

—Monsieur Paul Hamel, dit Victor, en tendant la main au chasseur qui entrait.....

Le grand-trappeur jeta un regard et un sourire à son ami.. ...

—*Salve ! grandissime* trappeur ! fit l'ex-élève en saluant son compagnon de chasse.

Une pâleur affreuse couvrit les figures de Noémie et de Victor qui restèrent immobiles dans leur stupeur.....L'ex-élève qui vit leur étonnement, reprit tout joyeusement :

—Eh ! oui, c'est le grand-trappeur du Nord-Ouest .... Quoi ? est-ce qu'il ne vous l'a pas dit encore ? Il n'aime pas à se vanter, je le sais ; mais moi, je n'ai pas de cachette.

Un tremblement nerveux saisit Noémie, dont les regards dévoraient le grand-trappeur. Victor croyait être le jouet du délire.

—Noémie ! Noémie ! tu ne me reconnais plus ! s'écria le grand-trappeur !.....

Deux cris terribles firent à la fois retentir la maison.

—Joseph !

—Mon père !

Et soudain Djos tomba aux genoux de sa femme.....et l'on entendit ces mots entrecoupés de sanglots.

—Pardon !..... pardon !..... pardon !.....

—Oh ! dit l'ex-élève, en s'essuyant les yeux, je croyais que la connaissance était faite..... Je ne veux pas vous déranger, mes enfants..... Je reviendrai tantôt... ..

Et, le cœur touché de ce qu'il voyait, il sortit ! Il est des joies comme il est des douleurs qui défient toute description, et si le pinceau de l'artiste réussit à montrer, dans la figure humaine qu'il reproduit, toutes les douleurs ou toutes les joies de l'âme, la plume de l'écrivain s'arrête impuissante, ou se brise de désespoir. D'abord le silence ne fut interrompu que par des paroles isolées comme ces bouffées de flamme qui s'échappent des lèvres entr'ouvertes du volcan prêt à faire irruption ; et ces mots, c'étaient les noms de Noémie, de Victor et de Joseph : puis, suivirent des baisers d'une ineffable douceur, et des regards chargés d'amour plus éloquents, plus persuasifs que tous les serments à la fois. Après la première effusion, le grand-trappeur se débarrassa de sa ceinture *fléchée* et de ses pistolets, puis il voulut revoir chaque chambre, chaque morceau, pour ainsi dire, de cette maison qui évoquait tout-

à-coup un passé si calme et si heureux d'abord, si amer, hélas ! ensuite.

Victor, après quelques moments, déposa un baiser sur le front de son père et s'éloigna, promettant de rentrer bientôt. Il trouva l'ex-élève assis pensif sur la clôture du chemin, à un arpent de la maison. Il lui proposa une promenade, et tous deux marchèrent en causant du grand événement qui venait de se produire.

—Je suis bien heureux, disait le jeune avocat, je suis bien heureux d'avoir retrouvé mon père ; mais un bonheur s'achète souvent au prix d'un autre bonheur, et je sens que je ne serai pas épargné.....Pauvre Marguerite ! soupirait-il de temps en temps, pauvre Marguerite ! où s'en vont nos doux projets ? où s'en vont nos délicieuses espérances ?.....

Marguerite ne connaissait pas encore toute l'étendue du malheur qui la menaçait, et elle se plaisait à croire que le coup inattendu qui frappait son père ne l'atteindrait point elle-même. Elle ne savait point, innocente créature, fruit succulent et beau, sorti par hasard d'un rameau encore vert, elle ne savait point

comme le cœur de l'arbre qui l'avait produit, était profondément gâté.

Picounoc, après avoir erré vaguement, sans but et sans motif, toute la journée, s'était enfermé dans sa chambre. Il ne voulut pas souper.

— Vous êtes malade, petit papa, risqua timidement la jeune fille.

—Si cet homme a le malheur de revenir !... gronda-t-il pour toute réponse.

—Le chasseur qui a passé hier soir, papa?

—Celui-là aussi !..... que le diable l'emporte ! .....

—Il ne savait pas la peine qu'il te ferait en disant ce qu'il a raconté.

—Qu'avait-on besoin de ces histoires-là ? Du reste, je suis certain que c'est un menteur. Il est payé par quelqu'un pour faire manquer mon mariage .....je le comprends bien, moi ; mais Noémie !...Ah ! ces femmes !.....ces femmes !... Elles croiraient manquer à leur dignité si elles ne tombaient en pâmoison à la moindre parole un peu surprenante qu'elles entendent.

—Vois-la donc, petite père, et dis-lui tout ce que tu penses de ces histoires ; elle finira par

comprendre, sans doute, qu'il est fort possible que vous soyez tous deux les jouets d'un mauvais plaisant, ou d'un ennemi.

—Victor est-il venu aujourd'hui? demanda Picounoc.

—Non, papa, répondit Marguerite, l'âme oppressée par le regret.

—Il croit aux contes du chasseur, le petit fat! il y croit!

—Il aurait tant de bonheur, s'il retrouvait son père!..... Mon Dieu! si vous partiez pour ne revenir qu'après vingt ans! .....quelle serait ma peine!.....mais quelle serait ma joie ensuite! Oh! petit père, ne lui garde pas rancune de son espoir et de sa félicité!.....

—Le grand-trappeur eut mieux fait de ne jamais révéler son nom, et de rester mort pour tout le monde.....

—Tu es injuste, petit papa!..... voyons! calme-toi.....

—Injuste? je suis injuste? dis-tu?

—Mais il me semble que.....la charité.....

—Il te semble que!.....la charité!..... oui! tout ça, c'est bel et bon. Mais tu sais une

chose, Marguerite, tu sais que ce grand-trappeur, ce Djos, ce Pèlerin, quelque soit son nom, est un assassin ?

—Mais, mon père, on le dit si bon maintenant, reprit la jeune fille avec une douceur étrange.

—N'importe ! c'est un meurtrier ; et je l'ai dit hier soir devant tout le monde ; c'est un meurtrier ! qu'il ne remette pas les pieds ici !

—Mon père ! les apparences sont parfois trompeuses..... On a vu souvent l'innocence accusée et la faute impunie, qui sait ?.....

—Je sais bien, moi ! puisque je l'ai vu faire ! .....Vas-tu donc défendre et protéger l'assassin de ta mère ? .....serais-tu oublieuse et ingrate à ce point ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Marguerite. Et, se cachant le visage dans ses deux mains, elle demeura longtemps silencieuse.

—Veux-tu donc qu'il revienne maintenant, reprit Picounoc, et n'eut-il pas mieux fait de passer pour mort plus longtemps encore ? dis !...

—Ah ! c'est affreux ! murmurait la jeune fille.....Et un combat terrible se livrait dans son cœur : son amour était aux prises avec sa

dignité. Elle voyait Victor souriant tristement et jurant de l'aimer toujours; elle le voyait avec toutes ses vertus, sa franchise et sa noblesse, et, derrière lui, elle apercevait un homme souillé de sang; et cet homme, c'était le père de son fiancé, et ce sang, c'était celui de sa mère !..... Jamais ce souvenir ne s'était réveillé aussi amer, et jamais il n'était revenu sous de pareilles couleurs! Brisée par le choc des sentiments violents et divers qui se heurtaient dans son esprit, ne trouvant plus l'appui des hommes assez ferme, elle entra dans sa chambre et se jeta à genoux. La prière est le plus sûr et le meilleur moyen d'arriver au repos—que ce soit le repos dans l'allégresse ou le repos dans les afflictions. Picounoc sortit et se dirigea machinalement vers la demeure de Noémie.

La nuit n'était pas encore venue mais le ciel était sombre déjà, et les objets de la terre, sans couleurs et presque sans formes certaines, se confondaient dans une masse grise. On eut dit un grand nuage ouvrant ses ailes pour couvrir le monde. La lumière de la lampe brillait dans chaque maison, s'échappant en

rayons joyeux par quelqu'une des fenêtres. Le plus souvent les cultivateurs, qui n'ont ni crainte d'être vus, ni peur de voir trop, ne prennent pas la peine de suspendre des rideaux à leurs fenêtres, ou de les fermer s'il s'en trouve, et le passant voit la famille réunie autour de la table pour prendre son souper, ou jouer la partie de cartes.

Victor et l'ex-élève ayant rencontré des amis du vieux temps s'attardaient à jaser.

Picounoc arriva sans trop savoir pourquoi, et en proie à des pensées horribles, à la porte de Noémie. Il remarqua avec surprise qu'il n'y avait pas de lumière aux fenêtres. Il s'approcha davantage et vit qu'on avait improvisé des rideaux. Cela l'intrigua bien un peu. Il colla son oreille contre le trou de la clenche, puis entendit chuchotter. Il écouta avec plus d'attention. Le grand-trappeur disait à sa femme.

—Si Picounoc savait que je suis ici, il me ferait arrêter, vois-tu. Et comme je n'ai pas de preuves de sa fourberie, je serais probablement condamné !.....

Picounoc frissonna jusqu'au fond des en-

trailles ; un éclair jaillit de ses paupières, et il s'appuya un moment sur le cadre de la porte, puis, la stupéfaction calmée, il s'inclina de nouveau pour écouter... ..

—Je vendrai la terre et j'irai te rejoindre, disait Noémie.....

Il n'eut pas besoin d'en entendre plus long. Honteux d'avoir été la dupe du chasseur, fou de colère à la pensée de cette femme qui lui échappait pour toujours, pour retomber dans les bras de celui qu'elle aimait, il s'éloigna chancelant. Mais, ayant entendu des voix et le bruit des pas de quelques personnes qui venaient, il longea la maison et se cacha au coin, derrière. Là il vit des rayons qui sortaient à pleine fenêtre et s'en allaient dormir sur les feuilles du verger voisin : Voyons ! se dit-il, est-ce bien lui ? Et, s'approchant de la fenêtre, il plongea son œil avide et cruel dans la maison. Il eut un grincement de dents effroyable.....

—Je serai vengé ! gronda-t-il et, aveuglé par la rage il alla se heurter au tronc d'un arbre : Maudit ! recule-toi donc ! grinca-t-il, et il frappa du poing l'arbre inoffensif. Il reprit le chemin de sa demeure, et, en s'en allant, il

pensait: Je suis bien bête de perdre la tête pour ça !.....De quoi va me servir tout ce désespoir ?..... c'est inutile d'y penser, je ne l'aurai jamais !..... Elle me haïra quand même !..... Elle va me mépriser !..... brisons-la ! en avant ! Ah ! l'on veut jouer un tour à Picounoc ! on veut tout bonnement déguerpir l'un après l'autre, sans tambour ni trompette ! allons donc ! pour qui me prenez-vous, M. le grand-trappeur ? et Madame la *grande-trappeuse ?*.....Picounoc ne se laisse pas emmancher comme ça ! Puisque l'on ne peut pas goûter à l'amour, eh bien ! rassasions-nous de vengeance. L'amour passe, paraît-il, mais la vengeance ! ah ! le temps la rend plus belle et plus terrible !.....

Il attela son cheval, prévint Marguerite de ne pas l'attendre avant deux ou trois heures du matin, et partit au grand trot. Il s'arrêta à l'église, chez un juge de paix, fit une déclaration contre Joseph Letellier, l'accusant de meurtre et spécifiant tous les détails..... Puis il dit au magistrat de se hâter, car l'assassin serait probablement disparu de nouveau, le lendemain matin. Alors, quand il eut remis l'affaire entre les mains de la justice, il re-

monta dans sa voiture ; mais il ne revint pas chez lui, il se rendit à la rivière du Chêne, et alla frapper à la porte du bossu.

—A quoi puis-je attribuer l'honneur de ta visite ? demanda le marchand d'un air de grand seigneur vexé.

—A la vengeance, répondit Picounoc.....

—Ce n'est pas chrétien, cela, observa le bossu.....

—C'est agréable, toujours ! si ce n'est pas chrétien.....

—Et de qui veux-tu donc te venger ainsi ?

—D'un homme !

—Ah ! je pensais que tu allais dire d'une femme.

—D'une femme aussi !

—Bigre ! deux vengeances à la fois, c'est du corse, cela.

—C'est du Picounoc. en tout cas, répliqua l'habitant irrité en se frappant le cœur d'un geste vaniteux.

—Le mariage serait-il rompu, par hasard ? demanda le bossu...

—Les mariages sont rompus ! les...mariages, entends-tu ?

—J'entends mais je ne comprends pas.....

—Tu vas comprendre.....Djos, le pèlerin de Ste. Anne, est revenu.

—Hein ! que dis-tu ? Djos est revenu ? exclama le bossu, se dressant de terreur.....

—Oui, il est revenu sous la forme d'un chasseur du Nord-Ouest.....

—Ah ! c'est cet homme que j'ai vu avant hier ! C'est Djos ? dis-tu ?

—Oui, c'est lui !.....mais tu ne le connais pas toi ?.....et cela ne te fait pas grand'chose, continua Picounoc, qui n'avait pas remarqué la surprise du bossu.

—C'est vrai ! c'est vrai ! je ne le connais pas, reprit le marchand, mais j'ai tant entendu parler de lui !.....Ah ! il est revenu !.....Et que veux-tu que je fasse ? voyons ! je suis disposé à t'obliger : Tu m'as un peu maltraité, mais à tout péché miséricorde.....Oui, voyons ! assieds-toi un peu, et causons tranquillement .....en prenant un petit coup.....

—Que tu es bon, mon cher Chèvrefils, et

que j'ai du regret de t'avoir un instant préféré ce petit fat de Victor ! mais, Dieu merci ! c'est fini ! Victor et Marguerite se marieront ensemble quand Noémie et moi nous serons de vieux époux.

—Vraiment ! ce serait fini ! tu ne plaisantes pas ?

—Ma fille va-t-elle épouser le fils de l'assassin de sa mère ? Je la chasserais de ma maison.

—Mais il me semble que.....

—J'allais épouser la femme de l'assassin de ma femme ?.....se hâta d'achever Picounoc. Oui, oui.....mais il me semble à moi que ce cas est fort différent.

—En effet, tu as raison. Et que comptes-tu faire ?

—Je compte faire pendre Djos.

—Rien que ça ? et as-tu besoin de mes services pour cela ?

—Peut-être.

—Ils te sont acquis.....

—Je ne veux qu'une promesse de toi, et cette promesse je la paie de ma fille, entends-tu ?

Le bossu se leva tout palpitant, et son œil faux jeta mille étincelles.

—Ta fille dis-tu ? et si elle ne veut pas plus maintenant que l'autre jour ?.....

—Tu la prendras de force : elle est à toi, je te la donne !.....

—Voilà qui est parlé ! et quelle promesse me demandes-tu ? que je la rende heureuse ? que je l'adore toujours ? que je.....

—Non ! non ! c'est que tu ne diseis jamais, quoiqu'il arrive, que tu m'as vendu un châle .....pour ma femme, il y a vingt ans,..... te souviens-tu ?

—S'il y a si longtemps la promesse tiendra, bien sûr !

—Tu diras plutôt, si jamais l'on parle de ce châle, que tu ne m'en as jamais vendu !.....

—Rien de plus aisé, mon cher beau père ; et pour cela, tu vas me donner Marguerite !... Allons ! tu te moques de ton gendre.....

—Ce qui te paraît une bagatelle aura peut-être une grande importance un jour.....

—Comme tu voudras, beau père.....et quand prendrai-je possession de ta fille que j'aime à la folie ? .....

—Après le procès.....

—Ah! il y a un procès? fit le bossu, plus sérieusement.

—Sans doute, je te l'ai dit, je livre Djos à la justice.....

—Bien! bien! je comprends!.....parfait! compte sur moi!

Pendant cette conversation, un huissier suivi de quatre recors armés, entra chez Noémie et fit—au nom de la reine—le grand-trappeur prisonnier. Heureusement pour l'huissier et les recors, le chasseur n'avait pas ses armes sous la main, car pas un seul d'entre eux ne serait sorti vivant.

IV

FRÈRE ET SŒUR.

La mission de Providence, au grand lac des Esclaves, fut jetée dans un émoi extraordinaire par l'événement qui amena deux des chasseurs les plus remarquables—l'un par ses vertus morales et physiques et l'autre par ses vices

—à révéler leurs noms que, pour des motifs puissants, ils avaient toujours cachés. Le grand-trappeur fit alors connaître à tous ceux qui voulurent l'entendre, dans quelle voie sinistre il avait été poussé par son ami trompeur, et comment, entraîné par une fatale et aveugle illusion, il était devenu l'instrument probable de la malice de cet ami, en croyant n'être que le vengeur de la foi conjugale outragée. Le missionnaire lui prodigua les conseils éclairés dont il avait besoin pour se guider désormais ; il lui dit de partir sans retard et d'aller, plein de confiance en Dieu, consoler la femme infortunée qu'il avait plongée dans le deuil, et démasquer en face du monde, l'homme pervers dont l'amitié lui avait été si funeste. Et le grand-trappeur, accompagné de l'ex-élève, s'était acheminé de suite, dans l'immense solitude qu'il venait de traverser, vers les rives du Saint Laurent. Cependant il songeait, en marchant, par quels moyens il réussirait à convaincre Picounoc de malice et de trahison, et plus il songeait, plus la chose lui semblait impossible. Alors il résolut de ne point se faire reconnaître, et d'arriver chez lui comme un étranger. A sa femme seule il

révélera tout, et ensemble secrètement, ils s'entendront pour éviter les chances d'un procès et s'en aller quelque part achever, dans le calme, ce qui leur reste d'années. Mais Picounoc a surpris le secret du chasseur, et, maintenant, c'est entre ces deux hommes une lutte à mort. Il y a eu un meurtre, et l'un des deux est le coupable. Ils vont s'accuser tour à tour, et la justice humaine, si Dieu ne l'aide pas, aura peut-être un moment d'hésitation, une heure d'angoisse.

Le missionnaire de Providence s'efforça de faire rentrer le remords dans l'âme endurcie de Racette, le Hibou blanc ; mais le criminel était trop corrompu pour écouter la voix de la religion qui le suppliait de revenir à elle ; il était surtout trop irrité de la perte d'Iréma et du départ du grand-trappeur à qui le bonheur semblait maintenant sourire. Il ne répondit aux exhortations du ministre du Seigneur que par un silence obstiné ou un rire cynique. Alors, comprenant tout le mal que pouvait faire parmi les naïfs indiens cet être dépravé, l'homme de Dieu fit un reproche aux guerriers de ce qu'ils se soumettaient lâchement à un

chef sans honneur, que la justice de son pays avait marqué au front d'un cachet de honte et d'ignominie; il les conjura de chasser loin de leur tribu cet homme de sang, et de se choisir un chef parmi les braves chasseurs de la nation.

—Vous êtes venus, dit-il, Couteaux-jaunes et Litchanrés, avec le désir d'oublier vos haînes trop longues et de vous unir, comme une seule famille, pour chasser dans les forêts qui vous appartiennent, eh bien ! enterrez les armes de la guerre, enterrez le ressentiment et l'orgueil qui vous mènent dans le pays du feu qui ne s'éteint jamais ! Aimez-vous et protégez-vous les uns les autres comme si vous étiez tous des frères ! Le grand Esprit le veut, et si vous ne faites pas la volonté du grand Esprit vous n'irez pas le rejoindre dans son séjour de gloire et de plaisir, après votre mort. Demeurez ensemble sous vos tentes, auprès du fort, pendant quelques jours. Venez vous agenouiller aux pieds de la robe noire qui vous pardonnera vos péchés et vous dira de bonnes paroles pour vous encourager à la vertu. Vous ferez la sainte communion et alors, devenus sages et bons, vous élirez ensemble un chef pour vous

conduire à la chasse, ou veiller sur vous aux jours de repos.

—Kisastari n'est peut-être pas mort, dit le grand-trappeur, qui n'était pas encore parti pour revenir au pays quand le missionnaire parla, comme nous venons de le dire, aux indiens réunis dans la chapelle.

—Kisastari n'est pas mort! s'écria la pauvre Iréma, dans une effervescence soudaine. L'espérance lui rendait toute son énergie. Elle était belle à voir se dressant ainsi dans son amour, frémissante, l'œil étincelant.

—Je ne sais s'il est mort maintenant, mais nous l'avons trouvé gisant dans son sang et couvert de blessures, reprit l'ex-élève, et après quelques jours passés auprès de lui, pour le soigner et le rendre à la vie, à sa demande, nous l'avons laissé pour suivre les traces de ses ennemis. Kisastari pouvait alors marcher seul et chasser pour vivre.

—*It is true*, dit John.

—C'est la pure vérité! ajouta Baptiste.

—Où est-il? où est mon fiancé? reprit Iréma avec exaltation.

—Il est au fort Chippeway, répondit le prêtre.

La Grand-Esprit est bon ! s'écria Iréma.

—Et j'espère que Kisastari reviendra bientôt, reprit à son tour le grand-trappeur, d'une voix sévère, pour avertir ses amis Renard d'argent et Ours grognard que le grand-trappeur n'est ni un lâche, ni un traître, ni un assassin.....

A cette parole on vit deux guerriers Litchanrés, se faufiler honteusement dans la foule et sortir l'un après l'autre de la chapelle.

—Vous n'avez pas besoin de vous cacher, misérables, continua le grand-trappeur, que le souvenir de l'horrible action des guides, rendait un peu acerbe ; vous n'avez pas besoin de fuir ! Je suis assez heureux pour ne pas souhaiter de mal à ceux qui ont voulu me faire périr de faim.

Le missionnaire et les religieuses, tout anxieux, voulurent connaître à quelle trahison nouvelle, à quelle nouvelle malice, le noble chasseur avait été en butte. Le grand-trappeur leur raconta comment il avait été enfermé dans une grotte, où il était entré pour prier

sur les cendres de son ancien ami, et comment après deux jours seulement il en était sorti, grêce à une corne de poudre trouvée dans une large fissure de la caverne.....

Un mouvement d'indignation courut dans la chapelle ; mais il fut vite remplacé par une pensée de reconnaissance envers Dieu.

—La sainte Providence, dit le missionnaire, ne vous a pas tant de fois sauvé de la main de vos ennemis, pour vous livrer à une mort ignominieuse et imméritée. ...partez avec confiance. C'est alors qu'ayant embrassé sa sœur Marie-Louise, ayant serré la main au missionnaire dévoué et à ses anciens camarades, le grand-trappeur s'était mis en route.

Les indiens suivirent les avis de la robe noire : ils se réunirent comme des frères sous les mêmes tentes, allant aux instructions religieuses et se confessant. Puis la plupart firent la sainte communion. Cependant le Hibou-blanc, n'avait pas laissé la tribu, et il s'efforçait de réunir autour de lui quelques guerriers pour continuer la lutte et le pillage. Quelques uns se sentaient entrainés par ses paroles fallacieuses, mais n'osaient pas avouer

leur dessein. Naskarina, honteuse de se retrouver parmi ceux qu'elle avait trahis, irritée de voir ses projets déjoués par la Providence, demeurait fidèle au renégat, et l'encourageait dans sa révolte contre les hommes de la prière. Elle s'aperçut bientôt qu'elle n'arriverait pas à son but en se montrant si franchement méchante, et elle résolut de déguiser sa noirceur sous le voile de la vertu. Il y avait un mois que les indiens avaient dressé leurs tentes autour du fort Providence. On était au milieu d'août, la plupart des sauvages allaient se rendre dans le fort pour la grande fête de l'Assomption. Mais, avant de partir, les guerriers s'assemblèrent pour élire un chef commun. On tira au sort pour savoir dans quelle tribu il serait choisi. Le sort favorisa les Litchanrés.

—Nous nous soumettons, dirent d'une voix un peu triste plusieurs Couteaux-jaunes.....

—Vous êtes des lâches! gronda le Hiboublanc.

—Oui, vous êtes des lâches, répéta Naskarina.

—Nous sommes fidèles à notre parole, répondirent les Couteaux-jaunes qui s'étaient soumis à l'arrêt du sort.

—Que vont dire vos aïeux? reprit le Hibou-blanc.

—Ils vont rougir de vous et vous maudire, continua Naskarina.

—Nous gardons la parole donnée, firent les Couteaux-jaunes, d'un ton ferme qui commandait le respect.

—Vous vous en repentirez! menaça le Hibou-blanc.

—Tes menaces ne nous effraient point.....

—Ce n'était pas la peine de trahir mes frères pour vous, reprit cyniquement l'infâme Naskarina.

—Qui d'entre les Litchanrés mérite d'être nommé chef, demanda l'un des Couteaux-jaunes.

—Aucun, cria le Hibou-blanc. Naskarina battit des mains.

—Tous! dit une voix nouvelle, qui ne s'était pas fait entendre encore.....tous!

Les regards se tournèrent du côté d'où s'élevait cette voix, et une clameur immense retentit soudain:

—Kisastari!

C'était le jeune chef qui arrivait, guéri, ou à peu près, et disposé à se battre encore. Iréma courut à lui ; il la reçut dans ses bras et la serrant contre sa poitrine, il lui jura qu'avant le soir elle serait sa femme. Naskarina pâlit et rougit tour à tour de rage et de jalousie. Elle s'éloigna du camp et se dirigea vers le fort.

—Kisastari ! voilà notre chef ! crièrent ensemble les guerriers des deux tribus.

—Oui, reprit le jeune guerrier, oui, je suis votre chef, mais je suis plus encore votre frère ! chassons ensemble jusqu'aux glaces du lac sans fin, dormons sous les mêmes tentes, partageons le même festin, chauffons-nous au même feu, écoutons ensemble les paroles de de vie de la robe noire et nous serons heureux !

Un immense cri de triomphe suivit ces paroles.

—Hibou-blanc, va-t-en ! tu n'es qu'un traître ! crièrent cent voix.

Et le vieux renégat Racette, l'ancien maître d'école qui martyrisait le petit Joseph, prit sa carabine et, frémissant de colère, il disparut sous les arbres de la forêt profonde. Les deux

tribus, unies et heureuses, se rendirent à la maison de la prière pour la grande cérémonie. Kisastari alla trouver le missionnaire.

—Me voici, dit-il, je ne suis pas mort et mes blessures sont guéries. Je désire que tu m'unisses à Iréma ma bien-aimée. Nous sommes prêts tous les deux. Nous nous sommes confessés, tu le sais, et nous ne voulons plus être séparés.

—C'est bien, mon enfant, je vais vous marier; mais attendez quelques instants, il y a là une pénitente qui veut se confesser : il ne faut pas laisser passer les instants de grâce.

—Nous attendrons, mon père.

Naskarina s'était dit en se dirigeant vers le fort : Je n'ai pas réussi à me venger ; Iréma est encore dans les bras de Kisastari.....Je ne suis assez pas méchante, et l'esprit du feu qui ne meurt point, ne m'a pas aidée. La robe noire dit qu'après une mauvaise confession et une communion criminelle on appartient au mauvais esprit. Je veux lui appartenir, et je vais aller me confesser pour cela.

Et abordant le missionnaire elle lui dit d'un air contrit et repentant :

—Père, je veux me confesser pour devenir meilleure.....

—Pauvre enfant! dit le prêtre, oui, tu as raison, confesse toi, demande pardon au grand Esprit, à Jésus crucifié pour l'amour de toi, et il va te pardonner parcequ'il est miséricordieux. Tu as souffert, pauvre enfant! je le sais, et tu souffres encore ; mais plus on souffre ici sur la terre et plus on a de bonheur dans le ciel, après la mort. Ceux que l'on aime ici et qui ne nous aiment point, changent de cœur dans le ciel, et là ils nous aiment toujours.

Les yeux de Naskarina, brillèrent comme des escarboucles.

—Est-ce vrai ce que tu dis-là, mon père!

—Oui, mon enfant, sois en sûre. Tu seras aimée là comme tu voudras l'être..... Mais il faut auparavant que tu demandes pardon à Dieu de tes fautes, et que tu les regrettes sincèrement.

—J'ai fait bien des péchés .....

—Quand même tu en aurais fait autant qu'il y a de feuilles dans la forêt, tu seras pardonnée et tu deviendras blanche aux yeux

de Jésus, comme si tu venais d'être purifiée par l'eau du baptême.

—Mais je ne voulais pas me confesser sérieusement; je voulais te tromper et tromper les autres.....

Le prêtre surpris, se retira en arrière et ne sut un instant que répondre à cette parole inattendue.....

—Tu ne voulais pas te confesser, dis-tu, et tu avais de mauvaises dispositions? mais, vois comme Jésus est bon et comme il est habile pour avoir les cœurs, il t'aime, car tu n'as pas toujours été méchante.....

—Non, ce n'est que depuis que j'aime, et que ma rivale est préférée, dit la jeune fille.

—Eh bien! reprit le confesseur, Jésus t'aime, lui, et il t'aime beaucoup, et c'est lui qui te parle au cœur et qui te conjure de l'aimer, et d'être bonne fille comme tu l'étais d'abord. Tu n'as pas été heureuse dans le crime; ton sommeil était troublé par des songes affreux, et tu n'es pas eu de repos. Sois ferme, sois noble, sois courageuse et méprise les conseils du démon qui te dit de te venger et d'être jalouse,

pour le perdre et t'avoir avec lui, ensuite, dans le feu de l'enfer.....

Naskarina écouta longtemps encore le confesseur qui lui parlait de l'enfer et du ciel. Soudain, elle jeta un cri, et, se cachant la figure dans ses deux mains, elle se mit à sangloter.... Le prêtre se hâta de l'absoudre au nom du Dieu de miséricorde. Les indiens regardaient avec admiration le miracle de la grâce. Quand Naskarina se releva elle pleurait encore et ses yeux rougis cherchèrent à travers ses larmes Kisastari et Iréma. Alors, quand elle les eut aperçus, elle se rendit à eux, chancelant comme une bacchante ivre de vin, elle qui était ivre du bonheur que donne la paix de la conscience; elle leur saisit les mains et les amenant devant le missionnaire :

—Mon père, dit-elle, bénis-les, et qu'ils soient heureux!.....Ils sont bons, ils ont toujours aimé Jésus, eux !.....

Iréma jetant ses bras autour du cou de sa rivale infortunée l'embrassa avec transport.....

—Naskarina, tu seras ma sœur, dit-elle !

Naskarina leva sur Kisastari un regard qui implorait la pitié.....

—Je t'aime, Naskarina, dit le jeune chef, et je te pardonne.

La pénitente eut un frémissement de volupté, et le feu sortit de ses paupières.....

—Naskarina, reprit le chef, je t'aime comme une sœur, car je suis ton frère..... Nous avons eu tous deux le même père ! .....

—Mon frère ! toi, mon frère ! s'écria Naskarina haletante, étourdie.....

—Et tout le monde regardait avec défiance et surprise ou curiosité le jeune chef.

—Oui, je puis bien le dire maintenant puisque notre père est mort.....reprit Kisastari. Il est avec le grand Esprit depuis deux lunes, et ses dépouilles reposent à l'ombre de la croix, dans le petit cimetière de la mission du lac Supérieur.....Ta mère, tu l'as connue... elle ne fut pas la mienne. Elle avait aimé mon père, alors qu'elle était jeune, et elle fut trop confiante ou trop faible. Avant d'aller paraître devant le grand Esprit, mon père m'a révélé ces choses.....car il venait d'apprendre que nous étions fiancés.....

—Mon frère ! murmurait Naskarina, Kisastari est mon frère ! Et ses grands yeux noirs ne pou-

vaient se détacher de cet homme qu'elle avait tant aimé et que du moins elle ne perdait pas tout entier.

Kisastari et Iréma furent unis pour toujours, sous le regard de Dieu, et la fête de l'Assomption fut une belle fête, cette année-là, pour les indiens réunis dans le fort Providence.

V

LE PREMIER PAS VERS L'ÉCHAFAUD.

L'arrestation du grand-trappeur fut un coup de foudre pour Noémie et Victor. Le soleil de la félicité n'avait lui qu'une minute dans la maison depuis si longtemps enveloppée de deuil, et, après cet éclair de joie, la nuit parut plus noire et plus lugubre. Noémie passa dans les pleurs le reste de cette nuit extraordinaire. Victor aurait voulu suivre son père ; mais le grand-trappeur, accoutumé à se défendre seul contre les attaques du sort, et à ne partager avec personne les chagrins dont il était depuis un quart de siècle réellement ac-

cablé, le pria de rester auprès de sa mère pour la consoler.

L'huissier amena chez lui son prisonnier et le fit garder à vue jusqu'au matin. Il s'efforça, par de bonnes paroles, de faire oublier les rigueurs nécessaires de sa profession. Joseph Letellier avait trop souvent vu la mort en face pour trembler quand elle le menaçait de loin. Il répondit aux excuses de son geôlier en s'informant, avec un certain air de curiosité, des personnes de la paroisse qu'il avait connues autrefois. Les peines des uns et les succès des autres parurent l'intéresser beaucoup plus que sa propre situation. A dix heures il fut conduit devant le juge de paix. Picounoc était rendu, et Victor ne tarda pas à arriver. Le bruit de cette arrestation se répandit vite, et la maison du juge de paix se remplit de curieux. Il était plaisant d'entendre les remarques que faisait chacun, à demi-voix, car nul ne voulait être entendu de l'accusateur ou de l'accusé.

—Ce pauvre Picounoc, disait l'un, il a bien raison d'être furieux, se voir ainsi couper l'herbe sous le pied! .....

—Et à la veille de ses noces! répondait un autre.....

—Si encore c'eut été au lendemain!

—Il va être obligé de penser de nouveau à sa première femme.....

—Il croyait pourtant l'avoir oubliée pour toujours.....

—Et Letellier, vois donc! c'est un bel homme après tout.....

—Et qui n'a pas l'air d'un meurtrier .....

—Il a eu le temps de se refaire la figure et la contenance.....

—Oui, depuis vingt ans.....

—Tout de même, ce n'est pas fin de venir se jeter comme ça dans la gueule du loup.....

—La Providence, mon cher, c'est la Providence!.....

—Elle prend un vilain instrument.....

—Comment? Picounoc est un brave et honnête homme.....

—Vois donc cette figure! on dirait que c'est lui qui est le meurtrier et que c'est le meurtrier qui est la victime.....

—Silence! fit l'huissier.

Le juge de paix venait de s'asseoir au bout d'une table couverte de livres et de papiers, la plupart inutiles pour le moment. Le greffier s'assit au côté de la table et lut la déposition assermentée que Picounoc avait faite la veille. L'accusé, malgré sa force de volonté, ne put cacher son trouble, à la lecture de cette pièce, la première d'un procès qui allait sans doute avoir du retentissement. Il chercha de son regard terrible l'infâme accusateur, mais Picounoc semblait se cacher à dessein dans la foule.

—Qu'avez-vous à répondre à l'accusation portée contre vous, M. Letellier. Victor se leva.

—Je suis le défenseur de mon père, monsieur le magistrat, et je déclare qu'il est innocent.

Un murmure courut dans la salle.

—Cette déclaration, monsieur, ne suffit pas, vous le savez, observa le juge de paix, il faut des preuves.

—Vous n'avez pas le pouvoir d'entendre une pareille cause, monsieur le magistrat, si

la déposition qui se trouve devant vous est suffisante à vos yeux pour conduire l'accusé à la cour criminelle, faites votre devoir, nous tâcherons alors de démêler cette affaire plus embrouillée qu'on ne le suppose, et de démasquer le vrai coupable.

En disant ces derniers mots, le jeune avocat s'était retourné vers Picounoc, et l'avait écrasé d'un regard de mépris.

L'accusateur, sur un signe du magistrat, s'était approché de la table.

—Vous maintenez tout ce qui est écrit dans votre déposition, monsieur Saint Pierre ? demanda le juge de paix.

—Oui.

—Infâme ! gronda le grand-trappeur.

—Il faut, reprit le juge s'adressant à l'accusé, que je vous envoie en prison, en attendant le terme de la cour criminelle. Alors votre procès aura lieu, et j'espère, si vous n'êtes pas coupable, que vous ferez aisément briller votre innocence.

—Cela ne sera pas facile, dit l'un des curieux en sortant.

—Non, répondit un autre, car s'il n'eut pas été coupable, il ne se fut pas sauvé.

—C'est clair comme le jour.

—Il croyait que Picounoc ne le reconnaîtrait plus.....

—Ou bien ne relèverait pas l'affaire.....

Picounoc qui entendit ces remarques, reprit l'assurance qui lui avait un peu fait défaut en présence de sa victime, et s'en retourna confiant dans sa bonne étoile. Joseph Letellier fut, en effet, conduit à Québec et emprisonné en attendant son procès. Victor alla faire part à sa malheureuse mère de cette honte, hélas! trop prévue.

—Maintenant, dit-il, je vais me séparer de vous moi aussi; il faut que je suive mon père et que je travaille à le sauver. Vous aurez avec vous ma cousine, Agnès; et puis je viendrai souvent vous voir, car j'aurai besoin de connaître bien des choses.....

Mais, avant de partir, il aurait bien voulu rencontrer Marguerite, sa fiancée, et lui dire qu'il ne la croyait pas responsable des crimes de son père, et qu'il l'aimait toujours, elle la

douce et candide créature. Et Marguerite, assise rêveuse dans la fenêtre, se disait aussi :

—Ne viendra-t-il plus ?.....croit-il donc que la faute de son père a flétri son front noble et pur ?.....Ah !..... notre union n'est peut-être plus qu'un doux rêve envolé ; mais je l'aimerai toujours.....Et, comme elle s'abandonnait à ces pensées de tristesse et d'amour, elle le vit venir. Il marchait la tête penchée, et ses pas semblaient enchaînés au sol, tant ils étaient lents et indécis. Il arriva. Marguerite le salua avec un sourire de pitié :

—Ton père est-il ici ? demanda le jeune homme tout craintif.

—Non, répondit Marguerite, il est allé à la rivière du Chêne.

—Tant mieux ! nous allons encore passer une heure ensemble.

—Hélas ! nous n'en passerons peut-être pas souvent désormais !.....

Il entra et vint s'asseoir aux côtés de son amie.

—Quel malheur vient de fondre sur nous ! commença-t-il.....et où cela va-t-il s'arrêter ?...

—Nous étions si heureux et si tranquilles ! murmura Marguerite.

—Qu'avons-nous fait pour mériter ce châtiment ?.....

—Il est donc vrai, dit Marguerite, que les enfants portent la peine des fautes de leurs parents !.....

—Oui, ma bien aimée, cela est vrai, trop souvent vrai !..... et les pauvres enfants ne sont pourtant nullement coupables !.....

—Oh ! ils sont injustes ceux qui veulent faire expier par les âmes pures et innocentes les fautes des autres ! dit la jeune fille.....

—Mais les liens qui unissent les parents et les enfants sont tellement intimes, Marguerite, qu'on ne peut les rompre sans offenser Dieu et scandaliser les hommes.

—Mais quand Dieu pardonne, Victor, pourquoi les enfants ne se pardonneraient-ils pas les crimes de leurs pères ?

—Tu es bonne, Marguerite, et le bon Dieu aura pitié de toi.....

La jeune fille regarda son fiancé, avec un peu d'étonnement.....

—Que veux-tu dire, Victor? demanda-t-elle avec douceur.

—Je veux dire que ton père, fut-il mille fois plus coupable que le mien, je t'aimerais encore.....parce que je te sais vertueuse... ..

—Et mon père est un homme irréprochable..

—Marguerite, préparons-nous à de terribles et douloureuses surprises.....

—N'en avons-nous pas eu suffisamment?

—Moi, oui :.....mais, toi..... ?

—Mon Dieu! quel est cet air prophétique.

—Je ne prophétise point, mais je veux te fortifier contre la douleur.....et, peut-être, la honte.....

La jeune fille se leva subitement. Une expression de profond désespoir se peignit dans ses yeux : .....

Victor! Victor! veux-tu donc me plonger dans la désolation où tu viens de tomber toi-même?..... Si tu me demandes de partager tes chagrins, de pleurer avec toi, de rougir même de la même honte que toi..... Victor, je t'aime et je suis ta compagne inséparable..... Mais si tu me menaces, si tu veux par ven-

geance mettre un sceau d'ignominie sur mon front, en accusant mon père, Victor, Victor je ne te reconnais plus ! je ne t'aime plus ! je ne veux plus de voir.....

Et, épuisée par cet effort pour dire toute sa pensée à cet ami qu'elle aimait tant, elle retomba sur sa chaise et se mit à pleurer.

Victor la regarda quelques minutes avec admiration.

—Marguerite, dit-il, trouveras-tu mal qu'un enfant se dévoue pour sauver son père ?

—Pour le sauver, non ! répondit la jeune fille au milieu de ses larmes.

—Et si, pour sauver mon père, j'arrive nécessairement à perdre un autre homme ? continua le jeune avocat—et si cet autre homme, Marguerite, était le tien, ton père ?

—Ah ! c'est affreux, Victor, ce que tu supposes là ! tu m'accables, tu ne m'aimes donc plus ?

—Je t'aime.....oui ! mais je hais ton père... parce que ton père veut tuer le mien !.....et qu'il .....

—Mais, ton père, à toi.....ah ! c'est horrible à dire cela.....ne m'a-t-il pas rendue orpheline ?

Tu deviendras orphelin, et cette chose parfois épouvantable qui s'appelle la justice sera satisfaite.

—Marguerite, je te l'affirme sur mon honneur et sur Dieu, le coupable n'est pas celui que tu penses.

—Oh ! je ne saurais blâmer tes paroles, ni ta conduite, tu es un fils dévoué.

—Attendons, Marguerite, tout ce drame de la mort de ta mère se dévoilera devant le juge, et, Dieu aidant, ce mystère de sang et d'iniquité sera dévoilé. J'ai voulu te prévenir, ma chère amie, car les chocs inattendus sont plus terribles et plus dangereux. J'aurais peut-être mieux fait de te laisser dans la quiétude ; mais pardonne-moi.....quoiqu'il arrive, Marguerite, je t'aimerai toujours.

—Mais pourquoi ce nouveau scandale ? et pourquoi réveiller ces souvenirs amers ? Ma mère est au ciel depuis vingt ans, et au ciel on ne veut plus de vengeance. Dieu connaît le coupable et saura le punir.

—Pourquoi ? demande à ton père. Le dépit de n'avoir pu épouser ma mère le rend aveugle et le fait entrer dans une voie bien dan-

gereuse pour lui-même. Il a fait arrêter le chasseur qui veillait ici, avant hier.....Cet étranger, c'était mon père! On le conduit en prison, et peut-être à l'échafaud.....

Et le jeune homme, serrant son front dans ses mains, demeura quelques temps en proie à un découragement profond.

—Mon père a fait cela! pourquoi? pourquoi, mon Dieu? exclama Marguerite. Et, dans l'agitation de ses esprits, elle essayait de trouver une excuse à la conduite de son père.....

Mais Picounoc en recherchant l'amour de Noémie, en priant cette femme de venir remplacer, auprès de lui, l'épouse immolée si cruellement, renonçait au droit de venger la mort par la mort.

XI

PREMIERS PAS VERS LA LIBERTÉ.

Picounoc et le bossu, assis tous deux devant une fenêtre qui donnait sur la rivière et le

pont, s'entretenaient aussi, dans le même temps, de l'arrestation de Letellier.

—Tu as ma parole, dit Picounoc, et tu auras ma fille, mais il faut mener le procès rondement, et passer la corde autour du cou de ce misérable.

—Ta déclaration est formelle ?

—Oui, sans doute ; mais abondance de biens ne nuit pas : si je trouvais un ou deux témoins qui appuieraient de quelque façon mon témoignage.

—Je comprends ! je comprends, fit le bossu, souriant ; des gens qui auraient, par hasard, entendu quelques paroles échappées à Letellier .....ou qui l'auraient vu faire des menaces à la défunte.....

—Précisément.....c'est cela !.....

Le bossu se passa la main dans la barbe et fit semblant de réfléchir.....

—La chose est possible....assez facile même ...Tu peux essayer.....

—Mais où irai-je ? à qui oserai-je m'adresser ? Si j'allais tomber entre les mains d'un traître ?

—Cela demande réflexion, en effet, répliqua le bossu.

—Tu ne connais personne, toi? demanda Picounoc.

—Je t'avoue que mes relations ne me permettent guère.....

—Je n'ai pas voulu t'offenser, reprit vivement Picounoc en riant; mais enfin comme tu connais beaucoup de monde, il se pourrait que.....

—Ecoute! tu es mon ami, tu vas devenir mon beau père, eh bien! je te trouverai peut-être ces témoins complaisants: mais, cela te coûtera quelques piastres...bah! une bagatelle! disons vingt à trente.

—Rien que cela! fais les venir ces hommes.

—Ce n'est pas tout; répliqua le bossu, l'argent, c'est le paiement des témoins, mais à moi il me faut aussi quelque chose.....

—Tu vas être mon gendre.....et.....

—Quand ?

—Après le procès.....

—Après le procès, si tu fais ta preuve seul et sans mon aide, mais si je mets la main à la roue, je serai ton gendre d'ici à quinze jours. Est-ce dit ?

—Et si tes témoins font défaut ?.....

—Je te rendrai ta fille, répondit en riant le cynique bossu.....

—Marguerite ne se laissera peut-être pas aisément persuader, observa Picounoc.

—C'est ton affaire.

—Ecoute! si elle ne consent point, tu la prendras de force. Je suis de bon compte comme tu vois.

—Soit! Je vois que tu tiens à gagner ce procès.

—Oui, j'y tiens!

Le bossu jeta un regard distrait vers le pont.

—Que fais-tu là, toi? demanda-t-il tout-à-coup à une femme assise sur un bout de planche, vis-à-vis la fenêtre.

A la vue de cette femme qui ne s'était pas encore retournée, Picounoc eut un tressaillement de peur: si elle avait entendu! pensa-t-il.....Mais la femme se retourna et les deux compères reconnurent la folle.

—Elle est partout, cette gueuse-là! murmura le bossu.....Puis il répéta: que fais-tu là, Geneviève?

—J'enfile des perles pour un faire un collier. Marguerite va se marier et ce sera son cadeau de noces.

—Avec qui se marie-t-elle ?

—Avec un jeune avocat de la ville, un beau garçon, un monsieur, quoi !

—Tu te trompes, c'est avec moi, dit le bossu.

—Avec toi ? veux-tu te cacher ! elle a meilleur goût que cela.....

—Crois-tu qu'elle épouserait le fils d'un meurtrier ? demanda Picounoc.

—Tiens ! qui se ressemble se rassemble !.....

Picounoc ne rit pas de cette parole : il eut mieux aimé ne pas l'entendre.

—Que veux-tu dire ? reprit-il.

—La folle se mit à rire aux éclats, et s'éloignant en montrant du doigt Picounoc presque irrité, elle se mit à crier : Il a peur ! il a peur ! il a peur !

—Si elle n'était pas aussi folle qu'on le pense ? observa le bossu.

—On ne s'est jamais défié d'elle, dit Picounoc..... mais, mieux vaut tard que jamais !

Et les deux misérables se comprirent sans

rien dire de plus. Jusque là, et depuis plus de vingt ans, ils n'avaient jamais songé, ni l'un ni l'autre, à s'enquérir de ce que devenait Geneviève à certaines époques de l'année, car elle disparaissait souvent et pendant assez longtemps chaque fois. Mais l'on ne songe pas à tout. S'ils avaient suivi Geneviève, ils l'auraient vue reprendre, de temps à autres, sa place au sein de cette excellente famille du Château Richer qui l'avait si charitablement accueillie, alors qu'elle voulait dérober à ses persécuteurs la petite Marie-Louise; et ils l'auraient vue déposer, en entrant, le masque humiliant de la folie ; car le calme et le bonheur avaient opéré sur sa raison comme un réactif puissant, et réparé le mal que lui avait fait la peur, pendant cette nuit terrible que n'ont pas oubliée les lecteurs du Pèlerin de Sainte Anne. Geneviève, il y avait alors vingt ans, était entré un soir chez Picounoc, croyant ne trouver encore que la veuve et sa fille. Elle arrivait du Château-Richer, et, ravie, annonçait à ses connaissances l'état désormais satisfaisant de ses facultés mentales. Elle fut étonnée de trouver un berceau où dormait un de ces petits anges à qui le monde, hélas!

coupe bientôt les ailes. Près de ce berceau nul ne veillait. Elle embrassa l'enfant et, pour causer une surprise à la mère qui ne devait pas tarder à paraître, pensait-elle, elle la prit dans ses bras et s'assit au pied du lit, ramenant, pour se cacher, les grands rideaux de fine étoffe du pays. Elle vit entrer Picounoc qui ne la vit point, comme on sait, et qui ne songea pas à son enfant, préoccupé qu'il était de l'horrible forfait qu'il venait de voir. Elle remarqua son trouble et la pâleur de son front; elle entendit ses paroles mystérieuses, le vit prendre un fanal, un plat de ferblanc et sortir précipitamment, tout en regardant autour de lui avec crainte et terreur, comme s'il eut fait une mauvaise action. Aussitôt elle remit l'enfant dans le berceau et sortit. Ceux qui la virent alors et dans la suite dirent: Cette pauvre Geneviève qui se croyait guérie et qui en effet, semblait tout à fait bien, comme elle est troublée! comme elle est folle! c'est la vue du sang, c'est l'aspect de ce meurtre atroce qui l'auront épouvantée de nouveau.

Victor dit adieu à sa fiancée, à sa mère, et s'embarqua pour Québec. Il n'avait plus qu'une pensée maintenant, pensée grande et

noble qui dominait les angoisses de sa douleur et les élans de son amour : sauver son père. Il se rendit à la prison, se fit ouvrir les portes de fer qui se ferment impitoyables sur les condamnés, et entra dans la cellule du grand-trappeur. Le noble prisonnier sourit tristement en recevant sur son front soucieux le baiser de son fils.

—Mon père, dit Victor, ma mère m'a promis d'être courageuse : elle espère et prie. C'est aussi ma coutume de recourir à Dieu avant d'entreprendre une tâche difficile, voulez-vous réciter un *Pater* et un *Ave* avec moi ?

Le prisonner, ému jusqu'aux larmes, tomba à genoux auprès de son fils, et tous deux, les yeux levés sur une humble croix, récitèrent la prière divine.

—Et maintenant, dit Victor, racontez-moi donc vos relations avec Picounoc depuis le jour où il a commencé à souiller la réputation de ma mère.

—Mon enfant, cela est impossible. Je n'ai point pesé ses paroles alors, car nos relations étaient celles de deux intimes ; et tu vois que je ne le soupçonnais pas de trahison puisque

j'ai tué sa femme dans ses bras, croyant que c'était la mienne .....

—Eh bien ! causons de ce meurtre d'abord, peut-être trouverons-nous quelque branche de salut où vous vous accrocherez.

Le prisonnier secoua la tête d'un air de doute.

—Quelle heure était-il alors? demanda Victor.

—Neuf heures du soir, je crois.

—Il faisait noir ?

—Le 24 de septembre, à neuf heures du soir, oui ; cependant à quelques pas on distinguait les gens, mais sans les connaître.

—Comment avez-vous cru reconnaître ma mère ?

—Picounoc a fait brûler une allumette, et j'ai reconnu le châle de Noémie, un beau châle neuf comme aucune autre femme n'en avait, j'en suis bien sûr.....

—Mais ce châle était-il réellement celui de ma mère ?

—Je n'en sais rien.....ta mère pourra mieux que moi éclaircir ce point.

—De qui aviez-vous acheté ce châle ?

—D'un marchand colporteur, un bossu.....

—Un bossu ? un bossu ?.....mais c'est monsieur Chèvrefils, de Ste. Emmélie, celui-là même qui vous a insulté, l'autre jour, quand nous revenions de Saint-Pierre.....

—Vraiment ? Je ne l'ai pas reconnu.....

—Lui non plus ne vous a pas reconnu, car il ne vous eut pas parlé de la sorte.

—Et pourquoi ?

—Mais c'est un de vos anciens amis.....

—Je l'ai vu pour la première et la dernière fois quand il m'a vendu ce châle.....

—C'est singulier ! dites-moi, mon père, ne se trouvait-il pas un bossu parmi vos connaissances ou vos amis ?

—Non, jamais,.....jamais !

—Jamais ?.....Eh bien ! ce M. Chèvrefils m'a dit à moi-même qu'il vous avait intimement connu et que vous avez été amis un jour.

—Où cela ?

—Chez Picounoc.

—Non, où et en quel temps, prétend-il que nous avons été amis ?.....

—Il ne l'a pas dit.....

—Il s'est trompé.

—Vous dites, mon père, que la femme de Picounoc portait un châle semblable à celui de ma mère ?

—Absolument pareil.....

—C'est ce bossu qui les a vendus tous les deux, rien de plus sûr. Serait-il donc complice ? se demanda Victor, frappé d'une idée subite. Que sont devenus vos compagnons de jeunesse ? vos amis ? .....

—Je l'ignore...Les seuls que je reconnaisse sont l'ex-élève, Lefendu, Tintaine et Pousse-don. C'étaient des camarades de chantier.....

—Et vos ennemis ?

—Le vieux chef des voleurs est mort dans la cave du ruisseau, comme tu sais ; Picounoc jouit de la considération de ses concitoyens ; Racette est sorti du pénitencier pour aller se faire chef d'une tribu sauvage ; Ferron..... l'un des plus habiles et des plus pervers, mon camarade d'enfance et mon petit voisin..... Ferron, le docteur au sirop de la vie éternelle, est allé au pénitencier avec Racette..... mais il y a vingt ans de cela.....Les autres doivent être morts ou bien vieux et retirés du vice...

—Il faudra s'assurer de cela.....

—Vous m'avez dit tout à l'heure, mon père, que Picounoc avait brulé une allumette, mais n'avait-il pas un fanal pour s'éclairer dans le jardin ?

—S'il en avait un, il ne l'a pas allumé.....

—N'a-t-il pas dit.....En effet j'oubliais, cher papa, que vous êtes parti cette nuit-là même, et que vous ne pouvez pas savoir ce que cet homme a pu dire ensuite.....Mais, est-ce que nul de vos amis ne s'apercevait que la conduite de Picounoc envers vous ou ma mère, n'était pas irréprochable.....ou du moins sans quelque singularité.....

—Oui, oui, en effet, Paul Hamel le chasseur m'a dit de me défier de lui, une fois, même que cela m'avait un peu refroidi.....

—L'ex-élève !...je l'ai laissé hier... Si j'avais su ! n'importe je le reverrai. Quels étaient alors les meilleurs amis de Picounoc ?

—A Lotbinière, je ne sais pas trop : il n'en avait guère, je crois ; moi je l'avais connu intimement dans les chantiers, c'était différent..... A Québec, il devait en avoir quelques-uns

parmi les habitués de l'auberge de la mère Labourique.....

—Dans la rue Champlain ?

—Oui ! à l'Oiseau de Proie.....

—Je connais cette vieille boutique...On ira, on ira ! .....

Le père et le fils causèrent encore longtemps, puis mettant en Dieu leur confiance ils se séparèrent.

VII

LES FAUX TÉMOINS.

Quelques jours se sont écoulés. Marguerite est triste et se flétrit comme les fleurs du jardin. Pourtant, elle n'est qu'à son printemps, et les fleurs ne tombent que sous le souffle glacé de l'automne. Elle songe aux paroles de son ami, et ces paroles déchirent son âme. Elle rapproche cet avertissement mystérieux et terrible du jeune homme des prières de son père qui voulut la jeter, malgré elle, dans les bras du bossu; elle essaie à deviner pour-

quoi son père était tombé alors à ses genoux, et elle a peur d'en découvrir la raison ; elle veut croire encore, croire toujours à son innocence. Pendant qu'elle est plongée dans cette mer d'amertume, Picounoc l'aborde :

—Tu es assez sage, sans doute, lui dit-il brusquement, pour comprendre qu'il te faut oublier Victor ?

—Mon père, pardonnez-moi, mais je n'ai pas cette sagesse.....si cet oubli toutefois est de la sagesse.

—Tous rapports entre ces gens et nous doivent cesser.

—C'est l'arrivée de M. Letellier, mon père, qui a modifié vos sentiments.

—Il a réveillé un passé que je n'avais réussi à oublier qu'avec peine, tant pis pour lui ! tant pis pour les siens !

—La miséricorde, mon père, est une belle chose, et qui n'en a pas besoin ?.....

Picounoc fixa sur Marguerite un œil scrutateur.

—As-tu vu Victor ? dit-il.

—Oui, mon père.....

—Depuis que j'ai fait arrêter le meurtrier de ta mère ?

—Oui, mon père.....

—Et que t'a-t-il dit ?.....

—Il m'a dit: Quoiqu'il arrive, je t'aimerai toujours.....car, ajouta-elle, l'âme serrée par l'émotion—car, dit-il, les enfants ne doivent pas porter la peine due aux fautes de leurs pères.....

Picounoc réfléchit une minute :

—Et que compte-il faire ? demanda-t-il.

—Sauver son père, répondit Marguerite.....

—Et comment le sauvera-t-il ?

—Je n'en sais rien.

—Je le crois bien que tu n'en sais rien, et lui non plus ne peut le savoir,.....car cet homme, qui fut un jour mon ami, ce misérable qui fut l'assassin de ma femme, le meurtrier de ta mère, ne peut pas être sauvé ! Au reste, ne s'est-il pas avoué coupable lui-même en disparaissant après son crime, pour ne reparaître que vingt ans après, alors qu'il supposait tout oublié !

Marguerite pencha la tête et ne répondit rien.

—J'ai promis ta main, reprit Picounoc, et tu te marieras dans quinze jours.

—Moi me marier dans quinze jours ? dit la jeune fille en se redressant tout à coup dans sa fierté.

—Oui, je le veux, je l'exige.

—Et avec qui me mariez-vous comme cela ?

—Avec Monsieur Chèvrefils.

—Encore lui ! fit Marguerite avec un geste de dédain, encore lui !.....

—Oui, lui ! et cette fois je suis bien décidé.

—Et quel prix m'avez-vous vendue ?

Cette parole hardie et juste fut un coup de foudre pour ce père infâme. Il recula d'un pas et resta muet..... Marguerite le regardait avec cette assurance que donne la pureté de l'intention ou la sainteté de la cause.

—Je ne t'ai pas vendue, reprit Picounoc après quelques instants, mais je veux ton bonheur. J'ai plus d'expérience que toi, et j'espère que tu auras confiance en mon amitié paternelle.....

Marguerite craignit de le voir se jeter encore à ses genoux comme auparavant. Elle

avait peur des larmes si elle bravait les menaces.

—Mon père, dit-elle, nous parlerons de cela plus tard, laissez-moi me retirer je suis souffrante.

Et elle s'éloigna.

Picounoc la regarda s'enfuir. Il eut un sentiment de compassion.

—Pauvre enfant! murmura-t-il, tu ne peux pas être heureuse, car tu es d'une race maudite.....Il faut que tu subisses ta destinée..... Et puis, ajouta-t-il en s'animant, il faut que Djos monte sur l'échafaud!.....

Victor revint à Lotbinière. Il aborda tout le monde, cherchant dans les on-dits quelque bribe utile à sa cause, plantant des jalons pour s'orienter vers le but où il tendait. Il ne recueillit pas grand'chose. Il put s'assurer, toutefois, que la défunte femme de Picounoc n'avait jamais porté de châle comme celui qu'elle avait lorsqu'elle fut tuée. Ce châle avait donc été acheté exprès pour tromper le malheureux Letellier, puis caché avant et après le crime. Il questionna le bossu, mais le rusé compère ne se souvenait de rien. Vic-

tor éprouvait parfois de profonds découragements, et se sentait écrasé sous l'implacable fatalité. Il se débattait contre la force passive de la résistance, la plus redoutable des forces. L'ex-élève lui dit bien que Picounoc, quelque temps avant son mariage, avait déclaré qu'il épousait sa femme sans l'aimer, et qu'il se sentait entraîné vers Noémie. Ce fait, joint à quelques autres, pouvait faire une preuve de circonstance, assez faible il est vrai, mais suffisante pour éveiller le doute dans l'esprit d'un juré, et c'est déjà une bonne chance avec le système d'unanimité qui prévaut ici. Souvent Victor visitait son père toujours sous les verrous, pour lui faire part du fruit de ses recherches et le consoler ; mais le prisonnier ne faiblissait point ; seulement quand le spectre de l'échafaud passait devant ses yeux avec sa honte éternelle, il frémissait et sentait son front devenir humide : c'est que l'ignominie ne serait pas pour lui seul, mais retomberait sur sa femme et sur son enfant. Ah ! l'on peut bien être fort contre le malheur qui nous broie d'un pied impitoyable, mais jamais contre le malheur qui frappe ceux que l'on aime !

....

Il est dix heures du soir et l'on est au 15 d'octobre. Encore douze jours et le sort du prisonnier sera fixé. Entrons dans l'auberge enfumée de la mère Labourique. La Louise, veuve de son mari qui n'est qu'absent, verse à boire à deux vieux habitués ; la bonne femme s'est mise au lit et dort du sommeil des..... endurcis.

—Et comme cela, Robert, vous avez-vu mon mari ? demande la Louise à l'un des buveurs.

—Comme je te vois là, ma fille, répond le vieillard, et il avale son verre.

—Nous avons pinté ensemble toute une nuit, dit l'autre vieillard.

—Et la Asselin ? continue la fille de la mère Labourique.

—Toujours à ta place, répond Robert.....

—Que font-ils pour vivre... ?

—Ils mangent et boivent.....

—Et pour avoir de quoi boire et manger ?

—Ils volent.....

—Mais ils sont plus chanceux ou plus adroits que nous, ajouta Charlot.

—Et ils sont à la veille de se retirer des affaires, dit Robert.

—Même que ton mari m'a dit qu'il allait acheter une terre et vivre paisiblement des rentes des autres, comme un rat dans son fromage.

—Mon Dieu ! que j'ai eu de la peine ! soupira la Louise.

—Cela se comprend.

—Et Asselin ? dit la Louise.

—Pauvre comme deux Jobs.

—Ce que c'est !

—Oui, ce que c'est ! répéta Robert. Il a fermé boutique ces jours-ci, grâce au dernier tour que ton mari lui a joué. Nous étions là, et il y a deux mois au moins que cette belle affaire a eu lieu. C'est réellement un de nos meilleurs coups. La Asselin, une vraie comédienne vient se jeter aux genoux de son mari ; la paix est faite, l'absolution accordée.....Bref pendant que le mari dort enivré d'un bonheur inattendu, sa femme lui donne, je suppose, un doux baiser sur le front, et descend silencieusement de la couche nuptiale. Elle savait où prendre la clef du coffre comme la clef des

champs. En un clin d'œil le tour fut joué. Asselin était ruiné bel et bien, et d'autant mieux que le feu consuma, la même nuit, le ménage et la maison dont il était propriétaire.

—Nous avons raconté cette affaire au bossu de Ste. Emmélie, mais avec une légère variante, dit Charlot. Nous nous sommes fait passer pour les victimes.. ...

La porte de l'auberge s'ouvrit tout à coup, et tous les yeux se tournèrent vers le nouvel arrivé. Les deux compères se touchèrent du coude et clignèrent de l'œil. C'était le bossu qui entrait. Il marcha droit au comptoir. Robert et Charlot firent un pas en arrière.

—Ne vous dérangez pas, Messieurs, dit le bossu, feignant de ne pas les reconnaître.

Les deux vieillards s'effaçaient petit à petit.

—Faites-moi donc l'honneur de prendre un verre avec moi, invita le bossu.

—Merci, nous venons de *prendre*, dit Charlot, en se retirant toujours.

—Venez donc! sans façon..... je ne bois jamais seul, dit le bossu.

Force fut aux deux voleurs de revenir près du comptoir. Le bossu ordonna trois verres

et, tout en vidant le sien, il dévisageait ses nouveaux compagnons.

—Il me semble vous avoir vus déjà, dit-il.

—C'est possible, répondit Charlot, mais à coup sûr, je ne vous ai jamais vu, moi.

—Jamais ! fit le bossu en le fixant de son œil de feu.

—Du moins, répondit Charlot, je n'ai pas souvenir.....

—Vous avez bien changé tous deux, depuis, reprit d'un air moqueur le bossu, et, plus heureux que le reste des mortels, vous avez rajeunis au lieu de vieillir.....

Les deux vieillards se regardèrent avec inquiétude..... C'est que ce soir-là ils portaient fausses barbes et perruques noires. Ils jetèrent un coup d'œil rapide dans la porte pour s'assurer que le nouvel ami était bien seul, puis, comme la timidité n'était pas de longue durée chez eux, ils reprirent leur aplomb.

—Si nous avons changé, reprit Charlot, vous avez dû changer, vous aussi, car, foi de gentilhomme, nous ne nous rappelons pas de vous avoir jamais vu avec cet apanage sur le dos...

Le bossu devint vert de stupeur et ne répliqua rien, mais il comprit que Paméla avait parlé.....Charlot crut avoir blessé la susceptibilité du monsieur, et lui fit des excuses. Allons! pensa le bossu, Paméla n'a peut-être rien dit.....Et il reprit toute son assurance.

—Je vous connais, mes amis, dit-il, si vous ne me connaissez pas. Vous m'avez proprement dévalisé, il n'y a pas longtemps, pour me récompenser de vous avoir bien accueillis. Vous voyez que je vous connais bien et que je sais où vous prendre. Je lis à travers les masques et je descends jusqu'au fond des cœurs. Robert Picouille, Charlot Grismouche, vous êtes deux heureux gaillards, car depuis quarante ans vous courez après la potence sans pouvoir l'atteindre.....Vous voyez que je vous sais par cœur. Il n'y a pas d'oreille indiscrète ici, je suppose, et je puis parler sans crainte ?

—Personne autre que vous et moi, dit la Louise.....

—Et la mère Labourique dort sur les deux oreilles ? demanda le bossu.

—Oui, et quand même elle entendrait, vous n'auriez rien à craindre.

—Oh ! je la connais; aussi ce n'est pas comme mesure de précaution, mais par convenance, que je m'informe d'elle, répliqua le bossu.

Puis s'adressant aux deux voleurs.

—Bien ! franchement, savez-vous mon nom, vous autres ?

—Nous croyons le savoir, répondit Robert, vous êtes M. Chèvrefils .....

—Oui, mais j'ai un autre nom encore.....

Les deux voleurs se regardèrent pour s'interroger.

—Il n'est pas nécessaire de tout dire aujourd'hui, répondit Charlot.

—Nous nous tenons sur la défensive, ajouta Robert.

Le bossu fit une grimace :

—Eh bien ! dit-il, je n'attaque pas. Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, c'est que j'ai besoin de vous.

—Fort bien, à votre service ! répondirent les escrocs.

—Vous avez entendu parler de Djos, le Pèlerin de Ste. Anne ? demanda le bossu.

Les vieillards se mirent à rire.....

—Vous savez qu'il a tué la femme de Picounoc son voisin ?.....

—Connu ! connu ! dirent les vieillards...et ensuite il s'est brulé bêtement dans sa grange.

—Pas du tout ! il ne s'est pas réduit en cendres, mais il s'est rendu invisible pendant vingt ans.....

—Ah ! ..et comment ?.....

—En allant faire la chasse dans les régions du nord.....

—Tiens ! exclamèrent les escrocs, intéressés à ce récit.

—Et il est revenu il y a quinze jours avec son camarade l'ex-élève ou Paul Hamel, qui lui aussi s'était fait trappeur.....

—Mais, Batiscan ! la farce est belle, s'écria Charlot.

—Impayable ! ajouta Robert.

—Je ne serai pas fâché de lui prouver ma reconnaissance pour les services qu'il m'a rendus autrefois, dit Charlot.

—J'ai bonne mémoire aussi moi, continua Robert.

—Et vous, monsieur Chèvrefils, avez-vous

la bosse de la reconnaissance? demanda Charlot.

—Vous ne l'aviez pas jadis, ajouta Robert...

—Vous êtes des drôles, répondit le bossu, mais il ne s'agit pas de cela pour le moment.

—Parlez, vos serviteurs vous écoutent.

—Voici ce que je veux. Picounoc a fait arrêter le meurtrier. La preuve qu'il va produire est forte, mais, en pareil cas, nulle précaution n'est de trop, et il voudrait avoir des témoins pour corroborer le fait .....

—Je comprends, dit Charlot ..... C'est un moyen comme un autre de faire son chemin .....vers le pénitencier.

—Il n'y a rien à craindre, dit le bossu.

—Au contraire, répondit Robert..... le parjure.....

—Vous vous effrayez de rien ; voici, écoutez bien! Vous n'avez pas vu commettre le meurtre, mais vous vous êtes rencontrés à Montréal ou ailleurs avec l'assassin—rien de plus aisé — et vous avez surpris quelques paroles compromettantes, comme celles-ci, par exemple, qu'il disait à son compagnon: J'ai peur d'arriver!..... Ce meurtre que j'ai

commis n'a peut-être pas été oublié...Si j'étais reconnu !.....arrêté ! Rien que cela, ou quelque chose de semblable. Vous ne courez aucun danger. Si l'ex-élève veut contredire vos témoignages, il sera seul et vous serez deux ! Deux contre un, c'est la victoire.....

—Nous y penserons, répondit Charlot. Combien cela paie-t-il ?

—Je vous donne quittance.....Est-ce assez généreux ?

—Oh ! oui, nous n'espérions pas tant..... mais.....

—Quoi ?

—C'est déjà fondu joliment...et voici l'hiver qui approche.....

—Vous êtes impitoyables.

—Bah ! vous êtes riche, monsieur Chèvre-fils,.....et puis le Pèlerin.....quelle satisfaction pour vous !.....comme cela se présente bien !

—Vous comprenez que ce n'est pas mon affaire.....

—Quel dévouement ! fit Charlot avec un sérieux comique.

—Voyons ! vous aurez chacun vingt dollars, est-ce dit ?

—Qu'en dis-tu, Charlot ?

—Qu'en penses-tu, Robert ?

—Va ! pour vingt piastres chacun ; mais c'est peu pour le service.....dit Robert.....

—Et quand le terme criminel ?

—Le vingt-sept de ce mois, répondit le bossu.

—Nous serons à Montréal, vous nous ferez servir les "subpœnas" à l'auberge du Bœuf-gras, près de Bonsecours : Robert Picouille et Charlot Grismouche, bourgeois.....

Le bossu, de retour chez lui, fit un brin de toilette et, tout en faisant une petite marche pour se dégourdir, se rendit chez madame Gagnon.

—Il faut que vous me rendiez un petit service, lui dit-il entre mille autres choses. Je voudrais connaître les moyens de défense que va employer Victor pour essayer de sauver son père.....

—Ses moyens de défense ? répéta la vieille femme en ruminant.

—Oui, ce qu'il va dire, ce qu'il va faire, ce qu'il va essayer de prouver, ou de nous empêcher de prouver.....Quand je dis nous...ce n'est pourtant pas mon affaire.....

—Alors, pour vous être agréable, j'irai voir Noémie et Victor ; je tâcherai de les faire parler ; ils ne se défieront pas de moi.

VIII

LE MENDIANT.

Ce même soir du 15 octobre, un vieux mendiant, arrivé à Lotbinière depuis le matin, montait à pas lents la route qui réunit la concession St. Eustache et le rang du bord de l'eau. Il avait le crâne nu et la barbe blanche. Cette barbe longue tombait en cascades sur sa poitrine. Les habits de ce mendiant n'étaient pas encore ornés de ces capricieuses pièces d'étoffes de différentes couleurs qui trahissent une longue pratique de la profession, et s'ils n'avaient pas, non plus, cet air de jeunesse qui dure si peu, ils n'en étaient pas davantage

rendus à la corde. Ils flottaient entre un passé luisant et un avenir sombre.....Ce mendiant, novice sans doute et honteux encore, n'avait pas osé arborer le sac ; il ne portait donc rien sur son dos.....rien qu'un fardeau de souvenirs pénibles et de mauvaises actions, mais, hâtons-nous de le dire, de remords aussi et de repentance.....Et c'était bien assez. Il arriva en haut de la route, jeta un regard en arrière pour embrasser le chemin qu'il venait de parcourir, le grand fleuve et les campagnes de Deschambeault avec les Laurentides bleues qui les bordent, et un soupir amer souleva sa poitrine. Puis il reprit sa marche lente, le regard fixé sur les maisons blanches du village où il entrait. Il vit des enfants qui jouaient aux portes, et le bonheur inaltérable de ces petites créatures qui ne connaissaient encore rien des angoisses de la vie, l'affecta profondément. Quand les enfants l'aperçurent avec son bâton à la main et sa figure étrange ils se sauvèrent. Je suis donc un objet d'horreur ! pensa-t-il, et ses yeux humides tombèrent sur la route devenue déserte. Il entendit chanter une jeune fille qui rentrait avec un paquet de filace jaune comme de l'or sous le

bras, et son souvenir remonta loin, bien loin vers les jours perdus.....et il secoua la tête comme pour se débarrasser d'une pensée fatigante. Il avait faim, et l'angoisse déchirait ses entrailles plus que la faim. Il était fatigué et ses jambes affaiblies tremblaient. Tout à coup ses yeux parurent chercher quelque chose. Il s'arrêta : C'est bien là, murmura-t-il. Le jour s'effaçait, et, du côté du couchant une bande couleur d'orange avait succédé à l'océan de flamme, comme la pâle sérénité de la vieillesse suit l'éclat du jeune âge. Une lumière venait de briller à la fenêtre de la maison voisine, et, vis-à-vis cette lumière passaient, comme des ombres, les habitants de la maison. Un serrement de cœur inexprimable fit pâlir le mendiant.

—C'est là ! pensa-t-il.....c'est là qu'ils demeurent ! Oh ! vais-je donc entrer pour les voir, les entendre, et m'assurer qu'ils sont heureux encore.....eux du moins, qui n'ont rien fait pour mériter de souffrir !.....S'ils allaient me reconnaître ! Mais non ! impossible ! le chagrin et l'âge m'ont rendu méconnaissable.....Il se dirigea vers la porte de la maison et vit une femme qui pleurait. Mon Dieu

pensa-t-il, est-ce que d'autres misérables auraient continué mon œuvre infâme? Et, traversant le chemin, il alla s'appuyer sur la clôture de cèdre, les yeux toujours plongés dans le triste intérieur. La porte s'ouvrit, un jeune homme parut sur le seuil. Le mendiant ne bougea point, mais il s'appuya comme un homme qui souffre, le front dans sa main. Le jeune homme vint à lui :

—Etes-vous malade, père ? lui demanda-t-il.

Le mendiant tressaillit à cette voix pure et sonore ; il arrêta sur son interlocuteur un regard presque suppliant. Le jeune homme répéta sa demande.

—Oh ! je souffre beaucoup, répondit le vieillard.....

—Venez, entrez ! vous trouverez d'autres personnes qui souffrent aussi, et peut-être plus que vous encore.....Les malheureux se doivent entre eux de la pitié.

—Mère, dit le jeune homme, rentrant suivi du mendiant, ce vieillard a peut-être besoin de quelque chose ; en tous cas, il ne peut coucher dehors, et nous avons un lit.

Le vieillard s'était assis sur une chaise près

de la porte et n'osait lever les yeux sur ses hôtes.

—Je n'ai pas besoin de lit, répondit-il—et sa voix chevrotante trahissait une vive émotion —je dormirai bien là, sur votre plancher, dans un coin, si vous me le permettez.

—Nous avons un bon lit de paille au grenier, reprit le jeune homme, nous vous l'offrons avec orgueil à vous qui dormez sur le plancher, nous l'offririons sans honte aux riches accoutumés à dormir sur la plume, car nous n'en avons pas de meilleur à donner.

—Et vous avez sans doute besoin de manger ? demanda la femme.

—J'accepterai un morceau de pain, madame.

—Du pain, du beurre et du thé, c'est peu, mais enfin avec cela on s'empêche de mourir, dit la femme en apportant sur la table ces humbles aliments qu'elle annonçait.

—Approchez-vous, dit-elle au mendiant...

—Vous êtes bien charitable, madame, reprit celui-ci, et vos bonnes paroles me consolent des avanies que parfois je suis forcé de souffrir.

—Comment ! est-ce qu'il se trouve des âmes assez peu chrétiennes !..... Mais en effet, mon

Dieu !..... reprit-elle, et la tête baissée, elle se détourna pour essuyer les pleurs qui coulaient de ses yeux.

Le mendiant ne vit pas cette douleur étrange, et il dit, répondant à sa première pensée :

—Aujourd'hui même, à midi, je suis entré dans une maison de bonne apparence, un peu en deça des côtes de la rivière du Chêne: j'avais faim, et j'ai demandé l'aumône d'un morceau de pain. Une fille, une servante sans doute, était là ; elle entr'ouve une porte et demande à sa maîtresse si elle peut me secourir.

—C'est un vieillard qui demande la charité, dit-elle.

—La charité ! répond la femme que je n'ai pu apercevoir, la charité ! si je prends le *manche à balai* je vais aller lui en faire une charité, moi ! comme si nous devions nourrir tous ces gueux de fainéants qui traînent les chemins !... comme si nous n'avions pas assez de nos propres dépenses et de nos propres affaires ! Ah ! l'on serait vite ruiné, si l'on écoutait tous ces escamoteurs de confiance !..... Je n'ai jamais vu une paroisse comme celle-ci pour les *quêteux* !..... Il y a peine un mois que nous

sommes ici, et déjà nous avons fait connaissance avec cent figures de coureurs de chemins ! j'aurai un chien pour les empêcher d'entrer ici !.....

—La servante ferma la porte et vint me dire qu'elle n'avait rien à me donner. Elle aurait pu s'en dispenser ; j'en avais assez entendu. Cette parole dure me fit tant de mal que je n'osai plus, de toute la journée, demander rien à personne.

—Pauvre vieillard ! des cœurs aussi insensibles sont rares, heureusement, remarqua le jeune homme, mais quelle peut être cette femme inhumaine ? reprit-il, en s'adressant à sa mère.

—Je ne la connais point, répondit Noémie. Je sais que dernièrement une famille s'est établie à la rivière du Chêne, la famille Gagnon.

A ce nom, le mendiant leva la tête.

—Mais j'ai de la peine à croire, continua-t-elle, que ce soit madame Gagnon qui traite ainsi les pauvres, car on dit qu'elle est très-pieuse. Elle vient à l'église deux ou trois fois par semaine, ne manque pas un office et donne à la quête du dimanche.

—Je ne veux pas faire de jugement téméraire, reprit le jeune homme, mais quelqu'un m'a assuré, et je dirai bien qui, c'est le petit Xavier-Firmin, que monsieur le curé avait dit qu'il ne lui donnerait pas à cette dévote créature la communion sans confession.

—Elle m'a fait mander qu'elle viendrait me voir, te l'ai-je dit, Victor?

—Non, mère, répondit le jeune avocat—car mes lecteurs ont deviné, sans doute, que nous sommes dans la maison de Noémie—non, vous ne me l'avez pas dit..... mais si madame Gagnon traite les mendiants comme vient de nous le dire ce pauvre, elle peut rester chez elle.....Je vais sortir un instant, continua Victor; il faut que je voie le père Normand.

Le vieillard cessa de manger et se retira dans un coin. Il s'apercevait bien qu'il y avait dans cette maison un air de tristesse inaccoutumée. Il n'avait pas vu un sourire sur les lèvres de ses hôtes, pas un rayon dans leurs regards, et une teinte de sérieuse mélancolie était répandue sur leurs figures douces et franches. La femme avait pleuré; des cercles rouges entouraient ses orbites et le sang

paraissait s'être répandu dans l'œil enflammé par le chagrin. L'aspect de cette douleur navrait le mendiant. Il voulait en savoir la cause et n'osait interroger personne. Noémie la première rompit un silence pénible.

—Avez-vous déjà passé par ici? demanda-t-elle au mendiant.....

—Oui, madame, répondit-il, mais il y a bien longtemps....

—Vous devez trouver la *place* joliment changée?.....

—Bien changée! fit-il avec un soupir. Et, comme s'il eut redouté les questions de cette femme, il la prévint en lui demandant:

—Avez-vous encore votre mari, madame? je n'ai vu que votre fils.

Noémie poussa un profond soupir.

—Oui, monsieur, répondit-elle.....

—Est-il malade? est-il absent? se hâta d'ajouter le mendiant.

Noémie se laissa tomber sur une chaise, et se voilant la figure, comme pour cacher sa honte:

—Il est en prison! Monsieur...en prison!...

mais il est innocent !....ah !....bien innocent !... Victor entra.

—Le père Normand n'est pas chez lui, dit-il.

Il aperçut sa mère qui sanglotait.

—Ne te désole point, petite mère, allons ! du courage, tout n'est pas fini..... Et se tournant vers le vieillard.

—Notre affliction est grande, pauvre homme, dit-il, et si le bon Dieu n'a pas pitié de nous, je ne sais ce que nous allons devenir.....

—J'ai été indiscret, répondit le mendiant, et j'ai réveillé sans doute des chagrins qui dormaient.

—Oh ! monsieur, les chagrins ne dorment pas ici !..... oh ! non ! ils veillent depuis vingt ans et plus !..... s'écria Victor, comme exaspéré.....

—Quelle est donc la cause de ces chagrins ? si toutefois, mon indiscrétion n'est pas trop grande.....demanda le vieillard que l'émotion gagnait.

—La cause première est loin, répondit Victor, et ce serait bien long de vous conter toutes les épreuves par lesquelles ma pauvre

mère a passé.....et avant elle et encore mon père ! mon pauvre père !.....

—Votre père ?

—Oui, mon père Joseph Letellier.....

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria malgré lui le vieillard, et ses mains tremblantes passèrent sur ses paupières ridées pour en effacer les pleurs..... A ce cri, Noémie se redressa frémissante.

— Connaissez-vous mon père ? demanda Victor.

Le vieillard ne répondit point. Victor renouvela sa question.

—Oui, murmura sourdement le vieillard, je l'ai connu autrefois.....

—Si vous l'avez connu, écoutez-moi, je vais vous raconter ses malheur ; vous en serez ému, et vous comprendrez notre désolation. Et Victor retraça à grands traits la vie extraordinaire de son père. Il parla de son enfance sans amour et sans soleil, pour lui et pour la petite Marie-Louise ; il rappela l'égoïsme et la cruauté d'Asselin, le tuteur et l'oncle de l'orphelin, et surtout la malice odieuse de la

femme d'Asselin; Il n'oublia ni le Maître d'école infâme, ni les voleurs de la taverne de la mère Labourique, ni le blasphême, ni le châtiment, ni surtout le miracle de la bonne Sainte-Anne. Mais enfin, dit-il, tout cela était passé, fini! et la félicité rayonnait sur les jours du jeune homme assez persécuté. Asselin le tuteur infidèle s'était repenti.....mais il devait aussi porter la peine due à sa femme maudite. Il s'enfuit pour jamais. La plupart des coupables furent punis par la Providence d'une façon évidente. Plusieurs échappèrent, il est vrai, mais Dieu les retrouvera bien, si déjà il ne les a pas punis.....

Un homme restait, un ami de mon père, mais, hélas! un enfant maudit de l'auteur de ses jours, Picounoc, le fils de Saint Pierre, le chef des voleurs.....C'est lui ce Picounoc, ce scélérat, qui est la cause nouvelle de nos misères. Je dis nouvelle, je me trompe, puisqu'elle remonte à vingt ans.

Et de nouveau le jeune avocat, le cœur rempli d'amertume, fit l'histoire de l'astuce et de la méchanceté de Picounoc, qui tue sa femme par les mains d'une victime qu'il veut

immoler en même temps ; et raconte tout ce drame que nous connaissons déjà et qui va se continuer encore quelques jours, pour se dénouer en cour criminelle, le 27 d'octobre..... Et, pendant tout le récit du jeune homme, le mendiant resta la face cachée dans ses mains pâles, sillonnées de grosses veines bleuâtres, et ses épaules eurent de fréquentes secousses comme en éprouvent les épaules de quelqu'un qui gémit, et sa barbe blanche se mouilla peu à peu.

—Merci de votre émotion, merci de vos larmes ! dit le jeune avocat. Cela nous fait du bien de vous voir pleurer avec nous. Notre amitié est peu de chose, mais vous la gagnez toute entière.

—Votre amitié ! votre amitié ! s'écria le vieillard dans un transport soudain, je ne la mérite pas ! c'est le pardon qu'il me faut, c'est le pardon !

Et il vint tomber aux genoux de Noémie et de son fils.....

Rien ne pourrait peindre l'étonnement de Victor et de sa mère. Ils se regardaient muets et pâles, et regardaient ensuite le vieux mendiant sanglotant à genoux devant eux

—Qui êtes-vous donc ? qui êtes-vous ? demanda le jeune homme tout terrifié.....

—Je suis un misérable que le Seigneur a bien châtié, répondit le vieillard.

—Espérez le pardon alors, reprit Noémie, car Dieu est juste et ne punit qu'une fois.....,

—J'espère le pardon de Dieu, car je me repens et je bénis la main qui me tient dans la poussière, balbutia le mendiant; mais je ne puis pas espérer le pardon des hommes..... et pourtant je le demande !.....

—Les hommes ne sont point miséricordieux comme le Seigneur, mais ils doivent pardonner cependant : "Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons... " reprit Victor.

—Ah ! tu es bien le digne enfant de ton père, et Dieu te bénira, murmura le vieillard.

—Qui êtes-vous donc ? répéta Victor.

—Qui je suis ? je suis Asselin ton grand-oncle.

—Mon oncle Asselin ! s'écrièrent à la fois Victor et Noémie.....

—Oui, Asselin votre oncle !.....oh ! je n'ose prendre ce nom que j'ai prostitué.....

—Mon oncle, levez-vous, dit Victor, mon père vous a pardonné..... Je ne veux pas me souvenir du mal que vous lui avez fait.....

Mais le mendiant ne se relevait point. Il fallut le prendre par le bras et le conduire, chancelant, à un siège.

Quand l'émotion fut apaisée, le mendiant dit à son tour comment Dieu l'avait châtié.

—Ma femme a quitté depuis bien des années le toit conjugal, et je ne l'ai revue qu'une fois, il y a deux mois ; mais j'ai senti sa main peser continuellement sur moi. Dieu s'est servi d'elle pour me ruiner. Elle m'a volé, elle a brulé mes bâtisses à maintes reprises, car elle m'avait juré haine et vengeance, parce que, repentant, j'accueillis comme je devais le faire, Djos mon neveu, à son retour de Sainte-Anne, après sa guérison miraculeuse. Je n'ai jamais pu la surprendre, ni la rencontrer ; mais je sais qu'elle dirigeait les coups si elle ne les portait elle-même. Dernièrement, elle est venue à Montréal où je m'étais caché, car on se cache mieux dans une grande ville que dans un village ou une campagne, et elle m'a porté le dernier coup. J'avais vendu ma terre et

monté une auberge fort proprette, dans une rue passante. Elle arrive, se jette à mes pieds, pleure et supplie si bien que je me laisse attendrir. Je l'embrasse et lui donne les clefs de ma maison, car il faut vous dire que je suis seul depuis longtemps: tous mes enfants sont ou mort, ou dispersés dans les Etats-Unis, ce qui ne vaut guère mieux. Dans la nuit, l'on me pille, le feu est mis à la maison, et ma femme disparaît pour ne plus revenir..... J'étais ruiné.....dans la rue.....et, à mon âge, on n'a plus le courage de recommencer à vivre et à travailler..... Au reste, je sais que ce serait inutile: c'est la main de Dieu qui s'appesantit sur moi.....

Victor avait tressailli pendant ce court récit...

—Mon oncle, dit-il, vous resterez avec nous quoiqu'il arrive. Nous avons besoin de l'aide de Dieu pour sortir de l'abîme où nous a précipités la méchanceté des hommes; et Dieu nous aidera, parce que nous lui sommes agréables en pratiquant la miséricorde.

—Oui, mon fils, dit Noémie, soyons miséricordieux pour obtenir miséricorde.

Le vieillard se précipita de nouveau aux

genoux de Victor et de Noémie. Une voiture s'arrêta à la porte. Une femme bien mise entra après avoir frappé !

IX

MADAME GAGNON.

—C'est elle ! murmura Noémie.

En effet, c'était madame Gagnon, la femme charitable dont on avait parlé tout à l'heure, qui venait, selon qu'elle l'avait mandé à Noémie, visiter les âmes affligées et leur apporter quelques consolations.

—Je suis madame Gagnon, dit-elle en entrant ; je viens un peu tard, pardonnez-moi.

—Vous êtes la bienvenue, Madame ; il n'est jamais trop tard pour recevoir des personnes telles que vous.

—Et j'aime mieux, Madame, reprit la Gagnon, que les quelques bonnes œuvres que je fais restent cachées ; Dieu me voit, cela me suffit.

Le mendiant, assis près de la cheminée, fit

un mouvement de surprise à la vue de l'étrangère et, à sa voix, il la reconnut bien pour cette vieille hère qui l'avait si rudement traité quelques heures auparavant. Il se recula dans l'ombre et parut se distraire en bouleversant la cendre du foyer avec les pincettes. Madame Gagnon s'assit près de la table et la première elle reprit la parole.

—On m'a dit, Madame, commença-t-elle, que le bon Dieu vous envoyait une nouvelle et grande épreuve.

—On vous a dit la vérité, répondit Noémie, en soupirant.

—Mais en même temps, reprit la visiteuse, on m'a parlé de votre force d'âme, de votre soumission à la volonté divine, de vos vertus admirables.

—Oh! Madame, épargnez-moi! .....Je suis une femme comme une autre, et la douleur me tue.....

—Je comprends; mais enfin vous ne murmurez pas, vous n'accusez pas le ciel.

—Et pourquoi l'accuserais-je? et pourquoi voudrais-je murmurer? ne sommes-nous pas

sur la terre pour souffrir, et, par la souffrance, mériter le ciel ?

— Oh ! que vos sentiments sont beaux, Madame, et qu'ils me font du bien à moi-même ! Rien ne me fait plaisir comme d'entendre parler ainsi, comme de voir que Dieu est compris et loué par ses bonnes créatures !.....

Le mendiant se tordait sur sa chaise, et sa figure, sous sa barbe blanche, prenait toutes sortes d'expressions.

Victor regardait cette femme avec curiosité, et il pensait : Elle est bien bonne ou bien méchante, pas de milieu ; et, si elle est méchante, elle doit avoir un but caché en venant ici. Puis il dit tout haut.....

—Excusez-moi, Madame Gagnon, je ne vous ai pas demandé si vous vouliez dételer votre cheval.....

—Mon mari est allé plus loin ; il me reprendra en revenant. Je vous remercie bien.

—Son mari ! pensa le mendiant.

—Vous êtes avocat, Monsieur Victor ? demanda la visiteuse.

—Oui, Madame, répondit celui-ci, étonné d'être si bien connu.

—J'espère que vous sauverez votre père, car il est innocent, j'en suis sûre ?

—Madame, je ferai mon possible, et, avec la grâce de Dieu.....

—Mais ce doit être assez facile de sauver un innocent.....

—Pas toujours, Madame.....

—Est-ce que vous craindriez ?.....

—Il y a tant de mauvaise foi, tant de malice dans le monde.....

—Hélas ! oui, vous avez bien raison..... Et ce Picounoc, je pense, n'est pas de *bois de calvaire.*

—Le connaissez-vous ?

—Assez peu, j'habite la paroisse depuis deux mois seulement.

—Vous avez pu le rencontrer ?

—Je l'ai rencontré quelquefois.

—Chez M. Chèvrefils probablement ?

Madame Gagnon, un peu décontenancée par les questions qui tombaient drues et l'intervertissement des rôles, hésita une minute.

—Je suis peut-être indiscret, reprit Victor,

mais voyez-vous, je sais que Picounoc est l'ami intime de M. Chèvrefils, et que M. Chèvrefils est hospitalier et fier de s'entourer de gens marquants.....J'espère bien qu'il l'éloignera de sa maison lorsqu'il le connaîtra mieux.

Madame Gagnon se remit tout-à-fait.

—Vous avez des témoins, reprit-elle, qui prouveront l'innocence de votre père ?

—Il y aura conflit de témoignages, car Picounoc va jurer qu'il l'a vu frapper.

—Vous croyez ?

—J'en suis certain. Il vous l'a dit lui-même, ce me semble ?

—En effet, je crois qu'il a dit quelque chose comme cela.

—Et j'avoue que mon père n'aurait pas dû se sauver..... Cette fuite, c'est l'aveu pour plusieurs.

—Vous avez raison, Monsieur, et c'est, il faut le reconnaître, assez logique.

—Picounoc va largement exploiter ce fait ; il ne se gène pas de le dire ; mais il y a quelque chose qu'il expliquera difficilement, c'est le châle qui a servi à tromper mon père.

—Le châle ? demanda la Gagnon.

—Oui, M. Chèvrefils n'en a-t il pas parlé devant vous ?

—Devant moi ? jamais !

—Il ne vous a pas dit qu'il avait vendu un châle à Picounoc peu de temps avant le meurtre ?

—Non, monsieur.

—Le châle que portait la défunte, quand elle a été tuée..... et qu'elle n'a porté que cette fois-là. C'est peu de chose, si vous voulez, mais enfin pourquoi le détruire ?

—Est-ce qu'il a été détruit ?

—Je n'en sais rien. Pensez-vous qu'il l'ait été, vous ?

—Je ne pense rien du tout.....Je l'ignore, répondit la femme ahurie.

Le jeune avocat s'était levé d'un bond ; il fallait jouer serré. Il ouvrit un tiroir de commode, et en tira un magnifique châle.

—Il n'a pas été détruit ! vous voyez, Madame, et cela va joliment embêter Picounoc.

La Gagnon blêmit et balbutia :

—C'est lui, ça ?

—Lui-même, affirma Victor.

—N'est-ce pas celui de votre mère ? demanda-t-elle timidement.

Victor s'écria d'un accent demi-railleur :

—Madame, vous qui êtes si bonne, vous m'aiderez, n'est-ce pas, à sauver mon père ?

Rassurée par cette exclamation du jeune homme qu'elle ne comprit pas bien, Madame Gagnon promit de faire ce qu'elle pourrait.

—Et quels sont vos moyens de défense ? demanda-t-elle brusquement au jeune avocat.

—Je les cherche, répondit Victor, et quand je les aurai trouvés, comme vous êtes notre amie, je vous les communiquerai.

Il se dit à part soi : Va, ma vieille, je suis aussi fin que toi... ..

Une voiture arriva à la porte.....

—C'est mon mari, dit la Gagnon. Elle se leva, mit un baiser sur le front de Noémie, tendit la main à Victor et sortit.

Le mendiant exaspéré se dressa soudain. Ses yeux lançaient des flammes et ses mains tremblantes se crispaient de fureur : La misérable ! s'écria-t-il, la misérable !

—C'est cette femme qui vous a refusé l'au-

mône ? demanda Noémie presqu'effrayée de la colère du vieillard.

—Oui, c'est elle.....Et on eut dit que ces mots l'étranglaient.

—Elle va peut-être nous sauver! s'écria Victor, en battant des mains d'espérance.....

—Oui, en voulant vous perdre, répondit le vieillard.....Et il reprit: la misérable! la misérable!.....

X

LA CHASSE AUX PREUVES.

Cependant l'ex-élève, feignant de croire à la culpabilité du grand-trappeur, avait été voir son ancien camarade Picounoc, et lui avait parlé longuement de cette triste affaire qui de nouveau mettait la paroisse en émoi.

—Picounoc, tu aurais dû pardonner, lui dit-il; après vingt ans d'expiation, cet homme, s'il est coupable, doit être absous.

—Pourquoi est-il revenu ? répondit brusquement Picounoc.

—Pour revoir sa femme ; c'est assez naturel.

—Il a eu tort.

—Peut-être ; mais dis-moi donc, ne comptes-tu que sur ton seul témoignage pour le faire condamner ?

—C'est assez.

—Tu pourrais te faire illusion..... On n'envoie pas un homme à l'échafaud de gaieté de cœur.

—N'importe !...

—Prends garde : quelquefois en prouvant trop, on ne prouve rien du tout.....si tu manquais ta preuve.....ou si elle était démolie de quelque manière ? As-tu songé à cela ?

—Pourquoi y songer ?

—Pour ne rien faire de trop, ou de mal. Il est toujours bon de réfléchir avant d'agir ; il est bon de savoir où peut conduire le chemin que l'on prend.

—Es-tu venu ici pour me faire des sermons ?

—Pas du tout ; mais pour te dire que tu es entré dans une route épineuse.

—J'en sortirai bien.

—Je suis ton ami, eh bien ! écoute : à ta

place, je n'aurais pas fait arrêter Djos, mais je lui aurais fourni les moyens de s'en aller avec sa femme.

—Avec sa femme ?

—Sans doute : mais, allons ! tu n'as plus de prétentions de ce côté, j'espère ?

Picounoc baissa la tête et rougit quasiment :

—Ce qui est fait est fait, dit-il.

—Je sais une chose, moi, reprit l'ex-élève, c'est que Djos n'est pas coupable.....

—Comment ! il n'a pas tué ma femme ?

—Oui, il l'a tuée, mais pas de mystère ! tu sais comment et pourquoi ; eh bien ! moi, je témoignerai en sa faveur.

—Toi ? que peux-tu dire ? tu ne sais rien de l'affaire.

—Tu verras !.....

—Vas-tu te vendre ou jurer le mensonge pour plaire à ton ami ?

—Et toi que vas-tu faire pour me venir moraliser comme ça ? ne sera-ce pas un mensonge que tu viendras jurer ? n'as-tu pas peur de te contredire ou de manquer de sang froid ? Tu

vas être roulé sur le gril, je t'en préviens : tu n'as qu'à te bien tenir.

—Si tu es venu ici pour m'insulter, Paul, tu peux t'en aller. .....

—M'en aller ! batiscan ! on ne me déloge pas de cette façon ? Non, je ne suis pas venu pour t'insulter, mais pour t'avertir que la Providence se joue des desseins des hommes. Vous autre vieux criminels vous êtes bien rusés ; mais vous négligez toujours un détail insignifiant, et c'est ce qui vous perd. On se défie des sages et ce sont les fous qui nous attrapent. Ces pauvres fous ! ils sont plus utiles qu'on ne serait porté à le croire.

—Veux-tu parler de Geneviève ? demanda Picounoc presque épouvanté.

—Sois tranquille, tu le sauras assez tôt.

—Mais je n'ai rien dit, je n'ai rien fait devant cette folle qui put me compromettre, reprit Picounoc avec un malaise visible.

—Ces personnes-là recueillent tout.....

—Et qu'a-t-elle pu dire ?

—C'est mon secret.....et le sien !.....

L'ex-élève avait atteint son but. Il s'était

dit : Picounoc, depuis vingt ans, a dû se compromettre par quelque parole aux yeux de Geneviève qui est tant de fois entrée dans sa maison ; et s'il redoute les déclarations mêmes de la pauvre insensée, il s'efforcera de la faire disparaître. Ce sera une preuve de circonstance qui, ajoutée à d'autre, aidera à éclairer la justice. Maintenant que j'ai peut-être exposé les jours de cette femme, à moi de la protéger.

Victor ne put voir Marguerite qu'un instant, au moment où, un soir, elle passait pour se rendre à l'église. Les deux jeunes gens s'aimaient toujours avec autant d'ardeur et de fidélité ; mais ils sentaient qu'une ombre menaçante montait, montait, qui bientôt les envelopperait tout entiers, et, dans leur terreur, ils n'osaient plus regarder l'avenir.

Victor retourna à Québec pour rendre de nouveau à son père un compte exact de son travail. Le grand-trappeur songea longtemps à la parole imprudente de la Gagnon, s'accrochant à ce futile détail comme un homme qui se noie s'accroche à une faible branche. Les malheureux ne demandent qu'à espérer. Mais quand Victor lui dit l'hypocrisie de cette

femme, et quand il lui raconta dans tous les détails l'histoire du vieux mendiant, il se leva, comme fou de terreur, et, tombant à genoux devant son crucifix, il y demeura longtemps prosterné. Quand il se releva, il vit que Victor pleurait. Alors il lui mit les mains sur la tête en disant:

—Mon fils, je te bénis!.....car tu as pardonné en mon nom. Prends soin de ton vieil oncle et continue la tâche noble mais difficile que tu as entreprise.

Victor se sépara de son père pour continuer ses recherches. Il descendit au Foulon par le grand escalier, qui se trouve vis-à-vis de la prison, et prenant la rue Champlain, se dirigea vers la basse ville. Rendu à la porte de l'auberge de l'Oiseau de Proie, il s'arrêta un instant, comme indécis, puis, tout à coup il entra. La Louise et sa mère éprouvèrent un mouvement de vanité, car un pareil visiteur ne se présentait pas souvent.

—Vous ne me connaissez pas, Mesdames, dit Victor, mais moi je sais que j'ai une dette de reconnaissance à vous payer.....

— Vous, Monsieur! reprit vivement la Louise ?

—De la part de mon père, Madame.

—Qu'est-ce qu'il dit donc ce monsieur-là ? demanda la vieille Labourique.

La Louise ne fit pas attention à la demande de la mère qui se mit à grogner. Victor reprit :

—Quand je vous aurai dit que je suis le fils de ce petit Djos qu'un jour vous avez pris dans la rue et protégé, vous me comprendrez, Madame.

—Djos ! vous dites ? vous êtes le garçon de Djos ?.....

—Djos ! il parle de Djos ! redemanda la vieille, qui grogna de plus en plus, parce que la Louise ne l'écoutait point.....

—Oui ! je suis son garçon ! .....

—Voyez donc ce que c'est !.....comme on vieillit ! Il me semble que c'est hier que j'ai trouvé dans la rue ce pauvre petit garçon qui pleurait.....reprit la Louise, avec émotion..... Mère ! continua-t-elle, entraînant Victor auprès de la vieille, c'est le garçon de Djos, notre ancien petit Djos !.....

—Ah ! non, non, tu badines ! ce n'est pas possible ! exclama la vieille Labourique ; mais

pourtant oui ! je le reconnais.....Son père était comme cela dans sa jeunesse : même taille, même voix, même façon, même figure !..... Ah ! que cela me fait plaisir d'avoir ta visite, mon petit !.....Je suis une vieille mère pour toi.....et oui ! j'ai élevé ton père.....Ah ! le satané enfant, il était bien plaisant, et pourtant il me faisait bien enrager par fois.....Mais approche que je t'embrasse ! .....

Victor dut subir le baiser de cette vieille malpropre, et, de plus, celui de l'autre vieille, la veuve Louise—comme elle se faisait appeler.

—Et comment vont les affaires ? demanda-t-il, après avoir satisfait la curiosité des femmes au sujet de son malheureux père.

—Pas vite, répondit la Louise ; on voit peu de voyageurs.

—Les habitants viennent les jours de marché ?

—Quelques uns.....

—Il en vient de Lotbinière ?

—Quelquefois.

—Picounoc vient-il souvent ?.....

—Il est venu la semaine dernière.

—Oui, je sais, il cherchait des témoins.

—Des témoins, il n'en a pas besoin : il a tout vu de ses yeux, répondit la Louise.

—Il n'est pas bien sûr de réussir.

—A faire condamner votre père ? ce pauvre Djos ?

—Oui ; et de fait, mon père n'est pas coupable.....

—Pourtant il a l'air bien certain...

—Il y a des détails qui l'inquiètent un peu ; il vous l'a dit ?

—La Louise ne répondait pas.....

—Oui, oui, dit la vieille.....tu sais bien ?

—Taisez-vous donc, vieille folle, répliqua brutalement la Louise.

—Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle parle ? demanda le jeune avocat, est-ce que vous n'aimez plus mon père ?

—Elle ne sait pas ce qu'elle dit, reprit la Louise.

—Quelles personnes se trouvaient avec Picounoc ici ? demanda Victor.

Le marchand bossu, dit vivement la vieille Labourique.

—Et Picounoc demandait l'opinion du bossu ?

La Labourique éclata de rire.

—Si vous dites un mot, la vieille, gare à vous ! répondit d'un air menaçant, la fausse veuve.

Victor comprit qu'il y aurait peut-être quelque chose à tirer de ce bouge, et il ajouta, sur sa liste de témoins, les noms des hôtelières.

—Je vous laisse ma carte et mon adresse, dit-il en sortant, et si quelques uns ont besoin de mes services, je suis à leurs ordres.

—Ce bossu, pensa-t-il en sortant, qui peut-il donc être ?.....C'est lui qui a, selon toute probabilité, vendu les deux châles de soie. Il était donc dès lors, ou il est devenu depuis, le complice de Picounoc ? Pourquoi ? Pour de l'argent ? Peut-être. Par vengeance ? Peut-être encore. Il prétend, ce singulier bossu, avoir été l'ami de mon père, et mon père ne le connaît point.....Il faut que je déterre son origine, et que je retrace sa vie.

XI

L'EMPOISONNEMENT.

A mesure qu'approchait le terme des assises, l'inquiétude de Picounoc augmentait. Cet homme façonné au mal et roué ne pouvait se défendre d'une vague crainte, car, bien que toute mesure de prudence fut prise de sa part pour tromper la justice et perdre le trappeur, il savait l'œil de Dieu ouvert sur lui, il savait que le hasard frappe des coups inexplicables parfois. Il songeait aux paroles de l'ex-élève, et se demandait si jamais devant cet homme il avait parlé d'une manière compromettante. Et il pensait aussi à Geneviève la folle. De celle-ci il ne s'était guère défié en effet ; mais pourquoi avoir peur du témoignage d'une femme insensée ? et qui songerait à s'en prévaloir ? Il labourait son champ. Le labour d'automne est bon pour le blé, et puis, le prin-

temps est si souvent tardif et long, qu'il est sage de gagner du temps, dès avant l'hiver, en préparant les sillons. Son humeur se ressentait de son trouble intérieur, et ses chevaux subissaient les caprices de son humeur. Il les ahurissait de ses cris, les brûlait de son fouet, et quand la charrue se heurtait à une roche il poussait des jurons formidables. A la maison, il ne se montrait guère plus honnête, et Marguerite souffrait en silence.

Un soir, le bossu arriva à la porte. Picounoc venait de dételer et se mettait à la table. Marguerite versait le thé, cette boisson favorite du Canadien. Le marchand fut accueilli avec empressement d'une part, et, de l'autre, avec une froideur significative. Inutile d'ajouter que l'empressement ne venait pas de Marguerite. Quand la jeune fille eut servi la table, son père la pria de le laisser quelques instants seul avec le visiteur. Elle se rendit à la laiterie, sous prétexte d'écrémer le lait et de brasser une façon de beurre ; mais elle était trop préoccupée pour se liver au travail, et elle donna libre cours à sa douleur.

—Eh bien ! commença le bossu, ça arrive...

—Dix jours encore, ajouta brièvement Picounoc.

—Et ta promesse ? Marguerite est-elle prévenue ?

—Je l'en ai avertie.....mais je crois bien qu'il faudra employer les menaces.....

—N'importe! c'est aujourd'hui lundi, je veux me marier dans huit jours

—On la fera consentir.

—Victor est en peine, je crois, il ne sait trop comment défendre son père, reprit le bossu.

—Il a raison d'être en peine ; d'autres le seraient à sa place. Mais comment le sais-tu ?

—J'ai des agents.....Je suis l'affaire comme si elle était mienne.....et n'es-tu pas mon beau père ?.....

—Eh oui ! eh oui ! fit Picounoc ragaillardi... dans huit jours.....

—As-tu vu Geneviève depuis peu ? demanda le bossu.

—Ma foi ! pas depuis une quinzaine ; elle se cache, je crois.....

—C'est mauvais signe.....pour toi.

—Tu crois ?

—Elle en a peut-être entendu assez ?.....

—Si je savais !

—Trop de prudence vaut mieux que trop de confiance.

—Tu as raison. D'ailleurs cet imbécile d'ex-élève, tout en voulant me menacer, m'a averti d'être prudent et de me défier d'elle.

—Et c'est pour cela qu'elle est disparue ?

—Non, mais.....

—Alors, si tu la trouves, dépêche-la moi, et.....

Les points qui terminèrent la phrase furent, paraît-il, admirablement compris de Picounoc, car sa figure sombre se dérida, et un éclair joyeux sortit de ses paupières. On appela Marguerite.

—Ma fille, commença brutalement Picounoc, je te l'ai dit déjà, et je te le répète en présence de ton futur, tu vas te marier.

—Je ne me sens point de goût pour l'état du mariage, mon père.

—Depuis que vous avez perdu Victor ? demanda grossièrement le bossu.

—Peut être, fit Marguerite, rougissant de dépit.

—Demain en huit, ma fille, reprit le père, le mariage aura lieu, c'est décidé.

—Vous m'avez vendue ? fit-elle amèrement.

—Oh ! il n'y a pas de prix pour vous, Mademoiselle, répondit avec une galanterie de mauvais aloi, le vilain bossu.

—Vous ne craignez donc pas, monsieur, d'épouser une femme qui ne vous aime point ? répliqua Marguerite, qui s'efforçait de devenir menaçante.

—Je suis sûr de votre vertu, Mademoiselle, répondit le bossu.

Voyant bien qu'en effet on comptait sur sa vertu pour l'immoler, la jeune fille s'abandonna à un violent désespoir, et elle eut presque un regret de se voir tant estimée.

Quand le bossu fut sur le point de se retirer, il lui tendit la main, mais elle refusa de lui donner la sienne. Picounoc entra dans une sombre fureur.

—Malheur à toi ! Marguerite, s'écria-t-il, si tu ne fais pas ma volonté !

—O mon père! s'écria la jeune fille, en joignant les mains.....

—Je veux que tu m'écoutes, reprit le père dénaturé ; je veux que tu épouses M. Chèvre-fils, la semaine prochaine ; je veux qu'il te donne, dès ce soir, en ma présence, le baiser des fiançailles!.....entends-tu? et si tu t'insurges contre ma volonté, je te.....

—O mon père, grâce! grâce! supplia Marguerite.

—Je te maudirai!.....

—Ah! non! non! arrêtez! arrêtez! .. tout ce que vous voudrez, mon père.....oui je ferai tout.....je serai soumise.....oui! j'épouserai M. Chèvrefils! mais, mon père.....ne me maudissez pas!.....ah! ne me maudissez pas! .....

—Bon! voilà qui s'appelle parler et comprendre le bon sens..... Donc à mardi le mariage.....

Le lendemain Geneviève la folle, qui n'avait point paru depuis deux semaines, passa devant la porte de Picounoc. Marguerite la vit, l'arrêta, et se mit à causer avec elle, comme si la vieille femme eut pu la comprendre. La pauvre enfant causait bien avec les rosiers, la

verveine et l'Héliothrope qui buvaient les rayons du soleil à travers les vitres de sa fenêtre ; elle pouvait aussi chercher une consolation dans les paroles souvent raisonnables de l'ancienne maîtresse de Racette. Picounoc survint à l'instant même.

—Entre donc, Geneviève, dit-il.

La folle entra.

—Vas-tu loin de ce pas ? lui demanda-t-il.

—N'importe où, répondit Geneviève.

—Marguerite a une commission à te donner.

Marguerite regarda son père avec étonnement, et la folle regarda Marguerite avec une expression d'aise.

—C'est une lettre que Marguerite envoie à son futur, Monsieur Chèvrefils de la rivière du Chêne, tu le connais bien ?

—Oui, répondit Geneviève.

—Ta lettre est sur la table dans la grande salle, Marguerite ; va la prendre et tu la confieras à Geneviève.

Marguerite hésitait, tout ahurie de ce quiproquo.

—Viens, dit Picounoc.

Elle suivit son père dans la salle. Il prit une lettre oubliée sur la table: Tiens, Marguerite, dit-il, adresse-la et l'envoie à M. Chèvrefils.

—Mais, mon père, pas en mon nom, toujours! puisque j'ignore le contenu de cette lettre.

—Le contenu? répéta en riant le madré, tiens! vois! ce n'est pas compromettant. Et, dépliant le papier, il montra quatre pages blanches.

—Alors pourquoi, mon père?..... observa Marguerite.

—C'est mon affaire.....Adresse-la à M. Chèvrefils, et demande à Geneviève de l'aller porter: ce n'est pas plus malin que ça..... Mais glisse ton nom au coin d'une de ces pages.....tu sais, les amoureux!..... ah! il va trouver la chose plaisante, admirable!.....

Marguerite, éprouvant de la répugnance à tracer son nom pour les yeux de ce vilain bossu, fit semblant d'écrire et n'écrivit rien.

—Ecris! te dis-je, s'écria Picounoc, qui s'aperçut de la supercherie.

Elle écrivit, en entremêlant les lettres, "Victor et Marguerite," puis, repliant le papier, le

donna à la folle qui partit pour la rivière du Chêne.

En passant devant la maison de Noémie, Geneviève jeta un coup d'œil dans l'intérieur. Noémie, l'ex-élève et le mendiant, assis ensemble, causaient d'une façon intime. Elle entra.

—Voici l'heure fatale qui arrive, dit-elle, et le triomphe des méchants n'est pas d'une longue durée.

—Les desseins de Dieu sont impénétrables, observa Noémie.

—Le Seigneur, continua la folle, se sert souvent des plus futiles instruments pour opérer de grandes choses ..... Vous direz à monsieur Victor que Geneviève la folle rendra témoignage contre Picounoc et le bossu, et le témoignage de Geneviève confondra les pervers.

—Victor s'en doutait, s'écria l'ex-élève triomphant.....

—Dieu le veuille ! ajouta Noémie.

—Restez avec nous, Geneviève, reprit l'ex-élève.....

—Non, je vais chez M. Chèvrefils, de la part de mademoiselle Marguerite.....

—Un piége, peut-être.....observa le mendiant.....

—Soyez prudente, Geneviève, repartit l'ex-élève, et prenez garde à Picounoc et à son ami, ce sont des hommes dangereux .....

—Je le sais, fit-elle.

—Elle n'est plus folle! Telle fut la pensée qui vint à l'esprit de chacun.

Elle était à peine rendue chez M. Chèvrefils que l'ex-élève, qui ne voulait pas la perdre de vue, rôdait comme un fantôme au milieu des grands chênes de la rivière. Il vit sortir la folle avec un petit paquet à la main. Elle reprit le chemin de Lotbinière: il la suivit. Elle s'arrêta dans une maison à pignons gris et à contrevents rouges, distante d'un quart de lieue environ de la rivière. Il attendit, les yeux fixés sur cette maison.

Le bossu avait souri en voyant Geneviève lui remettre un billet de la part de Marguerite. Il rompit le cachet, et déplia les quatre pages blanches, disant: Chère enfant, tu es bien trop mignonne! Mais quand il eut déchiffré les deux noms enlacés sur le coin de la feuille, il grinça des dents et frappa du pied avec colère.

—N'importe ! vociféra-t-il, je t'aurai.....

Puis, se ravisant tout à coup, il éclata de rire.

—Picounoc ! Picounoc ! s'écria-t-il encore tout haut, quand tu ne réussiras pas, le diable lui-même n'aura que faire d'essayer.....

Il fit plusieurs questions à Geneviève qui lui parut plus égarée que jamais, et prenant un petit paquet tout préparé, il la pria de le donner en passant à Madame Gagnon. En recevant le paquet Madame Gagnon pâlit légèrement, puis ensuite rougit beaucoup. Elle s'approcha de l'armoire et le développa : C'est du thé, murmura-t-elle, et du bon ! ..... Geneviève, il est l'heure de souper, veux-tu prendre une tasse de thé ? demanda-t-elle à la folle.

—Oui, répondit la pauvre femme qui avait faim et soif.

Le thé fut servi. Geneviève le trouva bien fort, bien amer, mais elle en but deux tasses. Réconfortée, elle exprima son intention de partir, et Madame Gagnon ne la retint point. L'ex-élève la suivit de nouveau. Elle avait à peine fait une demi-lieue que sa démarche parut inégale, tantôt lente, tantôt précipitée,

et, de temps en temps, la pauvre femme portait la main à sa gorge comme pour en arracher quelque chose. L'ex-élève la rejoignit. Elle le regarda avec une espèce de terreur instinctive d'abord, mais dès qu'elle l'eut reconnu elle se jeta dans ses bras en s'écriant : Je suis empoisonnée ! Oh ! que je souffre ! J'ai trop tardé à parler ! mon Dieu ! j'ai trop tardé ..... je vais mourir ! .. Picounoc et le bossu... Immédiatement elle fut prise de vomissements abondants, et elle se plaignit d'une soif ardente. L'ex-élève, l'enlevant dans ses bras, la porta dans la maison voisine, et demanda le médecin et le prêtre.....

—J'ai mal à la tête ! j'ai mal à la tête ! criait la malheureuse en se tenant le front dans ses deux mains..... Et à chaque minute elle demandait à boire, et toujours la boisson ramenait le vomissement. Quand le prêtre arriva, ses traits étaient déjà profondément altérés, ses pieds et ses mains refroidis, et le pouls à peine sensible laissait deviner une prochaine syncope. Le médecin avait été appelé dans une autre paroisse. En son absence l'ex-élève qui connaissait bien les simples, administra divers médicaments pour favoriser l'ex-

pulsion du poison ingéré. Mais après quelques heures d'attente il commença à douter du succès. Le cas était dans la forme suraiguë, excessivement grave par conséquent. Le prêtre épia les moments de repos que le mal laissait à la moribonde, et remplit son saint ministère. La pauvre infortunée tomba dans le délire, et, dans cette nouvelle folie, elle disait une quantité de paroles inintelligibles; mais entre toutes, les mots fanal, chandelle, cheminée, revenaient souvent. On l'interrogea dans ses moments de calme; mais elle parut avoir perdu la mémoire. Une fois seulement elle s'écria, comme se souvenant tout à coup: —Oh! oui! le fanal! cherchez le bien!

Enfin son visage pâle comme la cire prit une teinte violacée, ses forces décrurent rapidement, sa peau se glaça, et elle rendit l'âme à Dieu. Il y avait sept heures seulement qu'elle était sortie de chez Madame Gagnon.

Il y eut enquête et il fut constaté comme toujours que la défunte était bien morte. Personne ne fut arrêté alors, et Madame Gagnon restait sous l'égide de sa bonne renommée. L'ex-élève ne voulait pas donner l'éveil aux enne-

mis du grand-trappeur : il aimait mieux les laisser s'endormir dans la confiance. Dès qu'ils connurent le résultat de l'enquête et le verdict du jury, le bossu, Picounoc et madame Gagnon, poussèrent intérieurement—car cela se fait—des cris de triomphe. Victor demanda à l'ex-élève pourquoi il n'avait pas, à l'enquête, fait connaître tout ce qu'il savait, de façon à amener l'arrestation des coupables.

—J'ai mon idée, répondit l'ex-élève ; laissons-les s'enferrer eux-mêmes, et se jeter dans le piége.....Seulement je les pousserai bien un peu, sans que cela paraisse. Fiez-vous à moi.

XII

LE FANAL.

Victor, Noémie, le vieil Asselin et leur bon ami, l'ex-élève, ressentirent une vive douleur de la mort tragique de Geneviève : mais ils s'efforcèrent d'en tirer—pour la cause sacrée qu'ils avaient à défendre—tout le bénéfice possible.

—Je retourne à Québec, dit à l'ex-élève, le jeune avocat, et, je ne reviendrai peut-être pas avant la cour ; marchez, voyez, agissez ! Les paroles de Geneviève ont une signification..... La pauvre folle savait quelque chose, et elle a trop tardé à parler. Ce fanal, cette chandelle, cette cheminée, je ne sais ce que cela veut dire, mais à coup sûr cela veut dire beaucoup. Cherchons.....Ce fanal, ce doit être celui..... Mais, non, mon Dieu ! puis qu'il s'est éclairé au moyen d'une simple allumette.....

—C'est vrai ! dit l'ex-élève, saisissant au bond la pensée de Victor, mais Picounoc peut bien avoir prévu le cas.....et qui sait si, dans son témoignage, il ne sera pas fait mention d'un fanal ?.....

—Vous avez raison, mon ami, reprit Victor, vous avez raison !.....Il était neuf heures du soir, alors, il faisait noir, et une simple allumette chimique pour aller au jardin avec sa femme, cueillir des pommes ..non ! non !... Il y aurait du louche en cela. Ce fanal ! cherchez-le, trouvez-le !...Mais, mon Dieu ! après vingt ans ?.....Ah ! c'est folie !..... Et puis si on le trouve, cela ne sera-t-il pas contre nous ?

—Monsieur Victor, cela ne sera pas contre

nous, puisque Geneviève a dit de le chercher... On le cherchera, Monsieur Victor, et, s'il existe encore.....soyez tranquille, on n'a pas passé vingt ans pour rien dans les bois, parmi les sauvages !

Et quand Victor fut parti, l'ex élève se mit à l'œuvre. Il réussit à voir tous ceux qui, le soir du meurtre, étaient venus dans le jardin et dans la maison de Picounoc. Personne n'avait eu connaissance du fanal.....seulement on se souvenait que Picounoc en avait acheté un neuf.

—Arrêtez donc ! dit tout à coup Normand, à qui Paul Hamel parlait de l'affaire, si vous n'avez pas vu François Bernier, vous n'avez pas vu tous ceux qui sont venus au jardin de Picounoc ce soir-là.

—Je ne l'ai pas vu, répondit l'ex-élève, se raccrochant à un dernier espoir.

—François Bernier, qui est un homme à cette heure, n'avait que neuf ou dix ans alors; je me souviens qu'il était là parce qu'en courant il est venu se jeter sur moi, a tombé et s'est démis un poignet. C'est la Catoche qui l'a *remmanché.*

—Je le verrai, reprit l'ex-élève ; où demeure-t-il ?

—Il demeure au troisième rang de Ste. Croix maintenant.

L'ex-élève partit de suite. Le temps d'atteler un cheval et ce fut tout. François Bernier était chez lui. L'ex-élève ne se laissait pas retarder par les préambules :

—Vous êtes allé dans le jardin de Picounoc, n'est-ce pas, lors du meurtre de sa femme ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur, même que c'est moi qui ai ramassé le fanal.

L'ex-élève faillit jeter un cri : Le fanal ? dit-il, et il avait la gorge serrée par l'angoisse ou la fièvre.

—Oui, monsieur, et je l'ai donné à une femme, une pauvre folle qui s'appelait Geneviève.....

—Et savez-vous ce qu'elle a fait de ce fanal ?

—Pour cela non, Monsieur, je n'en ai jamais plus entendu parler..... .

—C'est toujours autant de gagné ! mur-

mura l'ex-élève. Il remercia Bernier, tout surpris de ce qu'un homme se dérangeât pour si peu, et revint à Lotbinière, le cœur joliment refait.

....

Victor assis à son bureau écrivait, et de temps en temps une larme tombait sur le papier étalé devant lui. Le pauvre jeune homme avait peur de ne pas être assez éloquent, assez habile pour sauver son père. Quelqu'un frappa et entra de suite. Ce quelqu'un accusait bien soixante ans, et portait une figure vulgaire et fatiguée.....par le vice, sous un front complètement dénudé.....

—En quoi puis-je vous être utile, Monsieur ? demanda l'avocat.

Le rustre roula son chapeau entre ses doigts : —Je voudrais avoir une *consulte*, Monsieur ; on m'a dit que vous êtes bon avocat.

—Parlez ! je vous écoute.

—Je voudrais poursuivre en dommage un de mes voisins qui a dit que ma femme avait empoisonné une autre femme.

—C'est grave.....

—J'en ai bien le droit, n'est-ce pas ?

—Certainement, et même c'est votre devoir, non pas de poursuivre pour avoir de l'argent, mais pour faire reconnaître l'innocence de votre femme, et faire punir un calomniateur...

—Je voudrais poursuivre pour mille piastres.

—Vous avez tort, parce que l'on croira que vous spéculez sur l'honneur de votre femme.

—Alors faites comme vous l'entendrez.

—Quel est le nom de cet homme?

—André Barabé.....

—Et le nom de votre femme et le vôtre?...

—Gagnon, Madame Alexis Gagnon, de Lotbinière.

Le jeune avocat bondit sur son siége. Il prétexta une douleur névralgique et fit un tour dans la pièce, en s'efforçant de se remettre de sa surprise.

—M'y voici, dit-il, je prends votre cause. Nous irons au "criminel." Elle sera sur le rôle pour le terme prochain. Je vais intenter l'action immédiatement.

—Et vous avez bon espoir?.....

—Oh! oui! restez tranquille, ça va marcher..

—On m'avait dit aussi que je pouvais m'adresser à vous en toute sûreté.....

—Et qui vous a dit cela ?

—Un vieux chasseur arrivé à Lotbinière dernièrement. Les gens l'appellent l'ex-élève, je crois ; je ne sais pas pourquoi, ni ce que cela veut dire.

C'était un tour de l'ex-élève. Il avait mis dans sa confidence ce nommé Barabé, un riche cultivateur, et Barabé n'hésita pas à prêter son concours aux desseins de l'ex-élève en lançant la terrible accusation. Madame Gagnon était défendue par sa grande réputation de piété : c'était bien une protection magnifique. Elle connut les soupçons que l'on tâchait de faire planer sur elle, et poussa son mari, pardon ! son associé, à faire, pour imposer silence aux mauvaises langues, la démarche que nous savons.

Cependant Marguerite voyait approcher avec terreur le jour fixé pour la cérémonie de son union avec le bossu. La pensée de son irrévocable et malheureux destin l'absorbait toute entière, et les douleurs de son âme se manifestaient par la pâleur de son front et la tristesse

de son regard. Elle n'attendait point de secours du monde où elle se trouvait de plus en plus isolée, et elle s'adressait avec plus de ferveur et de foi au ciel qui seul pouvait la sauver encore. Son père croyait qu'elle s'était soumise sans effort et sans amertume. Tout occupé de lui-même il ne songeait guère à sa fille. Et puis son propre sort lui semblait bien autrement important que ce qu'il appelait un caprice d'enfant. Un soir Marguerite resta longtemps assise auprès du foyer. Elle était frileuse et la flamme pétillante ne la réchauffait point. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, ses lèvres étaient brûlantes, et un reflet de pourpre embrasait sa figure. Dieu va-t-il m'exaucer, pensa-t-elle. Elle espérait mourir. La maladie s'aggravait de jour en jour et la fièvre, avec ses hallucinations fantastiques et ses délires navrants, fit oublier à la fiancée le monde réel qui l'entourait, et la transporta dans des régions imaginaires où l'amour et la félicité régnent sans fin.

XIII

LE JOUR SE FAIT

Marguerite ne mourut pas cependant. Elle était mieux, mais faible encore, au grand désespoir du bossu qui voyait son bonheur indéfiniment retardé. L'ex-élève demanda à la voir, et, quand il approcha de son lit, elle sourit avec tristesse. Il lui dit quelques bonnes paroles, puis, lui demanda la permission de chercher dans tous les bâtiments, à commencer par la maison, un fanal qui avait été perdu autrefois. La pauvre enfant n'eut garde de refuser une aussi simple chose, et, pendant plusieurs jours consécutifs, on vit l'ex-élève rôder dans le voisinage des bâtisses de Picounoc, comme un homme qui veut étudier des lieux nouveaux, ou se familiariser avec ceux qu'il connaît déjà, pour exécuter quelque dessein secret. On le vit entrer dans la grange, dans l'étable, dans la bergerie, et n'en sortir chaque fois que long-

temps après. Il se glissa sous le pavé des hangards et des *tasseries ;* il descendit dans la cave de la maison et en interrogea tous les coins et recoins ; il monta au grenier et fureta partout. Un visible découragement commençait à se lire sur son front. Tout à coup une pensée subite lui rendit un faible espoir : la cheminée ! se dit-il, la cheminée dont parlait Geneviève !.....Il courut à la cheminée qui longeait le pignon sans le toucher ; mais, fatalité ! il n'y avait pas d'espace pour le plus petit fanal : Il y a une cheminée au hangard, pensa-t-il, et il retourna au hangard. La sablière qui couronnait le carré du hangard, forçait la cheminée à passer à une distance de six pouces environ des planches du pignon. L'ex-élève eut un tressaillement presque douloureux, tant il eut peur d'une nouvelle déception. Il s'approcha avec crainte de la cheminée, et regarda derrière. Rien ! il n'y avait rien que des toiles d'araignées. Restait encore une chance, pourtant, et la dernière. La sablière était élevée de huit ou neuf pouces au dessus du plancher ; donc sous la sablière, derrière la cheminée, on pouvait fourrer un fanal en le mettant sur le côté. L'ex-

élève se coucha sur le plancher et plongea son bras dans la petite cachette ménagée par le hasard. Il toucha un objet. Un frisson courut dans ses veines et un éclair jaillit de ses yeux. Il saisit cette chose qui se trouvait au bout de sa main, et, tremblant d'éprouver encore une déception, la plus cruelle de toutes, il l'amena à lui. Le fanal ! c'était le fanal ! noir de poussière et enveloppé de fils d'araignées. Il l'essuya un peu et voulut l'ouvrir pour voir s'il n'y avait pas dedans quelque chose d'extraordinaire, mais il était scellé par une bande de papier collé avec de la pâte. Respectons le secret, se dit-il, tout ému, et emportons ce document à la cour.

Picounoc était venu à la ville quelques jours avant l'ouverture du terme, et c'est en son absence que l'ex-élève avait fait ses recherches.

La veille de l'ouverture de la Cour Criminelle, l'ex-élève, tenant sous son bras et précieusement enveloppé dans une gazette, un objet qu'il eut été assez difficile de reconnaître ou de deviner, entra, la figure souriante, dans le bureau de Victor Letellier. Le jeune avocat arpentait la chambre monologuant, gesticu-

lant, comme un homme fortement exalté par une impression subite.

—Si je pouvais prouver complicité ! s'écriait-il, oui, si je pouvais ! Picounoc se trouverait à moitié démoli..... Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es !.....

Il aperçut l'ex-élève : Ah ! bonjour ! dit-il, quelle nouvelle ?...qu'apportez-vous donc là ?

—*Antiquum documentum !* répondit gravement l'ex élève.

—Un vieux document ?

—Le fanal ! mon cher ! le fanal.....

—Le fanal dont parlait Geneviève ?

—Eh oui ! ni plus, ni moins.....qu'est-ce que cela vaut ? je l'ignore. Enfin nous verrons..

Victor prit le fanal des mains de l'ex-élève, le débarrassa de son enveloppe de gazette, le tourna en tous sens.

—Qui l'a ainsi scellé ? demanda-t-il.

—Elle, répondit laconiquement l'ex élève...

—Voilà qui est singulier !.....reprit Victor. Mon Dieu ! fit-il plus haut, y a-t-il donc là de quoi perdre ou sauver mon père !.....Cette

Geneviève n'était donc pas folle autant qu'elle le paraissait ?.....

—Folle ? interrompit l'ex-élève, je pense qu'elle ne l'était pas du tout.....seulement, elle a été imprudente :...elle a trop tardé à parler. Se croyant sûre de triompher et de faire éclater la vérité, elle s'est plu à attendre jusqu'à la dernière heure..... Dieu veuille que toute chance de succès ne soit pas morte avec elle !.....

—Oui, Dieu le veuille !

—J'ai travaillé de mon côté, reprit Victor, et mes recherches n'ont pas été infructueuses.

— Vite, parlez ! qu'avez-vous découvert ? Voilà le courage qui me revient au cœur. Il me semble que le ciel est pour nous enfin.

—J'espère, mais n'ose m'abandonner trop vite à la joie.....si j'allais être déçu !.....Ma pauvre Marguerite ! il faut que l'un de nous soit couvert de honte et abîmé dans la douleur.....

Et Victor, le visage caché dans ses mains, demeura longtemps silencieux.

—Voyons ! qu'avez-vous trouvé ? demanda l'ex-élève, cela m'intéresse fort, allez !.....

—Je connais l'histoire du bossu !.....

—Vraiment !.....

—J'ai remonté à la source de cet homme comme on remonte à la source d'un ruisseau... Il m'a fallu écarter bien des broussailles entassées à dessein, gravir bien des rochers, faire bien des détours ; mais enfin j'ai triomphé des obstacles, et maintenant, je puis lui jeter à la figure, comme une souillure ou un défi, son véritable nom.....

—Il ne se nomme pas Chèvrefils ?

—Il ne s'appelait pas de ce nom il y a vingt ans.....

—L'ai-je connu ?

—Vous avez dû le connaître.....

—Et c'est un vaurien ?

—Pis que cela.

—Un voleur ?

—Pis que cela.

—Un assassin ?

Tout cela ensemble !..... Et c'est l'intime ami de Picounoc ! Vous comprenez ?

—Ça va venir ; laissez faire le procès de Madame Gagnon : On va les envelopper là-

dedans. Ce n'est pas pour rien que l'ex-élève est revenu des régions lointaines du Mc-Kenzie !.....ce n'est pas pour rien qu'il a dit à Picounoc de se défier de la folle ! ce n'est pas pour rien qu'il aura avancé la mort, par sa faute, de cette infortunée Geneviève !..... On ne fait pas les choses à moitié !.....

Victor serra la main du brave chasseur :

—C'est demain, dit il.

XIV

GAGNON *vs.* BARABÉ.

.....

Le 27 octobre est arrivé. Dès avant dix heures la salle d'audience est remplie d'une foule anxieuse. L'arrestation du grand-trappeur a fait du bruit et réveillé bien des souvenirs. Les avocats, revêtus de leur toge noire, entrent avec un air solennel qui impose le respect à la foule et relève à ses yeux la grandeur du tribunal.

—Silence ! fait l'huissier audiencier.

Le juge entre ; le peuple se lève ; l'huissier crie : Oyez ! oyez ! oyez ! Vous tous qui avez quelque procès à la Cour Criminelle dans et pour le district de Québec, approchez et soyez attentifs.

" Vous tous, juges de paix, coroners et autres qui avez des enquêtes ou des obligations de comparaître, déposez le tout devant ce tribunal afin que la justice de la Reine puisse avoir son cours.

" Vous tous, honnêtes gens, qui faites partie du jury de ce district pour notre Souveraine Dame la Reine, répondez de suite et épargnez vous l'amende. *God save the Queen.*

Le grand jury rapporta " *true bills* " accusation fondée contre André Barabé, pour calomnie, et contre Michel Lépingle et Nicolas Calumet, deux jeunes fripons qui se sont bêtement laissés prendre en escamotant une chaîne d'or au célèbre établissement de Duquet, pendant que le chef de la maison, renfermé dans une pièce voisine, causait au moyen du téléphone, avec les employés de son magasin de St. Roch.

Le procès de ces deux jeunes délinquants

fut le premier entendu. Il ne prit qu'un moment, car les accusés plaidèrent coupables. La cause de Gagnon contre Barabé fut appelée ensuite. Beaucoup de gens éprouvèrent un désappointement. Ils n'étaient venus que pour voir le grand trappeur, et le grand-trappeur n'avait pas même paru à la barre des criminels.

Les témoins de la demanderesse se tiennent debout près du banc des juges. Ils sont trois : Ouézime Desruisseaux, Jacques Letendre et Philias Normandeau. Desruisseaux, appelé le premier, entre dans la "boîte" et prête serment.

—Votre nom ? demanda le procureur.

—Ouézime Desruisseaux.

—Vous connaissez l'accusé en cette cause ?

—Je le connais bien.

—Est-ce un homme dont l'opinion et la parole ont de l'influence généralement sur les autres ?

—Il a toujours passé pour respectable et naturellement on a confiance en lui.

—Quand il dit une chose on le croit ?

—Quand cette chose est croyable.

On rit. Silence ! crie l'huissier.

—Est-ce que vous ne croiriez pas plutôt une chose affirmée par lui que par le premier venu ? reprend le procureur.

—Quant à cela, oui.

—Eh bien ! l'accusé vous a-t-il parlé de la demanderesse, depuis la mort de Geneviève Bergeron ?

—Rien qu'une fois, mais aplomb !

—Répétez tout ce qu'il vous a dit.

—Il m'a dit comme ça : Onésime, crois-tu à l'hypocrisie, toi ? Et j'ai répondu en badinant : je crois à tout ce qui est mal.

—Eh bien ! reprit-il, je crois à l'hypocrisie de Madame Gagnon ma nouvelle voisine. Elle va trop souvent à l'église et chez le bossu, et le bossu vient trop souvent chez elle.

—Vous badinez ! une vieille couenne comme ça, que je réponds.

On éclate de rire de nouveau, et de nouveau un formidable " silence" retentit. Le juge s'adressant au témoin lui recommande de ne

rien dire d'inutile, et de rapporter seulement les paroles de l'accusé.

—C'est bien, votre honneur, j'y suis. Donc André Barabé me dit : Je ne crois pas que cette femme soit étrangère à la mort de Geneviève.....

—Pas possible ! .....que je .....pardon ! j'oubliais.

—Geneviève sortait de chez Madame Gagnon, où elle avait bu et mangé, me dit-il encore, et c'est une demi-heure après que les symptômes d'empoisonnement se manifestèrent. Geneviève est morte en sept heures : donc le poison était violent. S'il était violent, il venait d'être administré, et s'il venait d'être administré, c'est chez Madame Gagnon qui l'avait été.....Cela me parut clair et je dis la même chose à d'autres.

—On ne vous demande pas ce que vous avez dit ? reprit le juge.

— L'accusé vous a-t-il dit autre chose ?

—Oui, mais pas à ce sujet-là ....

—Après qu'il vous eut dit cela, perdîtes-vous confiance en l'honnêteté de Madame Gagnon ?

— Oui, raide !

— Et savez-vous si d'autres personnes ont, par le fait de l'accusé, perdu aussi confiance en la demanderesse ? .....

— Oui, Jérome Dufresne, la Maurice Déchéne, la Michel Roy, Archange Pepin, et je pourrais en nommer bien d'autres .....

— Vous n'avez plus rien à ajouter ? demanda l'avocat de la reine.

— Non monsieur.

— *Transquestionné.* — Avez-vous vu Madame Gagnon, depuis la mort de Geneviève ?

— Oui, monsieur.

— Et que vous a-t-elle dit au sujet de cette mort ?

— Que c'était une mort bien extraordinaire, et qu'elle ne pouvait pas expliquer.

— Savait-elle alors que quelqu'un la soupçonnait de ce crime ?

— Elle ne m'en a rien dit.....

— Vous a-t-elle parlé de ce que Geneviève avait mangé ou bu chez elle ?

— Pas un mot.....

— Retirez-vous.

Desruiseaux sortit en s'essuyant le front avec la manche de sa blouse. Jacques Letendre et Normandeau vinrent, tour à tour, subir à peu près les mêmes interrogations et faire les mêmes réponses. Seulement, dans les transquestions, Normandeau rapporta que Madame Gagnon, sachant l'accusation qui pesait sur elle, leva les yeux et les mains au ciel en s'écriant : Dieu soit béni! qui permet que l'on me persécute ici-bas ! Bienheureux ceux qui souffrent la persécution !.....C'est au moins une petite ressemblance que j'aurai avec les saints et le Divin Sauveur.....;

Plusieurs personnes, dans l'assistance, se sentirent touchées par cette vertu aux prises avec la calomnie: d'autres flairaient un scandale nouveau, et commençaient à prendre intérêt au procès. Les témoins de la défense furent appelés. Ils étaient trois aussi, Paul Hamel, Picounoc et la servante de Madame Gagnon.

—Votre nom ? demanda l'avocat.

—Paul Hamel, chasseur, dit fièrement le vieux voyageur. Et il continua sans qu'on eut le temps de l'interroger: Je dis un jour à

M. Victor : j'ai une idée qui peut nous être utile dans notre grande entreprise—Cette grande entreprise, c'était de sauver son père, mon ami, l'ancien Pèlerin de Ste. Anne—Je vais voir Picounoc et tâcher de lui faire croire que Geneviève dont il n'a jamais dû se défier, va lui jouer, au procès, quelque bon tour. En effet, j'accoste l'ancien camarade Picounoc, et je joue si habilement mes cartes que bientôt je m'aperçois qu'il a peur de Geneviève. Alors, que je pense, il y a quelque chose qui va mal pour toi, mon vieux, et je n'ai pas été mal inspiré. Mais je me dis en moi-même: cette pauvre Geneviève est exposée par notre faute, il faut veiller sur elle. En effet, après ce jour je ne l'ai pas perdue de vue.....Cependant elle a été tuée sans que j'aie pu la défendre. Le jour de sa mort, Geneviève fut envoyée par Picounoc à la rivière du Chêne, chez M. Chèvrefils, le bossu, pour porter une lettre. Je la suivis. Quand elle sortit de chez M. Chèvrefils elle portait un petit paquet. Elle reprit le chemin de Lotbinière et entra chez Madame Gaguon, dont la maison se trouve à une distance d'une demi-lieue environ de chez le bossu. J'attendis assis sur la

clôture, à un arpent de la maison, et je repris mon chemin, deux heures après, alors que la défunte fut sortie. Elle ne portait plus de paquet. Je me proposai de la rejoindre et de la faire parler..... Je m'aperçus bientôt qu'elle était sous une influence étrange. Elle chancelait en marchant, se serrait la gorge avec ses doigts et avait des hoquets. Quand elle m'aperçut elle s'écria : je suis empoisonnée !... je vais mourir !... Picounoc et le bossu !....la Gagnon !..... il est trop tard ! Un instant après je fus obligée de la prendre dans mes bras comme un enfant, et de la porter dans la maison la plus proche où elle expira bientôt. Quelques mots qu'elle a dit en mourant : Fanal ! chandelle et cheminée..... m'ont convaincu que quelqu'un avait intérêt à sa mort..... Le lendemain, je sus par la servante de madame Gagnon, que la folle avait bu du thé préparé par madame elle même. Je ne voulus pas, toutefois, faire part de mes soupçons lors de l'enquête, et j'avais mes raisons pour agir ainsi. Quelques jours après je racontai tout, et je dis hautement que madame Gagnon devrait être arrêtée. Pour rendre l'affaire plus piquante je conseillai à André Barabé de lancer l'accu-

sation, et à M. Gagnon de revendiquer, devant les tribunaux, l'honneur de sa femme. Cette affaire est intimement liée au procès qui va commencer bientôt.

Les transquestions ne firent pas broncher d'un point le vaillant témoin, et la Cour prit un intérêt énorme à cette cause qui tournait si fatalement pour la demanderesse. La servante de madame Gagnon fut entendue. Elle dit que Geneviève avait en effet apporté une livre de thé, et qu'elle l'avait remise à madame Gagnon; que celle-ci l'infusa elle même contre son habitude, et le servit à la folle qui en but deux tasses en mangeant du pain et du beurre; qu'aucune autre personne ne but de ce même thé dont le reste fut perdu; qu'il y avait dans l'armoire, quand la folle est venue, du thé pour au moins deux mois encore. Bref, non seulement la demanderesse ne prouva pas qu'on l'avait calomniée, mais elle demeura sous le coup d'un soupçon général, tellement motivé, qu'il était presque une condamnation.

Picounoc fut appelé à son tour. Il parut extrêmement mal à l'aise et troublé. Son masque d'assurance, sa voix nasillarde et couverte le trahirent. Le criminel peut être fort, auda-

cieux et provocateur devant la foule des ignorants et des simples; mais en face de la justice implacable et solennelle; au milieu d'hommes habitués à lire dans les cœurs et sur les figures, habiles à démasquer l'hypocrisie, il n'a pas, d'ordinaire, la puissance de se revêtir de sa fausse livrée, et baisse la tête honteusement.

—Vous connaissez la demanderesse? commença le procureur.

—Oui.

—Depuis longtemps?

—Depuis trois mois environ.

—Elle passait pour une femme comme il faut?

—Oui.

—Que pensez-vous d'elle maintenant?

—Je crois qu'elle est calomniée.

—De sorte qu'à vos yeux elle n'éprouve aucun tort dans sa réputation?

—Sa réputation d'honnêteté et de piété est déjà si bien établie.....

—Saviez-vous que Geneviève devait arrêter chez Madame Gagnon en revenant de la rivière du Chêne?

Objecté comme tendant à incriminer le témoin lui-même. Objection maintenue.

—Madame Gagnon vous a-t-elle, avant ou depuis la mort de Geneviève, parlé de cette pauvre folle ? et en quels termes ?

Objecté comme tendant à faire une preuve qui ne découle pas de la cause. Objection maintenue.

—N'avez-vous pas dit que Madame Gagnon faisait bien de revendiquer son honneur devant les tribunaux ?

—Je puis avoir dit cela ; je puis ne l'avoir pas dit. Ma mémoire s'en va.....

—Vous pouvez vous retirer.

Un homme qui ne triomphait pas c'était Monsieur Gagnon. Il vit bien qu'il s'était fourré dans un guêpier, et il songea à s'en tirer le mieux possible. André Barabé fut acquitté, et, singulier jeu de la fortune, Madame Gagnon et le bossu qui se trouvaient à Québec furent immédiatement arrêtés.

XV

LA REINE *vs* LETELLIER.

Après l'audition de la cause Gagnon-Barabé, l cour s'ajourna. La foule s'écoula lentement et à regret, tant elle était avide de voir se dérouler l'affaire de Letellier, qui venait de se couvrir d'un voile mystérieux, grâce aux témoignages de la servante et de l'ex-élève. Dans toute la ville on ne s'entretint, ce soir-là, que de la femme Gagnon, si malheureuse dans la revendication de son honneur, de Geneviève la folle, et des rapports que pouvait avoir avec le procès du lendemain, la mort subite de cette infortunée.....

Victor et l'ex-élève, rendus confiants par le résultat de la cause qui venait d'être jugée, augurant bien de cette première victoire, le cœur ouvert à l'espérance, entrèrent dans la prison où le grand trappeur se consumait depuis un mois dans l'inaction et l'ennui.

—Espérons! mon père, espérons plus que

jamais! s'écria Victor en se jetant dans les bras du grand-trappeur.

— Quoiqu'il arrive, mon fils, je resterai homme et chrétien.....répondit avec fermeté le prisonnier.

L'entretien fut long entre les trois amis.

Le lendemain matin, à l'ouverture de l'audience, il n'y avait pas plus de monde que la veille, dans la vaste salle, car, la veille, elle regorgeait, mais la foule anxieuse débordait jusque dans les corridors et sous le vieux portique du vieil édifice. Quand le juge fut assis dans son fauteuil surmonté, comme d'une égide, des armes royales sculptées et dorées, les grands jurés rapportèrent "accusation fondée" contre Joseph Letellier. Le greffier debout se tourna vers le fond de la salle.

—Geôlier, dit-il, faites mettre Joseph Letellier à la barre.

Un mouvement onduleux agita la salle, et tous les regards se tournèrent vers le prisonnier qui parut entre deux sergents de police. Letellier était ferme sans forfanterie et résigné sans faiblesse. Personne ne put lire ce qui se passait dans son esprit ; personne ne put voir

sur son front la pâleur de la crainte ni les défis de la jactance .....Le shérif mit devant la cour la liste des jurés, et le greffier procéda à l'appel en ces termes :

—Vous qui êtes sur la liste des jurés pour décider l'issue jointe entre notre Souveraine Dame la Reine et le prisonnier à la barre, répondez à vos noms, sous les peines de droit.

Ensuite il s'adressa à l'accusé et lui dit :

" Les personnes dont vous allez maintenant entendre appeler les noms, sont celles qui vont décider entre Notre Souveraine Dame la Reine et vous, de votre vie et de votre mort. Si donc vous voulez les récuser ou aucune d'elles, vous devez les récuser lorsqu'elles s'avanceront pour prendre le livre et être assermentées, et avant qu'elles soient assermentées, et vous serez écouté.

Les jurés furent appelés. Le prisonnier pouvait en récuser trente-cinq, attendu que l'accusation était capitale, il n'en récusa qu'un seul dont l'intelligence lui parut réellement trop limitée. Alors le greffier leur administra le serment suivant :

—" Vous examinerez bien et fidèlement et

ferez un vrai rapport entre notre Souveraine Dame la reine et le prisonnier à la barre que vous avez maintenant sous votre charge, et donnerez un verdict exact suivant la preuve ; ainsi que Dieu vous aide." Cela fait, et les douze jurés assermentés, il dit à l'huissier de la cour : Comptez les jurés. Celui-ci, après les avoir comptés leur dit : — " Vous, douze hommes, demeurez ensemble et écoutez la preuve qui va vous être soumise." Après cela le crieur fit la proclamation suivante :

— " Si quelqu'un peut informer les juges de notre Dame la reine, le procureur de la Reine, dans l'enquête qui va se faire entre notre Souveraine Dame la reine et le prisonnier à la barre, de quelque trahison, meurtre, félonie ou " *misdemeanor* " par lui commis, qu'il s'avance, et il sera écouté : le prisonnier est à la barre pour subir son procès : que toutes les personnes obligées par cautionnement ou reconnaissance de donner leur témoignage contre le prisonnier à la barre, s'avancent pour donner leur témoignage ; sinon, elles forfairont leurs dites reconnaissances."

Le greffier alors se leva et appelant le prisonnier lui dit :

—"Joseph Letellier, levez la main. Prisonnier, regardez les jurés, jurés regardez le prisonnier, vous qui êtes assermentés, et écoutez l'accusation portée contre lui: Québec, à savoir: Les jurés de notre Dame la reine déclarent, sur leur serment, que Joseph Letellier, de la paroisse de Lotbinière, cultivateur, dans le comté de Lotbinière, n'ayant point la crainte de Dieu, mais obéissant aux inspirations du démon, a, le 24 septembre 1851, dans la quatorzième année du règne de Notre Souveraine Dame Victoria, par violence et avec un bâton, dans la paroisse susdite, dans le susdit comté, commis félonieusement avec malice et préméditation, un meurtre sur la personne d'Aglaé Larose, contre la paix de Dieu et de notre Dame la Reine, sa couronne et sa dignité. A cette accusation il a plaidé non coupable et s'en est rapporté à la décision de Dieu et de son pays que vous représentez. Votre devoir est donc de vous enquérir s'il est coupable ou non du crime de félonie dont il est accusé. Ecoutez maintenant les témoignages.

Pendant cette procédure empreinte d'une triste solennité, et presque lugubre comme les préludes de l'échafaud, une sensation pénible

oppressa bien des âmes dans cette foule compacte qui voulait voir comment un accusé arrive à être convaincu et un crime, puni, par la prudence et la sagesse des lois. L'avocat de la Couronne s'adressant aux petits jurés, leur fit avec un soin méticuleux le récit du meurtre commis il y avait vingt ans, par le prisonnier à la barre, et l'audition des témoins commença. Picounoc, c'est-à-dire Pierre-Enoch St Pierre entra dans la "boîte," et jura, sur les Saints-Evangiles, de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. A sa vue, il y eut un long chuchottement dans l'auditoire.

—Silence! cria l'huissier.

Picounoc fit un suprême effort pour retenir son audace qui tombait, et paraître tout à fait rassuré. Les yeux de la foule qui venaient de se fixer sur lui le brûlaient. Il courba la tête comme pour se recueillir. Il déclina son nom et ses prénoms.

—Vous connaissez l'accusé à la barre? demanda l'avocat de la Couronne.

—Oui, monsieur, c'est Joseph Letellier.

—Vous connaissiez mieux encore Aglaé Larose sa victime?

—Aglaé Larose était ma femme bien-aimée, répondit le témoin, en poussant un soupir.

—Voulez-vous raconter à la Cour ce qui s'est passé dans la soirée du 24 septembre 1851, en rapport avec la cause actuelle.

—Il y a déjà longtemps, reprit Picounoc en relevant hypocritement un visage attristé, il y a déjà longtemps que cette soirée fatale est passée, mais je m'en souviendrai toujours. On m'avait dit que Letellier aimait ma femme ; elle-même m'avoua qu'il la poursuivait de ses assiduités, et la menaçait même de sa vengeance si elle demeurait toujours aussi insensible. J'avertis Letellier, en ami—car nous étions intimes—de respecter ma femme. Il me répliqua que ce qu'il avait dit à Aglaé n'était que du badinage. La chose en demeura là pendant quelque temps. Je surveillai les démarches et les regards de l'accusé, et je m'aperçus bien qu'il n'avait pas renoncé à ses coupables espérances. Mais j'étais sans inquiétude, car la vertu d'Aglaé m'était connue. Cependant Aglaé paraissait triste depuis quelques jours. A la remarque que je lui fis à ce sujet, elle se mit à pleurer, se jeta dans mes bras et me dit :

j'ai peur de Djos—c'est ainsi qu'on appelait Joseph Letellier—il a juré qu'il me tuerait .... Je la consolai de mon mieux et lui répondis que ses craintes étaient vaines .....que Djos n'était ni si méchant, ni si amoureux d'elle qu'elle le pensait.....Cela se passait sept ou huit jours avant la fête de l'église. La veille de la fête de l'église, au soir, ma femme me demanda d'aller avec elle au jardin pour cueillir des pommes. Nous partîmes tous les deux, laissant, pour cinq minutes, notre petite fille seule dans son berceau. Rendus au jardin, nous nous dirigeâmes vers le meilleur pommier, et j'en secouai les branches pour faire tomber les pommes les plus mûres. Ma femme se mit à genoux à terre pour les ramasser à mesure que j'agitais l'arbre. Pendant qu'elle était ainsi penchée, et que j'étais occupé à secouer le pommier, l'accusé s'avança, un rondin à la main. Je ne le vis qu'au moment où, le bras levé, il abattait son bâton sur la tête de ma pauvre femme..... Je poussai un cri, mais il était trop tard. Je reconnus bien Letellier; je l'appelai par son nom, mais il était loin déjà. Je me précipitai au secours de ma femme ; elle n'avait plus besoin de secours, elle était morte. Le bâton lui avait fracassé le crâne.

Ce récit court, succinct et net, gagna à Picounoc les sympathies générales de l'assemblée, et des regards de haîne se dirigèrent dès lors vers l'accusé. Mais ce n'était pas tout, il fallait répondre aux transquestions, et les transquestions sont des écueils où viennent souvent faire naufrage la fourberie et la mauvaise foi.

—Vous avez dit, commença Victor, qu'on vous avait informé des empressements de l'accusé auprès de la défunte, nommez donc quelqu'un de ceux qui alors vous ont donné ces renseignements.

—Plusieurs le disaient ; mais je ne me souviens pas des noms de ces personnes.

—Comment avez-vous pu oublier leurs noms vous qui vous souvenez si bien de ce qu'elles vous ont dit alors ? .....

—Ce n'est pas de ma faute, si je n'ai pas la mémoire des noms.....

—Quelle heure était-il quand vous êtes allés au jardin, vous et la défunte ?

—Environ neuf heures du soir.

—Et quand le meurtre a eu lieu ?

—Environ une vingtaine de minutes plus tard.

—Faisait-il noir ?

—Oui, passablement.

—S'il faisait noir, comment avez vous pu reconnaître l'accusé ?

—Nous avions un fanal.

—Comment était ce fanal ?

—De ferblanc percé à jour.

—Qu'est-il devenu ?

—Il m'a été volé ce soir-là, car je ne l'ai jamais revu depuis.

—Le reconnaîtriez-vous si vous le voyiez ?

—Je le pense.

—Est-ce lui, ce fanal ? Et l'avocat montra au témoin le fanal trouvé par l'ex-élève .....

—Picounoc le prit, l'examina attentivement comme on fait d'une connaissance, et répondit :

—C'est lui, ou c'en est un pareil : mais il n'était pas attaché comme ça par une lisière de papier.

—A-t-il été longtemps allumé ?

—Pas bien longtemps dix ou quinze minu-

tes peut-être, je ne me rappelle pas au juste.

—L'aviez-vous allumé avant de sortir de la maison ?

—Oui, du moins je le crois.

—Maintenant dites à la cour, s'il vous plaît, comment était habillée votre femme ce soir-là.

—Je ne m'en souviens plus.

—Avait-elle un châle sur ses épaules ?

—Non.

—Vous veniez de lui acheter un châle de soie ?

—Je ne me souviens pas de cela.

—Comment pouvez-vous dire qu'elle ne portait pas un châle, si vous ne vous souvenez plus comment elle était habillée ?

—Je ne me souviens plus quelle robe elle portait.

—Et vous jurez qu'elle n'avait pas de châle ?

—Je le jure.

—Avait-elle un chapeau ?

—Non.

—Ne lui avez-vous pas recommandé de se

couvrir la tête de son châle, à cause du serein ?

—Non, puisqu'elle n'avait point de châle.

—Vous deviez épouser prochainement Madame Letellier qui se croyait veuve ?

—Oui.

—Vous l'aimiez depuis longtemps ?

—C'est possible.

—Vous avez voulu lui faire la cour moins d'un an après la mort de votre femme ?

—Je ne me rappelle pas au juste.....

—Vous l'aimiez avant qu'elle fut.....ou se crut libre ?

—Comme on en aime bien d'autres ?

—Vous l'aimiez quand vous vous êtes marie avec Aglaé Larose ?

—Qui vous l'a dit ?

—Je vous le demande.

—Je n'ai pas remarqué le jour où j'ai commencé à l'aimer.

—N'avez-vous pas souvent dit à l'accusé ..... Djos, ta femme est légère.....ou Djos, défie toi de ta femme ? ou quelque chose comme cela ?

—Je ne pense pas.....

—Ne lui avez-vous pas dit que vous vous feriez aimer de sa femme, si vous le vouliez?..

—Je ne lui ai jamais parlé de cela.

—Vous le jurez ?

—Oui.

—Savez-vous où l'accusé avait pris le bâton dont il s'est servi ?

—Je n'en sais rien.

—N'y avait-il pas des rondins près de la clôture de votre jardin ?

—C'est possible.

—Pourquoi ces rondins se trouvaient-ils là ?

—Je ne m'en souviens pas, assurément.

—Aviez-vous coutume de corder du bois en cet endroit ?

—J'en ai mis quelquefois .....

—Vous avez écrit à M. Chèvrefils le jour de la mort de Geneviève ?

—C'est possible.

—Et vous avez envoyé Geneviève porter votre lettre ?

—Oui.

—Au nom de qui écriviez-vous ?

—En mon nom, je suppose.....C'est-à-dire, c'est ma fille.....

—Entendons-nous. Est-ce vous ou votre fille qui avez écrit ?

—C'est ma fille.....

—Alors, ce n'est pas vous ?

—Elle écrivait en mon nom.

—Pourquoi ?

—Par rapport à son prochain mariage..... de sorte que je puis dire aussi bien que c'est elle qui envoyait cette lettre.

—Combien de pages a-t-elle écrites ?

—Je ne saurais le dire, je ne les ai pas comptées.

—Deux, trois, quatre ?

—Pas si vite.....

—Une page ?

—Plus ou moins.

—A-t-elle signé son nom ou le vôtre ?

—Le mien.....le sien !.....Je n'en sais rien, je ne sais pas lire.

—Et vous savez mentir ! grommela Victor.

C'est bien ; vous pouvez vous retirer.

Picounoc poussa un soupir de soulagement. Il promena son regard dans la salle et toutes les figures parurent lui sourire. Charlot Grimouche fut appelé et assermenté.

—Vous connaissez le prisonnier à la barre ? demanda l'avocat de la couronne.

—Oui, répondit-il, je l'ai vu à Montréal, il y a un mois à peu près. Nous avons soupé et passé une partie de la nuit ensemble à l'hôtel.

—Vous a-t-il parlé de l'affaire du 24 septembre 1851 ?

—Nous avions sablé quelques coups ensemble et nous avions la langue déliée ; nous nous vantâmes d'avoir fait quelques bons coups dans notre vie. Il dit, lui, qu'il en avait fait un, il y a une vingtaine d'années, et qu'il l'avait bien regretté, parce que cela l'avait obligé de fuir et de se faire passer pour mort. Sollicité par nos questions, il avoua qu'il avait tué une femme qu'il aimait beaucoup : Ne parlez de rien, ajouta-t-il, j'espère que l'affaire est oubliée et qu'on me laissera en paix.

Transquestionné, il dit que la femme à la-

quelle l'accusé avait fait allusion se nommait Aglaé. La *transquestion* tournait contre l'accusé. Le témoignage do Robert Picouille fut le même que celui de son ami. Les deux rusés compères s'étaient fort bien entendus. La Couronne fit entendre plusieurs autres témoins pour faire éclater les vertus civiques et les qualités du citoyen Picounoc. L'un d'eux poussa la bonne volonté jusqu'à déclarer qu'il était grandement question de l'élire marguillier à la Noël prochaine. D'autres vinrent déclarer qu'ils avaient entendu dire que l'accusé aimait Aglaé la femme de Picounoc; mais aucun ne put, toutefois, citer un seul fait à l'appui de ces on-dit. D'après tous ces témoignages explicites et formels, il était difficile de croire à l'innocence de l'accusé. Aussi, malgré son apparence honnête et paisible, commença-t-il à perdre les sympathies du publique. Pendant les dépositions des témoins il fronça souvent les sourcils, comme un homme qui sent la colère bouillonner au fond de son âme : il sourit aussi par fois, mais avec amertume. La défense fit comparaître ses témoins à son tour.

L'ex-élève fut entendu le premier.

—L'accusateur et l'accusé sont mes amis du jeune âge, dit-il.

—Il n'y a pas d'accusateur, reprit le juge, M. St. Pierre n'est que témoin, et la cause est celle de la Couronne.

—Monsieur Pierre-Enoch Saint-Pierre, répliqua l'ex-élève, a été maudit de son père, qui avait été maudit du sien aussi lui.

—On ne vous demande pas de faire la biographie de M. Saint-Pierre ou de ses aïeux, observa l'avocat de la couronne, parlez de la cause.....

—Pardon, mon savant confrère, reprit Victor, mais il est nécessaire de bien connaître un homme pour bien comprendre ce qu'il peut faire.....

L'ex-élève continua :

—C'est en ma présence que Picounoc—pardon ! que M. Saint-Pierre.....

On se mit à rire, mais le formidable "Silence !" éclata derechef.

—C'est en ma présence, reprit l'ex-élève, que Saint-Pierre a été maudit de son père, il y a vingt-deux ans de cela. Plus tard

un peu je le rencontrai ; il me dit qu'il se mariait et qu'il n'aimait pas sa fiancée, mais qu'il se laissait faire parce qu'elle possédait une belle propriété. Je le blâmai. Il répliqua : Tiens ! je n'ai pas de secret pour toi ! j'ai aimé, j'aime et j'aimerai toujours. Celle que j'aime, tu la connais, c'est Noémie. Elle est la femme d'un autre. Eh bien ! puisque de ce côté le bonheur m'est ravi, je n'estime plus les femmes que d'après leur dot, et je voudrais devenir veuf tous les ans pour me remarier toujours avec des filles avantageuses.

—Si tu parlais sérieusement, que je lui répliquai, j'irais de ce pas avertir ta fiancée : Je suis sérieux, qu'il me répond, je suis un maudit et le fils d'un maudit, donc il faut que je fasse mon œuvre.

Ces premières paroles du témoin à décharge bouleversèrent profondément la salle toute entière, et les idées les plus opposées jaillirent tout à coup de partout : Quel est le monstre ? quel est le martyre ? est-ce l'accusé ? est-ce l'accusateur ? se demandait-on avec effroi. Et l'on cherchait à deviner, sur les traits impassibles de Letellier et sur la figure hypocrite de Picounoc, le secret de ce mystère.

L'ex-élève continua : Je prévins la défunte, et j'avertis aussi l'accusé, car de ce moment je perdis toute confiance en Picounoc,—pardon ! en Saint-Pierre—mais ni Aglaé Larose, ni Joseph Letellier ne s'occupèrent de mes avis. Je partis pour l'ouest quelque temps après le meurtre d'Aglaé. Je savais bien que Letellier était accusé de ce meurtre ; mais j'ai toujours pensé qu'il y avait une ruse en cette affaire, et quoique ne m'expliquant pas la fuite ou la mort de Djos Letellier je ne le croyais pas coupable. Un jour, il y a trois mois de cela environ, nous étions réunis, sauvages et trappeurs, dans une petite chapelle, au fort Providence, sur le lac des Esclaves. Le grand-trappeur arriva. Nous le connaissions tous comme chasseur et l'aimions beaucoup, mais nous ne savions ni son nom véritable, ni d'où il venait. Jamais il n'avait voulu desserrer les dents à ce sujet. Ce grand-trappeur d'alors, c'est l'accusé d'aujourd'hui. Moi je me mets à parler de Lotbinière, à propos du vieux chef des Couteaux-jaunes, le Hibou-blanc, qui venait de se trahir et de s'avouer un Canadien renégat, autrefois instituteur. Ce misérable s'appelait Racette de son vrai nom, et il avait bien mal-

traité, quand il faisait l'école, mon ami Djos Letellier. Là dessus je chante pouille au vieux renégat, et je ne sais comment, mais j'arrive à dire : Pauvre Djos ! s'il n'avait pas eu tant d'ennemis, il serait encore heureux, son enfant ne serait pas orphelin— tous les yeux se braquèrent sur le jeune avocat– et sa femme ne serait pas veuve, sa femme ne serait pas veuve, remarquez bien cela !

—Sa femme veuve ? me dit le grand-trappeur qui pleurait.

—Et oui, depuis vingt ans.

—Tu te trompes ! qu'il ajoute en secouant la tête, Djos a tué sa femme dans un moment de folle jalousie.

—Il ne l'a pas tuée puisque je l'ai vue il y a cinq ans, que je riposte ; c'est la femme de Picounoc qu'il a tuée !.....

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie le grand-trappeur en tombant à genoux.

—Le missionnaire lui demande ce qu'il a. Il pleurait comme une Madelaine, et criait : Noémie ! Noémie, pardon !..... ah ! je n'ai pas tué ma femme ! .....mon Dieu, soyez béni !...

—Toutes ces choses me sont bien restées dans la tête, allez ! ça m'a fait assez d'impression. Et tout le monde pleurait dans la chapelle.....

Et dans la cour aussi, pendant cette rapide et pittoresque exquisse du témoin, bien des gens s'essuyaient furtivement les yeux.

—Voilà, votre honneur, une lettre du missionnaire du fort Providence qui confirme le récit du témoin, dit le jeune avocat, et il déposa sur la table, parmi d'autres documents, la lettre que le juge fit lire de suite.

—Alors poursuivit l'ex-élève, je revins de suite au pays avec le grand-trappeur, pour éclaircir cette triste et inexplicable affaire. Comme je l'ai dit, dans mon témoignage, hier, j'ai fait croire à Picounoc que Geneviève la folle pourrait peut-être nous être plus utile qu'il ne le croyait. Et Geneviève a été empoisonnée quelques jours après. Dans son délire elle a parlé de fanal, de chandelle et de cheminée..... J'ai compris que cela avait rapport au meurtre d'Aglaé, et je me suis mis à chercher. J'ai fouillé partout. A la fin, derrière la cheminée du hangard de Picou..... pardon ! de M. Saint-Pierre, j'ai trouvé le fanal que

voici. Je ne sais pas ce qu'il va dire, par exemple, ce fanal.....

La cour éclata de rire malgré la solennité de la circonstance.

Transquestionné. — L'accusé a avoué, en votre présence, qu'il a tué Aglaé Larose, la femme de Saint-Pierre ?

—Pour ça, oui ! mais il croyait avoir tué sa propre femme, comprenons-nous. Il pensait l'avoir surprise dans les bras de Picounoc.....

—Qui a conseillé à l'accusé de revenir au pays ?

—Personne. Il s'est dit comme ça : Puisque c'est la femme de Picounoc que j'ai tuée, j'ai été le jouet et l'instrument d'un grand scélérat; allons à la grâce de Dieu : il faut que la clarté se fasse..... Et nous sommes partis tous deux.

La fortune inconstante allait tourner encore, et l'accusé apparaissait déjà, aux yeux de plusieurs, avec l'auréole du martyre. Madame Letellier fut appelée. Elle parut vêtue de noir et voilée ; mais, pour rendre témoignage, elle rejeta en arrière les replis de deuil de son grand voile, et sa douce figure fit entrer la

compassion dans les cœurs. Victor laissa à son adjoint la tâche délicate d'interroger Noémie.

—Je suis la femme de l'accusée, dit-elle d'une voix émue.

—Après une année de bonheur, Madame, votre mari ne vous a-t-il pas rendue malheureuse en se laissant aller à la jalousie.

—Oui, monsieur..... sans que je puisse deviner pourquoi, il est devenu jaloux.....

—Et il se montrait violent, n'est-ce pas ?

—Que mon savant confrère veuille bien donner une autre tournure à ses questions, et ne pas provoquer ainsi la réponse qu'il désire, observa l'avocat de la couronne.

—Se montrait-il violent ? repartit l'avocat de l'accusé.

—Très-violent.

—Sortait-il souvent ?

—Pour ses travaux seulement.

—Avait-il des amis bien intimes ?

—M. Saint-Pierre était son plus intime ami.

—Avez-vous connaissance qu'on l'ait averti de se défier de son ami ?

—M. Paul Hamel l'en a averti en ma présence.....

—Et votre mari a-t-il profité de cet avertissement?

—Il a répondu à Paul Hamel que c'était probablement le dépit qui le faisait parler ainsi, parce qu'il ne pouvait pas avoir en mariage Emmélie la sœur de Saint-Pierre.

—Vous aperceviez-vous alors que M. Saint-Pierre vous aimait?

—Cela ne me venait pas à l'idée: mais plus tard, lorsqu'il me demanda en mariage, il m'avoua qu'il m'aimait depuis le jour où il m'avait vue pour la première fois.

—Depuis combien de temps sa femme était elle morte quand il vous rechercha en mariage.

—Depuis six mois.

—Et combien de temps avez-vous pris à vous décider à l'épouser?

—Vingt ans.

Il y eut un murmure approbateur dans la salle.

—Où étiez-vous le soir du meurtre?

—A l'église.

—Savez-vous comment le meurtre a eu lieu?

—Oui.....mon mari m'a tout expliqué.

—Raçontez fidèlement, s'il vous plaît?

Le silence, déjà profond, se fit encore plus absolu; chacun retenait son souffle pour ne rien perdre de ce récit nouveau.

—Ce fut Saint-Pierre qui alluma la jalousie dans le cœur de mon mari, en lui disant, à chaque instant, que j'étais légère et oublieuse de mes devoirs. D'abord, mon mari n'en crut rien; mais il m'observa davantage et interprêta mal mes actions les plus innocentes. Il devint véritablement jaloux sans que j'eusse la plus légère faute à me reprocher, Dieu le sait. Quand Saint-Pierre le jugea assez prévenu, il lui jura que je serais à lui-même Saint Pierre quand il le voudrait, et, la veille de la fête de l'église, quand je fus partie pour aller à confesse, il vint de nouveau trouver mon mari et lui dit: Rends-toi ce soir, vers neuf heures, dans mon jardin, et cache-toi bien, tu verras si je suis un menteur. Mon mari répliqua: Ma femme est à l'église.—C'est pour mieux te tromper, répondit Saint Pierre.—Elle

n'aurait pas mis, pour aller courir dans les jardins, le beau châle que je lui ai acheté dernièrement, observa mon mari.—Pour aller au rendez-vous, on ne se fait jamais trop belle, reprit Saint-Pierre. Mon mari, tout bouleversé, se rendit dans le jardin. il prit un rondin sur un tas de bois que Saint-Pierre lui avait montré, comme par hasard, un peu auparavant, et se cacha sous les arbres. L'obscurité se répandit. Alors il entendit venir quelqu'un, et vit deux personnes s'avancer vers la barrière. Quand elles furent entrées, il entendit Saint-Pierre s'écrier : je t'aime !..... et la femme qui l'accompagnait poussa un soupir. Au bout d'un instant Saint-Pierre dit : Asseyons-nous ici, ma douce Noémie—comme s'il m'eut parlé—puis, il ajouta d'autres paroles encore.....et embrassa sa femme..... Il fit brûler une allumette exprès pour se faire voir. Alors mon mari qui se tenait tout près, un bâton à la main, aperçut une femme, la tête penchée sur l'épaule de Saint Pierre, et enveloppée presqu'entièrement dans un châle absolument pareil au mien. Il fut trompé par ce vêtement ; il crut que j'étais infidèle, et il voulut me tuer..... et il aurait eu raison, si.....

Mais, épuisée par ce long effort, Madame Letellier s'affaissa tout à coup et fondit en larmes. On lui apporta un peu de vin et d'eau, et, quand elle se fut remise, on continua à recevoir son témoignage. Picounoc apparaissait déjà comme le plus rusé des monstres.

—Vous avez eu dernièrement la visite d'une dame Gagnon ?

—Oui, monsieur.

—Voulez-vous raconter à la cour ce qui s'est dit alors au sujet du châle de la défunte ?

—Mon fils disait : Il y a quelque chose cependant qui va embarrasser Picounoc, et qu'il expliquera difficilement : c'est le châle.

—Madame Gagnon parut surprise un peu : Est-ce qu'il l'a détruit ce châle ? demanda mon fils.—Je n'en sais rien, répondit-elle.— Ensuite elle se reprit : Il ne m'en a jamais parlé, ajouta-t-elle. Mon fils se leva vivement, ouvrit ma commode:—Il ne l'a pas détruit, Madame, le voici, dit-il, et il déplia le châle que j'avais pris pour aller à l'église, le soir du meurtre....., Madame Gagnon, demeura un instant sans parler, puis elle dit en balbutiant : N'est-ce pas celui de votre mère ?

—Etiez-vous l'amie de la défunte Aglaé ?

—Oui.

—Vous a-t-elle jamais dit que votre mari l'importunait de ses assiduités ?

—Jamais. Elle m'a dit que c'était une fausse rumeur que des méchantes langues faisaient courir.

Transquestionnée. — Savez-vous, madame, si la défunte avait un châle semblable au vôtre ?

—Je ne lui en ai jamais vu.

—Avez-vous entendu dire qu'elle en eut un ?

—Jamais.....

—Si elle en avait eu un, croyez-vous que vous ou les voisines en eussiez pris connaissance de quelque façon ?

—Si ce châle devait servir à induire mon mari en erreur, il a dû être tenu caché.

—C'est tout, Madame, vous pouvez vous retirer.

Le médecin Noël Dubois fut cité à son tour. Il dit qu'un jour, pendant que penché sur le berceau de l'enfant du prisonnier, il regardait,

en causant avec la mère, la petite créature, le prisonnier entra subitement, et, se montrant animé de la plus sotte jalousie, l'accabla d'injures et l'appela séducteur de femme. Il dit aussi que l'accusé passait pour bien jaloux...

Madame Gagnon comparut. Elle arriva escortée de deux hommes de police, car elle était prisonnière depuis la veille. Elle regarda l'assistance d'une façon suppliante, car elle n'avait encore rien perdu de son hypocrisie. Vieille, laide, rousse et l'air bégueule, elle ne pouvait compter que sur son mérite pour s'attirer les cœurs.

—Votre nom, madame? demanda Victor.

—Eugénie Laroche, femme Gagnon, monsieur.

—Eugénie Laroche? répéta Victor en la regardant fixement.

—Oui, monsieur, reprit la vieille, est-ce que mon nom ne vous va pas?

On se mit à rire, et l'huissier imposa son éternel "silence!"

—Depuis quand êtes-vous dans la paroisse de Lotbinière?

—Depuis un mois et demi environ.

—Vous avez été chez Madame Letellier, il y a quelques jours, pourquoi ?

—Pour la consoler de ses peines .....

—Vous avez regardé un châle assez joli et bien conservé que l'on vous a montré alors ?

—Oui.....

—Et qu'avez-vous dit ?

—Je ne me rappelle pas d'avoir fait des remarques.

—N'avez-vous pas dit que ce châle appartenait à madame Letellier ?

—Oui, Monsieur.

—Comment saviez-vous cela ?.....

—Parce que.....parce que.....il sortait de sa commode.

—Mais quelqu'un vous affirmait que c'était le châle de la défunte, quelle raison aviez-vous de dire que c'était celui de madame Letellier.....répondez ! Est-ce parce que les deux étaient pareils ?

—Probablement.....

—Et qui vous a dit que les deux châles étaient pareils ?

—Personne.

—Vous l'avez deviné ?.....

La vieille ne voulut plus ajouter un mot. De guerre lasse on dut l'éloigner. Plusieurs témoins vinrent déclarer que Letellier s'était presque tout à coup montré terriblement jaloux. Puis vint Angèle Mercier, femme de Noé Delorme. Elle déclara que lorsqu'elle était enfant, Picounoc la payait pour lui faire dire qu'elle portait des billets doux de la part de madame Letellier au Docteur et de la part du Docteur à madame Letellier, et pour lui faire dire aussi à Joseph Letellier qu'il allait, lui Picounoc, en cachette voir Noémie ; que tout cela était faux.....

La malice hypocrite de Picounoc se dessinait peu à peu, mais sûrement. On voyait un rayon d'espoir briller sur le front du prisonnier. François Bernier, de Ste. Croix, suivit. Il dit que le soir du meurtre de la femme de Saint-Pierre, il avait ramassé un fanal, dans le jardin, et qu'il l'avait donné à Geneviève, une espèce de folle qui demeurait la plupart du temps dans le voisinage. C'est tout ce qu'il savait. Vint ensuite le tour de la petite José Antoine—Héloïse Hamel—qui

était gardienne chez Letellier, le soir du meurtre, pendant l'absence de Noémie.

—Vous étiez gardienne chez Letellier, le soir du meurtre ?

—Oui, Monsieur.

—Quel âge aviez-vous alors ?

—J'avais douze ans, Monsieur.

—Que s'est il passé alors ?

—Madame Letellier m'avait demandé pour avoir soin de son enfant, pendant qu'elle irait à confesse. Je berçais le petit sur mes genoux — Plusieurs sourirent en regardant le petit qui était maintenant le beau grand garçon qu'on appelait M. l'avocat Victor— Je berçais le petit sur mes genoux, continua le témoin. Tout à coup, vers neuf heures ou neuf heures et demie, M. Letellier entre. Il était affreusement changé. Il s'approche de l'enfant, le regarde en pleurant, le prend dans ses bras, l'embrasse plusieurs fois, et me le rend en disant : Aies-en bien soin..... car il n'a plus de mère!

—Sa mère est allée à confesse, que je réponds, il la verra demain.

—Elle ne reviendra plus, je l'ai tuée, qu'il dit d'une voix à faire peur,.....et moi, qu'il ajoute, vous ne me reverrez jamais.....Et il sortit pour ne plus revenir. J'avais peur. J'ai couru avertir le monde.

Le témoignage naïf et concluant de la petite gardienne fut corroboré par ceux à qui en effet, le soir du meurtre, elle alla annoncer la nouvelle de la mort de Madame Letellier.

Le marchand bossu de Ste. Emmélie, prisonnier aussi lui, fut questionné à son tour.

—Geneviève, la pauvre folle morte l'autre jour, vous a porté une lettre le jour de sa mort, demanda le jeune avocat.

—Oui, Monsieur ?

—De la part de qui ?

—De la part de M. Letellier.

—Pouvez-vous dire à quel sujet cette lettre était écrite.....

—Non, Monsieur.....

—Pouvez-vous dire combien de pages d'écriture elle renfermait ?

—Je n'ai pas remarqué ce détail.

—Vous l'avez lue cette lettre ?

—Oui.

—Y avait-il plus d'une page d'écriture ?

—Je ne puis le dire.

—Avez-vous cette lettre ?

—Peut-être la retrouverai-je.

—Saint-Pierre l'a-t-il signée lui-même ?

—Non, puisqu'il ne sait pas écrire.

—C'est une autre personne qui l'a signée pour lui ?

—Apparemment.

—De son nom ?

—Comme de raison.

—Voici, votre honneur, dit le jeune avocat, s'adressant au juge, la déposition certifiée de Mademoiselle Marguerite Saint-Pierre au sujet de cette lettre. Mademoiselle Saint-Pierre est malade et n'a pu venir à la cour.

—Mon père m'a dit d'envoyer à M. Chèvre-fils, par Geneviève, une lettre qui se trouvait sur la table dans la salle. Comme j'éprouvais quelque répugnance à obéir, mon père ouvrit la lettre et, me montrant les quatre pages toutes blanches, il me dit : Tu vois que ce n'est pas compromettant. Il n'y avait pas un

mot d'écriture en effet. Je mis mon nom, entrelacé avec celui de Victor, sur le coin d'une page, et je remis la lettre à Geneviève qui partit pour ne plus revenir.....

MARGUERITE SAINT-PIERRE.

Assermentée devant moi le 25 octobre 1871.
OVIDE FRENETTE,
Juge de paix.

Pendant la lecture de ce témoignage le bossu et Picounoc passèrent par toutes les teintes, depuis la pourpre jusqu'à la lividité, et par toutes les sensations, depuis la honte jusqu'à la rage.

—C'est tout, dit Victor au bossu, vous pouvez sortir.

Eusèbe Asselin fut appelé. Le vieillard que nous connaissons bien entra dans la boîte des témoins.

—Vous teniez hôtel à Montréal dernièrement?

—Oui.

—Avez-vous vu le prisonnier chez-vous?

—Non, jamais à ma connaissance.

—Connaissez-vous Charlot Grismouche et

Robert Picouille, deux des témoins entendus en cette cause ?

—Je les ai bien connus autrefois.

—Sont-ils parmi les personnes que vous voyez ici dans ce groupe ?

—Il y a deux hommes qui leur ressemblent, mais ils n'ont pas les cheveux de la même couleur.

—Allez toucher ces deux hommes que vous croyez reconnaître.

—Les voici, dit le vieillard en montrant Charlot et Robert ; mais je jure que si ces deux hommes sont Robert Picouille et Charlot Grimouche, ils étaient déguisés quand je les ai connus ou ils le sont aujourd'hui.

—Les croiriez-vous sous serment ?

—Non.

Les deux compères gagnèrent la porte instinctivement. Le jeune avocat fit remarquer au juge que ces hommes étaient peut-être venus ici déguisés pour tromper le tribunal, et qu'il était expédient de vérifier la chose. Alors un huissier s'approcha d'eux et s'aperçut qu'en effet ils étaient affublés de perruques et

de fausses barbes.....Ils furent sommés d'en lever ces masques. Le vieux Asselin les regarda fixement pendant quelques minutes :

—Oh ! oh ! je vous reconnais, dit-il...Charlot Grimouche et Robert Picouille ! deux voleurs de profession ! ....Vous n'étiez pas comme cela, non plus, cependant, quand vous êtes venus à Montréal . ...

Les vieux scélérats voulurent s'échapper, mais ils s'aperçurent que certains hommes de police ont le poignet fort. Alors se voyant perdus, ils se prirent à rire :

—N'importe, dit Robert, on a passé une longue jeunesse.....

—Oui, Seigneur ! et un beau brin de vieillesse aussi, répondit Charlot.....

—Vous n'avez pas besoin d'en demander davantage au bonhomme Asselin, reprit Robert, tout ce que nous avons dit, c'est de la blague.

—Et de la belle encore ! ajouta Charlot.....

—Pourquoi agissiez-vous ainsi demanda le juge sévèrement ?

—Charlot se frotta le pouce et l'index comme

un homme qui fait glisser des pièces blanches.

Le juge se leva plein d'indignation.....

—Et qui vous a payés ? demanda-t-il.

—Personne encore, dit Robert, et c'est perdu, à ce que je vois.....

—Mais qui vous a engagés à venir rendre de faux témoignages ?

—Le bossu ! dit Robert.

—Tais-toi donc, repartit Charlot, pourquoi le dire ?

—Faut qu'il y passe lui aussi. On a été pincé, tant pis !

—Quel est ce bossu, demanda le juge ?

—Un bossu riche et laid qui travaille, paraît-il, pour le compte de M. Saint-Pierre dont il veut épouser la jolie fille, continua Robert.

—C'est le même qui vient de comparaître, reprit Victor, et qui a été arrêté en même temps que Mme. Gagnon, soupçonné comme elle d'avoir empoisonné Geneviève la folle.

—Monsieur Chèvrefils ? dit le juge.

—Chèvrefils, c'est un nom de guerre, répondit Victor, ou plutôt c'est un masque.

Charlot poussa Robert du coude :

Le jeune avocat a éventé la mèche, mon vieux.....je gage qu'il a eu un tête à tête avec Paméla.....

—Fini le bossu ! fini ! répondit Robert. Il va danser au bout de la corde.....

—Quel est le nom de M. Chèvrefils ? demanda le juge.

—Son vrai nom ? se hâta de dire Robert, car il en a pour tous les besoins.....

—Pour la semaine et les dimanches, ajouta Charlot.

—Respectez la Cour ! cria l'huissier, ou vous allez sortir.

—C'est ce que nous voudrions, répliqua Charlot. Et tout le monde éclata de rire.

—Quel est le véritable nom de cet homme, M. Letellier ? demanda de nouveau le juge au jeune avocat.

—Clodomir Ferron, votre honneur, voleur, échappé du pénitencier et assassin.

Deux voix crièrent à la fois : Ferron ! c'étaient Picounoc et l'accusé.

Quand l'émoi fut un peu apaisé, l'interrogatoire continua.

—Connaissez-vous la femme Gagnon qui vient de donner son témoignage devant l'honorable cour ? demanda Victor à Asselin.

—Oui.

—Est-elle digne de foi ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est une femme d'une conduite scandaleuse et.....qui vient de se parjurer.

—Comment pouvez-vous dire cela ?

—Parce qu'elle a juré se nommer Eugénie Laroche, femme Gagnon, et qu'elle se nomme Ombéline Racette, et...qu'elle est ma femme ?

Le vieillard, honteux et chagrin d'avoir à révéler de pareilles turpitudes, courba la tête, et un grand murmure remplit la salle. Le juge ordonna d'amener cette femme et de la mettre en présence du témoin. Quand elle aperçut le vieillard elle recula en faisant un geste de menace ou d'effroi :

—Toi ici ! dit-elle.

—Pour te confondre, misérable ! répondit le vieillard d'une voix sourde et terrible.

—Reconduisez cette femme en prison! ordonna le juge.

—Il reste un dernier témoignage, reprit Victor, qui sait si la pauvre folle lâchement assassinée ne parlera pas du fond de sa tombe. Voici le document qu'elle nous a laissé. Il est scellé, et il ne doit pas l'être par un simple caprice d'une imagination malade. Si votre honneur le permet, je romps l'enveloppe.

Sur un signe du juge, le papier fut coupé et la petite porte du fanal s'ouvrit. Il n'y avait rien dedans qu'un petit bout de chandelle. Le fanal passa de main en main. Personne n'y trouva rien d'extraordinaire d'abord. Tout à coup le jeune avocat s'écria d'un air de triomphe en levant les mains au ciel :

—A quoi tient donc l'intelligence, la science et l'esprit, si une pauvre folle trouve d'un coup ce que nous cherchons si longtemps! La chandelle de ce fanal n'a jamais été allumée!.....

Pendant une minute l'huissier fut impuissant à contenir l'émotion de la foule. Ce simple oubli du meurtrier allait le confondre

à jamais. En examinant le revers du papier qui entourait le fanal, on aperçut quelques lignes d'écriture, et voici ce qu'on lut :

— Picounoc ment quand il dit qu'il s'est servi de son fanal pour s'éclairer ; il doit mentir aussi quand il accuse Djos du meurtre d'Aglaé. Si Djos revient cela pourra le sauver.

GENEVIÈVE BERGERON.

—Pauvre Geneviève ! soupira Victor en essuyant une larme. Pauvre Geneviève ! fit, comme un écho, la voix émue du prisonnier. Et une émotion profonde s'empara de toute l'assistance.

L'avocat de la couronne fit son plaidoyer. Il remémora d'une manière nette, précise, sans passion et sans faiblesse tous les faits que l'on sait déjà. Mais son argumentation parut faible, car tous les témoins à charge venaient d'être convaincus de parjure ou de malhonnêteté. Picounoc seul restait debout, mais sa version du meurtre ne semblait plus naturelle et vraie comme en premier lieu.

— Cependant, conclua le procureur, la société attend de vous le salut, messieurs les jurés, si vous laissez le crime impuni, par compassion ou

par faiblesse, vous sapez les fondements de l'édifice social, et nul n'est à l'abri de la malice des méchants. Si vous croyez, devant Dieu, que l'accusé soit coupable, et que, plus rusé que son ennemi, il ait réussi à déjouer la justice, vous devez le condamner sans merci, car l'hypocrisie augmente la grandeur d'une faute; si, au contraire, vous êtes d'avis qu'il est accusé injustement, et qu'il a été amené à commettre ce meurtre par un concours de circonstances qui l'excusent, vous devez l'acquitter. Si vous avez des doutes, donnez à l'accusé le bénéfice de ces doutes; car il vaut mieux pardonner à tous les coupables que faire périr un innocent.

XVI

LE PLAIDOYER DE VICTOR.

Victor se leva au milieu d'un silence presque redoutable. Il était pâle et un léger tremblement agitait tout son être. C'était la première fois qu'il plaidait en cour criminelle, et dans quelle circonstance, grand Dieu! La

à jamais. En examinant le revers du papier qui entourait le fanal, on aperçut quelques lignes d'écriture, et voici ce qu'on lut :

— Picounoc ment quand il dit qu'il s'est servi de son fanal pour s'éclairer ; il doit mentir aussi quand il accuse Djos du meurtre d'Aglaé. Si Djos revient cela pourra le sauver.

GENEVIÈVE BERGERON.

—Pauvre Geneviève ! soupira Victor en essuyant une larme. Pauvre Geneviève ! fit, comme un écho, la voix émue du prisonnier. Et une émotion profonde s'empara de toute l'assistance.

L'avocat de la couronne fit son plaidoyer. Il remémora d'une manière nette, précise, sans passion et sans faiblesse tous les faits que l'on sait déjà. Mais son argumentation parut faible, car tous les témoins à charge venaient d'être convaincus de parjure ou de malhonnêteté. Picounoc seul restait debout, mais sa version du meurtre ne semblait plus naturelle et vraie comme en premier lieu.

— Cependant, conclua le procureur, la société attend de vous le salut, messieurs les jurés, si vous laissez le crime impuni, par compassion ou

par faiblesse, vous sapez les fondements de l'édifice social, et nul n'est à l'abri de la malice des méchants. Si vous croyez, devant Dieu, que l'accusé soit coupable, et que, plus rusé que son ennemi, il ait réussi à déjouer la justice, vous devez le condamner sans merci, car l'hypocrisie augmente la grandeur d'une faute; si, au contraire, vous êtes d'avis qu'il est accusé injustement, et qu'il a été amené à commettre ce meurtre par un concours de circonstances qui l'excusent, vous devez l'acquitter. Si vous avez des doutes, donnez à l'accusé le bénéfice de ces doutes; car il vaut mieux pardonner à tous les coupables que faire périr un innocent.

XVI

LE PLAIDOYER DE VICTOR.

Victor se leva au milieu d'un silence presque redoutable. Il était pâle et un léger tremblement agitait tout son être. C'était la première fois qu'il plaidait en cour criminelle, et dans quelle circonstance, grand Dieu! La

vie de son père et l'honneur de sa famille pouvaient dépendre de son plus ou moins d'éloquence et d'habileté. Il sentait que le prisonnier le regardait avec plus de crainte encore que d'affection.

—Messieurs les jurés, commença-t-il, vous avez à juger une des causes les plus étonnantes qui aient jamais été soumises au tribunal des hommes. Aurai-je assez d'habileté pour vous l'exposer clairement, assez de prudence pour ne rien omettre d'utile, assez de science pour la bien discuter, assez de forces pour en faire jaillir la glorification de la justice? Ah! si je n'étais soutenu que par l'appât de l'or ou la soif de la gloire, je pourrais défaillir, et je mériterais de succomber; mais j'ai pour aiguillonner mon courage l'amour de la justice et le dévouement filial.

—Messieurs les jurés, reportez un instant vos regards en arrière; tournez vos souvenirs vers Lotbinière, la paroisse de l'accusé; remontez d'une vingtaine d'années le cours de la vie! Voyez-vous sur ce coteau de St. Eustache, cette grande maison blanche, au milieu des arbres qui l'ombragent? Là habitent le

bonheur et la paix. Joseph Letellier et Noémie, sa femme jeune et belle, coulent des jours heureux dans la crainte du Seigneur. Leur maison, comme leur cœur, est ouverte à tout le monde, et les amis sont nombreux. Mais entre tous, celui qui partage le plus souvent la joie des jeunes époux, c'est un voisin, un camarade de l'accusé ; c'est l'ami intime à qui l'on se confie avec le plus de confiance et d'abandon. Mais Noémie est belle, et le voisin est voluptueux. Noémie est vertueuse et le voisin est sans pudeur. Un homme qui se sent brûlé d'une flamme honteuse est un homme voué à toutes les infamies, s'il n'a pas la crainte de Dieu. Ce voisin se laisse donc entraîner sur la pente fatale, et il porte un œil de convoitise sur la femme de son ami. De ce moment l'amitié est finie et l'ami, condamné. L'amitié est remplacée par l'hypocrisie, et l'ami, abusé chaque jour. Par une combinaison diabolique on appelle le mensonge au secours de la volupté, et la femme pure et sainte est accusée auprès de son mari. Les calomnies répétées éveillent la jalousie dans le cœur du mari qui se croit trompé, et la jalousie, couvre d'un nuage toujours me-

naçant la maison jusqu'alors pleine de sérénité. Un jour, enfin, l'accusé trop confiant dans l'ami qui l'abuse, aveuglé de plus en plus, s'imaginant avoir sous les yeux sa femme infidèle, oublieuse de ses devoirs les plus sacrés et de la foi jurée, entre dans une de ces colères qui rugissent à bon droit dans les profondeurs d'un cœur honnête, quand un mari croit voir se consommer sa honte. Il était armé, il frappa.....Il frappa et s'enfuit.....Il entra dans sa maison en pleurant.....Mais écoutez plutôt le témoignage naïf de la petite fille qui gardait, ce soir-là, l'enfant de Noémie : J'étais gardienne chez Letellier le soir du meurtre. J'avais alors douze ans. Madame Letellier m'avait demandé d'avoir soin de son enfant pendant qu'elle irait à confesse. Je berçais le petit sur mes genoux. Tout à coup, vers les neuf heures ou neuf heures et demie, M. Letellier entre. Il était affreusement changé. Il s'approche de l'enfant, le regarde en pleurant, le prend dans ses bras, l'embrasse et me le rend en disant : Aies-en bien soin..... car il n'a plus de mère.

—Sa mère est allée à confesse, que je réponds, et il la verra demain.—Elle ne reviendra

plus! je l'ai tuée, qu'il dit d'une voix à faire peur.....et moi, ajoute-t-il, vous ne me reverrez jamais.....

Quoi de plus fort que ce témoignage dans sa touchante naïveté! Et vous le savez, la femme qui le rend, ce témoignage, est une femme digne de foi, celle-là! et son témoignage se trouve corroboré par les dépositions du voisin chez lequel elle est accourue, le soir du meurtre, pour annoncer la triste nouvelle. Il est donc bien vrai que l'accusé, malicieusement induit en erreur, avait cru tuer sa femme infidèle. Et en effet, il disparut, comme il l'avait déclaré à la petite gardienne, et il voulut être mort pour tous ceux qui l'avait connu. Il brûla sa grange pour faire croire qu'il s'était brûlé avec elle.....Pourquoi vivre, en effet, quand on a perdu, par la plus lâche des trahisons, tout ce que l'on aimait sur la terre? Comment un homme de cœur pourrait-il, le front souillé par l'ignominie de sa femme, voir ses amis et leur sourire? La mort est mille fois plus douce que la vie, dans ces douloureuses circonstances, la mort ou réelle ou feinte. L'accusé choisit la dernière, et, pour tous ceux qui l'avaient connu, il fut mort. Il ne choisit

pas, il fut plus plutôt inspiré de Dieu dont les desseins sont impénétrables. Pendant vingt ans il se tint caché dans les immenses solitudes glacées du Nord-Ouest, et là, sous un nom nouveau, il fit des prodiges de valeur et des œuvres de charité sans nombre ! Il devint la gloire des trappeurs-canadiens et la terreur des sauvages barbares, si bien, qu'on l'appelait partout le grand-trappeur. Il serait encore perdu dans ces régions sans limites, si un événement merveilleux ne lui eut appris qu'il n'avait pas tué sa femme et qu'elle vivait encore. Ici, messieurs les jurés, vous retrouvez de nouveau cette preuve indestructible, irrécusable, de la bonne foi de l'accusé dans son crime et de la malice d'un scélérat qui agit dans l'ombre. Ecoutez encore le témoignage d'un brave et honnête chasseur qui a la crainte de Dieu. Ce témoignage est appuyé par une lettre du rév. père Olivier missionnaire du lac des Esclaves : Voici ce que dit ce fidèle compagnon de l'accusé :

—Pauvre Djos, s'il n'avait pas eu tant d'ennemis, il serait encore heureux !.....son enfant ne serait pas orphelin.....et sa femme ne serait pas veuve !

—Sa femme veuve? me dit le grand-trappeur qui pleurait.

—Et oui, depuis vingt ans.

—Tu te trompes! qu'il ajoute en secouant la tête, Djos a tué sa femme dans un moment de folle jalousie.

—Il ne l'a pas tuée, puisque je l'ai vue il y a cinq ans, que je riposte.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie le grand-trappeur en tombant à genoux. Il pleurait comme une Madelaine, et criait: Noémie! Noémie! pardon! Oh! je n'ai pas tué ma femme! .... Mon Dieu! soyez béni! .....

Messieurs, quoi de plus concluant? La vérité se fait jour de toute part. Elle éclate, elle éblouit.

L'accusé savait bien qu'il avait tué; mais il croyait avoir droit d'exercer cette suprême justice, car il croyait avoir subi un suprême outrage de la part de sa femme. Et qu'on ne dise pas qu'il s'est laissé tromper volontairement. Les machinations les plus habiles ont été mises en œuvre pour l'aveugler et le perdre. Il ne peut être coupable en conscience, car il était de bonne foi et sa con-

science lui disait d'agir comme il l'a fait. C'est un crime purement matériel qu'il a commis, et qui n'offense pas Dieu. Les hommes seraient-ils plus sévères que Dieu lui-même ?

Ou l'accusé savait qu'il n'avait pas tué sa femme, et, alors, il n'eut pas attendu vingt ans pour faire cet acte d'hypocrisie qui pouvait toutefois le conduire à l'échafaud ; car au bout de vingt ans de cette vie étrange, active, accidentée du chasseur, il était devenu un homme tout autre ; il avait dû oublier les attachements d'autrefois, et tout ce qu'il avait aimé, pour se délecter dans sa gloire de grand chasseur et l'enivrante liberté des forêts ; ou il croyait l'avoir tuée, et, alors, il devait s'efforcer de rester inconnu de tous, et ne se révéler que dans une circonstance étrange comme celle qui s'est offerte à lui au bout de vingt ans. Mais ici, certain d'avoir été le jouet ou l'instrument d'une volonté mystérieuse et coupable, il devait se lever et partir, sans songer aux conséquences de sa détermination. Et c'est ce qu'il a fait. Il est venu ! Il est venu pour demander pardon à sa femme qu'il avait outragée par ses lâches soupçons ! Il est venu pour dire au monde

qu'il a été un instrument aveugle et innocent dans les mains de l'hypocrisie ! Il est venu pour soulever le voile qui couvre le mystère d'iniquité, et chercher où se cache l'infâme qui a tramé, pour le perdre, le plus odieux des complots ! Il est venu pour aider la justice à triompher ; pour être l'instrument de Dieu au jour de la vengeance, comme il l'a été au jour de l'épreuve !..... Et, pour cela, il a exposé sa vie, ses dernières espérances et ce qui lui restait de bonheur sur la terre.

Où est donc le coupable ? Voilà ce que je dois chercher avec vous, messieurs les jurés, car il y a un coupable quand il se commet un crime : seulement le vrai coupable n'est pas toujours celui par qui l'attentat est consommé, mais celui qui l'a médité, préparé et fait accomplir. L'autre, comme dans le cas qui nous occupe, n'est qu'un instrument inconscient. Il existe un axiôme bien vieux et bien sage que les criminalistes évoquent toujours avant d'entrer dans les dédales où se cachent les scélérats ; un axiôme qui jette une première lueur dans l'ombre où s'aventure la justice, et la conduit souvent comme un fil d'Ariane jusqu'à la grande clarté du ciel. Cet

axiôme le voici : A qui profite le crime ? En effet, l'on ne commet point un crime pour le plaisir de le commettre ; c'est-à-dire que le crime n'est pas un but, mais un moyen : le moyen d'arriver à la satisfaction d'une passion ; et toutes les passions se réduisent à deux, la haîne et l'amour. Dans l'affaire qui nous occupe, on cherche en vain la haîne. La victime et l'accusé avaient toujours vécu comme de bons et honnêtes voisins, quoiqu'en ait dit Saint-Pierre dans son témoignage intéressé. Et la défunte n'a-t-elle pas avoué elle-même à Madame Letellier, que les bruits que l'on faisait courir sur le compte de Joseph étaient faux et calomniateurs ; et qu'il n'avait jamais manqué de respect envers elle. Et puis ce jeune homme qui venait d'être l'objet d'une immense faveur du ciel, l'objet d'un miracle, pouvait-il tout à coup devenir si profondément méchant, que de tuer une femme qui lui aurait donné un soufflet ? Est-ce donc la satisfaction de l'amour ? Pas davantage. Supposez,—ce qui n'est pas,—qu'il ait aimé la défunte, pourquoi l'eut-il assassinée ? Pour qu'un autre homme ne la possédât point. Mais ne sait-on pas, hélas ! qu'un libertin se

glorifie de partager avec l'époux les faveurs de la femme qu'il a détournée de ses devoirs ? Il arrive qu'un homme plonge le poignard dans le cœur de sa maîtresse, mais ce n'est que lorsque cet homme est ou doit être le premier ou le seul aimé, et croit avoir des droits sur cette femme qui le trahit tout à coup. Mais ici, rien de cela ; et quelle différence ! L'accusé aimait sa femme.....il l'aimait passionnément ; il l'aimait de l'amour le plus jaloux, vous le savez. Et quand a-t-on vu un homme ainsi jaloux avoir, à la fois, deux amours également violentes ? Et quand a-t-on vu un homme jaloux devenir infidèle par habitude ?.....La jalousie peut pousser à l'infidélité, mais c'est la vengeance qui est le principal motif, et si l'infidélité persiste, la jalousie s'apaise nécessairement. Or, ici la jalousie est restée jusqu'au dernier jour dans l'âme ulcérée du malheureux accusé. Donc il aimait sa femme et n'en aimait pas d'autre de la façon que l'on voudrait faire croire.

A qui donc le crime profite-t-il ? Qui pouvait gagner quelque chose par la mort d'Aglaé ? Son mari ? Non, s'il l'aimait, oui, s'il ne l'aimait pas. Car une femme que l'on hait est un fardeau bien

lourd à porter. Nous verrons donc si Picounoc, le premier accusateur, pouvait en ce sens profiter du crime, et nous verrons ensuite pourquoi, s'il voulait se débarrasser de sa femme, il ne l'a pas fait périr lui-même, et nous verrons encore s'il n'avait pas intérêt à compromettre l'accusé et à le perdre.

Et d'abord Picounoc ou Saint-Pierre aimait-il sa femme?

Picounoc se marie, mais il n'aime pas la femme qu'il jure devant le Christ d'aimer et de protéger toujours. Il est parjure une première fois au pied des autels. Et si ce que je dis est vrai, messieurs, ce que je dirai ensuite sera bien facile à comprendre; car, du moment qu'un homme a laissé, de plein gré, le chemin de la vertu et de l'honneur pour entrer résolument dans la voie du crime et de l'infamie, nul ne sait où cet homme s'arrêtera.....parcequ'il ne s'arrêtera que dans l'abîme.....Et ce que j'ai dit est vrai. Ecoutez plutôt le témoignage de Paul Hamel:

—Je rencontrai Picounoc: il me dit qu'il se mariait, mais qu'il n'aimait pas sa fiancée..... qu'il se laissait faire parce qu'elle avait une belle propriété.....Je le blâmai, repart le té-

moin ; il me répliqua : Tiens ! Je n'ai pas de secrets pour toi ; j'ai aimé, j'aime, et j'aimerai toujours. Celle que j'aime tu la connais, c'est Noémie ! Elle est la femme d'un autre, eh bien ! puisque de ce côté le bonheur m'est ravi, je n'estime plus les femmes que d'après leur dot, et je voudrais devenir veuf tous les ans pour me remarier toujours avec des filles avantageuses.—Si tu parlais sérieusement, réplique le témoin, j'irais avertir ta fiancée.—Je suis sérieux, répond Picounoc, je suis un maudit et le fils d'un maudit.....donc il faut que je fasse mon œuvre.

Messieurs, ces paroles épouvantables sont le nœud gordien de la cause qui vous est soumise, et elles expliquent la noirceur de l'homme qui a ourdi ce drame, et la subtilité de ses moyens. C'est un maudit qui veut faire son œuvre, et Dieu sait qu'il l'a faite terrible !

Picounoc, marié et père de famille, nourrissait toujours dans son âme le feu de ses criminels désirs. S'il eut été un scélérat vulgaire, s'il n'eut pas été un homme maudit peut-être, il serait allé aveuglement où l'entraînaient ses désirs, et, comme la plupart des

criminels, il aurait brisé violemment les obstacles. Il eut tué sa femme et son ami. En effet, consultez les annales judiciaires et voyez si, dans presque tous les cas analogues, l'homme ou la femme épris d'une passion coupable, ne font pas eux-mêmes, par le fer ou le poison, disparaître ceux qui les gênent. Mais Picounoc plus rusé, plus fort, plus attaché à la vie, imagine, pour arriver à son but, un moyen plus lent sans doute, mais plus sûr et moins dangereux. Peut-être aussi savait-il qu'il avait besoin d'abord de diminuer un peu l'extrême tendresse de Madame Letellier pour son mari, en s'efforçant de rendre celui-ci injuste et cruel même envers sa femme. Et c'est ce qu'il fit. Dans son imagination infernale il trouva cet infernal projet : Faire tuer sa femme bonne et fidèle par le mari de Noémie. C'était habile, mais malaisé. Comment en arriver là ?..... Par la jalousie, la plus aveugle des passions. Oui, rendre Joseph jaloux, se dit l'infâme, et lui faire tuer ma femme en guise de la sienne. Vous savez, messieurs, par quelle suite de fourberies et de mensonges il y est arrivé. Vous le savez par le témoignage de Madame Letellier, qui avoue ce qu'elle a souffert de

cette imcompréhensible jalousie de son mari. Vous le savez par le témoignage d'Angèle Mercier, qui déclare que lorsqu'elle était enfant, Picounoc la payait pour lui faire dire—ce qui était faux—qu'elle était la messagère du docteur et de Madame Letellier. Vous le savez par le témoignage du docteur lui-même qui se vit injurié de la façon la plus grossière, parce qu'il causait avec l'infortunée Noémie .. Et quand Picounoc trouve son travail assez avancé ; quand il voit son aveugle ami se porter à des excès de violence, et dans son langage et dans ses actions, alors il songe à mettre le couronnement à son œuvre. Il prévient l'accusé que Noémie, sa femme qu'il aime tant et qu'il croit si vertueuse et si fidèle, déjouera son attention le soir même, et viendra—après avoir prétexté la confession, un sacrement divin—viendra, dis-je, dans ses bras à lui Picounoc.....Mais il a bien soin d'attendre les ombres du soir, et de ne pas sortir de sa propriété. Il eut été difficile de donner à Aglaé, la victime désignée d'avance, un motif plausible peur l'entraîner ailleurs. Il rentre donc dans son jardin, suivi de sa femme à qui il parle comme un amant parle

à son amante. Aglaé, prévenue de quelque façon que l'on ignore, mais que l'on devine bien, joua son rôle bien innocemment sans doute, et sans prévoir qu'il pourrait avoir des suites aussi funestes. Au reste, elle était un peu simple, comme l'ont déclaré plusieurs témoins. Bonne et simple, c'était bien la victime que Picounoc pouvait, sans trop de crainte, conduire à la boucherie! Il eut soin de la vêtir d'un châle tenu caché pour la circonstance, et en tout semblable à celui que Madame Letellier venait de recevoir de son mari. On n'a pas de preuve directe de ce fait; mais cela se déduit de la déclaration de l'accusé lui-même et des paroles d'un faux témoin de la couronne, de Madame Gagnon. En effet, comment cette femme pouvait-elle dire à Madame Letellier, en parlant d'un châle: Mais! *c'est le vôtre!* puisqu'elle n'avait jamais vu ce châle et qu'elle ne pouvait savoir qu'il existait.....Et pourtant cette parole: c'est le vôtre! implique nécessairement l'existence d'un autre châle. Le vôtre implique le mien ou celui d'un autre. Et d'ailleurs quoi de surprenant que Madame Gagnon, ou Madame Asselin si on lui rend son vrai nom, quoi de

surprenant, dis-je, que cette dame soit dans les secrets d'un assassin? elle est accusée elle-même d'empoisonnement, et elle vient d'être convaincue de parjure! ....Et le marchand qui a vendu le châle à Madame Letellier, peut bien, quoi qu'il le nie, en avoir aussi vendu un autre pareil à Picounoc. Sa dénégation ne vaut rien puisque lui-même n'est aussi qu'un misérable, un échappé du pénitencier qui va monter sur l'échafaud!

Et n'est-ce pas pour que l'accusé fut trompé par ce châle et crut reconnaître sa femme, que Picounoc fit brûler une allumette? Cette clarté légère et momentanée suffisait pour induire en erreur, mais ne suffisait pas pour qu'un œil prévenu, comme l'œil du jaloux, put découvrir la ruse. La clarté du fanal eut été trop persistante, et qui sait? toute la trame ourdie avec tant de soins et d'adresse se fut dénouée ridiculement et à la confusion du traître. C'est ici surtout que l'on peut admirer comment Dieu se joue des projets de l'iniquité! D'un souffle il renverse les plans les plus hardis, il défait les combinaisons les plus merveilleuses. Il serait indigne de lui de sembler travailler quand les impies travaillent,

pour opposer, comme le font les hommes, force contre force, pensées contre pensées. Il laisse se glisser un futile oubli parmi toutes les grandes idées savamment combinées, et l'édifice que l'architecte du mal admirait avec orgueil s'écroule soudain. Ainsi Picounoc a tout prévu, jusqu'à la lumière dont il faudrait s'éclairer dans le jardin, et, pour donner plus de poids à sa parole, il feint même d'avoir oublié le fanal dont il s'est servi, et il jure que la chandelle de ce fanal a brûlé pendant quinze ou vingt minutes. Mais voilà où la Providence qui veille sur les justes l'attend. Dans son trouble le malheureux n'a pu songer à tout : il n'a peut-être pas même ouvert le fanal, il l'a peut-être porté dans le jardin après le meurtre..... quoiqu'il en soit, le mensonge est là, et le mensonge suffit, à défaut de toute autre preuve, pour attirer sur la tête de celui qui l'a proféré, en prenant le nom de Dieu à témoin, les châtiments les plus terribles. La chandelle du fanal n'a pas été allumée, et, après vingt ans, vous la voyez encore avec sa mèche blanche que la flamme n'a jamais touchée. Un témoin dit qu'il a ramassé le fanal et l'a donné à Geneviève la

folle. Geneviève, étonnée de ce que la chandelle n'en avait pas été allumée, bien que Picounoc déclarât de suite le contraire, cacha ce fanal comme un précieux document, et attendit le jour marqué de Dieu. La pauvre fille fut alors inspirée du ciel, et, sans savoir peut-être qu'elle marchait au martyre, elle passa vingt ans de sa vie à chercher ce mystère que sa mort a fait éclater. Pauvre Geneviève ! sainte fille que la pénitence a transfigurée, sois bénie, car tu as sauvé mon père ! sois bénie dans ta tombe, car tu as été un instrument terrible dans les mains du Seigneur !

Et ici vous voyez encore la vérité du récit de l'accusé à sa femme. Il dit que Picounoc fit brûler une allumette, une seule, comme pour lui montrer la femme coupable à cette lumière faible et passagère, et la tromper plus sûrement. Il déclare qu'il ne se produisit pas alors d'autre lumière, et la chose est évidente pour tous maintenant. Donc tout ce qu'il raconte au sujet de cette lugubre affaire est aussi véridique.

Picounoc avait raison de se défier de Geneviève puisque cette infortunée savait une

chose qui pouvait le perdre. Cependant il ne connaissait point l'irrécusable argument de ce fait si futile en apparence, puisqu'il croyait que le fanal avait été perdu ou volé. Pourquoi alors la pauvre folle a-t-elle été empoisonnée ? Ah ! c'est qu'elle avait entendu quelque conversation, surpris quelque secret, et l'on voulait s'assurer de son silence. Sa folie est peut-être simulée, pensait-on, et, au jour du procès, qui sait si cette femme rusée ne se montrera pas plus fine et plus intelligente que le criminel qui a conçu et exécuté ce projet avec tant d'astuce et de patience ? Car ce n'est point par un simple hasard que Geneviève est morte soudainement quelques jours avant le procès, et après que l'un des témoins de l'accusé eut averti Picounoc de se défier d'elle. Qui, en effet, l'a poussée à son destin fatal ? Picounoc. Et ensuite ? Ensuite, elle est partie de la maison du bossu infâme pour aller—cela se prouvera bientôt—pour aller chez une femme perdue boire le poison qui devait la tuer ! Et sous quel prétexte Picounoc l'envoie-t-il au bossu ? sous un faux prétexte. On l'envoie porter une lettre qui n'est pas écrite..... Que veut dire cela ? On envoie une lettre pour dire à la

personne absente ce qu'on lui dirait si elle était près de nous. On n'envoie jamais quatre pages blanches, excepté quand il y a convention d'avance entre les deux correspondants sur la signification du singulier envoi. Et la convention dans le cas actuel, c'était la mort de Geneviève, la mort d'un témoin dangereux, les faits l'ont prouvé. Picounoc et le bossu se sont compromis au sujet de cette lettre, et le témoignage de Marguerite, la fille de Picounoc, n'a pas tardé à les confondre.

Et pourquoi parlerais-je des témoignages menteurs de ces deux malheureux vieillards qui sont venus ici donner publiquement le spectacle d'un scandale inouï! Surpris dans leur œuvre coupable, reconnus pour de redoutables malfaiteurs, convaincus de parjure, jetant, avec le masque matériel qui déguisait leur figure, le masque moral qui voilait leur âme, ils se sont mis à rire, avec un cynisme écœurant, de leur acte criminel, et à se vanter avec orgueil de leur vie honteuse. Ils ont eux-mêmes, se voyant perdus, dénoncé leurs complices ou plutôt leurs maîtres; car les lâches n'aiment pas à rouler seuls dans l'abîme, et malheur à ceux qui se servent d'eux! Ils

ont dénoncé Ferron, Ferron! un échappé du pénitencier qui se cachait, riche et redouté sous un nom volé, le nom de Chèvrefils. Ils ont de plus déclaré—et ces hommes sont sans doute bien informés—ils ont déclaré, ce que nous savions déjà, que Ferron est l'ami et l'instrument de Picounoc. Voilà comme cet enchaînement extraordinaire de faits ou de témoignages nous conduit infailliblement au vrai coupable.

Je me résume. A qui le crime a-t-il bénéficié? A l'accusé qui aimait sa femme jusqu'à la jalousie, ou à Picounoc qui haïssait la sienne, même avant de l'épouser? A l'accusé qui ne demandait qu'à vivre en paix dans son foyer béni, entre sa Noémie douce et fidèle et son enfant au berceau, ou à Picounoc qui portait un œil lubrique sur une autre femme et voulait parvenir à en faire sa femme légitime, sachant bien que la vertu de cette créature était inébranlable? En devenant libre Picounoc avait fait un grand pas vers le but qu'il convoitait; mais une autre personne restait enchaînée à ses devoirs, fidèle à ses serments, c'était Noémie la femme désirée. Il fallait donc qu'elle fut libre elle aussi.

Et pour qu'elle le fut, il fallait que son époux mourut.....ou du moins passât pour mort..... Et voilà qu'en effet, le même jour, du même coup, disparaissent les deux personnes qui sont des obstacles à la réalisation des vœux de Picounoc : sa femme et son ami. L'une des victimes est morte, l'autre se fera justice elle-même ; elle disparaîtra de plein gré pour toujours, ou, si elle demeure, elle sera accusée. Oui, dans la pensée de Picounoc, ce qui se fait aujourd'hui, aurait eu lieu le lendemain du meurtre, si l'accusé ne se fut pas sauvé !

Et pendant vingt ans Picounoc s'efforce de gagner l'amour de cette femme qu'il a plongée dans le deuil, et pendant vingt ans, soutenue par sa vertu, inspirée par le ciel, elle a refusé les hommages de ce persécuteur déguisé en ami. Et ce n'est que lorsque découragée par des épreuves sans nombre, appauvrie par des accidents fréquents, jetée dans le chemin public par la malice d'un avare, ami et complice de Picounoc, de Chèvrefils ou Ferron, qu'elle se décide enfin à ne plus être si cruelle envers celui qu'elle croit son protecteur. Toutefois elle hésite encore. Mais la reconnaissance opère en son cœur ce que rien

n'avait pu y opérer encore. Picounoc, par une générosité qui s'explique maintenant, rend à la femme affligée le bien qu'à dessein il lui avait fait perdre. Hypocrite et fourbe, il achète non l'amour mais la foi de cette femme, par des sacrifices qu'il n'a jamais accomplis et des bienfaits qu'il n'a jamais rendus. Il va triompher. Le jour de son mariage est fixé. Oh ! comme il doit se glorifier de son crime d'autrefois ! Les vingt ans de souffrance et de crainte sont passés. Aglaé ne sortira pas de sa tombe pour crier vengeance, et l'ami trompé ne reviendra jamais se faire expliquer un mystère d'iniquité qu'il n'a jamais soupçonné ! Mais Dieu qui se rit des complots des méchants a marqué le jour de sa justice. Le mari si injustement jaloux a expié suffisamment sa faiblesse coupable, et le traître a triomphé assez longtemps. Celui qu'on disait meurtrier est apparu soudain et il a montré, de son doigt implacable, la tache de sang sur le front de l'accusateur. Il a tué, mais innocemment et au signal trompeur d'un homme qu'il croyait son ami.

Avec la malédiction de son père, Picounoc a fait retomber sur sa tête le sang de sa femme.

Rien d'étonnant, la malédiction d'un père, c'est la malédiction de Dieu, et la malédiction de Dieu, c'est la mort !..... Mais le ciel ne pouvait pas perdre à jamais un homme qu'il venait de protéger si hautement. L'accusé, vous le savez, c'est le Pèlerin de Saint-Anne, c'est cet homme qui, jeune encore, contrit, repentant et humilié, fut guéri miraculeusement en présence d'une foule de personnes, dans le sanctuaire de Notre Dame de Beaupré !.... Voilà, messieurs, un gage magnifique de l'innocence de l'accusé, car cela prouve qu'il était devenu vertueux, et qu'il ne pouvait, en conséquence, commettre le crime dont il est accusé, que par une erreur fatale, comme l'erreur dans laquelle il est tombé par les machinations de Picounoc. Cependant, messieurs les jurés, le miracle de Sainte-Anne n'est pas plus éclatant que celui qui s'accomplit sous vos yeux ; car tout le monde reconnaîtra l'intervention divine dans ce procès tristement célèbre. Et l'on dira que cet homme, heureux après tout, le Pèlerin de Sainte-Anne ou l'accusé, a été deux fois sauvé par un miracle.

Victor paraissait transfiguré, et ses yeux étaient mouillés de larmes.

Plusieurs avocats, des plus anciens, se levèrent de leur siége pour venir lui serrer la main.

Le juge fit alors, avec une gravité imposante, un résumé des témoignages. Il exposa sans passion et sans faiblesse, les principaux faits, et, pour venir en aide à l'honnête simplicité des jurés, ils jeta les lumières de sa science sur les détails de la cause.

—Quiconque se servira de l'épée périra par l'épée, dit-il à la fin de son adresse ; c'est la loi de Dieu. Cependant cette loi ne frappe pas aveuglement et n'est pas impitoyable. Les lois des hommes, qui sont les images des lois divines, ne sauraient être plus sévères. On ne punit pas l'homme qui tue pour défendre sa propre vie. Il serait inique de le faire. On pardonne au mari qui tue sa femme dans l'adultère. Car la douleur et la colère de l'homme, alors, sont peut-être plus fortes que sa volonté, et détruisent son libre arbitre. Et puis s'il est permis de tuer pour sauver sa vie, il doit l'être davantage pour sauver ou venger ce qui est bien plus précieux que la vie, l'honneur. Mais ici il ne s'agit pas d'un malheureux qui a tué sa femme coupable, mais d'un homme

qui, croyant tuer sa femme coupable, a tué la femme d'un autre. Est-il excusable dans un pareil cas? Difficilement d'ordinaire; mais dans le cas actuel il est certain que l'accusé a été enveloppé dans un réseau d'intrigues qui l'ont tout à fait égaré. On l'a rendu jaloux quand il possédait la femme la plus dévouée. N'est-il pas blâmable d'avoir cru à l'infidélité de sa femme sans jamais avoir pu la surprendre en faute? N'est-il pas blâmable d'avoir mis une confiance illimitée dans un homme dont il connaissait le caractère mauvais? Oui sans doute. Et si une femme n'était venue jurer qu'elle même, payée pour cela par Picounoc, avait induit cet homme jaloux en erreur, en lui racontant comme vraies des fautes que sa femme n'avait pas commises, je ne pourrais l'excuser complètement. Mais après les criminels moyens révélés par cette femme, l'aveugle jalousie de l'accusé s'explique et s'excuse. Il a été un instrument de mort, mais un instrument inconscient. Il se trouve un homme plus coupable que lui, et seul coupable: c'est l'homme qui a préparé cette œuvre infâme, supposé qu'il ne puisse en rien atténuer les témoignages qui se sont élevés contre lui,

lorsqu'il les voulait diriger sur un autre. Quant à l'accusé à la barre, il a expié par vingt ans d'exil, de pleurs et de souffrances, la lâche complaisance avec laquelle il a écouté son traître et sensuel ami. Dieu semble satisfait de l'expiation; il ne siérait pas à la justice humaine de se montrer plus sévère que la justice divine.

XVII

COUPABLE OU NON COUPABLE.

Les jurés, ne s'accordant pas immédiatement, se retirèrent dans leur chambre sous la garde d'un huissier qui prêta le serment suivant: "Vous jurez que vous garderez et tiendrez ce jury, sans aliments, boissons, feu ou lumière; que vous ne permettrez à qui que ce soit de parler à ceux qui en font partie, que vous ne leur parlerez pas vous-même, si ce n'est pour leur demander s'ils sont d'accord sur leur verdict. Ainsi que Dieu vous soit en aide."

La foule éprouva un vif désappointement en voyant cette hésitation du jury. Les uns murmuraient, les autres, sombres et pensifs, doutaient de la sagesse de cette belle institution des jurés, et se demandaient en quoi de pauvres ignorants, honnêtes tant que vous voudrez, mais quelquefois malhonnêtes, peuvent juger avec plus de discernement et d'équité que des juges savants, ou qu'un autre jury qui serait composé d'hommes de loi ? Et ils avaient raison. Car si parfois un innocent court une chance d'être perdu, le coupable qui ne peut être condamné que par la totalité absolue des jurés, a bien des chances d'échapper.

Le jury, au grand désespoir des curieux, des amis, des hommes de loi, passa toute la nuit en délibération, ou peut-être à dormir. Quelques uns des jurés voulaient acquitter l'accusé, d'autres inclinaient à le trouver coupable d'homicide, et d'autres encore voulaient le verdict de coupable avec circonstances atténuantes et recommandation à la clémence de la cour.

Le lendemain, le peuple se porta de nouveau en foule vers le palais de justice. Sur

les onze heures, les procédés de la cour furent tout à coup interrompus. Les jurés annonçaient qu'ils en étaient venus à une entente. Ils revinrent dans leur banc. Tous les regards de la masse réunie sous les vieilles voûtes les interrogeaient avec anxiété. Le prisonnier ne put s'empêcher de pâlir un peu. Ce moment était solennel pour lui. Le greffier fit l'appel des jurés et leur demanda à chacun d'eux s'ils étaient d'accord sur leur verdict. Tous répondirent affirmativement. Il leur demanda alors qui d'entre eux allait prononcer le verdict.

—Le chef choisi par nous, répondirent-ils.

Alors le greffier dit à l'accusé de lever la main—ce que le grand trappeur fit avec dignité—puis, s'adressant aux jurés, il leur dit : Regardez le prisonnier, vous qui êtes assermentés : Comment dites-vous ? est-il coupable de la félonie dont il est accusé, ou non coupable ?

—Non coupable !

—Prisonnier, vous êtes libre, dit le juge avec émotion.

Une clameur longtemps contenue s'éleva

soudain, et des applaudissements frénétiques ébranlèrent la vaste salle. Victor, tout en larmes, se précipita dans les bras de son père, et longtemps le père et le fils se tinrent pressés cœur contre cœur. On avait empêché Noémie d'assister au verdict qui pouvait, vu l'indécision des jurés, tourner fatalement. Le grand-trappeur alla lui-même lui annoncer la fin de ses épreuves et de son expiation.

Des ordres furent donnés pour l'arrestation de Picounoc. Picounoc s'était enfui de la ville, comme le rat laisse le navire qui sombre. En un jour il avait vu s'écrouler l'immense échafaudage élevé, vingt ans durant, par sa malice et sa lubricité. Ses amis, tombés et perdus à jamais, l'appelaient dans le gouffre, et il se sentait inévitablement entraîné. Sombre, morose, il entra dans sa maison et parcourut, comme un homme ivre ou fou, chaque appartement. Il évita les regards de sa fille encore faible et souffrante. Par instant il avait encore un fol espoir : il est si dur de renoncer à l'espérance ! Il épia le retour des gens qui étaient allés à Québec pour le procès, et, afin d'apprendre le secret de sa destinée sans s'exposer à rougir, il se cacha dans le fossé qui

longe la route de St. Eustache, sur le coteau de sable, parmi les cerisiers sauvages, et il attendit patiemment. Il fut bien servi. Les premiers qui passèrent furent le grand-trappeur, Victor et Noémie. La joie brillait sur leurs figures et l'amour débordait de leurs cœurs. En passant sur le coteau, le grand-trappeur disait : Pauvre Picounoc ! je ne lui avais pourtant jamais fait de mal !.....et s'il eut voulu me laisser en paix, je lui aurais bien pardonné son crime, j'étais si heureux ! Et Noémie répondit : Maintenant il est trop tard. —Trop tard ! ajouta Victor, on le cherche pour l'arrêter.

Picounoc eut le frisson et ses yeux se couvrirent d'un nuage de sang. Il eut envie de se repentir pour satisfaire à la justice divine, et de se livrer au bourreau pour satisfaire à la justice humaine. Mais ce premier bon mouvement ne fut pas suivi d'un second.

—Malédiction ! dit-il, il n'y a point de pardon pour moi, ni en cette vie, ni en l'autre ! Il demeura longtemps dans un abattement profond. Il pensa à se sauver comme avait fait Djos autrefois ; mais ce qui lui paraissait

facile pour d'autres, lui semblait impossible à lui. Quand il se leva, irrésolu encore et tremblant, il aperçut des étrangers qui montaient la route. Alors il se met à fuir, croyant que ce sont des constables qui viennent l'arrêter. Et il a raison. Après avoir couru longtemps il se détourne. Deux des constables sont sur ses talons. La peur lui donne des ailes, et il s'élance comme un cerf que la meute poursuit. Il passe à la porte de Letellier, et voit une foule joyeuse et bruyante .....Il pense que cette foule va lui barrer le passage; mais elle s'ouvre pour le laisser fuir. Il arrive chez lui haletant, épuisé, couvert de sueurs, les yeux sanglants et sortis de leurs orbites. Les officiers de la police le poursuivent toujours. Il passe à côté de la maison, gagne la prairie et, soudain, il disparaît comme s'il se fut enfoncé dans la terre. Il s'était précipité dans un puits. Dans son élan, il descendit tête première au fond, et là, ses mains crispées s'attachèrent par hasard à une pierre fangeuse. Quand on le retira il était mort; mais ses mains serraient toujours la roche pleine de limon.....En jetant cette pierre on s'aperçut que son enveloppe se désagrégeait. On l'examina

attentivement. O jugement de Dieu ! on reconnut le châle qui avait dû envelopper sa victime. Il y avait vingt ans qu'il était là. Ce n'avait pas été, en effet, selon la parole de la tireuse d'horoscope, la main d'un vivant qui l'avait retiré du puits.

Marguerite fut long temps à se remettre de ce coup terrible. Cependant elle ignorait, la pauvre enfant, l'horrible mystère de la mort de son père. On s'était fait un devoir de lui cacher cette honte. Elle vit son jeune ami Victor et ne rougit pas, inconsciente qu'elle était du crime de sa race. Elle s'applaudissait d'avoir été délivrée du bossu. Il venait de mourir sur le gibet.

C'est le temps de dire que l'ancien docteur au *sirop de la vie éternelle* était devenu bossu à la suite du coup de rame qui lui avait été infligé—les lecteurs du Pèlerin s'en souviennent—sur la grève du Château-Richer, lors de l'enlèvement de la petite Marie-Louise. Ferron, conduit au pénitencier avec son compère Racette le maître-d'école, s'était enfui au bout de deux ans, avec le même complice, en tuant l'un des gardiens. La femme Asselin, la

tante inhumaine du Pèlerin, l'épouse infidèle, l'empoisonneuse, monta aussi sur l'échafaud. Robert et Charlot furent enfermés au pénitencier pour le reste de leurs jours. En entendant leur sentence, ils se poussèrent du coude.

— Batiscan ! dit Robert, une pension sur l'Etat ! qu'en dis-tu ?

—Mille noms ! quelle chance ! le mérite est toujours reconnu, répliqua Charlot.

—On en sortira.

—Oui, couché sur le dos..... N'importe on a fait une bonne jeunesse.....

—De soixante et quinze ans !.....

Marguerite, pourtant, finit par apprendre ce qu'avait été son père, et ce qu'il avait fait. Inutile d'essayer à peindre son désespoir ; nul ne le pourrait. Ses entrevues avec Victor ne furent que des larmes et des sanglots. Un jour, pourtant, qu'il voulait la consoler, et lui disait que les enfants ne sont pas responsables des fautes de leurs parents, et qu'il l'aimait encore et qu'il l'aimerait toujours, elle retrouva son énergie et sa fierté :

—Victor, dit dit-elle en le couvrant d'un regard plein de pleurs et d'amour, Victor,

consentirais-tu donc à avoir pour enfants les petits fils de mon père ?.....

Victor l'étreignit sur son cœur et, silencieux, sortit sans pouvoir répondre.

Plus tard, une belle jeune fille arrivait au fort Providence, sur les bords de ce grand lac solitaire qui dort dans les régions boréales, sous un manteau de glace. Elle apportait beaucoup d'argent pour secourir les pauvres et embellir la chapelle de Dieu ; elle apportait beaucoup d'ardeur pour le salut des enfants sauvages. Cette nouvelle sainte qui voulait expier les fautes de sa race, c'était Marguerite. Le trappeur qui l'avait conduite là, c'était l'ex-élève. Il revint prendre sa place au foyer du grand-trappeur qui ne voulait pas se séparer de lui.

Gagnon, instruit par les événements qu'il avait vu se dérouler sous ses yeux, retourna auprès de la Louise. Il arriva au moment ou la vieille Labourique sortait..... Elle sortait pour aller au cimetière. Pour racheter un peu le mal qu'il avait causé à la société en général et au bonhomme Asselin en particulier, il donna à ce dernier la belle terre qu'il venait d'acquérir à Lotbinière.

Deux ans se sont écoulés. Victor, sur la voie de la fortune et de la gloire, vient d'arriver à la maison paternelle. Le grand-trappeur, Noémie, l'ex-élève et le vieux Asselin font la partie de quatre sept, et s'amusent comme seuls peuvent s'amuser des chrétiens qui ont la paix et l'amour de Dieu dans la conscience, et de l'or dans leur bourse..... Victor apporte une lettre de Marie Louise, la sœur St. Joseph du fort Providence. Les cartes restent pêle-mêle sur la table, et les oreilles attentives ne perdent pas un mot. Or voici ce que dit cette lettre, et ce sera la dernière page de mon livre.

MON CHER GRAND-TRAPPEUR,

Je te donne, frère, ce nom que répéteront longtemps nos solitudes immenses; il doit être doux à ton oreille comme il l'est au cœur des pauvres indiens .....

.....

La religion porte, de plus en plus loin, son flambeau divin dans les régions naguère plongées dans les ténèbres, et son œuvre de miséricorde et de paix ne s'arrêtera que lorsqu'il n'y aura plus d'âmes à sauver. Nos saints missionnaires semblent redoubler de zèle et

de travail à mesure que l'âge et les privations de toutes sortes s'acharnent à les écraser. Le spectacle de leurs dévoûment nous soutient et nous encourage, nous, pauvres femmes..... ..... Nous trouvons aussi un exemple admirable de toutes les vertus dans la jeune Marguerite. Quel caractère franc et énergique! quelle âme soumise et pénitente! et comme nos enfants sauvages se plaisent à l'entendre et à la voir!.....

Couteaux-jaunes et Litchanrés continuent à chasser et à vivre ensemble comme des frères, sous le jeune Kisastari leur chef commun. Iréma est heureuse maintenant et son mariage a été béni du Seigneur. Naskarina, son ancienne rivale, ne nous a pas laissés. Elle aussi a tourné vers le Seigneur le feu de son âme ardente ....

Je t'ai dit antérieurement, mon frère, les actions de grâces que nous avons rendues au ciel en apprenant comment il avait mis fin à tes infortunes et au deuil de ta douce Noémie.

Il faut que je te parle d'un songe extraordinaire qu'a eu Marguerite. Tu sais que je suis un peu superstitieuse depuis le songe de

cette infortunée Geneviève. Au reste il s'agit, dans cette vision, d'un personnage que tu as bien connu, du Hibou-blanc.....Et d'abord, je te dirai que le vieux renégat, chassé de la tribu des Couteaux-jaunes, abandonné de tous, honni et méprisé, partit seul à travers le désert glacé, et se dirigea vers le lac du grand Ours. Or Marguerite, qui ne connaît pas cet homme, nous le peignit à son réveil avec une fidélité surprenante, et cela suffit pour nous faire ajouter à son rêve la foi que l'on ne donne d'ordinaire qu'aux récits véridiques.

—J'étais loin vers le nord, dit-elle, et sur ma tête l'Ourse glacée tournait dans la voûte céleste comme sur un pivot. Mes yeux étaient éblouis par le spectacle qui se déroulait autour de moi; je me croyais dans un monde féerique. Des aigrettes innombrables s'allumaient dans le ciel où elles jouaient, comme les feux Saint-Elme le long des mâts et des vergues; des banderolles de pourpre flottaient au zénit; des rideaux sanglants s'ouvraient et se fermaient sur l'horizon, pour laisser paraître et cacher tour à tour les molles clartés de l'aurore, les feux ardents du soleil et de fantastiques figures de flamme. Des cou-

poles diaphanes, des mers aux ondes métalliques et chatoyantes, des zônes d'or ondulées comme des rivages, des franges capricieuses apparaissaient et disparaissaient soudain. Puis des voiles de gaze, puis des nuées de sang immobiles et lugubres, puis la neige éclatante, infinie qui reflétait toutes ces merveilles. La nuit était calme, le silence, si grand que l'on croyait entendre jusqu'au soupir des esprits. Le froid faisait éclater les arbres ; et toutes les pierres, tous les troncs, tous les rameaux s'étaient cristallisés sous le frimas ; et la lumière, en les éclairant, les embellissait d'une décoration fantastique. Tout à coup j'entendis un craquement de raquettes sur la neige durcie ; je regardai du côté d'où venait le bruit, et ne vis rien. Cependant le bruit ne cessait pas. O calme effrayant des nuits polaires, que tu es trompeur ! Ce ne fut que plusieurs heures après l'avoir entendu marcher que j'aperçus le chasseur. Il était vieux, boitait en marchant, avait la barbe blanche et les cheveux longs, mais rares. Il pleurait et ses larmes, gelées en sortant des paupières, couvraient ses joues d'une glace que les lueurs de la nuit faisaient resplendir. On eut dit qu'il portait

un visage de feu ou de sang, et que ses yeux, sans éclat, étaient noirs comme les orbites d'un crâne de mort. Rendu près de moi, il ne me vit pas, et se mit à creuser dans la neige pour se faire un abri. Mais il n'eut pas la force de creuser assez. Il avait faim et dévorait les bouts des petites branches de sapin. Il poussa un cri, et moi, qui de si loin avais entendu le craquement de ses raquettes, j'entendis à peine sa voix. Il voulut armer sa carabine pour se suicider, et ses doigts crispés se gelèrent sur la gâchette. Son haleine rapide faisait bruire l'air en s'échappant de ses lèvres. Il était là debout, immobile au milieu des neiges comme un tronc moussu, et semblait un arbre étrange ou une pierre grossièrement sculptée par une main sauvage. Les aurores boréales dansaient toujours au dessus de sa tête, et des serpents de feu, se glissant sur la neige, semblaient accourir de l'horizon jusqu'à ses pieds. Des hurlements firent retentir la solitude et une troupe de loups apparut au loin. Il eut un tressaillement rapide et nerveux, et il voulut de nouveau armer sa carabine pour défendre, contre la voracité des bêtes, son corps glacé qui s'en allait mourant. Les loups arrivèrent .....Il poussa une

clameur formidable et la bande sanguinaire s'arrêta étonnée. Mais aussitôt l'une des bêtes, flairant un reste de sang encore tiède, déchira les mains du malheureux. Les autres ouvrirent, à leur tour, leur gueules ardentes et se précipitèrent en hurlant sur le chasseur maudit. Il tomba et quelques gouttes de sang rougirent la neige ; et l'on eut dit que ces gouttes de sang étaient tombées des franges rouges qui s'agitaient en l'air. Un instant après, des chasseurs sous la conduite de Kisastari, passèrent par là, mirent les loups en fuite, et reconnurent le cadavre à demi-dévoré et gelé de Racette, le Hibou-Blanc. Ils l'ensevelirent sous la neige et récitèrent un *pater* et un *ave* pour le repos de son âme.

Tel fut le rêve de Marguerite.

P. S.—Cher frère ! chose extraordinaire, terrible même, Kisastari vient d'arriver au fort avec un parti de chasseurs. Ils ont trouvé le cadavre du Hibou-Blanc gelé au milieu des neiges du nord, et demi-dévoré par les bêtes féroces.....Le rêve de Marguerite n'est donc pas un rêve !.....

—Quelle mort ! murmura le grand-trappeur !

—*Requiescat in pace !* répondit l'ex-élève.

FIN.